



Stefania De Vido,
Arianna Esposito,
Airton Pollini,
Clémence Weber-Pallez, éd.

Territoires multiples

Espaces, définitions, expériences
dans le monde grec : VII^e-I^{er} siècle a.C. [TeMAES I]

INTERNATIONAL RESEARCH NETWORK

NEMESIS

La collection numérique en libre accès NEMESIS est le support éditorial de l'*International Research Network* (IRN) NEMESIS (2021-2025). Ce réseau réunit des protohistoriens actifs en Europe et qui se rassemblent autour du thème fédérateur De l'Atlantique à la Mer noire, territoires et sociétés européennes à l'âge du Fer.

Elle est dirigée par

Sophie Krausz (Sophie.Krausz@univ-paris1.fr)

& Vincent Guichard (v.guichard@bibracte.fr)

<https://una-editions.fr/nemesis/>



TERRITOIRES MULTIPLES

Cet ouvrage a été réalisé pour Ausonius Éditions
par la plateforme UN@,
site d'édition universitaire numérique en libre accès.

Retrouvez les articles en version html, pdf téléchargeable
et leurs contenus additionnels
sur <https://una-editions.fr>



Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez, éd.

Territoires multiples

Espaces, définitions, expériences dans le monde grec : VII^e-I^{er} siècle a.C.

(TeMAES I)

Bordeaux, Ausonius éditions, collection NEMESIS 5, 2026,

[https://una-editions.fr/espaces-definitions-experiences-dans-le-monde-grec-temae/
10.46608/nemesis5.9782356136602](https://una-editions.fr/espaces-definitions-experiences-dans-le-monde-grec-temae/10.46608/nemesis5.9782356136602)

Dépôt légal : juin 2026

Ausonius éditions

Université Bordeaux Montaigne

ISSN : 3040-3065

ISBN (HTML) : 978-2-35613-660-2

ISBN (PDF) : 978-2-35613-661-9

Mises en page papier et numérique : Stéphanie Vincent Guionneau
Directrice d'Ausonius éditions : Claire Hasenohr

Ce livre a été imprimé en 70 exemplaires sur les presses du
Pôle Impression de l'Université Bordeaux Montaigne, France,
sous le label de référence Imprim'Vert®.



Il ne peut être vendu. Il est disponible gratuitement sur <https://una-editions.fr>

TERRITOIRES MULTIPLES

Espaces, définitions, expériences
dans le monde grec : VII^e-I^{er} siècle a.C.

[TeMAES I]

édité par

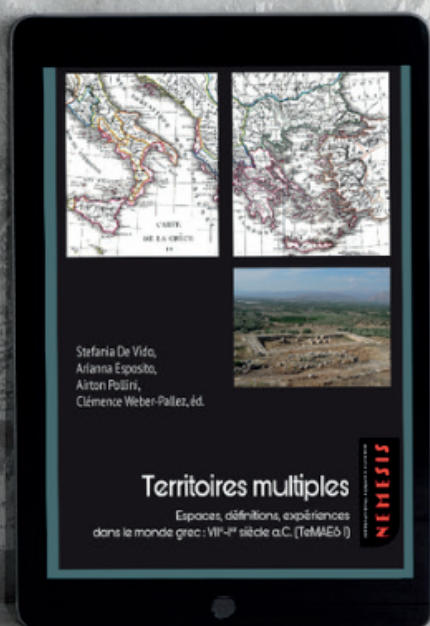
Stefania De Vido, Arianna Esposito,
Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Ce volume a reçu le soutien du RnMSH, Université de Strasbourg IdEx Recherche exploratoire 2022, Université de Venise, Université Bourgogne Europe, Université de Haute-Alsace Mulhouse, Université de Toulouse 2 Jean Jaurès, Université de Tours, Archimede, ARTEHIS, CeTHiS, PLH-CRATA, EFA.

En couverture :

“Carte de la Grèce et d'une partie de ses colonies”, in : Abbé Barthélémy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, gravé par Ambroise Tardieu, 1821 (© www.mediterranees.net).

Vue d'Argos depuis l'Héraion d'Argos (© C. Weber-Pallez).



SOMMAIRE

Pour l'étude des territoires multiples : les enjeux d'une approche interdisciplinaire et multiscalaire	9
<i>Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airtón Pollini, Clémence Weber-Pallez</i>	
Grenzen denken. Zu Grenzkonzeptionen in der (Gedanken-)Welt griechischer Philosophen	19
<i>Matthias Haake</i>	
I porti, territori multipli della Grecia arcaica e classica: alcune note	35
<i>Maria Cecilia D'Ercole</i>	
Protezioni legali sulla terra nelle clausole di accesso alla cittadinanza: osservazioni preliminari	55
<i>Donatella Erdas</i>	
Thyrea(i) and Thyreatis. The alternating centrality of a contested border zone and its settlements	69
<i>Elena Franchi</i>	
I toponimi nello studio del territorio antico: il caso del demo attico di Halai Aixonides	83
<i>Silvia Negro</i>	
<i>Polis</i> et <i>chôra</i> à Cos : territoires pluriels et pluralité de la dénomination du territoire civique	95
<i>Alexandre Vlamos</i>	
La définition du territoire à travers les lieux de culte : le système des <i>Athénaia</i> dans la Campanie du Sud	109
<i>Tommasina Matrone</i>	
L'exploitation des terres de la <i>chôra</i> de Crotone et l'implication politique des pythagoriciens	123
<i>Corentin Voisin</i>	
Where is ancient Lucania? On the difficulties of naming and researching the mountainous inland of south Italy: An archaeological perspective	143
<i>Agnes Henning</i>	
Conclusioni/Final Remarks/Épilogue	157
<i>John Serrati</i>	

POUR L'ÉTUDE DES TERRITOIRES MULTIPLES :

les enjeux d'une approche interdisciplinaire et multiscalaire

Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Cette publication et les contributions de ce volume constituent le premier résultat d'une réflexion collective qui associe histoire sociale et géographie historique, afin d'atteindre une histoire territoriale des sociétés grecques de l'Antiquité. Notre démarche, explicitée plus bas, est fondée sur un nouvel examen des sources disponibles (archéologiques, issues de la tradition manuscrite, épigraphiques, etc.), dans le but de retrouver les différentes territorialités exprimées par les communautés grecques.

✧ DE LA *CHÔRA* AUX RÉSEAUX : ÉVOLUTION HISTORIOGRAPHIQUE DU TERRITOIRE GREC

L'étude des territoires grecs s'est considérablement renouvelée ces dernières décennies. La cité antique dans son ensemble a fait l'objet d'un grand intérêt, en particulier depuis la *Cité antique* de N. Fustel de Coulanges¹, qui constitue sans doute une des premières études comprenant non seulement les institutions de la cité, mais aussi la question de la propriété de la terre. Mais c'est seulement à partir de la seconde moitié du XX^e siècle que le domaine rural d'une cité grecque, souvent désigné par le terme grec "*chôra*", a réellement attiré l'attention des chercheurs, en particulier dans les domaines coloniaux, premièrement en mer Noire, comme à Chersonèse dès les années 1940, deuxièmement en Occident, à Gêles dans les années 1950, ensuite à Métaponte à partir de 1964². Ce n'est que dans un second temps, à partir des années 1980, que l'espace rural des cités grecques égéennes a fait l'objet des premières recherches. En mettant la focale sur la *chôra*, l'étude des territoires grecs restait cependant l'étude des espaces civiques, définis et gérés par les cités.

Le "tournant spatial" (*Spatial Turn*) initié par l'ensemble des sciences sociales à partir des années 1980, a permis de dynamiser l'espace, considéré désormais dans son contexte historique. Il "a mis en évidence des phénomènes, des dynamiques, des répartitions échappant à d'autres types d'appréhension"³. Dès lors, les territoires ne sont plus uniquement politiques, mais deviennent des espaces de pratiques sociales, construits et

1 Numa Fustel de Coulanges, *La cité antique*, 1864 ; voir aussi Guiraud 1893 ; Esposito & Pollini 2020.

2 Voir un premier bilan historiographique sur l'étude des territoires grecs en Occident dans Pollini 2006 ; voir désormais Pollini 2025a, 51-104 ; pour la Sicile, cf. De Vido & Péré-Noguès 2019. Il convient de souligner le rôle joué dans la mise en exergue de ce thème pour l'Occident par les colloques organisés chaque année à Tarente par l'Institut d'histoire et d'archéologie de la Grande Grèce : pour un bilan critique, voir Pollini 2011.

3 Jacob 2014. Voir aussi Müller 2019, 25-42.

représentés. Pionnier de cette tendance dans les études grecques, F. de Polignac a proposé un modèle de la naissance de la cité grecque par l'étude des pratiques sociales de ses habitants, notamment par les différentes expressions de la religion (notamment des processions), en lien avec des sanctuaires extra-urbains structurant le territoire civique⁴. Les historiens et historiennes ont dès lors commencé à mettre en avant une multitude de territorialités antiques : une même personne peut accaparer, revendiquer ou se représenter différents territoires, de son *oikos* au bassin méditerranéen, en passant par son quartier, son dème, sa cité, sa région, sa confédération ou encore par l'*Hellas*⁵. En conséquence, les prospections archéologiques, qui ciblaient les territoires politiques des cités grecques⁶, ont élargi le champ d'expertise, en s'intéressant davantage à des régions qu'à des cités, pour s'affranchir des limites politiques et comprendre les interactions entre les populations⁷. Elles ont permis de mettre en avant cette multiterritorialité des acteurs et des actrices, en découvrant des espaces qui pouvaient être appropriés par différentes catégories d'habitants ou encore des territoires sans véritable souveraineté étatique⁸.

Dans le domaine des sciences historiques, trois grandes approches épistémologiques sont directement nées de ces nouvelles interrogations et ont toutes enrichi notre manière d'appréhender les territoires⁹.

- L'étude des mobilités¹⁰. En s'interrogeant sur la manière dont les mobilités humaines impactent des phénomènes plus généraux, comme les procédures administratives¹¹, les échanges culturels¹², les catégories socio-politiques¹³, les pratiques artisanales¹⁴ ou encore précisément les territoires, les chercheurs et chercheuses ont mis à mal les frontières politiques statiques de ces derniers¹⁵.

- L'étude des transferts culturels. Initiée en France par les historiens modernistes M. Espagne et M. Werner¹⁶ et reprise ensuite pour les sciences de l'Antiquité¹⁷, cette approche invite à rechercher les multiples transformations sémantiques et linguistiques, voire les métamorphoses, que recouvrent un même objet au cours de ses déplacements entre différents espaces. Ces derniers en sont eux-mêmes transformés par l'impact que peuvent avoir sur eux ces objets resémantisés¹⁸.

4 de Polignac 1984.

5 Nevett 2010 ; Ballet *et al.* 2008 ; Le Quéré 2015 ; Weber-Paliez 2022.

6 Les premières prospections en Grèce continentale ont été réalisées en Béotie (à Thespies) sous la direction d'A. Snodgrass et J. Bintliff. Voir un bilan dans Bintliff & Howard 2007 ; Bintliff 2017.

7 Jameson *et al.* 1994 ; Mee & Forbes 1997.

8 De Vido & Esposito 2025 ; De Vido & Esposito à paraître. Sur les espaces des confins (*eschatiai*), voir en particulier Giangiulio 2000 et 2025.

9 Voir un bilan dans Capdetrey & Zurbach 2012. Voir aussi Müller 2019 ; Moatti & Amar 2020.

10 Osborne 1991.

11 Moatti 2004.

12 Dana 2011.

13 Migeotte 2004.

14 Voir à titre d'exemple les travaux menés par A. Esposito au sein du laboratoire ARTEHIS notamment via le projet TECHNITES Mobilité des artisans, spécialisation et échanges culturels entre Italie et Europe centrale (VIII^e-V^e s. a.C.). Voir Esposito 2020. Cf. aussi Dana 2024.

15 D'Ercole 2005. Voir l'application de cette approche sur les frontières en Grande-Grèce dans Pollini 2025a.

16 Espagne & Werner 1988.

17 Voir en particulier Müller & Prost 2002 ; Couvenhes & Legras 2006.

18 Voir à titre d'exemple la pratique du banquet, Esposito 2015.

• L'étude des réseaux¹⁹. Considérés comme les supports des mobilités et des transferts culturels précédemment évoqués, les réseaux, ces "relations pérennes ou que l'on peut suivre à moyen et long terme"²⁰, ont suscité l'intérêt de la recherche depuis les années 2000. L'étude des réseaux a permis la remise en question de processus qui semblaient parfois imperméables et figés, comme la colonisation archaïque (I. Malkin²¹), ou encore les rapports entre Grecs et d'autres populations, redéfinis par K. Vlassopoulos sous l'angle des interactions, migrations et déplacements des différents acteurs et actrices de ces communautés (des commerçants aux mercenaires en passant par les artisans)²². Un marqueur dans ce tournant épistémologique fut l'ouvrage de P. Horden et N. Purcell, *The Corrupting Sea*, publié en 2000²³ : il propose une histoire de la Méditerranée mêlant des caractéristiques locales, qui dessinent autant de microrégions, et une connectivité les reliant les unes aux autres dans le grand espace méditerranéen. Dès lors, les réseaux ne sont plus considérés comme antagonistes avec les territoires, puisqu'ils les informent, les modèlent, les régulent. Cette relation entre un espace originellement jugé stable qu'est le territoire et des réseaux plus globaux, qui le relient au reste du monde grec, est aujourd'hui analysée sous l'angle du concept de *glocalisation*, c'est-à-dire un phénomène qui mêle étroitement des caractéristiques locales propres à chaque cité ou région à l'inscription de ces espaces dans des évolutions plus globales : la diffusion d'une langue commune à partir du IV^e s. a.C., la *koiné*, au sein de territoires doriens, crée ainsi des aires linguistiques variées, selon l'accueil local qui est fait à cette *koiné*²⁴. L'ouvrage de H. Beck, *Localism and the Ancient Greek City-State*, publié en 2020²⁵, amplifie encore cette relation, en démontrant que, comme dans le monde actuel, le phénomène de globalisation que connaissent les cités grecques à l'époque hellénistique entraîne paradoxalement un renfermement de ces populations sur elles-mêmes, avec une intensification du localisme.

Si ces recherches ont parfois été comprises comme mettant à mal à la notion même de territoire, parce que les réseaux le transcenderaient, C. Müller rappelle que ces derniers permettent avant tout de dépasser le modèle centre et périphérie en insistant sur les interactions entre différentes échelles, de l'histoire locale à l'histoire globale, et d'articuler la revendication de territoires et l'inscription dans des perspectives plus larges. Pour la mer Noire, elle insiste sur l'inscription des cités dans le reste du monde pontique, mais aussi dans les mondes thrace et méditerranéen, tout en démontrant que chacune de ces cités maintient ses trajectoires territoriales propres²⁶. Le territoire ne meurt pas avec les réseaux, il s'en enrichit et évolue avec eux.

α LES TERRITOIRES PAR LE PRISME DE L'AGENTIVITÉ : LES OBJECTIFS DU PROGRAMME TEMAES

L'historiographie récente invite donc à dépasser l'image monolithique du territoire grec. Ce dernier est sans cesse remodelé, redessiné, en fonction des acteurs et des actrices qui l'occupent ou se le représentent. En ce sens, il y a autant de territoires qu'il y a de personnes capables de s'approprier un espace, de le faire sien. À la complexité des territoires s'ajoutent leur pluralité, que les géographes furent les premiers à souligner dès les années 1980. En reprenant également l'approche des réseaux et en insistant sur les multi-appartenances des espaces²⁷, ils et elles ont démontré comment chaque territoire était socialement construit par des acteurs

19 Voir une discussion dans Müller 2019. Bilan historiographique dans Gras 2012 ; Dan *et al.* 2018.

20 Dana 2019, 10.

21 Malkin *et al.* 2009 ; Malkin 2011.

22 Vlassopoulos 2013.

23 Horden & Purcell 2000.

24 Minon 2014.

25 Beck 2020. Voir aussi Ager & Beck 2024.

26 Müller 2010.

27 Bailly *et al.* 1995. L'expression est de Elissalde 2002, 196-197.

et actrices spécifiques et comment diverses territorialités pouvaient s'affronter sur un même espace²⁸. Cette impulsion a été reprise dans le reste des sciences sociales. Pour le monde grec antique, les scientifiques ont alors exploré des territoires jusque-là peu étudiés, fournissant autant d'études à échelle très variée. À petite échelle, L. C. Nevett a par exemple étudié l'espace domestique, P.-A. Broder et J. du Bouchet ont abordé le territoire que peut constituer une rue²⁹. De l'autre côté du spectre, on s'est intéressé à des territoires beaucoup plus vastes, par exemple des régions économiques comme celles qui se formaient par les circulations des artisans³⁰.

Depuis le *Spatial Turn*, les sociologues distinguent également, d'une part, les territoires classiques, c'est-à-dire délimités et souvent institutionnalisés, d'autre part, les territoires plus difficiles à distinguer car moins formalisés, à savoir ceux qui relèvent d'une inscription dans l'espace des relations que les communautés ou les individus entretiennent : des espaces socialement appropriés, devenus ainsi des territoires³¹. Finalement, les approches géographiques et sociologiques invitent toutes deux à aborder les territoires historiques par leur dimension plurielle en fonction des personnes et groupes sociaux qui les créent, les dessinent et n'ont de cesse de les redessiner.

Aux espaces ainsi revendiqués, qui deviennent des constructions sociales effectives, politiquement ou culturellement définies par les communautés ou les individus, sont associés des paysages, définis comme des "étendue(s) d'un territoire que l'œil peut embrasser"³². À partir de cette définition et en soulignant sa subjectivité intrinsèque, le milieu naturel n'est plus une donnée "objective", mais fait l'objet d'une certaine perception de la part des anciens Grecs, telle qu'en témoignent les sources écrites ou iconographiques³³. De notre point de vue, le paysage ne doit pas être compris comme une toile de fond statique, mais comme une partie intégrante des processus historiques dont il est à la fois le témoin et le moteur, en particulier en ce qui concerne les activités productives et les formes de vie associées³⁴.

Les territoires, par leur complexité et leur pluralité, par les paysages qu'ils comportent, impliquent une multiplicité d'approches historiques (géographie historique, histoire économique, histoire culturelle, histoire sociale, géoarchéologie, histoire des représentations etc.). Le prisme de l'agentivité, c'est-à-dire "la capacité à faire quelque chose avec ce qu'on fait de moi"³⁵ et plus précisément "la capacité à pouvoir déjouer et renverser les rapports de pouvoirs qui s'exercent sur moi, sans m'extraire de ces rapports"³⁶, a pour l'instant été inexploré, alors qu'elle permet d'atteindre les territoires par des acteurs et actrices différents de ceux et celles habituellement étudiés (comme l'entité souvent essentialisée de la *polis*).

Ce sont l'ensemble de ces aspects que le programme TeMAES entend aborder, en prenant en compte l'agentivité de ces groupes ou personnes dans la fabrique des territoires dans les mondes grecs, ce qui n'a pas encore été étudié de manière globale en histoire et archéologie anciennes.

28 Par exemple, pour le cas des territoires de montagne, Debarbieux & Rudaz 2010.

29 Nevett 2010 ; Broder 2008, 51-56 ; du Bouchet 2008.

30 Feyel 2006.

31 Alphandéry & Bergues 2004, 5-12.

32 Définition du dictionnaire de l'Académie française, 9^e édition de 2019, entrée "paysage" : <https://www.dictionnaire-academie.fr>.

33 Sur l'iconographie du paysage, voir les travaux d'A. Rouveret, en particulier Rouveret 2004.

34 De Vido & Esposito 2025 ; De Vido & Esposito à paraître ; Esposito & Mignosa 2025.

35 Butler 2006, 15. Pour la définition et le caractère opérationnel de l'agentivité, cf. Gérardin-Laverge 2024.

36 Marignier 2015, 43.

Le programme TeMAES - *Territoires multiples : agentivité et environnements socio-économiques*, codirigé par Stefania De Vido (Université Ca' Foscari, Venise), Arianna Esposito (Université Bourgogne Europe, ARTEHIS), Airtón Pollini (Université de Tours, CeTHIS) et Clémence Weber-Paliez (Université Toulouse Jean Jaurès, PLH-ARTEMIS), a émergé à la suite d'un colloque international tenu à Mulhouse les 7 et 8 novembre 2019, organisé par A. Esposito et A. Pollini : *Cités de frontière, villes des marges. Regards croisés et perspectives de recherche sur les formes urbaines (de l'époque archaïque à l'Antiquité tardive)*³⁷. Notre démarche a été dès le début celle d'une approche inter- et intra-disciplinaire, réunissant historiens et historiennes, philologues et archéologues, dans un spectre chronologique et géographique très large. En dépassant l'approche traditionnelle, notre objectif est d'analyser les territoires comme le résultat d'un système dynamique de communautés connectées, grâce à une approche interdisciplinaire et multiscalaire³⁸. Nous avons pour objectif de nous interroger sur la pluralité des territorialités et, en conséquence, des formes territoriales du monde grec, de leurs représentations à leur matérialisation concrète dans le paysage.

Ce programme considère les développements territoriaux et la mise en place d'interfaces entre les différents individus ou groupes sociaux, à travers l'approche de l'agentivité (*agency*), pour cerner l'influence que les échanges sociaux exercent sur les environnements partagés. Comment les Anciens construisent-ils, structurent-ils ou déconstruisent-ils leur espace ?

L'approche par les acteurs et actrices sociaux nous permet d'aborder les territoires non plus comme des entités fixes, définies par la collectivité politique que serait la cité, mais comme des espaces de représentation mouvants, évolutifs et pluriels, propres aux diverses catégories d'individus ou de groupes d'individus. Par ailleurs, si la principale critique faite aux prospections appliquées à l'Antiquité était un certain déterminisme du milieu naturel, l'analyse à partir des acteurs et actrices essaie d'appréhender les territoires sans *a priori* géographique. Les nouvelles technologies permettent aujourd'hui une meilleure vision de l'ensemble des données de terrain, du relief naturel et des possibles structures enfouies. L'accroissement vertigineux d'informations mène souvent à des approches statistiques poussées (*spatial statistics*), mais qui peuvent rester "déshumanisées"³⁹. L'approche inspirée par l'*agency* cherche à réintroduire le rôle actif des individus, y compris dans les modes de façonner les territoires dans l'Antiquité⁴⁰.

Cette évolution méthodologique de l'analyse des territoires est accompagnée d'une confrontation des résultats dans une perspective interdisciplinaire. Les géographes et les sociologues ont récemment renouvelé leur approche des territoires par des concepts clés et novateurs, parfaitement applicables à l'histoire ancienne et pourtant encore inutilisés dans la recherche sur le monde grec antique. Des notions telles que l'*interterritorialité* (la capacité des échelons politiques à travailler ensemble sur des questions d'aménagement et à dialoguer, qu'il s'agisse d'acteurs locaux, civiques ou étatiques)⁴¹ ou encore la *transterritorialité* (le "transit" entre des territoires multiples⁴²) ont été récemment développées face aux défis que rencontrent aujourd'hui les

37 Les actes de ce colloque ont été publiés dans la troisième partie du volume Esposito & Pollini 2023.

38 Ce projet s'inscrit dans le quinquennal de l'École française d'Athènes 2022-2026 (programme Territoires des Grecs) et est lauréat d'un financement du Réseau National des MSH (RnMSH) 2023 et de l'IdEx 2022 "Recherche exploratoire" de l'Université de Strasbourg (2022-2024). Un carnet hypothèses contient la description du projet et ses actualités : <https://temaes.hypotheses.org/>

39 Pollini 2025b.

40 Esposito & Mignosa 2025. Voir également le projet prototype MAS (Mapping Ancient Sicily): <https://storymaps.arcgis.com/stories/b57dce843510476d9053050f54a7577d> (S. De Vido et V. Mignosa). Dans un contexte d'interrogation et de partage des données numériques dans nos pratiques de recherche, un colloque sur le sujet a été organisé à Dijon le 3 octobre 2025 dans le cadre de l'axe 2 "Fabrique du paysage" du laboratoire ARTEHIS : "Territoires multiples : SIG et approches sociales du territoire". Il réunit géologues, géographes, historiens et historiennes, archéologues et géoarchéologues dans une enquête multidisciplinaire visant à interroger les sources et les outils permettant de restituer la multiscalarité des territoires avec une analyse de leurs effets et de leur développement dans l'espace social.

41 Vanier 2008.

42 Haesbaert 2011.

différents acteurs politiques de notre société : explosion de la mobilité, pluralité des territorialités, étalement urbain, mondialisation, etc. Toutefois, ces mêmes questions se posent pour les mondes grecs, face à la “méditerranéisation”⁴³ de leurs sociétés.

Dès lors, de tels concepts élaborés par les sciences géographiques ou sociologiques, mis au regard des données récoltées, apportent énormément à notre connaissance des populations grecques antiques et à leur rapport à l'espace et au territoire. Jusqu'à aujourd'hui, celui-ci n'a été valorisé que par des études typologiques spécifiques par catégories documentaires. C'est ce pari de la récolte et de la confrontation des données pour aborder les acteurs, les actrices et les identités territoriales que nous nous proposons de faire, à travers des cas d'étude précis. Des domaines totalement délaissés de l'historiographie contemporaine ou bien rarement mis en rapport les uns aux autres sont ainsi visités : la langue comme expression de la territorialité est confrontée aux réseaux céramiques, pour comprendre si la diffusion des discours territoriaux s'adapte aux réseaux économiques de certains acteurs et actrices. La tradition manuscrite est mise en regard avec la documentation archéologique de chacun de cas étudiés, pour percevoir la distance qui peut séparer discours et matérialisation d'une territorialité.

▣ TEMAES COMME TERRITOIRE DE RECHERCHE

Le programme TeMAES s'est décliné sous forme de manifestations scientifiques. À la suite du colloque de Mulhouse en 2019, notre groupe a organisé cinq rencontres internationales entre 2021 et 2024 ; outre la présente publication, un volume des actes de la rencontre de Mulhouse de 2024 est également en cours de publication⁴⁴. La première manifestation, hébergée par l'École française d'Athènes (“Territoires multiples des cités grecques : définitions, limites, évolutions”), avait le but de s'interroger sur les représentations politiques, identitaires, religieuses et sociales que les Grecs se faisaient de leurs espaces quotidiens, en variant les échelles d'approche, de la rue à l'*Hellas*.

La deuxième journée, à Dijon (“Territoires, acteurs sociaux et identités multiples : genre, statut, langue et religion”), s'est concentrée sur les appartenances religieuses et les identifications communautaires pour bien comprendre les interrelations, les connexions et les réseaux existant au sein d'un territoire donné. Le troisième colloque, tenu à Venise (“Territoires multiples. Nomi, Definizioni, Lessico”), a porté sur la définition du lexique, en mettant l'accent sur les noms, la toponymie et l'identification lexicale dans les processus de définition des territoires. Lors de la quatrième rencontre, à l'université Toulouse Jean Jaurès (“Territoires multiples : façonner les régions dans le monde grec”), nous avons réfléchi sur la définition des régions ; le groupe de recherche s'est intéressé tant aux individus qui mettent en place des structures administratives et politiques régionales qu'à ceux qui développent et diffusent des représentations régionales. L'objectif était de comprendre si ces régions sont des créations locales, forgées par leurs habitants ; des territoires “assignés” par des autorités dominantes et extérieures ; la conséquence de travaux de géographes anciens ; ou si elles résultent de négociations entre ces différents acteurs et sont alors porteuses d'un rôle diplomatique très fort.

Enfin, lors de la cinquième journée à Mulhouse (“Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires”), nous nous sommes interrogés sur les discours politiques ou identitaires qui sont utilisés dans le processus de définition des territoires en recourant à une conception large de cette notion de “discours”, où

43 Morris 2005.

44 *Territoires multiples : Discours politiques, discours identitaires*, à paraître en 2026 dans la collection “Antichistica”, des Edizioni Ca' Foscari, Venise.

l'analyse des textes s'accompagne de l'étude des traces matérielles sur le terrain pouvant véhiculer un discours plus nuancé, émanant des catégories sociales les plus diversifiées, au-delà de l'élite masculine lettrée.

L'espace est ainsi décliné dans ses différentes expressions (politique, sociale, religieuse, géographique), avec une attention constante pour l'aspect représentatif et subjectif, exprimé tant dans la réflexion théorique ou dans des systèmes décrits de manière plus générale, que dans des études de cas individuels allant de la Grèce proprement dite à l'Occident et à l'Asie Mineure.

Le présent volume constitue un premier résultat des travaux entrepris dans le cadre de la communauté internationale et transdisciplinaire étudiant les territoires grecs antiques. J. Serrati, que nous remercions, dresse le bilan de cette réflexion commune à la fin de l'ouvrage ; nous souhaitons ici exprimer notre gratitude aux institutions qui nous ont accueillis et soutenus, et surtout à nos collègues grâce auxquels nous essayons de construire un "territoire de recherche" multiple et cohérent⁴⁵.

BIBLIOGRAPHIE

Ager, S. L. et Beck, H., éd. (2024) : *Localism in Hellenistic Greece*, Toronto.

Alphandéry, P. et Bergues, M. (2004) : "Territoires en question : pratiques des lieux, usages d'un mot", *Ethnologie française*, 34.1, 5-12.

Bailly, A., Baumont, C. et Huriot, J.-M. (1995) : *Représenter la ville*, Paris.

Ballet, P., Dieudonné-Glad, N. et Saliou, C. (2008) : *La rue dans l'Antiquité : définition, aménagement et devenir de l'Orient méditerranéen à la Gaule*, Actes du colloque de Poitiers, 7-9 septembre 2006, Rennes.

Beck, H. (2020) : *Localism and the ancient Greek city-state*, Chicago.

Bintliff, J. L., Howard, P. et Snodgrass, A. (2007) : *Testing the hinterland: The work of the Boeotia survey (1989-1991) in the southern approaches to the city of Thespiai*, Cambridge.

Bintliff, J. L., éd. (2017) : *Boeotia project, 2. The city of Thespiai: Survey at a complex urban site*, Cambridge.

Broder, P.-A. (2008) : "La cité est dans la rue : espace extérieur, parcours et rues en Grèce ancienne", in Ballet, Dieudonné-Glad et Saliou 2008, 51-56.

Butler, J. P. (2006) : *Défaire le genre*, Paris.

Capdetrey, L. et Zurbach, J., dir. (2012) : *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux.

Couvenhes, J.-C. et Legras, B., éd. (2006) : *Transferts culturels et politique dans le monde hellénistique*, Paris.

Dan, A., Queyrel, Fr., Marzoli, D., Gehrke, H.-J. et Ballesteros Pastor, L. (2018) : "Les concepts en sciences de l'Antiquité : mode d'emploi. Chronique 2018 – Réseaux, connectivité, graphes. 2. Les personnes, les nœuds et les vecteurs", *DHA*, 44.1, 221-303, URL : <https://doi.org/10.3917/dha.441.0221>.

Dana, M. (2011) : *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin*, Bordeaux.

45 Nos remerciements s'adressent à ces institutions qui ont accompagné l'essor puis la consolidation de notre projet : RnMSH, Université de Strasbourg - IdEx Recherche exploratoire 2022, Université de Venise, Université Bourgogne Europe, Université de Toulouse 2 Jean Jaurès, Université de Tours, Archimède, ARTEHIS, CeTHiS, PLH-CRATA, EFA. Nous remercions chaleureusement Ausonius Éditions et en particulier Claire Hasenohr, la plateforme UN@ et Stéphanie Vincent, ainsi que Sophie Krausz pour avoir accepté cette publication dans la collection NEMESIS.

- Dana, M. (2019) : "Introduction", in *La cité interconnectée dans le monde gréco-romain, IV^e siècle a.C.-IV^e siècle p.C. : transferts et réseaux institutionnels, religieux et culturels aux époques hellénistique et impériale*, Bordeaux.
- Dana, D. (2024) : "Les signatures d'artisans en Thrace préromaine : mobilité des personnes, circulation des objets et des techniques", in : Baralis, A., Mathieux, N., Stoyanov, T. et Tonkova, M., dir., *L'aristocratie odryse. Images et lieux du pouvoir en Thrace (V^e-III^e siècles avant J.-C.)*, Louvain-Paris-Bristol (*Colloquia Antiqua* 39), 37-59.
- Debarbieux, B. et Rudaz, G. (2010) : *Les faiseurs de montagne : imaginaires politiques et territorialités, XVIII^e-XXI^e siècle*, Paris.
- D'Ercole, M. C. (2005) : "Identités, mobilités et frontières dans la Méditerranée antique : l'Italie adriatique, VIII^e - V^e siècle avant J.-C.", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 60.1, 165-181.
- De Vido, S. et Esposito, A. (à paraître) : "Vivre et travailler dans les *apoikiai*", in : Maillot, S. et Zurbach, J., dir., *Le travail en ville. Vers une histoire sociale de l'urbanisme méditerranéen antique*, Clermont-Ferrand.
- De Vido, S. et Esposito, A. (2025) : "Polis, chora, phrourion : modelli e percorsi, tra archeologia e storia", *Atti e Memorie della Società Magna Grecia (AMSMG)*, X, 161-179.
- De Vido, S. et Pérès-Noguès, S., dir. (2019) : *Terra e territorio nella Sicilia greca, Pallas*, 109, 2019.
- du Bouchet, J. (2008) : "Les noms de la rue en Grèce ancienne", in Ballet, Dieudonné-Glad et Saliou, éd. 2008, 57-62.
- Elissalde, B. (2002) : "Une géographie des territoires", *L'Information Géographique*, 66.3, 193-205.
- Espagne, M. et Werner, M., dir. (1988) : *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècle)*, Paris.
- Esposito, A., dir. (2015) : *Autour du "banquet". Modèles de consommation et usages sociaux*, Dijon.
- Esposito, A. (2020) : "Nuovi spunti sulla mobilità artigianale fra Greci e Etruschi. In margine ad alcune pubblicazioni recenti", *Mediterranea. Studi e ricerche sul Mediterraneo antico*, XVII, 147-156.
- Esposito, A. et Mignosa, V. (2025) : "Deep Mapping Ancient Landscapes. Towards a Holistic Representation of space through Digital and Spatial Humanities", in : Scafuro, M. et Vecchio, L., dir., *Gli spazi della città: istituzioni, forme e funzioni, Dialoghi sull'Archeologia della Magna Grecia e del Mediterraneo*, VIII, Paestum, 457-465.
- Esposito, A. et Pollini, A. (2020) : "L'aube des villes antiques : vocabulaire de la cité et formes urbaines. Introduction", *Gaia* [Online], 22-23, URL : <https://doi.org/10.4000/gaia.736>.
- Esposito, A. et Pollini, A., dir. (2023) : *Cités nouvelles, villes des marges. Fondations, formes urbaines, espaces ruraux et frontières de l'archaïsme à l'Empire*, Pise.
- Feyel, C. (2006) : *Les artisans dans les sanctuaires grecs aux époques classiques et hellénistique à travers la documentation financière en Grèce*, Athènes.
- Gérardin-Laverge, M. (2024) : "Agency", in : Bouvet, M., Chossière, F., Duc, M. et Fisson, E., dir., *Catégoriser*, Lyon, 71-83, URL : <https://doi.org/10.4000/128py>.
- Giangiulio, M. (2000) : "L'eschatia. Prospettive critiche su rappresentazioni antiche e modelli moderni", in : *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al Mar Nero. Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, 40, 2000, Tarente, 2001, 333-361.
- Giangiulio, M. (2025) : "Ritorno all'eschatia", in : Greco, E., dir., *La Chora, spazio agrario della polis. Risorse, sfruttamento, conflitti, tra arcaismo ed età classica. L'eredità di Georges Vallet, Pelargòs*, suppl. 2, Rome, 27-35.
- Gras, M. (2012) : "Avant les réseaux. Les stratigraphies conceptuelles de la Méditerranée archaïque", in : Capdetrey & Zurbach 2012, 13-24.
- Guiraud, P. (1893) : *La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine*, Paris.
- Haesbaert, R. (2011) : "Hybridité culturelle, 'anthropophagie' identitaire et transterritorialité", *Géographie et cultures*, 78, 21-40.
- Horden, P. et Purcell, N. (2000) : *The Corrupting Sea: A Study of Mediterranean History*, Oxford.
- Jacob, C. (2014) : *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille.

- Jameson, M. H., Runnels, C. N., Van Andel, T. J. et Munn, M.H. (1994) : *A Greek Countryside: The Southern Argolid from Prehistory to the Present Day*, Stanford.
- Le Quéré, E. (2015) : *Les Cyclades sous l'Empire romain : histoire d'une renaissance*, Rennes.
- Malkin, I., Constantakopoulou, C. et Panagopoulou, K., dir. (2009) : *Greek and Roman networks in the Mediterranean*, Londres.
- Malkin, I. (2011) : *A Small Greek World. Networks in the Ancient Mediterranean*, New York.
- Marignier, N. (2015) : "L'agentivité en question : étude des pratiques discursives des femmes enceintes sur les forums de discussion", *Langage et société*, 152.2, 41-56.
- Mee, C. M. et Forbes, H. A. (1997) : *A rough and rocky place: the landscape and settlement history of the Methana Peninsula, Greece*, Liverpool.
- Migeotte, L. (2004) : "La mobilité des étrangers en temps de paix en Grèce ancienne", in : Moatti, dir. 2004, 615-648.
- Minon, S., éd. (2014) : *Diffusion de l'attique et expansion des koinai dans le Péloponnèse et en Grèce centrale*, Genève.
- Moatti, C., dir. (2004) : *La Mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et documents d'identification*, Rome.
- Moatti, C. et Amar, M. (2020) : "Étudier les mobilités antiques : réflexions sur un tournant historiographique", *Diasporas. Circulations, migrations, histoire*, 36, [URL] <https://journals.openedition.org/diasporas/5283>.
- Morris, I. (2005) : "Mediterraneisation", in : Malkin, I., éd., *Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity*, Londres, 30-55.
- Müller, C. (2010) : *D'Olbia à Tanais. Territoires et réseaux d'échanges dans la mer Noire septentrionale aux époques classique et hellénistique*, Bordeaux.
- Müller, C. (2019) : "Les réseaux des cités grecques : archéologie d'un concept", in Dana, M. et Savalli-Lestrade, I., dir., *La cité interconnectée dans le monde gréco-romain, IV^e siècle a.C.-IV^e siècle p.C. Transferts et réseaux institutionnels, religieux et culturels aux époques hellénistique et impériale*, Bordeaux, 25-42.
- Müller, C. et Prost, F., dir. (2002) : *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*, Paris.
- Nevett, L. C. (2010) : *Domestic Space in Classical Antiquity*, Cambridge.
- Osborne, R. (1991) : "The potential mobility of human populations", *Oxford Journal of Archaeology*, 10, 231-252.
- Polignac, F. de (1984) : *La Naissance de la cité grecque*, Paris.
- Pollini, A. (2006) : "Bibliographical note on the study of the territory in Magna Graecia", in : *Workshop di Archeologia Classica. Paesaggi, costruzioni, reperti*, Roma, 37-56.
- Pollini, A. (2011) : "Les Congrès de Tarente et les thèmes de recherche sur la Grande Grèce", *MEFRA*, 123-2, 423-432, URL : <https://doi.org/10.4000/mefra.436>.
- Pollini, A. (2025a) : *Frontières en Grande Grèce. Archéologie et histoire des représentations*, Naples.
- Pollini, A. (2025b) : "Mezzo secolo di ricerca sulla città e il suo territorio nelle colonie greche d'Occidente", in : Greco, E., dir., *La Chora, spazio agrario della polis. Risorse, sfruttamento, conflitti, tra arcaismo ed età classica. L'eredità di Georges Vallet*, Pelargòs, suppl. 2, Rome, 57-67.
- Rouveret, A. (2004) : "Pictos ediscere mundos. Perception et imaginaire du paysage dans la peinture hellénistique et romaine", *Ktèma*, 29, 325-344.
- Vanier, M. (2008) : *Le pouvoir des territoires : essai sur l'interterritorialité*, Paris.
- Vlassopoulos, K. (2013) : *Greeks and Barbarians*, Cambridge.
- Weber-Paliez, C. (2022) : "Argos et l'hégémonie téménide au IV^e s. avant J.-C. : à propos d'une inscription d'Épidaure", *Revue des Études Anciennes*, 124, 143-157.

Stefania De Vido
Université Ca' Foscari, Venise, Italie

Arianna Esposito
Université Bourgogne Europe, ARTEHIS, France

Airton Pollini
Université de Tours, CeTHIS, France

Clémence Weber-Pallez
Université Toulouse II Jean Jaurès, PLH-ARTEMIS, France



GRENZEN DENKEN.

Zu Grenzkonzeptionen in der (Gedanken-)Welt griechischer Philosophen*

Matthias Haake

für Hans-Joachim Gehrke zum 28. Oktober 2025

“Die Thraker jener Gegend haben Säulen als Grenzmarken aufgestellt, und jeder Stamm plündert das, was in seinem Abschnitt strandet. Bevor sie Grenzen zogen, hätten sie, nach ihren Berichten, sich gegenseitig ausgeplündert und viele getötet”¹.

✧ EINLEITENDE BEMERKUNGEN

Niemand wird bestreiten, dass Grenzen von fundamentaler Bedeutung für menschliche Gesellschaften sowie ein zentrales Thema in der Geschichte sind². Dies gilt auch für die antike griechische Welt. Nicht zuletzt aufgrund der oftmals Konflikte bedingenden Kleinräumigkeit der griechischen Staatenwelt lässt sich dort einerseits seit der archaischen Zeit eine starke Fokussierung auf Grenzen zwischen politischen Gemeinschaften und deren möglichst exakte Bestimmung beobachten. Nicht weniger wichtig aufgrund der nachgerade explosiven Konflikthaftigkeit im Inneren der zahlreichen griechischen Gemeinwesen ist andererseits ebenfalls seit archaischer Zeit zu

* Für die Einladung zum Workshop *Territoires multiples. Nomi, definizioni, lessico* im Rahmen des Projektes *TeMAES (Territoires multiples: agentivité et environnements socio-économiques)* der École française d'Athènes und der Università Ca' Foscari im Juni 2022 nach Venedig gilt mein herzlicher Dank Stefania De Vido. Den Teilnehmerinnen und Teilnehmern bin ich für anregende Diskussionen dankbar. Aufgrund der Quellenlage stellen die nachfolgenden Ausführungen eher eine kommentierende Präsentation relevanter Zeugnisse (ohne Anspruch auf Vollständigkeit) als einen in sich geschlossenen analytischen Zugriff auf die Thematik dar, die – wenn ich es recht sehe – bislang in der Forschung abgesehen von der (eingehenden) Diskussion der einzelnen Textstellen kaum in den Blick genommen worden ist. Die Annotation ist bewusst knapp gehalten.

1 Xenophon, *Anabasis*, VII, 5, 13 (Übers.: W. Müri, B. Zimmermann): καὶ οἱ Θράκες οἱ κατὰ ταῦτα οἰκοῦντες στήλας ὀρίσάμενοι τὰ καθ' αὐτοὺς ἐκπίπτοντα ἕκαστοι λήζονται· τέως δὲ ἔλεγον πρὶν ὀρίσασθαι ἀρπάζοντας πολλοὺς ὑπ' ἀλλήλων ἀποθνήσκειν.

2 Vgl. etwa Diener, Hagen 2012; s. auch Peña 2023; Gehrke 2024. Auf die hinsichtlich ihrer Intention wie auch insbesondere in Bezug auf ihre Rezeption überaus problematische, jedoch einflussreiche Arbeit von Haushofer 1927 sei an dieser Stelle aus wissenschaftsgeschichtlichen Gründen verwiesen.

beobachten, dass auch dort dem Thema der Grenzen – und zwar von Grenzen innerhalb der Polisterritorien sowie zwischen Besitz – ein hohes Maß an Aufmerksamkeit gewidmet wurde. Es ist daher nicht verwunderlich, dass das Thema der ‚griechischen Grenzen‘ in den letzten Jahrzehnten in der alttumswissenschaftlichen Forschung immer wieder aus unterschiedlichen Perspektiven diskutiert worden ist³.

Die Bedeutung klar definierter Grenzen zwischen und innerhalb von politischen Einheiten lässt sich instruktiv an einem ebenso aufschlussreichen wie bekannten Beispiel aus Mittelgriechenland veranschaulichen. Gegen Ende des vorletzten Jahrzehnts des dritten vorchristlichen Jahrhunderts wurden (auswärtige) Richter aus dem aitolischen Kalydon ausgewählt, um eine Sympolitie zwischen den beiden kleinen, in der thessalischen Phthiotis gelegenen Poleis Melitaia und Pereia zu organisieren. Dieser Akt der politischen Integration ging mit einer klaren Grenzziehung zwischen den beiden ursprünglichen politischen Gemeinwesen einher. Um für den Fall einer späteren Auflösung der Sympolitie das Konfliktpotenzial vorab zu begrenzen, wurde die Grenzlinie so genau wie möglich bestimmt – und so lautet der Text in der entsprechenden Passage der Regelungen der Sympolitie, die an vier Orten, nämlich in Melitaia, Kalydon, Thermos und Delphi, veröffentlicht wurde⁴, wie folgt:

Die Grenzen des Territoriums für die Melitaier und Pereer sollen sein, wo der Akmeus in den Europos mündet und vom Akmeus an die Quelle des Galaïos und vom Galaïos zur Kolona und von der Kolona zum Hermesheiligtum auf den Euryनिया und von den Euryनिया von den Höhen herab, wie das Wasser in den Europos fließt, vom Europos zum Elipeus, vom Elipeus zum Hain, der zum Weinberg führt, vom Weinberg über die Höhen zum Hypaton, vom Hypaton zum Kerkineus, vom Kerkineus an die Mynis, von der Mynis an den Europos, zum Zusammenfluss des Skapetaios und des Europos ...⁵.

Doch soll es in vorliegendem Beitrag nicht um Grenzen und Grenzziehungen in der politischen Praxis in der Welt der griechischen Städte, Bünde oder auch Königreiche gehen. Vielmehr ist der Blick auf eine Gruppe von Männern in der griechischen Welt zu richten, die zwar durchaus regelmäßig und aktiv am politischen Leben partizipierten, aber ihre (rezipierten) Spuren weniger im Feld der Praxis als im Feld der Theorie hinterlassen haben: Die Rede ist von den Philosophen archaischer bis hellenistischer Zeit. Wie behandelten sie in ihren Texten Grenzen, welche Rolle spielte die Diskussion von Grenzen in ihren Werken?

Dabei soll es nicht um die Frage nach philosophischen Erörterungen um das Wesen von Grenzen der Art gehen, wie sie etwa Aristoteles im fünften Buch seiner *Metaphysik* vorgelegt hat⁶, oder beispielsweise um

3 Vgl. u.a. Sordi 1987; Daverio Rocchi 1988; Lohmann 1994; Rousset 1994; Corcella 1999; Scafuro 2003; Freitag 2007; Cecchet 2009; Prontera 2011, 21-26; Fachard 2018; De Vido 2019; Daubner 2022; Franchi 2023; Funke 2023; Müller – Lucas (mit Buffet) 2023; Rousset 2023, 12-14; Biagetti 2024; Daverio Rocchi 2024. Zur griechischen Terminologie für das Wort Grenze s. Casevitz 1993; Gschnitzer 2001, 335-342.

4 Vgl. Drauschke 2019, 369-370 Nr. 106.

5 *Inscriptiones Graecae* IX 1² 1, 188, 3-12 (Übers.: F. Stählin [leicht modifiziert]): ὅρια μὲν εἴμεν τὰς χώρας Μελιταιέ-| οἱς καὶ Πηρέοις, ὡς ὁ Ἀκμεὺς ἐμβάλλει ἐν τὸν Εὐρωπόν, καὶ ἀπὸ τοῦ Ἰ⁵ Ἀκμέος ἐν τὰν παγὰν τοῦ Γαλαίου, καὶ ἀπὸ τοῦ Γαλαίου ἐν τὰν Κολώ-| ναν, καὶ ἀπὸ τὰς Κολώνας ἐπὶ τὸ Ἑρμαῖον ἐπὶ τὰ Εὐρύνια, καὶ ἀπὸ τῶν Ε[ὺ]-| ρυνίων κατὰ τῶν ἄκρων, ὡς ὕδωρ ῥεῖ ἐν τὸν Εὐρωπόν, ἐκ τοῦ Εὐρω-| ποῦ ἐν τὸν Ἑλιπῆ, ἐκ τοῦ Ἑλιπέος ἐν τὸ νέμος τὸ ἄγον ἐν τὰν Ἀ[μπε]-| λον, ἀπὸ τὰς Ἀμπέλου κατὰ τῶν ἄκρων ἐπὶ τὸ Ὑπατον, ἀπὸ Ἰ¹⁰ ν τοῦ Ὑπάτου ἐν τὸν Κερκινῆ, ἀπὸ τοῦ Κερκινέος ἐν Ἰ ν τὰν Μύνιν, ἀπὸ τὰς Μύνιος ἐν τὸν Εὐρωπόν, τοῦ Σκαπεταίου | καὶ τοῦ Εὐρωποῦ ἐν τὰν συμβολάν. – Zu dieser Inschrift aus Melitaia (und der fragmentarischen Kopie aus Delphi [*Sylloge Inscriptionum Graecarum*³ 546B]) s. Ager 1996, 153-157 Nr. 56; Magnetto 1997, 339-348 Nr. 55; Cassayre 2009, 151-154 Nr. 24; zum Grenzverlauf vgl. die Überlegungen von Stählin 1914.

6 Aristoteles, *Metaphysik*, 1022a5-14 (Übers.: H. Bonitz – H. Seidl): Πέρας λέγεται τό τε ἔσχατον ἐκάστου καὶ οὐ ἔξω μηδὲν ἔστι λαβεῖν πρῶτου, καὶ οὐ ἔσω πάντα πρῶτου, καὶ ὁ ἂν ᾗ εἶδος μεγέθους ἢ ἔχοντος μέγεθος, καὶ τὸ τέλος ἐκάστου (τοιούτου δ' ἔφ' ὃ ἡ κίνησις καὶ ἡ πρᾶξις, καὶ οὐκ ἄφ' οὐ ὅτε δὲ ἄμφω, καὶ ἄφ' οὐ καὶ ἐφ' ὃ καὶ τὸ οὐ ἔνεκα), καὶ ἡ οὐσία ἢ ἐκάστου, καὶ τὸ τί ἦν εἶναι ἐκάστου· τῆς γνώσεως γὰρ τοῦτο πέρας· εἰ δὲ τῆς γνώσεως, καὶ τοῦ πράγματος. ὥστε φανερόν ὅτι ὁσαυτὶς τε ἡ ἀρχὴ λέγεται, τοσαυταυτὶς καὶ τὸ πέρας, καὶ ἔτι πλεοναυχῶς ἢ μὲν γὰρ ἀρχὴ πέρας τι, τὸ δὲ πέρας οὐ πᾶν ἀρχή. – „Grenze heißt das

die Trennung von verschiedenen, hierarchisierten Lebensbereichen – Körperlichkeit und Sinnlichkeit, Geist und Scheinbildung, Wissen und Tugend – wie in der allegorischen Stadt ‚Leben‘ durch drei konzentrische Mauerringe in der *Bildtafel des Kebes*, einem anonymen Werk des ersten nachchristlichen Jahrhunderts⁷. Vielmehr steht die Frage nach dem Umgang mit Grenzen zwischen und innerhalb politischer Gemeinwesen in den Werken griechischer Philosophen im Zentrum des Interesses. Und da es sich um einen Beitrag zur Frage nach den in philosophischen Texten präsentierten Grenzkonzeptionen und -imaginationen durch ihre Autoren handelt, bleibt die grundsätzlich wichtige Frage nach historischen Bezugnahmen durch die Philosophen unberücksichtigt, stellt dies doch ein eigenständiges Thema für einen eigenen Beitrag dar. Erwähnt sei an dieser Stelle aber ein womöglich überraschender Passus aus der (pseudo-)aristotelischen *Athenaion Politeia*, der deskriptiv auf eine virtuell zu denkende Grenze im Polisterritorium von Athen verweist und zugleich exemplarisch zu indizieren vermag, in welch verschiedenen Kontexten Grenzen in der griechischen Welt existierten und wie vielfältig sie in ihrer Funktion gewesen sind:

Sie (sc. die Stadtaufseher) wachen auch darüber, daß keiner der Unratsammler innerhalb von zehn Stadien vor der Stadtmauer Unrat ablädt⁸.

Den nachfolgenden Überlegungen ist die Feststellung vorzuschicken, dass in Übereinstimmung mit dem vorherrschenden Interesse der griechischen politischen Philosophie die Diskussion über die interne Aufteilung der Gebiete, die das Territorium eines Gemeinwesens ausmachen, quantitativ umfangreicher ist als die Diskussion über die Außengrenzen – auch wenn sich etwa in der (pseudo-)aristotelischen *Athenaion Politeia* im Kontext der Schilderung der kleisthenischen Neuordnung Athens und Attikas keine Hinweise auf oder gar Erörterungen über die im Rahmen dieser politischen Neustrukturierung des athenischen Gemeinwesens notwendigerweise erfolgten Grenzziehungen finden⁹, und Aristoteles sich in der *Politik* nicht mit der Frage nach Grenzen innerhalb der Koina im Zusammenhang mit seiner kurzen Erwähnung dieser die griechische Welt zu seinen Lebzeiten wesentlich prägenden politischen Organisationsform befasst hat¹⁰.

✧ PLATON UND DIE (NATURRÄUMLICHEN) GRENZEN ATTIKAS

Strukturell nicht allzu verschieden von der Darstellung der Grenzlinie zwischen Melitaia und Pereia in der Regelung der Sympolitie zwischen diesen beiden Poleis klingt eine Passage in Platons Dialog *Kritias*, in der der platonische Kritias die Grenzen des attischen Territoriums beschreibt – eine der nicht sehr zahlreichen Stellen in der antiken philosophischen Literatur, in der die Außengrenze eines Polisterritoriums thematisiert und vor allem auch anhand geographischer Gegebenheiten beschrieben wird:

Es wurde nun ferner auch die Beschaffenheit unseres Landes überzeugend und wahrheitsgemäß dargestellt: daß nämlich erstens die Grenzen, die es in der damaligen Zeit hatte, am Isthmos abgesteckt waren und, was das übrige Festland betraf, bis zu den Höhen des Kithairon und des Parnes, und daß die Grenzen (von dort)

Äußerste eines jeden Dinges sowohl als erstes, außerhalb dessen nichts, als auch als erstes, innerhalb dessen alles ist, und wo es auf Größe geht, die Form derselben oder dessen, was Größe hat; und das Ziel (der Zweck eines jeden Dinges, ein solches nämlich, zu welchem die Bewegung und die Handlung hingeht, nicht von dem sie ausgeht; ferner das Worumwillen und das Wesen und das Sosein eines jeden Dinges; denn dies ist die Grenze der Erkenntnis, wenn aber der Erkenntnis, dann auch der Sache. Daraus erhellt, daß man Grenze in ebenso viel Bedeutungen gebraucht wie Prinzip und in noch mehr Bedeutungen; denn das Prinzip ist eine Grenze, aber nicht jede Grenze ist ein Prinzip.“

7 *Bildtafel des Kebes* 6,1-22,1 mit Hirsch-Luipold 2005 14-18.

8 [Aristoteles], *Athenaion Politeia*, 50.2 (Übers.: M. Chambers): καὶ ὅπως τῶν κοπρολόγων μηδεὶς ἐντὸς ἑ' σταδίων τοῦ τείχους καταβαλεῖ κόπρον ἐπιμελοῦνται. – Zu dieser Stelle s. Chambers 1990, 370 *ad loc.*; Rhodes 1992, 574-575 *ad loc.*

9 [Aristoteles], *Athenaion Politeia*, 21.2-4; vgl. auch Owens 1983, bes. 48. Zu den kleisthenischen Reformen und den ihr zugrundeliegenden arithmetischen Prinzipien s. Ismard – Macé 2024.

10 Aristoteles, *Politik*, 1261a22-29. Vgl. in diesem Zusammenhang Funke 2023b, bes. 250-253; s. auch Lehmann 2001, 34-45.

herabließen, indem sie zur Rechten das Gebiet von Oropos hatten und zur Linken – zum Meer hin gewendet – als Markierung den Fluß Asopos (...)¹¹.

Während es sich bei der Thematisierung der Grenzen Attikas im platonischen *Kritias* um eine letzten Endes wenig elaborierte Beschreibung anhand geographischer Merkmale handelt, finden sich in philosophischen Erörterungen der theoretisch-konzeptionellen Binnengliederung eines Polisterritoriums Ausführungen, die nicht an geographischen Gegebenheiten interessiert sind, sondern von staatstheoretischen Ideen geprägt sind – und diese Aussage gilt nicht nur für Platon, sondern etwa auch für Hippodamos von Milet.

▣ HIPPODAMOS VON MILET UND DIE DREITEILUNG DES POLISTERRITORIUMS

Niemand geringeres als Aristoteles schrieb in der *Politik* über Hippodamos, dass „dieser (...) es als erster unter denen, die nicht aktive Staatsmänner waren, unternommen (hat), den Entwurf eines besten Staates zu geben¹².“ In diesem frühesten theoretischen Staatsentwurf aus der Feder eines zugegebenermaßen nur im weiteren Sinne als Philosophen zu betrachtenden Autors findet sich – in den Worten des Aristoteles – auch die folgende Bestimmung¹³:

In drei Teile unterteilte er (sc. Hippodamos) auch das Land: in Tempelland, Gemeinde- und Privatland – vom Tempelland sollte man die herkömmlichen Verpflichtungen gegenüber den Göttern bestreiten, vom Staatsland sollten die Krieger ihren Lebensunterhalt beziehen, das Privatland sollte den Bauern gehören¹⁴.

Nichts lässt Aristoteles in seinem Referat des hippodamischen Staatsentwurfs über die Grenzziehungen und Grenzen zwischen den drei verschiedenen Landkategorien verlauten, nichts ist über die Parzellierung und Begrenzung des Privatlandes zu erfahren, obschon letzteres Thema durchaus im Fokus philosophischer Aufmerksamkeit und Interessen stehen konnte¹⁵ – allein die Dreiteilung des Landes, die mit der Zuweisung der Drittel an bestimmte Funktionen beziehungsweise Funktionsgruppen innerhalb der Polis einhergeht, tritt deutlich zu Tage.

11 Platon, *Kritias*, 110d4-e3 (Übers.: H.-G. Nesselrath): καὶ δὴ καὶ τὸ περὶ τῆς χώρας ἡμῶν πιθανὸν καὶ ἀληθὲς ἐλέγετο, πρῶτον μὲν τοὺς ὅρους αὐτὴν ἐν τῷ τότε ἔχειν ἀφωρισμένους πρὸς τὸν Ἰσθμὸν καὶ τὸ κατὰ τὴν ἄλλην ἡπειρον μέχρι τοῦ Κιθαιρώνος καὶ Πάρνηθος τῶν ἄκρων, Ἐκαταβαίνειν δὲ τοὺς ὅρους ἐν δεξιᾷ τὴν Ὠρωπίαν ἔχοντας, ἐν ἀριστερᾷ δὲ πρὸς θαλάττης ἀφορίζοντας τὸν Ἀσωπὸν (...). – Vgl. zu dieser Stelle etwa Daverio Rochi 1988, 184; s. auch Nesselrath 2006, 178-184 *ad loc.*

12 Aristoteles, *Politik*, 1267b29-30 (Übers.: E. Schütrumpf): (...) πρῶτος τῶν μὴ πολιτευομένων ἐνεχείρησέ τι περὶ πολιτείας εἰπεῖν τῆς ἀρίστης. – Vgl. Schütrumpf 1991, 264-266 *ad loc.*

13 Die intensive Diskussion um Leben und Wirken des Hippodamos sowie die kontrovers diskutierte Fragen nach dem Verhältnis von „theoretischer Reflexion über die Polis und urbanistische[r] Praxis“ sowie „die Frage nach dem Charakter von Hippodamos' Staatstheorie, vor dem Hintergrund zeitgenössischen politischen Handelns und Denkens“ (Gehrke 2019a, 303) können hier unberücksichtigt bleiben. Vgl. in diesem Zusammenhang neben Gehrke 2019a an neueren Arbeiten etwa Schubert 2010; Zenzen 2014; Barbera 2017; Greco 2018; Calì 2021.

14 Aristoteles, *Politik*, 1267b33-37 (Übers.: E. Schütrumpf): διήρει δ' εἰς τρία μέρη τὴν χώραν, τὴν μὲν ἱερὰν τὴν δὲ δημοσίαν τὴν δ' ἰδίαν· ὅθεν μὲν τὰ νομιζόμενα ποιήσουσι πρὸς τοὺς θεοὺς, ἱερὰν, ἀφ' ᾧ δ' οἱ προπολεμοῦντες βιώσονται, κοινήν, τὴν δὲ τῶν γεωργῶν ἰδίαν. – Vgl. Schütrumpf 1991, 266-267 *ad loc.*

15 Die in der Forschung immer wieder erörterte Frage, ob die vier von Stobaios überlieferten Fragmente der pseudopythagoreischen Schrift *peri politeias* Inhalte von Hippodamos' Schrift wiedergeben (Stobaios, 4,1,93, p. 28-29, 4,1,94, p. 29-33, 4,1,95, p. 33-36, 4,34,71, p. 846-848 Hense = Hippodamos, *De republica*, 1-4 [p. 97-102] Thesleff), kann hier auf sich beruhen, da die Fragmente nicht die Dreiteilung des Landes zum Gegenstand haben. Vgl. in diesem Zusammenhang etwa Schubert 2010, bes. 385-386.

✧ HOROI, PLATONS NOMOI UND THEOPHRASTS CHARAKTERE

Das Interesse seitens der Philosophen an Grenzen innerhalb eines Polisterritoriums zeigt sich exemplarisch im achten Buch von Platons *Nomoi*, in einem Passus, der den ernsten Hintergrund einer ironisch-kritischen Bemerkung Theophrasts in seinen *Charakteren* zu den Eigenheiten des ‚Kleinlichen‘, „der jeden Tag seine (Grundstücks-)Grenzen inspiziert, um sicherzugehen, dass sie die gleichen bleiben“¹⁶, schlaglichtartig beleuchtet und in einem anderen Licht erscheinen lässt. Seine Ausführungen zu den Aufgaben des Gesetzgebers im Zusammenhang mit der Sicherstellung der Ernährung des Gemeinwesens beginnt der platonische Athener allerdings nicht allein mit Einlassungen zu den Grenzen zwischen Grundbesitz innerhalb einer politischen Gemeinschaft; vielmehr erweitert er seine Erörterungen auch auf zwischenstaatliche Grenzen. Seine Überlegungen zu ‚Landwirtschaftsgesetzen‘ lässt er nämlich auf folgende Art und Weise mit der Thematisierung des Schutzes von Grenzen beginnen:

Als erstes sollen also Gesetze aufgestellt sein, die Landwirtschaftsgesetze heißen mögen. Von Zeus, dem Hüter der Grenze, stammt das erste Gesetz, das folgendermaßen lauten soll: Niemand soll die Grenzen der Nachbarn verrücken, sei dies nun ein befreundeter Mitbürger oder ein Grenzanwohner (falls jemand an der äußersten Landesgrenze Boden besitzt und daher einen Fremden zum Nachbarn hat), weil er überzeugt sein soll, daß dies wahrhaftig ein Verrücken des Unverrückbaren wäre. Vielmehr soll jedermann lieber den größten Felsbrocken, sofern er keine Grenze markiert, wegzurücken gewillt sein als einen kleinen Stein, der die Grenze zwischen Freundschaft und Feindschaft bildet und durch einen Schwur bei den Göttern geheiligt ist. Denn Zeuge für den einen ist Zeus, der Schützer des Phylengenossen, für den anderen Zeus, der Schützer des Fremden, die zu reizen die feindseligsten Kriege zur Folge hat. Wer also dem Gesetz gehorcht, der wird das Übel, das daraus entstehen könnte, nicht zu spüren bekommen; wer es aber mißachtet, der soll einer doppelten Strafe verfallen, einmal und als erstes seitens der Götter und zweitens durch das Gesetz. Niemand soll nämlich willentlich die Grenzen des Nachbarn verrücken; wer sie aber verrückt, den soll jeder, der will, bei den Grundbesitzern anzeigen, diese sollen ihn vor das Gericht führen; wenn aber einer in einem derartigen Prozeß schuldig gesprochen wird, soll in der Annahme, daß der Schuldige heimlich und mit Gewalt das Land neu aufteilen wollte, das Gericht abschätzen, was der Überführte erleiden oder bezahlen soll¹⁷.

Neben der fundamentalen Bedeutung der Wahrung von Grenzen innerhalb politischer Gemeinwesen und zwischen Poleis zur Vermeidung von gewaltsamen Konflikten, was durch das Rekurrieren auf Zeus Horios, den Hüter der Grenze, und die dadurch bedingte göttliche Legitimierung des Gesetzes markant hervorgehoben wird¹⁸, hat Platon insbesondere auch interne Grenzen im Kontext der Schaffung von Gemeinwesen im Blick, deren Existenz und Wahrung von fundamentaler Bedeutung, ja geradezu die Voraussetzung für ein gelingendes und konfliktfreies Zusammenleben der Bewohner einer Polis sind. Die Grenzüberschreitungen zugeschriebene Gefahr zeigt sich in aller Deutlichkeit auch in der folgenden Textpassage, die an den vorangehenden Passus im achten Buch der platonischen *Nomoi* unmittelbar anschließt:

16 Theophrast, *Charaktere*, 10,9: καὶ τοὺς ὁρούς δ' ἐπισκοπεῖσθαι ὁσμέραι εἰ διαμένουσιν οἱ αὐτοί. – Vgl. dazu Diggle 2004, 308 *ad loc.* Zu *horoi* s. auch Harris 2013.

17 Platon, *Gesetze*, 842e6-843b6 (Übers.: K. Schöpsdau): Πρῶτον δὲ νόμοι ἔστωσαν λεγόμενοι τοῦνομα γεωργικοί. Διὸς ὀρίου μὲν πρῶτος νόμος ὁδε εἰρήσθω· μὴ κινεῖτω γῆς ὅρια μηδεὶς μήτε οἰκείου πολίτου γείτονος μήτε ὁμοτέρμονος, ἐπ' ἑσχατιᾶς κεκτημένος ἄλλω ξένῳ γειτονῶν, νομίσας τὸ τὰκίνητα κινεῖν ἀληθῶς τοῦτο εἶναι· βουλέσθω δὲ πᾶς πέτρον ἐπιχειρῆσαι κινεῖν τὸν μέγιστον ἄλλον πλὴν ὅρον μᾶλλον ἢ σμικρὸν λίθον ὀρίζοντα φιλίαν τε καὶ ἐχθράν· ἔνορκον παρὰ θεῶν· τοῦ μὲν γὰρ ὁμόφυλος Ζεὺς μάρτυς, τοῦ δὲ ξένιος, οἱ μετὰ πολέμων τῶν ἐχθίστων ἐγείρονται· καὶ ὁ μὲν πεισθεὶς τῷ νόμῳ ἀναίσθητος τῶν ἀπ' αὐτοῦ κακῶν γίγνοιτ' ἂν, καταφρονήσας δὲ διτταῖς δίκαις ἔνοχος ἔστω, μᾶ μὲν παρὰ θεῶν καὶ πρώτῃ, δευτέρᾳ δὲ ὑπὸ νόμου. μηδεὶς γὰρ ἐκὼν κινεῖτω γῆς ὅρια γειτόνων· ὅς δ' ἂν κινήσῃ, μηνυέτω μὲν ὁ βουλόμενος τοῖς γεωμόροις, οἱ δὲ εἰς τὸ δικαστήριον ἀγόντων· ἢν δὲ τις ὀφλήῃ τήν τοιαύτην δίκην, ὡς ἀνάδαστον γῆν λάθρα καὶ βίᾳ ποιοῦντος τοῦ ὀφλόντος, τιμάτω τὸ δικαστήριον ὃ τι ἂν δέῃ πάσχειν ἢ ἀποτίνειν τὸν ἡττηθέντα. – Vgl. zu dieser Stelle Schöpsdau 2011, 216-218 *ad loc.*; s. auch Piérart 2008, 410-411.

18 Zu Zeus Horios vgl. Lebreton 2019.

Sodann gibt es viele kleine Schädigungen der Nachbarn, die durch ihre Häufigkeit einen gewaltigen Berg von Feindschaft erzeugen und so die Nachbarschaft zu einer schwierigen und sehr bitteren Sache machen. Deshalb muß man sich unbedingt in acht nehmen, daß man als Nachbar nichts tut, das zu einem Streit mit dem Nachbarn führt, indem man sich unter anderem besonders vor jedem Übergreifen auf fremden Boten hütet. Denn Schaden anzurichten ist nicht schwer, sondern das kann jeder; aber etwas Nützliches zu tun ist keineswegs jedermanns Sache. Wer also den Boden des Nachbarn bearbeitet, indem er seine Grenzen überschreitet, der soll den Schaden ersetzen; und um von seiner Unverschämtheit und Niederträchtigkeit geheilt zu werden, soll er daneben noch den doppelten Betrag des Schadens an den Geschädigten zahlen. Sachverständige, Richter und Abschätzer in diesen und allen derartigen Fällen sollen die Landaufseher sein, und zwar bei schweren Vergehen, wie bereits früher gesagt worden ist, die ganze Abteilung des betreffenden Landeszwölftels, bei geringfügigeren ihre Wachkommandanten. Und wenn jemand sein Vieh auf fremdem Land weidet, sollen diese die Schäden in Augenschein nehmen, das Urteil fällen und die Strafe abschätzen. Und wenn jemand fremde Bienenschwärme in seinen Besitz bringt, weil er seinem Vergnügen an Bienen nachgibt, und sie sich durch Herunterschütteln aneignet, soll er den Schaden wiedergutmachen. Und wenn jemand beim Feuermachen nicht auf den Wald achtgibt, der zum Besitz des Nachbarn gehört, soll er mit der den Beamten angemessen erscheinenden Geldbuße bestraft werden. Ebenso wenn jemand beim Anpflanzen nicht den angemessenen Abstand vom Land des Nachbarn einhält – wie dies auch schon von vielen Gesetzgebern klar genug festgestellt worden ist, deren Gesetze man benutzen soll, anstatt zu verlangen, daß für all die vielen Kleinigkeiten, zu deren Regelung der erste beste Gesetzgeber imstande ist, der größere Ordner der Stadt Gesetze geben soll¹⁹.

Die hohe Bedeutung, die Platon dem Schutz von Eigentumsgrenzen in einem Gemeinwesen zumaß, machen die angeführten Stellenpassage mehr als deutlich. Doch hat sich Platon nicht nur mit der Wahrung von Grenzen zwischen Grundstücken in seiner Idealstadt befasst, sondern er hat auch über die Anlage einer Polis sowie deren Untergliederung und die Verteilung von Grundbesitz innerhalb des Polisterritoriums nachgedacht – und zwar stets aus der Perspektive der inneren Stabilität der Polis.

▣ PLATONISCHE PERSPEKTIVEN ZU GRENZSETZUNG UND BINNENGLIEDERUNG EINES GEMEINWESENS

Es ist im fünften Buch seiner *Nomoi*, dass sich Platon eingehend mit der Frage nach der idealen Anlage einer Polis befasst hat – und folgende ideale Stadtanlage entworfen hat:

Danach soll man zunächst die Stadt möglichst in der Mitte des Landes anlegen und hierfür einen Platz wählen, der auch alle sonstigen Voraussetzungen aufweist, die für eine Stadt von Vorteil sind; diese zu erkennen und aufzuzählen ist gar nicht schwer. Danach soll man eine Zwölfteilung vornehmen, indem man zuerst ein Heiligtum der Hestia, des Zeus und der Athene errichtet, das man ‚Akropolis‘ nennt und mit einer Ringmauer umgibt, von wo aus man die eigentliche Stadt und das ganz Land in zwölf Sektoren zerlegt. Diese zwölf Sektoren müssen aber dadurch gleich werden, daß die aus gutem Boden bestehenden klein und die aus

19 Platon, *Gesetze*, 843b7-844a1 (Übers. K. Schöpsdau): τὸ δὲ μετὰ τοῦτο βλάβαι πολλὰ καὶ σμικρὰ γειτόνων γιγνόμεναι, διὰ τὸ θαμίζειν ἔχθρας ὄγκον μέγαν ἐντίκτουσαι, χαλεπὴν καὶ σφόδρα πικρὰν γειτονίαν ἀπεργάζονται. διὸ χρὴ πάντως εὐλαβεῖσθαι γείτονα γείτονα μηδὲν ποιεῖν διάφορον, τῶν τε ἄλλων πέρα καὶ δὴ καὶ ἐπεργασίας ξυμπάσης σφόδρα διευλαβοῦμενον· τὸ μὲν γὰρ βλάπτειν οὐδὲν χαλεπόν, ἀλλ’ ἀνθρώπου παντός, τὸ δ’ ἐπωφελεῖν οὐδαμῇ ἅπαντος. ὅς δ’ ἂν ἐπεργάζεται τὰ τοῦ γείτονος ὑπερβαίνων τοὺς ὅρους, τὸ μὲν βλάβος ἀποτινέτω, τῆς δὲ ἀναιδεΐας ἅμα καὶ ἀνελευθερίας ἔνεκα ἰατρουόμενος διπλάσιον τοῦ βλάβους ἄλλο ἐκτισάτω τῷ βλαφθέντι. τούτων δὲ καὶ ἀπάντων τῶν τοιούτων ἐπιγνώμονές τε καὶ δικασταὶ καὶ τιμηταὶ γιγνέσθων ἀγρονόμοι, τῶν μὲν μειζόνων, καθάπερ ἐν τοῖς πρόσθεν εἴρηται, πᾶσα ἡ τοῦ δωδεκατημορίου τάξις, τῶν ἐλαττόνων δὲ οἱ φρούραρχοι τούτων. καὶ ἔάν τις βοσκήματα ἐπινέμῃ, τὰς βλάβας ὀρώντες κρινόντων καὶ τιμώντων. καὶ ἔάν ἐσμούς ἄλλοτρίους σφετερίζῃ τις τῇ τῶν μελιτῶν ἡδονῇ ξυνεπόμενος, καὶ κατακρούων οὕτως οἰκειῶται, τινέτω τὴν βλάβην. καὶ ἔάν πυρεύων τὴν ὕλην μὴ διευλαβηθῇ τὴν τοῦ γείτονος, τὴν δόξασαν ζημίαν τοῖς ἄρχουσι ζημιούσθω. καὶ ἔάν φυτεύων μὴ ἀπολείπῃ τὸ μέτρον τῶν τοῦ γείτονος χωρίων, καθάπερ εἴρηται καὶ πολλοῖς νομοθέταις ἱκανῶς, ὧν τοῖς νόμοις χρὴ προσχρῆσθαι καὶ μὴ πάντα ἀξιοῦν πολλὰ καὶ σμικρὰ καὶ τοῦ ἐπιτυχόντος νομοθέτου γιγνόμενα τὸν μεῖζω πόλεως κοσμητὴν νομοθετεῖν. – Vgl. zu dieser Stelle Schöpsdau 2011, 218-221 *ad loc.*; s. auch Piérart 2008, 408-410.

schlechterem größer ausfallen. Ferner soll man das Land in 5040 Lose zerlegen, von diesen jedes wiederum in zwei Teile zerlegen und zwei Teile zu einem Los zusammenfassen, so daß jedes Los sowohl einen Anteil an dem nahe dem Zentrum gelegenen Land wie auch an dem weiter draußen liegenden Land besitzt: der unmittelbar bei der Stadt gelegene Teil soll mit dem an der Grenze in Los bilden und der zweite von der Stadt aus mit dem zweiten von der Grenze aus und so weiter. Man soll aber auch bei den Zweiteilungen das eben genannte Verfahren hinsichtlich der Schlechtigkeit und Vorzüglichkeit des Bodens befolgen, indem man durch die Größe bzw. Kleinheit des zugeteilten Landes einen Ausgleich schafft²⁰.

Soweit Platons Ausführungen zur Aufteilung des städtischen Territoriums mit dem Ziel, innere Stabilität in der (idealen) Polis zu gewährleisten. Zwei Punkte sind in diesem Kontext anzusprechen, die Platon an dieser Stelle nicht thematisiert: zum einen ist dies die Frage nach Stadtmauern als fortifikatorischem Faktor und markanter Grenze des städtischen Territoriums, als die Stadtmauern zumindest literarisch in den ‚Einkleidungen‘ vieler platonischer Dialoge dienen²¹, zum anderen die Frage, ob Platon die Grenzen des Umlandes zu einer Nachbarnpolis markieren wollte. Zur ersten Frage ist zu sagen, dass Platon jenseits der narrativen Funktion Stadtmauern gegenüber aus moralisch-didaktischen, in gewisser Weise zweifelsohne „spartanischen“ Erwägungen heraus skeptisch eingestellt war²², eine Position, die Aristoteles im siebten Buch seiner *Politik* heftig und als nicht mehr zeitgemäß kritisierte²³; zur zweiten Frage ist festzuhalten, dass die verschiedentlich in diesem Zusammenhang angeführte Passage aus dem sechsten Buch der *Nomoi*, dass man „die Heiligtümer (...) rings um den ganzen Markt und rings um die ganze Stadt im Kreis an hochgelegenen Plätzen erbauen“ solle²⁴, zumindest nicht eindeutig auf die Außengrenzen des Polisterritoriums bezogen werden kann²⁵.

α PLATONISCHE TERRITORIALVERTEIDIGUNG

Neben der Bedeutung der Grenzen im innerhalb einer Polis stellte für Platon – vor dem Hintergrund seiner historischen Erfahrungen kaum überraschend – auch die Verteidigung des städtischen Territoriums und damit auch von dessen Grenzen einen wichtigen Aspekt dar. Im sechsten Buch der *Nomoi* finden sich dazu die folgenden Ausführungen:

Während des Aufenthaltes in den einzelnen Bezirken sind sie (sc. die Landaufseher und Kommandanten) für folgendes verantwortlich: Erstens daß das Land möglichst gut gegen die Feinde geschützt ist, indem sie Gräben ziehen, soweit es nötig ist, und ausschachten und durch Befestigungsbauten nach Möglichkeit diejenigen fernhalten, die das Land und das Vieh irgendwie zu schädigen zu versuchen; hierzu sollen sie die Gespanne und die Sklaven im jeweiligen Bezirk heranziehen und durch diese die Arbeiten ausführen und sie dabei beaufsichtigen, wofür sie nach Möglichkeit Zeiten wählen sollen, wo diese von ihren eigenen Arbeiten

20 Platon, *Gesetze*, 745b3-d4 (Übers.: K. Schöpsdau): τὸ δὲ μετὰ τοῦτο, πρῶτον μὲν τὴν πόλιν ἰδρῦσθαι δεῖ τῆς χώρας ὅτι μάλιστα ἐν μέσῳ, καὶ τὰλλα ὅσα πρόσφορα πόλει τῶν ὑπαρχόντων ἔχοντα τόπον ἐκλεξάμενον, ἃ νοῆσαι τε καὶ εἰπεῖν οὐδὲν χαλεπὸν· μετὰ δὲ ταῦτα μέρη δώδεκα διελέσθαι, θέμενον Ἑστίας πρῶτον καὶ Διὸς καὶ Ἀθηνᾶς ἱερόν, ἀκρόπολιν ὀνομάζοντα, κύκλον περιβάλλοντα, ἃφ’ οὗ τὰ δώδεκα μέρη τέμνειν τὴν τε πόλιν αὐτὴν καὶ πᾶσαν τὴν χώραν. ἴσα δὲ δεῖ γίνεσθαι τὰ δώδεκα μέρη τῷ τὰ μὲν ἀγαθῆς γῆς εἶναι σμικρά, τὰ δὲ χείρονος μείζω. κλήρους δὲ διελεῖν τετταράκοντα καὶ πεντακισχιλίου, τούτων τε αὖ δίχα τεμεῖν ἕκαστον καὶ ξυγκληρῶσαι δύο τμήματα, τοῦ τ’ ἐγγὺς καὶ τοῦ πόρρω μετέχοντα ἕκαστοτε· τὸ πρὸς τῇ πόλει μέρος τῷ πρὸς τοῖς ἐσχάτοις [εἰς κλήρος] καὶ τὸ δεύτερον ἀπὸ πόλεως τῷ ἀπ’ ἐσχάτων δευτέρῳ, καὶ τὰλλα οὕτω πάντα. μηχανᾶσθαι δὲ καὶ ἐν τοῖς δίχα τμήμασι τὸ νῦν δὴ λεγόμενον φαυλότητός τε <πéρι> καὶ ἀρετῆς χώρας, ἐπανισουμένους τῷ πλήθει τε καὶ ὀλιγότητι τῆς διανομῆς. – Vgl. dazu Schöpsdau 2003, 336-342 *ad loc.*; Piérart 2008, 15-17.

21 Vgl. allgemein Muthmann 1961 sowie Müller 1988 (393: „Philosophisches Denken entfaltet sich anscheinend besser ἔξω τείχους »außerhalb der Mauer« [...]“) und Männlein-Robert, Schelske 2012, 60-61 Anm. 2 u. 3.

22 Vgl. dazu Platon, *Gesetze*, 778d3-779b7 mit Schöpsdau 2003, 471-473 *ad loc.*

23 So Aristoteles, *Politik*, 1330b32-33 mit Schütrumpf 2005, 420-423 *ad loc.*

24 Platon, *Gesetze*, 778c4-6 (Übers.: K. Schöpsdau): τὰ μὲν τοίνυν ἱερὰ πᾶσαν περίξ τὴν τε ἀγορὰν χρὴ κατασκευάζειν καὶ τὴν πόλιν ὅλην ἐν κύκλῳ πρὸς τοῖς ὑψηλοῖς τῶν τόπων (...).

25 Vgl. einerseits etwa Piérart 2008, 19-21 und Funke 2023c, 81-83 sowie andererseits etwa Saunders 1976 und Schöpsdau 2003, 470-471 *ad loc.*

frei sind²⁶.

Die von Platon in diesem Passus dargelegt Verteidigungsstrategie besteht aus zwei taktischen Vorgehensweisen – einerseits aus defensiven Maßnahmen, die das Polisterritorium in seiner räumlichen Tiefe betreffen und andererseits aus fortifikatorischen Maßnahmen, die (auch) die Grenzsicherung betreffen und dadurch auch die Grenze im Raum markieren²⁷. Zugleich wird in diesem Passus auch deutlich, dass sich bei aller Relevanz der fortifikatorischen Arbeiten ‚staatlicherseits‘ der autorisierte Zugriff auf Gespanne und Sklaven aus dem lokalen Bezirk nach Möglichkeiten in bestimmten Grenzen zu halten hat.

▣ ARISTOTELES' GRENZKONZEPTIONEN

Zu den frühen und scharfen Kritikern Platons gehört sein Schüler Aristoteles – und so nimmt es nicht wunder, dass dieser seinen Lehrer auch in Fragen bezüglich von Grenzen und Territorium kritisiert. Im zweiten Buch der *Politik* tut Aristoteles dies in mehrfacher Hinsicht – und zwar auf die folgende Weise:

Außergewöhnliche Ideen, geistreiche Erfindung, Kühnheit der Neuerungen und eindringliches Forschen weisen alle Gespräche des Sokrates auf; daß aber alle (politischen Regelungen, die auf diese Weise zustandekamen) auch richtig sind, ist doch wohl schwer zu erreichen. Denn auch bei der eben angeführten Menge (der Krieger) darf man nicht übersehen, daß eine solche Zahl das Territorium von Babylon erforderte oder ein anderes mit unendlichen Ausmaßen, aus dem sich 5000 Männer, die nicht produktiv tätig sind, und zusätzlich neben ihnen eine vielfache Menge von Frauen und Bediensteten ernähren können. Zweifellos soll man wunschgemäße Bedingungen fordern, dabei aber doch nicht gerade Unmögliches. Es heißt aber, der Gesetzgeber solle bei der Formulierung der Gesetze auf zwei Dinge sein Augenmerk richten: auf das Territorium und die Menschen. Aber es wäre sinnvoll, noch hinzuzufügen: Augenmerk auch auf die benachbarten Regionen, zuerst für den Fall, daß ein Staat nicht ein Leben in Selbstisolierung führt, sondern sich eine Existenzweise wählen muß, bei der eine aktive Rolle unter Staaten spielt; in diesem Falle ist es unumgänglich, sich nicht auf solche Waffen für den Krieg zu beschränken, die auf dem eigenen Territorium nützlich sind, sondern auch über solche zu verfügen, die den topographischen Bedingungen außerhalb des eigenen Staatsgebietes angepaßt sind. Wenn aber jemand eine solche Existenzweise nicht billigt – weder für das Individuum noch für die Gesamtheit des Staates –, so müssen trotzdem (Vorkehrungen getroffen sein, daß) die Krieger in der Lage sind, auf die Feinde abschreckend zu wirken, nicht nur, wenn diese in das Territorium eindringen, sondern auch noch, nachdem sie abgezogen sind. Man muß aber auch überlegen, ob man den Umfang des Grundbesitzes nicht besser auf andere Weise, nämlich exakter, bestimmen kann²⁸.

26 Platon, *Gesetze*, 760d4-761a3 (Übers.: K. Schöpsdau): ἐν δὲ δὴ ταῖς διατριβαῖς τῷ τόπῳ ἐκάστῳ τὴν ἐπιμέλειαν εἶναι τοιάνδε τινά· πρῶτον μὲν ὅπως εὐερκής ἡ χώρα πρὸς τοὺς πολεμίους ὅτι μάλιστα ἔσται, ταφρεύοντάς τε ὅσα ἂν τοῦτου δέη καὶ ἀποσκάπτοντας καὶ ἐνοικοδομήμασιν εἰς δύναμιν εἰργόντας τοὺς ἐπιχειροῦντας ὅτιοῦν τὴν χώραν καὶ τὰ κτήματα κακουργεῖν, χρωμένους δ' ὑποζυγίοις καὶ τοῖς οἰκέταις τοῖς ἐν τῷ τόπῳ ἐκάστῳ πρὸς ταῦτα, δι' ἐκείνων ποιοῦντας, ἐκείνοις ἐπιστατοῦντας, τῶν οἰκείων ἔργων αὐτῶν ἀργίας ὅτι μάλιστα ἐκλεγομένους. – Vgl. zu dieser Textpassage Schöpsdau 2003, 404-409 *ad loc.*; Piérart 2008, 270-271.

27 Vgl. in diesem Zusammenhang Platon, *Gesetze*, 778e2-7 (Übers. K. Schöpsdau): τὸ δ' ἡμέτερον ἔτι πρὸς τούτοις γέλῳτ' ἂν δικαίως πάμπολυν ὄφλοι, τὸ κατ' ἐνιαυτὸν μὲν ἐκπέμπειν εἰς τὴν χώραν τοὺς νέους, τὰ μὲν σκάψοντας, τὰ δὲ ταφρεύσοντας, τὰ δὲ καὶ διὰ τινων οἰκοδομήσεων εἰρξόντας τοὺς πολεμίους, ὡς δὴ τῶν ὄρων τῆς χώρας οὐκ ἔάσσοντας ἐπιβαίνειν (...). – „[W]ir aber würden außerdem noch mit Recht gewaltiges Gelächter ernten, wenn wir einerseits alljährlich die jungen Leute ins Land hinaussenden, damit sie teils ausheben, teils Gräben ziehen, teils auch durch bestimmte Bauten die Feinde abhalten, natürlich um sie nicht die Landesgrenzen überschreiten zu lassen (...).“

28 Aristoteles, *Politik*, 1265a10-a29 (Übers.: E Schütrumpf): τὸ μὲν οὖν περιττὸν ἔχουσι πάντες οἱ τοῦ Σωκράτους λόγοι καὶ τὸ κομψὸν καὶ τὸ καινοτόμον καὶ τὸ ζητητικόν, καλῶς δὲ πάντα ἴσως χαλεπὸν· ἐπεὶ καὶ τὸ νῦν εἰρημένον πλῆθος δεῖ μὴ λανθάνειν ὅτι χώρας δεήσει τοῖς τοσούτοις Βαβυλωνίας ἢ τινος ἄλλης ἀπεράντου τοῦ πλῆθους, ἐξ ἧς ἀργοὶ πεντακισχίλιοι θρέβονται καὶ περὶ τούτους γυναικῶν καὶ θεραπόντων ἕτερος ὄχλος πολλαπλάσιος. δεῖ μὲν οὖν ὑποτίθεσθαι κατ' εὐχὴν, μηδὲν μέντοι ἀδύνατον. λέγεται δ' ὡς δεῖ τὸν νομοθέτην πρὸς δύο βλέποντα τιθέναι τοὺς νόμους, πρὸς τε τὴν χώραν καὶ τοὺς ἀνθρώπους. ἔτι δὲ καλῶς ἔχει προσθεῖναι καὶ πρὸς τοὺς γεινιῶντας τόπους, εἰ δεῖ τὴν πόλιν ζῆν βίον πολιτικόν (οὐ γὰρ μόνον ἀναγκαῖόν ἐστιν αὐτὴν

Sehr viel später, jedoch an den vorangehenden Passus anschließend, findet sich im achten Buch von Aristoteles' *Politik* folgender Gedankengang:

Es wurde zuvor ausgeführt, dass das Land denen gehören soll, die über schwere Waffen verfügen und an der (Leitung des) Staates mitwirken, außerdem, dass die Ackerbauern eine von ihnen verschiedene Gruppe bilden sollen, und (schließlich) welche Größe und Beschaffenheit das Land besitzen soll. Über seine Aufteilung wollen wir nun zuerst sprechen. (...). Es ist daher unumgänglich, dass das Land in zwei Arten unterteilt ist: ein Teil muss der Gemeinschaft, der andere Privatleuten gehören. Jede dieser beiden Formen von Grundbesitz muss weiter unterteilt sein: von dem einen Teil des öffentlichen Landes muss man die Aufwendungen im Dienste der Götter bestreiten, von dem anderen die für die gemeinsamen Mahlzeiten. Vom Grundbesitz in privater Hand soll ein Teil zur Landesgrenze hin, der andere nahe bei der Stadt gelegen sein; denn wenn jedem zwei Landlose zugeteilt werden, dann kann man erreichen, dass alle Bürger in beiden Regionen beteiligt sind. Diese (Aufteilung) bringt ja Gleichheit, Gerechtigkeit und größere Einigkeit im Falle kriegerischer Auseinandersetzungen mit den Nachbarn (und dies ist von Vorteil); denn wenn man nicht so verfährt, bleiben die einen bei Feindseligkeiten mit den Nachbarn ganz gleichgültig, während die anderen sich zu stark und in beschämender Weise engagieren. Deswegen schreibt bei einigen ein Gesetz vor, dass (Bürger, deren Land) nahe dem der Grenznachbarn (liegt), von Beratungen über Kriege gegen sie ausgeschlossen werden, da ihr persönliches Interesse ihre Fähigkeit, eine Entscheidung zu treffen, korrumpieren müsse. Aus den genannten Gründen muss das Land in der beschriebenen Weise aufgeteilt sein²⁹.

Bei aller deutlichen Kritik des Aristoteles an Platons Ideen wird doch deutlich, dass auch für ihn die Frage der Vermeidung von aus Grenzfragen herrührenden Konflikten ein zentrales Anliegen gewesen ist – nicht umsonst erwähnt er im sechsten Buch der *Politik* das Amt der Astynomen, die unter anderem für die „Aufsicht über die gegenseitigen Grundstücksgrenzen“ verantwortlich waren, „um zu vermeiden, dass diese angefochten werden“³⁰, auch wenn in der *Athenaion politeia* bei der Beschreibung der Aufgaben der Astynomen die Grundstücksgrenzaufsicht³¹ und das auch in Athen im vierten vorchristlichen Jahrhundert epigraphisch und in der Rede des Hypereides *Für Euxenippos* bezeugte Amt der *horistai* nicht erwähnt werden³².

τοιούτοις χρῆσθαι πρὸς τὸν πόλεμον ὅπλοις ἃ χρήσιμα κατὰ τὴν οἰκείαν χώραν ἐστὶν ἀλλὰ καὶ πρὸς τοὺς ἔξω τόπους· εἰ δέ τις μὴ τοιοῦτον ἀποδέχεται βίον μήτε τὸν ἴδιον μήτε τὸν κοινὸν τῆς πόλεως, ὅμως οὐδὲν ἦττον δεῖ φοβεροὺς εἶναι τοῖς πολέμοις μὴ μόνον ἐλθοῦσιν εἰς τὴν χώραν ἀλλὰ καὶ ἀπελθοῦσιν. καὶ τὸ πλῆθος δὲ τῆς κτήσεως ὁρᾶν δεῖ, μήποτε βέλτιον ἐτέρως διορίσαι τῷ σαφῶς μᾶλλον. – Vgl. dazu Schütrumpf 1991, 221-226 *ad loc.*; Pezzoli, Moggi 2012, 235-240 *ad loc.*

29 Aristoteles, *Politik*, 1329b36-1330a25 (Übers.: E. Schütrumpf): "Ὅτι μὲν οὖν δεῖ τὴν χώραν εἶναι τῶν ὄπλα κεκτημένων καὶ τῶν τῆς πολιτείας μετεχόντων, εἴρηται πρότερον, καὶ διότι τοὺς γεωργοῦντας αὐτῶν ἐτέρους εἶναι δεῖ, καὶ πόσιν τινὰ χρὴ καὶ 40ποίαν εἶναι τὴν χώραν· περὶ δὲ τῆς διανομῆς καὶ τῶν γεωργούντων, τίνας καὶ ποίους εἶναι χρὴ, λεκτέον πρῶτον, ἐπειδὴ οὔτε κοινὴν φάμεν εἶναι ἀδεῖν τὴν κτῆσιν, ὥσπερ τινὲς εἰρήκασιν, ἀλλὰ τῇ χρήσει φιλικῶς γινομένην κοινὴν, οὐτ' ἀπορεῖν οὐθένα τῶν πολιτῶν τροφῆς. (...) ἀναγκαῖον τοίνυν εἰς δύο μέρη διηρῆσθαι τὴν χώραν, καὶ τὴν μὲν εἶναι κοινὴν τὴν δὲ τῶν ἰδιωτῶν, καὶ τούτων ἑκατέραν διηρῆσθαι δίχα πάλιν, τῆς μὲν κοινῆς τὸ μὲν ἕτερον μέρος εἰς τὰς πρὸς τοὺς θεοὺς λειτουργίας, τὸ δὲ ἕτερον εἰς τὰς τῶν συσσιτίων δαπάνην, τῆς δὲ τῶν ἰδιωτῶν τὸ ἕτερον μέρος τὸ πρὸς τὰς ἐσχατίας, ἕτερον δὲ τὸ πρὸς τὴν πόλιν, ἵνα δύο κλήρων ἑκάστῳ νεμηθέντων ἀμφοτέρων τῶν τόπων πάντες μετέχωσιν. τό τε γὰρ ἴσον οὕτως ἔχει καὶ τὸ δίκαιον καὶ τὸ πρὸς τοὺς ἀστυγείτονας πολέμους ὁμονοητικώτερον. ὅπου γὰρ μὴ τοῦτον ἔχει τὸν τρόπον, οἱ μὲν ὀλιγωροῦσι τῆς πρὸς τοὺς ὁμόρους ἔχθρας οἱ δὲ λίαν φροντίζουσι καὶ παρὰ τὸ καλόν. διὸ παρ' ἐνίοις νόμος ἐστὶ τοὺς γειτνιώντας τοῖς ὁμόροις μὴ συμμετέχειν βουλῆς τῶν πρὸς αὐτοὺς πολέμων, ὥς διὰ τὸ ἴδιον οὐκ ἂν δυναμένους βουλευσασθαι καλῶς. τὴν μὲν οὖν χώραν ἀνάγκη διηρῆσθαι τὸν τρόπον τοῦτον διὰ τὰς προειρημένας αἰτίας. – Vgl. Schütrumpf 2005, 401-406 *ad loc.* Der Passus Aristoteles, *Politik* 1330a14-16 ist aufgenommen in [Areiōs] Didymos, *Epitome peripatetischer Ethik* Sec. 27 Tsouni (ap. Stobaios, *Eklogēn* 152,13-16 Wachsmuth).

30 Aristoteles, *Politik*, 1321b18-25 (Übers.: E. Schütrumpf): ἐτέρα δὲ ἐπιμέλεια ταύτης ἐχομένη καὶ σύνεγγυς ἡ τῶν περὶ τὸ ἄστυ δημοσίων καὶ ἰδίων, ὅπως εὐκοσμία ἦ καὶ τῶν πιπτόντων οἰκοδομημάτων καὶ ὁδῶν σωτηρία καὶ διόρθωσις, καὶ τῶν ὁρίων τῶν πρὸς ἀλλήλους, ὅπως ἀνεγκλήτως ἔχωσιν, καὶ ὅσα τούτοις ἄλλα τῆς ἐπιμελείας ὁμοίотροπα. καλοῦσι δ' ἄστυνομίαν οἱ πλεῖστοι τὴν τοιαύτην ἀρχήν. – Vgl. zu dieser Stelle Schütrumpf, Gehrke 1996, 657 *ad loc.*

31 [Aristoteles], *Athenaion politeia*, 50,2. Vgl. zu dieser Textstelle Rhodes 1992, 572-573 *ad loc.*

32 Zu den attischen *horistai* (bezeugt in *Inscriptiones Graecae* I³ 84, Z. 7 [418/7]; *Inscriptiones Graecae* II² 1177, Z. 22 [Mitte des 4. Jh.s]; *Inscriptiones Graecae* II² 1180, Z. 8-9; Mitte des 4. Jh.s]; Hypereides, *Für Euxenippos*, 16 [um 330]) s. Papazarkadas 2011, 21, 46-47, 103, 107, 128-129; Knoepfler 2010 [2012], 444-448; Fachard 2016, 196.

⌘ JENSEITS DER THEORIE: ZWEI AUS DER GRUPPE DER SIEBEN WEISEN SOWIE PHILOSOPHEN UND IHRE INVOLVIERUNG IN TERRITORIALKONFLIKTE – ZWEI BEISPIELE AUS ARCHAISCHER UND HELLENISTISCHER ZEIT

Die bisherigen Ausführungen haben in das Reich der Theorie geführt und philosophische Konzeptionen von Grenzen thematisiert. Im Folgenden soll es um zwei Fälle von Grenzstreitigkeiten gehen, in denen mit Pittakos von Mytilene und Periander von Korinth beziehungsweise mit Karneades von Kyrene, Kritolaos von Phaselis und Diogenes von Babylon zwei Männer aus der Gruppe der Sieben Weisen sowie drei Scholarchen athenischer Philosophenschulen jenseits der Theorie in die politische Praxis der Konfliktlösung und –entschärfung involviert waren.

Athen, Mytilene und ein Schiedsspruch des Tyrannen und Weisen Periander von Korinth

Gegen Ende des siebten vorchristlichen Jahrhunderts wurde der Anführer einer athenischen Unternehmung in die kleinasiatische Troas, der Olympiasieger Phrynon, in einem Zweikampf vom Befehlshaber eines feindlichen Heeres, Pittakos von Mytilene auf Lesbos, später Tyrann seiner Heimatstadt und unter die Sieben Weisen gerechnet, unter Anwendung eines Tricks getötet³³. Späterhin, um die Mitte des sechsten vorchristlichen Jahrhunderts, kam es zu einem den athenisch-mytilenischen Konflikt regelnden Schiedsspruch des korinthischen Tyrannen Periander, der in der Antike ebenfalls zu den Sieben Weisen gezählt wurde:

Und im Streit zwischen Athen und Mytilene um das Gebiet von Achilleitis war er (sc. Pittakos) selbst Stratege, während Phrynon, Olympiasieger im Pankration, die Athener befehligte. Mit diesem vereinbarte er ein Duell; dabei warf er ihm ein hinter dem Schild verstecktes Netz über, tötete ihn und gewann das Land zurück. Später entstand nach Apollodor (*Chronika*) zwischen Athen und Mytilene wegen des Landes ein Rechtsstreit, den Periander als zuständiger Richter zugunsten Athens entschied³⁴.

Athen, Oropos und die Philosophengesandtschaft

Mehr als 400 Jahre nach dem Schiedsspruch des Periander waren im Jahre 155 v.Chr. gleich drei Philosophen in einen Jahrhunderte alten Grenzkonflikt involviert, den Eratosthenes als eines seiner Beispiele für Grenzdiskussionen und –streitigkeiten in der griechischen Welt anführt³⁵ – im Rahmen einer Gesandtschaft, und zwar einer der berühmtesten griechischen Gesandtschaften nach Rom: der sogenannten Philosophengesandtschaft zur Reduzierung der athenischen Strafsumme im bereits lange währenden Grenzkonflikt zwischen Athenern und Boiotern um die Polis Oropos³⁶.

33 Vgl. hierzu und zum folgenden Mann 2001, 67-68; Ellis-Evans 2017, 35-37; s. auch Piccirilli 1973, 28-35 Nr. 7.

34 Diogenes Laertios, *Leben und Meinungen berühmter Philosophen*, I, 74 (= *Brills New Jacoby*² 76 Duris von Samos F 75 = *Brills New Jacoby* 244 Apollodoros von Athen F 27a) (Übers.: F. Jürß): καὶ περὶ τῆς Ἀχιλλεΐτιδος χώρας μαχομένων Ἀθηναίων καὶ Μυτιληναίων ἐστρατήγει μὲν αὐτός, Ἀθηναίων δὲ Φρύνων παγκρατιαστὴς Ὀλυμπιονίκης, συνέθετο δὲ μονομαχεῖν πρὸς αὐτόν· καὶ δίκτυον ἔχων ὑπὸ τὴν ἀσπίδα λαθραίως περιέβαλε τὸν Φρύωνα, καὶ κτείνας ἀνεσώσατο τὸ χωρίον. ὕστερον μέντοι φησὶν Ἀπολλόδωρος ἐν τοῖς Χρονικοῖς διαδικασθῆναι τοὺς Ἀθηναίους περὶ τοῦ χωρίου πρὸς τοὺς Μυτιληναίους, ἀκουόντος τῆς δίκης Περιάνδρου, ὃν καὶ τοῖς Ἀθηναίοις προσκρῖναι.

35 Eratosthenes, *Geographie* F 33(7) Roller *apud* Strabon, *Geographie* 1.4.7.

36 Für eine Zusammenstellung der Quellen sowie einige sehr knappe Bemerkungen zum Geschehen s. Canali de Rossi 1997, 99-103 Nr. 136; s. auch Piccirilli 1973, 178-180 Nr. 45; Ager 1996, 387-388 Nr. 141. Zum Konflikt um Oropos s. Habicht 2006, 291-296; Knoepfler 2010 [2012].

Diese Gesandtschaft, bestehend aus den drei Scholarchen der Akademie, des Peripatos und der Stoa – nämlich Karneades von Kyrene, Kritolaos von Phaselis und Diogenes von Babylon – hat in der Forschung vielfach mehr Aufmerksamkeit wegen der philosophischen Vorträge in den Häusern der römischen Senatorenschaft und Catos vermeintlicher Ausweisung der Philosophen aus Rom erhalten³⁷ als wegen ihrer erfolgreichen Verhandlungstätigkeit, die zu einer erheblichen Reduzierung der von den Athenern an Oropos zu zahlenden Strafsumme führte, was den dankbaren Athenern die Verleihung des athenischen Bürgerrechtes sowie die Errichtung eines Denkmals in Olympia wert war³⁸.

▣ ABSCHLIESSENDE BEMERKUNGEN

Auch wenn griechische ‚Weise‘ und Philosophen keineswegs ein Leben führten, dass jenseits der Politik stattfand, sie sogar vereinzelt in Grenzkonflikte und deren Regelung involviert waren, so ist doch festzuhalten, dass in ihren theoretischen Erörterungen auswärtige Grenzen politischer Gemeinwesen nur eine geringe Rolle spielten. Dieser Aspekt dürfte sich mit ihrem grundsätzlich eher gering ausgeprägten Interesse an auswärtiger Politik im Kontext ihrer ‚staatsphilosophischen‘ Schriften plausibel erklären lassen: Die Frage nach einer Ordnung zwischenstaatlicher Beziehungen zwischen Gemeinwesen in der hellenischen Welt, um die unzähligen auswärtigen Grenzkonflikte und Kriege zu vermeiden – von die hellenischen Grenzen überschreitenden Überlegungen ganz zu schweigen –, lag jenseits der schriftlich niedergelegten Reflexionen der Philosophen.

Das gering ausgeprägte Interesse der Philosophen an politisch polisübergreifenden Fragestellungen steht dabei in deutlichem Gegensatz etwa zu rhetorischen Autoren wie Gorgias von Leontinoi oder dem Athener Isokrates, Zeitgenossen von Platon und Aristoteles: Anders als für die beiden Redner (und unzählige weitere Autoren) besaß für diese beiden wie auch zahllose andere Philosophen die panhellenische Dimension einer ‚gesamtgriechischen Grenzordnung‘, im Rahmen der zeitgenössischen Diskussion um die *koine eirene* ein überaus präsent Thema³⁹, keine größere Bedeutung in ihren theoretischen Überlegungen, obschon sie Zeitzeugen zahlloser innergriechischer Kriege waren, die etwa der philosophisch gebildete Sokratesschüler Xenophon in seinen *Hellenika* behandelte – und der, wie das eingangs verwandte Zitat beispielhaft zeigt, um die Bedeutung von klaren Grenzen zwischen Gemeinschaften durchaus wusste.

Diese Beobachtung wirft ein bezeichnendes Streiflicht auf die Grenzen des Interesses der Philosophen für das Politische und dessen Konzeption: Für Platon und Aristoteles, aber auch für Hippodamos sowie eigentlich alle anderen Philosophen archaischer bis hellenistischer Zeit, die sich mit dem Politischen befassten, stand in ihren philosophischen Werken die Frage nach der inneren Ordnung und Stabilität, den Gesetzen, der Verfasstheit und der Verfassung im Zentrum ihrer Überlegungen – und zwar vor allem, ja eigentlich ausschließlich hinsichtlich der Polis als politischer Organisationsform. Trotz vielfach zu beobachtender Interdependenzen von äußeren Kriegen zwischen Poleis und inneren Konflikten in den Poleis waren für die Philosophen außenpolitische Fragen – und damit das vielfältige, wenn auch oftmals nicht erfolgreiche Bemühen um Friedensordnungen griechischer Akteure in der realen Alltagspolitik⁴⁰ – kein Thema.

Die in philosophischen Texten deutlich präsentere Perspektive auf die Frage nach Grenzen innerhalb griechischer Poleis als zwischen Gemeinwesen zeigt exemplarisch und markant die Fixierung griechischer Philosophen auf das Innenleben der Polis auf – hinsichtlich von Grenzen auf die ‚politisch-administrativen‘, oftmals auch sozial gedachten Binnengrenzen ebenso wie auf die Besitzgrenzen. Die angemessene Konzeption

37 Vgl. etwa Powell 2013. S. auch Gruen 1984, 257-258, 341-342; Haake 2007, 106-137; Ferrary 2014, 351-363; Haake 2026.

38 *Inscriptiones Graecae* II² 3781 = *Sylloge Inscriptionum Graecarum*³ 666 und *Inscriben von Olympia Supplement* 53 (Hallaef et al. 2012, 229-231) mit Haake 2007, 110-115, 255-259.

39 Vgl. zur *koine eirene* etwa Jehne 1994.

40 Vgl. dazu etwa Funke 2018.

und Wahrung von Grenzen in den Poleis wurde als ein zentrales Element der Grundlage einer guten Ordnung für die Polisgesellschaft angesehen⁴¹, war eine *conditio sine qua non* für ein konflikt- und bürgerkriegsfreies Funktionieren der Polis – und damit des guten menschlichen (Zusammen-)Lebens in derjenigen politischen Organisationsform, die das politische Denken griechischer Philosophen dominierte.

LITERATUR

- Ager, S.L. (1996): *Interstate Arbitrations in the Greek World, 337-90 B.C.*, Berkeley – Los Angeles – London.
- Barbera, F. (2017): *Ippodamo di Mileto e gli “inizi” della pianificazione territoriale*, Milano.
- Biagetti, C. (2024): “Borderlands, Resources and Interpolis Disputes. Remarks on the Areas of Joint Exploitation in the Hellenistic Peloponnese”, *Pallas*, 124, 185-207.
- Caliò, L.M. (2021): *Polis. Ippodamo e la filosofia della città*, Roma.
- Casevitz, M. (1993): “Les mots de la frontière en grec”, in: Roman, Y., hrsgg., *La Frontière. Séminaire de recherche*, Lyon, 17-24.
- Cassayre, A. (2009): *La justice sur les pierres. Recueil d’inscriptions à caractère juridique des cités grecques à l’époque hellénistique*, [URL] https://criminocorpus.org/media/filer_public/30/d1/30d176b1-65e5-4adf-93c5-f88e153b5145/a_cassayre_la_justice_sur_les_pierres.pdf.
- Chambers, M. (1990): *Aritoteles: Staat der Athener. Übersetzt und erläutert*, Berlin.
- Cecchet, L. (2009): “Γῆς ἀναδασμός: A Real Issue in the Archaic and Classical Poleis?”, in: Zambianchi, M.T., a c. di, *Ricordo di Delfino Ambaglio*, Como, 185-198.
- Corcella, A. (1999): “La frontiera nella storiografia sul mondo antico”, in: *Confini e frontiera nella grecità d’occidente. Atti del trentasettesimo convegno di Studi sulla Magna Grecia. Taranto, 3-6 ottobre 1997*, Taranto, 43-82.
- Daubner, F. (2022): “Raumordnung und Territorialherrschaft bei Polybios”, in: Gronau, M., Saracino, S., Scherr, J., hrsgg., *Polybios von Megalopolis. Staatsdenken zwischen griechischer Polis und römischer Res publica*, Baden-Baden, 157-178.
- Daverio Rocchi, G. (1988): *Frontiera e confini nella Grecia antica*, Roma.
- Daverio Rocchi, G. (2024): “Borders and Identity in Ancient Phokis”, in: Sporn, K., Farnoux, A., Laufer, E., hrsgg., *Ancient Phokis. New Approaches to its History, Archaeology and Topography. International Conference, DAI Athens, 30 March – 1 April 2017*, Wiesbaden, 23-32.
- De Vido, S. (2019): “Terra e territorio nella Sicilia coloniale: qualche riflessione”, *Pallas*, 109, 133-152.
- Diener, A.C. and Hagen, J. (2012): *Borders. A Very Short Introduction*, Cambridge.
- Diggle, J. (2004): *Theophrastus: Characters. Edited with Introduction, Translation and Commentary*, Cambridge.
- Drauschke, M. (2019): *Die Aufstellung zwischenstaatlicher Vereinbarungen in griechischen Heiligtümern*, Hamburg.
- Ellis-Evans, A. (2017): “The History and Coinage of Achaia in the Troad”, *Revue des Études Anciennes*, 119, 25-47.
- Fachard, S. (2016): “Modelling the Territories of Attic Demes: A Computational Approach”, in: Bintliff, J., Rutter, K., hrsgg., *The Archaeology of Greece and Rome. Studies in Honour of Anthony Snodgrass*, Edinburgh, 192-222.

41 Vgl. in diesem Zusammenhang etwa Gehrke 2019b; s. auch Winterling 1993.

- Fachard, S. (2018): "Political Borders in Pausanias's Greece", in: Knodell, A.R., Leppard, T.R., hrsgg., *Regional Approaches to Society and Complexity Studies in Honor of John F. Cherry*, Sheffield – Bristol, 132-157.
- Ferrary, J.-L. (2014): *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique*, Roma².
- Franchi, E. (2023): "Border Management Cultures and Strategies in Ancient Greek Federal States. FeBo Project Report 2023, 2", *Teiresias Journal Online* 2.2, 3-9.
- Freitag, K. (2007): "Überlegungen zur Konstruktion von Grenzen im antiken Griechenland", in: Albertz, R., Blöbaum, A., Funke, P., hrsgg., *Räume und Grenzen. Topologische Konzepte in den antiken Kulturen des östlichen Mittelmeerraums*, München, 49-70.
- Funke, P. (2018): "Von der Schwierigkeit, Frieden zu finden. Krieg und Frieden in der griechischen Antike", in: Lichtenberger A., Nieswandt H., Salzmann D., hrsgg., *Eirene / Pax. Frieden in der Antike*, Dresden, 27-39.
- Funke, P. (2023a): "Alte Grenzen – neue Grenzen. Formen polisübergreifender Machtbildung in klassischer und hellenistischer Zeit", in: Funke, P., *Von Städten, Staatenbünden und Bundesstaaten. Ausgewählte Schriften zur griechischen Geschichte*, hrsg. v. N. Fischer, H. Fotopoulos, K. Freitag, M. Haake, Göttingen, 209-222 (zuerst in: Albertz, R., Blöbaum, A. Funke, P., hrsgg., *Räume und Grenzen. Topologische Konzepte in den antiken Kulturen des östlichen Mittelmeerraumes*, München 2007, 187-204).
- Funke, P. (2023b): "Die Bedeutung der griechischen Bundesstaaten in der politischen Theorie und Praxis des 5. und 4. Jh. v.Chr. (Auch eine Anmerkung zu Aristot. pol. 1261a22-29)", in: Funke, P., *Von Städten, Staatenbünden und Bundesstaaten. Ausgewählte Schriften zur griechischen Geschichte*, hrsg. v. N. Fischer, H. Fotopoulos, K. Freitag, M. Haake, Göttingen, 243-254 (zuerst in: Schuller, W., Hrsg., *Politische Theorie und Praxis im Altertum*, Darmstadt 1998, 59-71).
- Funke, P. (2023c): "Integration und Abgrenzung. Vorüberlegungen zu den politischen Funktionen überregionaler Heiligtümer in der griechischen Staatenwelt", in: Funke, P., *Von Städten, Staatenbünden und Bundesstaaten. Ausgewählte Schriften zur griechischen Geschichte*, hrsg. v. N. Fischer, H. Fotopoulos, K. Freitag, M. Haake, Göttingen, 79-92 (zuerst in: *Archiv für Religionsgeschichte*, 11, 2009, 285-297).
- Gehrke, H.-J. (2019a): "Bemerkungen zu Hippodamos von Milet", in: Gehrke, H.-J., *Politik und politisches Denken. Ausgewählte Schriften I*, hrsg. v. K. Trampedach, C. Mann, Stuttgart, 303-312 (zuerst in: Schuller, W., Hrsg., *Demokratie und Architektur. Der Hippodamische Städtebau und die Entstehung der Demokratie*, München 1989, 58-63).
- Gehrke, H.-J. (2019b): "Die klassische Polisgesellschaft in der Perspektive griechischer Philosophen", in: Gehrke, H.-J., *Politik und politisches Denken. Ausgewählte Schriften I*, hrsg. v. K. Trampedach, C. Mann, Stuttgart, 281-302 (zuerst in: *Saeculum*, 36, 1985, 133-150).
- Gehrke, H.-J. (2024): "Artifizielle und natürliche Grenzen in der Perspektive der Geschichtswissenschaft", in: Gehrke, H.-J., *Historische Landeskunde und Geographie. Ausgewählte Schriften IV*, hrsg. v. C. Mann, K. Trampedach, Stuttgart, 38-43 (zuerst in: Gehrke, H.-J., Fludernik, M., hrsgg., *Grenzgänger zwischen Kulturen*, Würzburg 1999, 27-33).
- Greco, E. (2018): *Ippodamo di Mileto: immaginario sociale e pianificazione urbana nella Grecia classica*, Roma.
- Gruen, E.S. (1984): *The Hellenistic World and the Coming of Rome*, Berkeley – Los Angeles – London.
- Gschnitzer, F. (2001): "Zur Terminologie der Grenze und des Gebietes im Griechischen", in: Gschnitzer, F., *Kleine Schriften zum griechischen und römischen Altertum – Band I: Frühes Griechentum: Historische und sprachwissenschaftliche Beiträge*, hrsg. v. C. Trümpy, T. Schmitt, Stuttgart, 335-347 (zuerst in: Olshausen, E., Sonnabend, H., hrsgg., *Stuttgarter Kolloquium zur Historischen Geographie des Altertums 4*, 1990, Amsterdam 1994, 21-33).
- Haake, M. (2007): *Der Philosoph in der Stadt. Untersuchungen zur öffentlichen Rede über Philosophen und Philosophie in den hellenistischen Poleis*, München.
- Haake, M. (2026): "The So-called Athenian Embassy of Philosophers to Rome in 155 BCE: A 'Diplomatic' Happening in Various Perspectives", in: Mayhew, R.A., Schorn, S., hrsgg., *Critolaus of Phaselis. Essays on Second Century Peripatetic Philosophy*, Abingdon - New York, 204-236.
- Habicht, C. (2006): *Athènes hellénistique. Histoire de la cité d'Alexandre le Grand à Marc Antoine. Traduit de l'allemand par M. et D. Knoepfler*, Paris².
- Hallof, K., Herrmann, K., Prignitz, S. (2012): "Alte und neue Inschriften aus Olympia I", *Chiron*, 42, 213-238.

- Harris, E.M. (2013): s.v. *Horoi*, in: Encyclopedia of Ancient History VI, Malden, MA – Oxford, 3305-3306.
- Haushofer, K. (1927): *Grenzen in ihrer geographischen und politischen Bedeutung*, Heidelberg – Berlin – Magdeburg.
- Hirsch-Luipold, R. (2005): "Einleitung", in: Hirsch-Luipold, R., Feldmeier, R., Hirsch, B., Koch, L., Nesselrath, H.-G., *Die Bildtafel des Kebens. Allegorie des Lebens. Eingeleitet, übersetzt und mit interpretierenden Essays versehen*, Darmstadt, 11-37.
- Ismard, P., Macé, A. (2024): *La cité et le nombre. Clisthène d'Athènes, l'arithmétique et l'avènement de la démocratie*, Paris.
- Jehne, M. (1994): *Koine Eirene. Untersuchungen zu den Befriedungs- und Stabilisierungsbemühungen in der griechischen Poliswelt des 4. Jahrhunderts v.Chr.*, Stuttgart.
- Knoepfler, D. (2010 [2012]): "L'occupation d'Oropos par Athènes au IV^e siècle avant J.-C. : une clérouchie dissimulée ?", *Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente*, 88, 439-457.
- Lebreton, S. (2019): "Sous le regard de Zeus Horios: border la terre en pays grec", in: Koch Piettre, R., Bagnoud-Liberski, D., Journet, O., hrsgg., *Mémoires de la terre. Études anciennes et comparées*, Grenoble, 315-330.
- Lehmann, G.A. (2001): *Ansätze zu einer Theorie des griechischen Bundesstaates bei Aristoteles und Polybios*, Göttingen.
- Lohmann, H. (1994): "Flur- und Demengrenzen im klassischen Attika", in: Olshausen, E., Sonnabend, H., hrsgg., *Stuttgarter Kolloquium zur Historischen Geographie des Altertums 4, 1990*, Amsterdam, 251-290.
- Magnetto, A. (1997): *Gli arbitrati interstatali greci. Volume II, Dal 337 al 196 A.C.*, Pise.
- Männlein-Robert, I., Schelske, O. (2012): "Anmerkungen", in: Männlein-Robert, I., Schelske, O., Erler, M., Feldmeier, R., Grosse, S., Lohmar, A., Nesselrath, H.-G., Poplutz, U., *Ps.-Platon, Über den Tod. Eingeleitet, übersetzt und mit interpretierenden Essays versehen*, Tübingen, 60-92.
- Mann, C. (2001): *Athlet und Polis im archaischen und frühklassischen Griechenland*, Göttingen.
- Müller, C., Lucas, T. (mit Buffet, J.) (2023): "Frontières internes, frontières externes au sein du koinon béotien", in: Esposito, A., Pollini, A., hrsgg., *Cités nouvelles, villes des marges. Fondations, formes urbaines, espaces ruraux et frontières de l'archaïsme à l'Empire*, Pisa, 567-606.
- Müller, D. (1988): "Raum und Gespräch: Ortssymbolik in den Dialogen Platons", *Hermes* 116, 387-409.
- Muthmann, F. (1961): *Untersuchungen zur „Einkleidung“ einiger platonischer Dialoge*, Bonn.
- Nesselrath, H.-G. (2006): *Platon: Kritias. Übersetzung und Kommentar*, Göttingen.
- Owens, E.J. (1983): "The Koprologoi at Athens in the Fifth and Fourth Centuries B.C.", *Classical Quarterly*, 33, 44-50.
- Papazarkadas, N. (2011): *Sacred and Public Land in Ancient Athens*, Oxford.
- Peña, S. (2023): "From Territoriality to Borderscapes: The Conceptualisation of Space in Border Studies", *Geopolitics* 28, 766-794.
- Pezzoli, F., Curnis, M., a c. di (2012): *Aristotele: La Politica – Libro II*, Roma.
- Picirilli, L. (1973): *Gli arbitrati interstatali greci. Introduzione, edizione critica, traduzione, commento e indici*, Pisa.
- Piérart, M. (2008): *Platon et la cité grecque. Théorie et réalité dans la constitution des Lois*, Paris².
- Powell, J.G.F. (2013): "The Embassy of the Three Philosophers to Rome in 155 BC", in: Kremmydas, C., Tempest, K., hrsgg., *Hellenistic Oratory: Continuity and Change*, Oxford, 219-247.
- Prontera, F. (2011): "Identità etnica, confini e frontiere nel mondo greco", in: Prontera, F., *Geografia e storia nella Grecia antica*, Firenze, 15-28 (zuerst in: *Confini e frontiera nella grecità d'occidente. Atti del trentasettesimo convegno di Studi sulla Magna Grecia. Taranto, 3-6 ottobre 1997*, Taranto 1999, 147-166).
- Rhodes, P. J. (1992): *A Commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia*, Oxford².
- Rousset, D. (1994): "Les frontières des cités grecques. Premières réflexions à partir du recueil des documents épigraphiques", *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 5, 97-126.
- Rousset, D. (2023): "De quelques concepts en usage dans la géographie historique de la Grèce", in: Rousset, D., hrsgg., *Les concepts de la géographie grecque*, Genève, 9-51.
- Saunders, T.J. (1976): "Notes on Plato as a City Planner", *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 23, 23-26.

- Scafuro, A.C. (2003): "IG II² 204: Boundary Setting and Legal Process in Classical Athens", in: Thür, G., Fernández Nieto, F.J., hrsgg., *Symposion 1999. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte (Pazo de Mariñán, La Coruña, 6.-9. September 1999)*, Köln – Weimar – Wien, 123-143.
- Schöpsdau, K. (2003): *Platon: Nomoi (Gesetze) – Buch IV-VII. Übersetzung und Kommentar*, Göttingen.
- Schöpsdau, K. (2011): *Platon: Nomoi (Gesetze) – Buch VIII-XII. Übersetzung und Kommentar*, Göttingen.
- Schubert, C. (2010): "Die pseudopythagoreische Hippodamos-Schrift περὶ πολιτείας bei Stobaios und ihr Verhältnis zur hippodamischen πολιτεία bei Aristoteles", in: Brüggemann, T., Meißner, B., Mileta, C., Pabst, A., Schmitt, O., hrsgg., *Studia hellenistica et historiographica. Festschrift für Andreas Mehl*, Gutenberg, 373-390.
- Schütrumpf, E. (1991): *Aristoteles: Politik – Buch II-III. Übersetzt und erläutert*, Berlin.
- Schütrumpf, E. (2005): *Aristoteles: Politik – Buch VII/VIII. Übersetzt und erläutert*, Berlin.
- Schütrumpf, E., Gehrke, H.-J. (1996): *Aristoteles: Politik – Buch IV-VI. Übersetzt und eingeleitet; erläutert*, Berlin.
- Sordi, M., a c. di (1987): *Il confine nel mondo classico*, Milano.
- Stählin, F. (1914): "Die Grenzen von Meliteia, Pereia, Peumata und Chalai", *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung*, 39, 83-103.
- Winterling, A. (1993): "'Arme' und 'Reiche'. Die Struktur der griechischen Polisgesellschaften in Aristoteles' 'Politik'", *Saeculum*, 44, 179-205.
- Zenzen, N. (2014): "Hippodamos and Phoenicia. On City Planning and Social Order in a Transcultural Context", in: Flüchter, A., Schöttli, J., hrsgg., *Dynamics of Transculturality. Concepts and Institutions in Motion*, Heidelberg, 77-97.

Matthias Haake
Universität Bonn



I porti, territori multipli della Grecia arcaica e classica: alcune note

Maria Cecilia D'Ercole

I porti antichi, con la loro complessità e varietà, occupano senza dubbio un posto di rilievo nel quadro dei “territori multipli”, in quanto spazi intermediari tra diversi contesti e situazioni: in primo luogo tra la realtà antropica e quella naturale, in secondo luogo in quanto espressioni, dirette o conflittuali, di un’entità poliadica e politica. Questa pluralità di funzioni è tanto più evidente nel caso della geografia antica, che descrive spesso luoghi e territori a partire da una prospettiva marittima che dai portolani confluisce nei trattati geografici¹. In tale contesto, il porto appare come la facciata visibile dello spazio civico verso l’esterno. Nell’ottica di viaggiatori e mercanti, di pellegrini e guerrieri, il porto rappresenta la prima percezione di una realtà urbana straniera che permane, talvolta, la sola immagine di luoghi in cui, secondo le dinamiche della circolazione marittima e delle relazioni politiche e culturali, si sceglierà o meno di approdare. In senso lato, la facciata marittima è uno spazio di incontro e di mediazione tra diverse realtà territoriali e simboliche, che cercheremo di analizzare in queste pagine. I porti greci di età arcaica e classica sono stati recentemente oggetto di uno studio approfondito basato su un approccio attento agli aspetti geomorfologici, ai dati testuali e archeologici e alle caratteristiche tecniche delle strutture portuali². In risposta alla tematica del convegno veneziano, basato sul duplice asse delle definizioni lessicali e della ripartizione o persino moltiplicazione spaziale, il presente contributo, senza ambire a un’impossibile esaustività, analizza i porti antichi essenzialmente come luoghi di verifica della nozione di molteplicità territoriale. In questa prospettiva, i lessici antichi come l’analisi tipologica e classificatoria di un’opera certo datata, ma sempre fondamentale quale quella di Karl Lehmann Hartleben (1923) costituiscono i punti di partenza dell’inchiesta. Non tralasceremo tuttavia l’apporto occasionale delle fonti di età romana imperiale che, oltre ad essere più numerose, si avvantaggiano dell’esperienza greca, come nel caso di Vitruvio, o fanno riferimento a spazi portuali a lungo immutati, come il porto di Marsiglia descritto da Strabone, che ha conservato la stessa ubicazione praticamente sino ad oggi³.

1 Per la prospettiva marittima si veda Prontera 1996; Janni 2016, in particolare le p. 21-22; sull’apporto alla visione geografica, Cordano 1997, 293-308; in rapporto alla colonizzazione greca: Malkin 2011, 48-50; D’Ercole 2012, 25-27.

2 Mauro 2019.

3 Se si esclude un lieve arretramento della linea costiera, le Vieux-Port è molto prossimo a quello della fondazione focese: si vedano in proposito i saggi riuniti nel recente volume Mellinand *et al.*, ed), 2024, in particolare Chevillot & Morhange 2024, 27-34.

▣ Parentele semantiche e morfologia costiera

La definizione lessicale è essenziale per comprendere il concetto di pluralità funzionale e simbolica degli spazi portuali e la dialettica che essi instaurano tra una morfologia costiera e l'adattamento di un luogo naturale o la costruzione *ex novo* di strutture artificiali⁴. L'esame del lessico greco antico rivela di primo acchito che l'intersezione tra paesaggio naturale e antropizzato è implicita nella radice stessa del termine più largamente utilizzato per indicare l'insieme delle realtà portuali. La parola *limen* (λιμήν, λιμένος), che indica già nel lessico omerico un porto o una rada⁵, rappresenta difatti una variante a grado vocalico zero e con suffisso vocalico in η/ε rispetto alla parola da cui deriva λειμών, λειμώνος. Quest'ultima designa nella sua prima accezione, sin dal lessico omerico, una "prateria" e un "luogo umido", esposto alle acque. Sin dalle più antiche attestazioni, la parola fa così allusione ad una configurazione spaziale particolare, a cui si sovrappone la realtà antropizzata che ne fa un "approdo", un termine che assume precocemente un senso metaforico, già nel lessico di Teognide⁶ e nel linguaggio dei tragici⁷. La parola si apparenta altresì a un terzo tema con grado vocalico zero che è *limnē*, palude o laguna, con alcuni derivati e nomi composti come "*limnothalatta*", che designano in maniera significativa una geomorfologia particolare, costituita da una laguna aperta verso il mare⁸. Intorno alla stessa radice è formata la parola *stomalimne*, che indica una laguna aperta, situata alla foce di un fiume⁹.

Queste precisazioni lessicali illustrano in modo eloquente la natura per così dire composita dello spazio portuale, che è certo profondamente legato e integrato ad una comunità urbana, costruito o adattato grazie ad un sapere tecnico specifico, ma che non ha mai completamente perso il legame semantico con l'ambiente naturale in cui si iscrive e con la morfologia dei luoghi: pianure costiere, lagune, fiumi, promontori o altro¹⁰. Rispetto alla ricchezza semantica di *limen*, la parola *hormos* sembra conservare il significato più ristretto di "ancoraggio, ormeggio" legato quindi all'operazione tecnica della navigazione piuttosto che alla struttura del luogo. D'altra parte, il primo significato del termine sarebbe "corda, catena", per metonimia, l'*hormos* sarebbe il luogo in cui si getta la corda dell'ancora¹¹. La distinzione tra *limen* e *hormos* appare chiara già in un passaggio omerico, in cui entrambi i termini sono presenti: l'equipaggio condotto da Ulisse arriva a Crise e oltrepassa l'entrata del "porto profondo", λιμένος πολυβενθέος; dopo aver ripiegato le vele, l'equipaggio passa ai remi per raggiungere il punto di attraccaggio (εἰς ὄρμον). Anche in un passo del libro VII di Erodoto, che menziona la sosta della flotta di Serse ad Afete, nel golfo di Magnesia nel 480, l'*hormos* sembra fare riferimento a un punto della costa dove vi è possibilità di rifornirsi di acqua, piuttosto che ad una struttura portuale attrezzata¹². L'opposizione *limen/hormos* è ancora più chiara in un passaggio delle *Supplici* di Eschilo, che afferma che l'attracco (*hormos*) è un'operazione lunga e complessa, soprattutto quando la nave giunge in un paese privo di porti (*alimenos*),

4 Per una tipologia generale di questi casi: Mauro 2019, in particolare le p. 25-43 sulla geomorfologia dei porti greci e p. 44-65, sulle opere artificiali tipiche dello spazio greco.

5 Omero, *Odissea*, 3.96-97, sul porto di Itaca sacro a Forchis, il Vecchio del mare; 6.263, Scheria ha un bel porto, un "*kalos limen*".

6 Chantraine 1974, s.v. *leimon*, 627-628; Teognide, 460: una giovane fanciulla viene paragonata ad una barca difficile da governare per un uomo anziano, pronta a rompere gli ormeggi e a cercare un nuovo porto, un ἄλλον λιμένα.

7 Sofocle, *Aiace*, 683: l'amicizia è paragonata a un "porto sicuro" (ἄπιστος ἐσθ' ἐταιρείας λιμήν).

8 C. B. Hase, *limnothalassa*, *ThLG* VI, c. 304; Arist. *HA* 8.13.598 A, a proposito delle specie ittiche che si incontrano nelle lagune.

9 Strabone 4.1.8 (Rodano); 6.3.9 (laguna di Siponto); 13.1.34 (Scamandro). Polluce (1.101), menziona uno *stoma liménos* e un *eústomos limén*. Più generalmente su questo termine: L. Dindorf, *stomalimne*, *ThLG* VII, c. 809: *lacus prope mare, cuius in mare ostium aperitur*.

10 Sugli elementi naturali dei porti greci arcaici e classici: promontori (Mauro 2019, 26-31), isole (32-33), baie (33-37), foci fluviali (37-41).

11 Chantraine 2009, 793.

12 Erodoto VII, 193-194.



Fig. 1. Papety, Dominique, “Corfù, porto dei Feaci a Scheria” [“Corfou, port des Phéaciens à Schérie”], circa 1846/1847. RF 1773.32, Recto. <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl020503753>.

nel momento in cui la luce del sole viene a mancare¹³. È questa probabilmente la ragione della ricorrenza della parola nei peripli che privilegiano gli aspetti concreti della navigazione¹⁴, ed è forse anche questa la ragione per cui l'*ellimenion*, l'imposta fiscale legata ai porti, che suppone quindi una certa complessità amministrativa, è derivato di *limen*. Questa sorta di gerarchia classificatoria tra porto in generale (*limen*) e porto “with limited facilities and constructionale development” è stata proposta a partire dai testi di I sec. (Strabone, *Stadiasmo*) per i porti ciprioti di età romana, senza nascondere tuttavia la difficoltà di cogliere tali differenze sul terreno¹⁵.

✧ Spazio portuale e identità poliadica

Nonostante lo stretto legame lessicale con un tipo di paesaggio costiero, il porto è innanzitutto parte integrante della città antica, fatto che costituirebbe, secondo Max Weber, un elemento di continuità tra le città del Mediterraneo antico e quelle dell'Europa moderna¹⁶. Elemento di primordiale importanza per la realtà urbana antica, che fu essenzialmente costiera, il porto denota in qualche sorta il marchio stesso dell'identità poliade. Nel *Periplo* dello Pseudo-Scilace, ad esempio, l'associazione esplicita *polis-limen*¹⁷ ricorre a proposito di

13 Eschilo, *Supplici*, 765-770. Nel senso di “approdo” salvifico nel mare in tempesta, il termine ricorre ancora nell'*Agamennone*, v. 663.

14 Si veda per esempio il *Periplo del Mar Eritreo* (Belfiore 2004) e lo *Stadiasmo o Periplo del Mare Grande* (Medas 2008, in particolare le p. 129-135): il termine *limen* è attestato complessivamente 61 volte nello *Stadiasmo* per indicare un porto attrezzato (*ibid.*, p. 135); per il termine *hormos* – che identifica principalmente il porto naturale di forma semicircolare – e i suoi derivati (*pánormos*, *húphormos*) cf. *ibid.* p. 141-148.

15 Leonard 1995, 240: “The harbour terminology of Strabo and the *Stadiasmos* may reflect such a graduated system of coastal sites. (...) Archaeological evidence, however, when compared with textual references, only increases our confusion”.

16 Cf. *supra*, nota 2.

17 Ho tenuto conto per questa lista solo dei luoghi per cui è esplicitamente menzionata la formula *polis kai limēn*, oppure dei luoghi che sono elencati tra le *poleis* e il cui nome è seguito dalla menzione *kai limēn*. Di fatto, la connessione è molto più ampia: non ho incluso per esempio in questa lista Paro, che ha due porti di cui uno *kleiston*, (Ps.Scil. 58.1), perchè non esplicitamente definita *polis*. Il binomio così spesso ripetuto *polis/limēn* mi pare stabilire un'identità piuttosto che una separazione tra i due elementi citati.

Massalìa¹⁸, Messene¹⁹, Siracusa²⁰, Mylai²¹, Taranto²², Eraclea in Illiria²³, Corcira²⁴, Ambracia²⁵, Anactorio, Leucade, Itaca²⁶, Astaco²⁷, Sifa²⁸, Cillene e Zacinto²⁹, Las, Epidauro, Prasia, Anthana³⁰, Falasarna³¹, Cidonia³², Lissa³³, Nauplia³⁴, Ermione³⁵, Trezene³⁶, Calauria³⁷, Egina³⁸, Epidauro³⁹, Megara⁴⁰, Salamina⁴¹, Serifo⁴², Eretria, Calcide e Istiea⁴³, Torone⁴⁴, Taso⁴⁵, Eno⁴⁶, Perinto e Selimbria⁴⁷, Torico⁴⁸, Olbia e Callipoli (nella Misia)⁴⁹, Pirra⁵⁰, Mitilene⁵¹,

- 18 Ps.-Scilace, 4, *polin estin Hellenis, Massalía, kai limēn* (Shipley 2011, 24).
- 19 Ps.-Scilace, 13.1, Shipley 2011, 25; 56.
- 20 Ps.-Scilace, 13.3, Shipley 2011, 25; 56: la città è provvista di due porti.
- 21 Ps.-Scilace, 133.3, Shipley 2011, 25-26; 56.
- 22 Ps.-Scilace, 14, Shipley 2011, 26; 57; il porto è detto Idrunto.
- 23 Ps.-Scilace, 22.1, Shipley 2011, 27; 58. La localizzazione di questa Eraclea illirica resta incerta, potrebbe trattarsi di una località dell'isola di Pharos, attuale Hvar (*ibid.*, p.106), oppure Corcira Melaina (Cordano 1992, 68, nota 63).
- 24 Con tre porti di cui uno *kleistós*: Ps.-Scilace, 29, Shipley 2011, 29, 113.
- 25 Ps.-Scilace, 34.1; Shipley 2011, 30; 115: *polis hellenis* provvista di un *limen kleistós*.
- 26 Ps.-Scilace, 34.1; Shipley 2011, 30, 115-116.
- 27 Ps.-Scilace, 34.2; Shipley 2011, 30; 116.
- 28 Ps.-Scilace, 38; Shipley 2011, 31; 118.
- 29 Ps.-Scilace, 43; Shipley 2011, 31; 119-121.
- 30 Ps.-Scilace, 46.2; Shipley 2011, 32; 124. La correzione Antana (attuale Nisi Aghiou Andrea?) è proposta da Shipley 2011; la versione Methana del manoscritto, mantenuta da Cordano 1992, 31, 128, nota 128, che osserva tuttavia la difficoltà di situare in questo punto della costa laconica una città dell'Argolide.
- 31 Ps.-Scilace, 47.3; Shipley 2011, 32; 127: rivolta ad occidente e provvista di un *limen kleistos*.
- 32 Ps.-Scilace, 47.3; Shipley 2011, 32; 127: sulla costa settentrionale, con un *limen kleistos*.
- 33 Ps.-Scilace, 47.3; Shipley 2011, 32; 127.
- 34 Ps.-Scilace, 49; Shipley 2011, 32; 128.
- 35 Ps.-Scilace, 51.1; Shipley 2011, 33; 130.
- 36 Ps.-Scilace, 52.1; Shipley 2011, 34; 130.
- 37 Ps.-Scilace, 52.2; Shipley 2011, 34; 130.
- 38 Con due porti: Ps.-Scilace, 53; Shipley 2011, 34; 130. Per la localizzazione dei porti, cf. *infra*.
- 39 Ps.-Scilace, 54; Shipley 2011, 34; Shipley 2011, 130, osserva che si tratta piuttosto di una baia, al riparo da tutti i venti tranne che quelli proveniente da levante.
- 40 Ps.-Scilace, 56; Shipley 2011, 34; 131: Megara ha un porto e la fortezza Nisea.
- 41 Ps.-Scilace, 57.1; Shipley 2011, 34; 131: *nēsos kai polis kai limēn*.
- 42 Ps.-Scilace, 58.1; Shipley 2011, 34; 133.
- 43 Ps.-Scilace, 58.3; Shipley 2011, 35; 134.
- 44 Ps.-Scilace, 66.4; Shipley 2011, 37, la città è definita *pólis hellenis kai limēn*.
- 45 Ps.-Scilace, 67.1; Shipley 2011, 37: Taso è definita *nēsos, polis kai limenes duo*, uno dei quali è *kleistos*.
- 46 Ps.-Scilace, 67.3; Shipley 2011, 37.
- 47 Ps.-Scilace, 67.7; Shipley 2011, 38.
- 48 Ps.-Scilace, 74; Shipley 2011, 39: *polin hellenis, Torikos, kai limēn*. Shipley 2011, 155, definisce Torico una "non-polis".
- 49 Ps.-Scilace, 93; Shipley 2011, 41. Le due città portano toponimi greci molto correnti ma non sono altrimenti identificate: Cordano 1992, 94, nota 300; Shipley 2011, 162.
- 50 Ps.-Scilace, 97; Shipley 2011, 41.
- 51 Ps.-Scilace, 97; Shipley 2011, 41: Mitilene ha due porti.

Pitane⁵², Mirina, Cuma, Leuce e Focea, Clazomene, Eritre⁵³, Gere, Teo, Nozio, Efeso⁵⁴, Samo⁵⁵, Priene⁵⁶, Mindo e Alicarnasso⁵⁷, Carianda⁵⁸, Cos⁵⁹, Cauno⁶⁰, Telmisso⁶¹, Patara⁶², Fello⁶³, Faselide⁶⁴, Side⁶⁵, Caradrunte⁶⁶, Olmi⁶⁷, Salamina di Cipro⁶⁸, Soli⁶⁹, Triere e Berito sulla costa fenicia⁷⁰, Sidone⁷¹, Tiro⁷², Abrotono (Sabrata)⁷³, Tarichia⁷⁴, Cartagine⁷⁵, Melita⁷⁶, Utica⁷⁷, Ippo⁷⁸, Pitecusa⁷⁹, Tapsa, Igililis⁸⁰, *Iomnion akra* (Iol), Ebdomo, Acio, Psamato, Mes, Acra⁸¹. Questa lunga lista (90 attestazioni), ben più ridotta rispetto alla realtà antica⁸². Evidenza a mio avviso la stretta associazione tra realtà poliadica e porto, espresso sempre con il termine *limen*, che solo in rarissimi casi riceve un nome diverso rispetto a quello della città cui appartiene⁸³. Un caso particolare è quello di tre città che condividono un solo porto, che il *Periplo* indica per alcune isole cicladiche: Amorgo e Pepareto, entrambe con

52 Ps.-Scilace, 98.2; Shipley 2011, 42, propone l'integrazione <polis kai> per Pitane.

53 Ps.-Scilace, 98.2; Shipley 2011, 42.

54 Ps.-Scilace, 98.3; Shipley 2011, 42.

55 Ps.-Scilace, 98.3; Shipley 2011, 42: Samo è un'isola che possiede una città e un *limèn kleistos*.

56 Ps.-Scilace, 98.4; Shipley 2011, 42: Priene possiede due porti, di cui uno *kleistos*.

57 Ps.-Scilace, 99.1; Shipley 2011, 42: Alicarnasso possiede due porti, di cui uno *kleistos*.

58 Ps.-Scilace, 99.1; Shipley 2011, 42: Carianda è al tempo stesso un'isola, una città e un porto.

59 Ps.-Scilace, 98.3; Shipley 2011, 42: Cos è un'isola, con una città e un *limèn kleistos*.

60 Ps.-Scilace, 99.1; Shipley 2011, 42: Cauno è città caria provvista di un *limèn kleistós*.

61 Ps.-Scilace, 100.1; Shipley 2011, 43: Telmesso/Telmisso, è qui definita una città della Licia presso il fiume Xanto, con un *limèn*. Secondo Shipley 2011, 173, si tratterebbe di una "non-polis"; come d'altronde Patara e Fello, nominate nello stesso paragrafo.

62 Ps.-Scilace, 100.1; Shipley 2011, 43.

63 Ps.-Scilace, 100.1; Shipley 2011, 43.

64 Ps.-Scilace, 100.2; Shipley 2011, 43.

65 Ps.-Scilace, 101.1; Shipley 2011, 43: la città della Pamphilia è detta *Kumaion apoikia kai limèn*; Shipley 2011, p.175, nota che si tratta dell'unica testimonianza di una fondazione arcaica del sito.

66 Ps.-Scilace, 102.1; Shipley 2011, 43; 175, "non-città" della Cilicia.

67 Ps.-Scilace, 102.1; Shipley 2011, 43, propone l'integrazione <limena> *échousa*. Olmi è città greca con un porto: Cordano 1992, 48.

68 Ps.-Scilace, 103; Shipley 2011, 44: Salamina avrebbe un porto chiuso χειμερινόν, adatto all'inverno.

69 Ps.-Scilace, 103; Shipley 2011, 44, anche questa città cipriota λιμένα ἔχει χειμερινόν

70 Ps.-Scilace, 104.2; Shipley 2011, 44.

71 Ps.-Scilace, 104.2; Shipley 2011, 44: Sidone possiede anche un *limèn kleistós*, che dovrebbe essere il porto settentrionale della città (Shipley 2011, 181).

72 Ps.-Scilace, 104.2; Shipley 2011, 44: Tiro possiede un porto entro le mura. Shipley 2011, 181, nota che Ps.-Scilace menziona solo uno dei suoi due porti.

73 Ps.-Scilace, 110.2; Shipley 2011, 49: città nel territorio di Cartagine.

74 Ps.-Scilace, 110.3; Shipley 2011, 49.

75 Ps.-Scilace, 111.1; Shipley 2011, 50.

76 Ps.-Scilace, 111.3; Shipley 2011, 50.

77 Ps.-Scilace, 111.4; Shipley 2011, 50.

78 Ps.-Scilace, 111.5; Shipley 2011, 50.

79 Ps.-Scilace, 111.5; Shipley 2011, 50.

80 Ps.-Scilace, 111.5, Shipley 2011, 84; Peretti 1979, 356-357, legge qui Kaukakis, seguito da Cordano 1992, 56, (Caucaci); per la problematica identificazione del sito, (la città punica di Chullu-Kollu? La romana Saldæ?), Peretti 1979, 357.

81 Ps.-Scilace, 111.5; Shipley 2011, 50: Akros è definita *polis megalē <kai> limen*, potrebbe essere identificato presso Melilla, attuale enclave spagnola sulla costa del Marocco (Shipley 2011, 199). Iol è al tempo stesso un promontorio, una città e un porto (Shipley 2011, 84); come nota Peretti 1979, 356, Iol-Cherchell è la sola città identificata con sicurezza in questa lista.

82 Cf. *supra*, nota 15.

83 E' il caso di Taranto il cui porto si chiamerebbe Idrous (Ps.-Scilace, 14, Shipley 2011, 26; 57), di complessa identificazione, quanto a Megara, essa possiede la fortezza Nisaia e un porto (Ps. Scil. 56; Shipley 2011, 66).

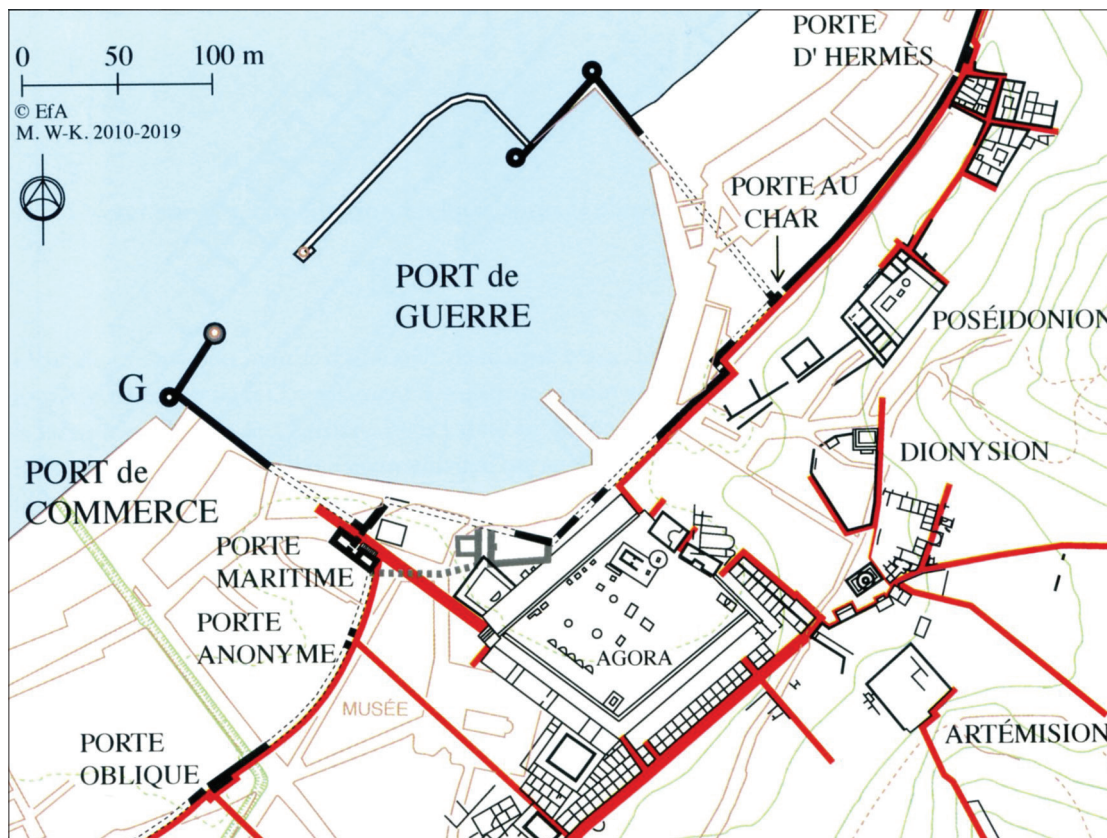


Fig. 2. Mappa di Taso, tratta da Hamon 2019.

tre città e un porto, Sciato con due città e un porto⁸⁴. L'associazione *polis-limen* caratterizza le città greche ma non solo: si noti ad esempio la forte concentrazione della formula per le città costiere dell'Africa settentrionale, prova della vivacità economica di queste comunità fenicie. Sappiamo di certo che la relazione tra porto e città può essere anche di opposizione o conflitto. È quanto avviene per esempio nei rapporti multiformi tra il Pireo e Atene: da un punto di vista economico e sociale, il porto ateniese può essere considerato come un mondo indipendente dal cuore della città, un *demos a parte*⁸⁵, dotato di magistrature proprie, menzionate in un celebre passaggio di Aristotele⁸⁶, aperto ai culti stranieri e popolato da molti residenti non ateniesi, con una promiscuità sociale ben più accentuata che nel resto della *polis*⁸⁷. È certo questa la ragione della critica implicita che l'anonimo autore della *Costituzione degli Ateniesi* riserva alla ricchezza proveniente dalla supremazia marittima, quando descrive la specificità economica del Pireo e conia il neologismo *thalassocratores* riferito agli Ateniesi⁸⁸. Tali relazioni politicamente e socialmente contrastanti portano a teorizzare la separazione della città dal mare, ben espressa in un passaggio delle *Leggi* di Platone⁸⁹ e a porre in forma problematica la relazione tra la città e

84 Ps.-Scilace, 58.2 (Amorgos) e 58.4 (Pepareto e Sciato).

85 Cf. Aristotele, *Politica*, 5.3.15, 1303 a: gli abitanti del Pireo sono più "democratici" degli altri Ateniesi, ἀλλὰ μᾶλλον δημοτικοὶ οἱ τὸν Πειραιᾶ οἰκούντες τῶν τὸ ἄστυ.

86 *Athenaion Politeia*, 51.1-4.

87 Garland 1987, 58-72; Von Reden 1995, 26-31.

88 La *Costituzione degli Ateniesi*, 1.2.1, 19-20; 2.7. Su questo trattato e sulla prospettiva del suo anonimo autore, Canfora 1982; Bianco 2011.

89 Platone, *Leggi*, 705 a-b.

il mare (*peri dè tēs tēn thalattan koinonias*) nella *Politica* di Aristotele⁹⁰. Ma nell'ottica dei peripli e dei portolani, che orienta la mobilità antica e confluisce poi in molte descrizioni geografiche e etnografiche, il porto non è solo solidale con la città ma ne rappresenta la proiezione stessa verso l'esterno, una sorta di fronte di mare urbanizzato, talora con esiti monumentali di grande effetto. Si pensi per esempio alla descrizione straboniana di Marsiglia⁹¹, che enfatizza l'aspetto scenografico del porto dominato dalla roccia a forma di teatro e difeso, come tutta la città, da una possente cinta muraria⁹². L'integrazione tra paesaggio e insediamento urbano si fa qui esplicita, e l'impressione di magnificenza della città si incarna nell'effetto prodotto dalle sue mura. Oltre al legame tra porto e cinta muraria, sottolineato più tardi da Flavio Giuseppe nella bella descrizione di Cesarea⁹³, il passaggio straboniano mostra l'identificazione tra porto e città. Tale assimilazione è ben presente in alcune immagini retoriche per cui lodare il porto significa elogiare la potenza della città che lo possiede e dove, in senso opposto, considerare un luogo come *alimenos* o sprovvisto di porto significa relegarlo ad una categoria spaziale e urbana di second'ordine⁹⁴. I destini anche simbolici del porto e della città sembrano così intrecciarsi in alcuni discorsi retorici di epoca imperiale avanzata. In un passaggio dell'*Orazione Rodia* di Elio Aristide, l'immagine della rovina del porto, dovuta all'irrompere delle acque, diviene il simbolo della catastrofe che stravolge l'ordine delle cose: in una specie di drammatica simmetria della rovina, l'interno del porto diviene visibile mentre l'intera città scompare⁹⁵.

La relazione dialettica tra porto e città appare anche da altri elementi lessicali. Gli abitanti dell'area portuale hanno un nome specifico: il termine *limenitēs*, con il corrispettivo femminile *limenitis*, designa coloro che abitano i quartieri costieri ma si può applicare anche, in maniera significativa, ad alcune divinità, come è il caso di Priapo o di Artemide, così definite in alcuni epigrammi dell'Antologia Palatina⁹⁶. Sono peraltro ben noti i legami profondi tra il culto di Artemide e il porto di Munichia, che si manifestano in alcuni momenti salienti della storia ateniese⁹⁷. Oltre a ciò, il porto rappresenta in qualche sorta uno spazio di frontiera interna alla città, in cui non solo individui ma anche *ethne* diversi coabitano⁹⁸. La relazione tra porto e spazi urbani si spinge a volta fino al cuore stesso della città: come afferma un lemma del lessico di Esichio, "I Tessali chiamano l'agora *limen*"⁹⁹. La stessa identificazione sembra stabilita anche per Paphos e per Larissa¹⁰⁰; malgrado il fatto che tale particolare accezione della parola sembri limitata ad alcune città greche, l'assimilazione stabilita in questo caso tra il porto e il centro della vita urbana è comunque significativa.

90 Aristotele, *Politica*, 7.6.1, 1326 b: la vicinanza al mare è oggetto di molteplici controversie e l'arrivo di mercanti che importano ed esportano può rivelarsi un ostacolo al buon governo della città; tuttavia la città deve essere in rapporto con il mare (*ibid.*, 7.11.1, 1330 a).

91 Strabone 4.1.4.

92 Ricordiamo che la cinta muraria risale alla Massalía greca, con un primo impianto già di VI sec. a.C. e successivi ampliamenti in età classica e romana, e che i resti del tracciato arcaico si trovano esattamente a prossimità della costa: Tréziny 2001, 45-53; Tréziny 2014, 11.

93 Flavio Giuseppe, *Guerra Giudaica*, 1.412: un muro di pietra circonda il porto.

94 Per la discussione sulla nozione di *alimenos* (Strabone 7.5.10) con particolare riguardo alla situazione adriatica: D'Ercole 2002, 20-26; 147-148.

95 Elio Aristide, Discorso XXV, 20 (Behr 1981, 62). Il passaggio è commentato da Schnapp 2022, 162-163.

96 Chantraine 1974, 627; AP X, 1 (epigramma di Leonida, dedica di un navigante a Priapo *limenitas*); AP VI, 105 (epigramma di Apollodoro, con dedica di un pescatore ad Artemide *Limenitis*). Sulle epiclesi e funzioni marittime di Artemide cf. anche Fenet 2016, in particolare la sintesi alle pp. 215-217.

97 Senofonte, *Elleniche*, 2.4.10-12; su questo episodio Viscardi 2015, 177-181. Cf. anche Fenet 2016, 195-196. Più in generale sul legame tra Artemide e il mare, con particolare riferimento all'Attica, dal santuario del Capo Artemisio ai rituali di Munichia: Ellinger 2009, 22-24 e 63-64.

98 Viscardi 2015, 183.

99 Hesychius, s.v.; Chantraine 1974, 627; Bechtel 1921, 208, considera che si tratti di una variazione tessalica dell'uso della parola come "Marktplatz". A favore di questa interpretazione "regionale" tessalica si può citare anche un passaggio di Galieno, *Trasibulo* 32, 869 k.

100 IG IX, 2, 517, l. 42 (Larissa).

Naturalmente uno degli aspetti essenziali e concreti dell'integrazione tra porto e *polis* concerne gli aspetti fiscali, al cuore stesso delle procedure economiche antiche. Se la nozione giuridica di "acque territoriali" sembra estranea al mondo greco¹⁰¹, una forma di fiscalità portuale, conosciuta sotto il nome di *ellimenion* (talora impiegato al plurale *ellimenia*) sembra applicata almeno nei casi dei porti più grandi come Delos e Atene, indipendentemente dall'importazione di merci¹⁰² e presumibilmente connessa ai servizi che vi venivano offerti. Tali servizi potevano contemplare per esempio delle forme di organizzazione interna ai porti, che si ritrova in un decreto della seconda metà del IV sec. a.C. da Taso: la ripartizione dei battelli nei differenti luoghi di ormeggio comporta un'azione di sorveglianza da parte di un personale giuridico (gli *apologoi*) e il pagamento di un'ammenda¹⁰³.

Il *limen* è infine anche uno spazio di mediazione e contrattazione tra diverse città: oltre ai casi cicladici evocati dallo Ps. Scilace¹⁰⁴, questo aspetto appare evidente nella descrizione senofontea del porto di Calpe in Bitinia, dominato da un promontorio a metà strada tra Bisanzio ed Eraclea Pontica, provvisto di fonti sorgive e di una densa foresta, due risorse preziosissime per lo scalo e il rifornimento dei battelli¹⁰⁵. Allo stesso modo, è possibile per due città frontaliere accordarsi sulla gestione e sfruttamento delle risorse condivise o poste alla frontiera tra due territori, come nel caso di un arbitrato ellenistico di Argo sulla contesa tra Trezene e Arsinoë sull'utilizzo delle risorse ricavate da un'area prossima alle due città, l'istmo intorno alla penisola di Metana¹⁰⁶.

▣ La ripartizione funzionale degli spazi

All'articolazione tra identità civica e paesaggio naturale, il porto può essere considerato come un "territorio multiplo" anche riguardo alle sue caratteristiche strutturali interne del porto. Un passaggio dell'*Onomasticon* di Polluce appare estremamente illuminante non solo in rapporto alla repartizione delle strutture portuali ma anche sull'identità tra lessico e funzioni. Il testo elenca in maniera dettagliata le "parti (*merē*) che si trovano intorno al porto" che sono, nell'ordine, il *deigma*, il molo (*chōma*), l'*emporion* e – sempre secondo Iperide – l'*exaíresis*, il luogo di scarico, così denominato poiché vi vengono scaricate le merci, esattamente come il *deigma* sarebbe così chiamato dal nome dei campioni delle mercanzie che vi vengono date agli acquirenti¹⁰⁷.

La lista fornita da Polluce appare di grande interesse, in quanto vi si ritrova non solo una stratificazione di informazioni che rimonta, attraverso Iperide, almeno al IV secolo a.C. ma anche perchè istituisce un'associazione significativa tra spazi costruiti o adattati – come il molo e l'*emporion* – ed altri che appaiono designati semplicemente dalle attività che vi si svolgono, quali l'atto di scaricare e quello di mostrare i campioni di vendita. Nel loro insieme, tutti questi elementi concorrono quindi a formare la specificità del porto.

Tra i luoghi denominati nell'*Onomasticon*, evidentemente l'emporio è quello su cui si è più a lungo dibattuto negli ultimi decenni¹⁰⁸. Non vi ritorneremo in questa occasione se non per ricordare rapidamente il suo

101 Lytle 2016, 109-111.

102 Per una rassegna e analisi delle fonti sull'*ellimenion*: Carrara 2014.

103 Hamon 2019, 87-88; su questa iscrizione si veda anche *infra*.

104 Si tratta di Amorgos (Ps.-Scilace, 58.2), di Pepareto e Sciato (*ibid.* 58, 4).

105 Senofonte, *Anabasi*, 6.4; sul fiume Calpas, che scorre tra Calcedone e Eraclea: Strabone 12.3.7.

106 Si tratta più precisamente dell'istmo che separava la penisola di Metana dalla terraferma: IG IV, 752, Lytle 2016, 119; Carusi 2005.

107 Polluce, *Onomasticon*, 9.34.

108 Nella vastissima letteratura su questa tematica mi limito a citare due opere generali che riprendono diversi aspetti della questione, con un'ampia e documentata bibliografia: Bresson & Rouillard 1993; Gailledrat *et al.* 2018.

rapporto dialettico con la *polis*, che addirittura in certe classificazioni recentemente proposte, come quella di M.H. Hansen, designa la comunità stessa, “Communities which are emporia”¹⁰⁹. Se tali classificazioni rischiano di fissare in maniera un po’ schematica le dinamiche evolutive che riguardano gli sviluppi urbani, esse offrono tuttavia degli strumenti euristici che si potrebbero estendere ad altri esempi, come l’Egina arcaica e classica, completamente orientata verso l’attività marittima, in cui le élites si identificano di fatto con il ceto dei mercanti e dei possessori di navi¹¹⁰.

Quanto all’*exairesis* è stata interpretata da Julia Velissaropoulos come quella parte del molo dove avveniva lo scarico delle merci; la stessa studiosa evidenzia la ricorrenza di questo termine tecnico nei papiri egiziani¹¹¹. Nel testo di Polluce, questo luogo sembra indicare una ulteriore e più dettagliata delimitazione dei moli, da cui non è necessariamente distinto.

Un approfondimento più specifico merita invece il *deigma*, uno spazio dai contorni assai fluidi e praticamente mai individuato sul terreno, ma che viene indiscutibilmente connesso al porto dalle fonti greche, dall’età classica al periodo ellenistico e fino all’età romana imperiale. Si tratta in effetti di uno spazio essenziale per comprendere le forme e le dinamiche dello scambio nelle società greche a partire dall’epoca classica¹¹². Le prime attestazioni note della parola si trovano in due passaggi rispettivamente di Aristofane e di Lisia. Un verso dei *Cavalieri* definisce ironicamente il Tribunale ateniese il “bazar dei contenziosi”, il *deigma tōn dikōn*¹¹³. Nell’orazione di Lisia “*Contro Tisis*”, conosciuta attraverso frammenti, il querelante Archippo viene condotto in stato di ebbrezza *eis to deigma* per essere esposto, quale una mercanzia, allo sguardo di disapprovazione degli Ateniesi¹¹⁴. In entrambi i casi la parola viene usata in senso metaforico, fatto che potrebbe dimostrare come già alla fine del V secolo il luogo fosse sufficientemente conosciuto ad Atene per poterlo evocare in modo figurato o ironico.

Nella città attica, il *deigma* si trova sovente connesso al Pireo. Nelle *Elleniche*, Senofonte cita l’incursione compiuta nel 388/387 dalla flotta spartana comandata da Teleutia contro il *deigma* di Atene, situato accanto al Pireo¹¹⁵. Nell’ambito del *Corpus* demostenico, l’orazione *Contro Lacrito* concerne una diatriba commerciale che si svolge appunto nel *deigma* ateniese presso il Pireo (“*en tō deigmati emeterō*”)¹¹⁶. Un’orazione attribuita a Demostene, *Contro Policle* (*Per le spese della trierarchia* L) ribadisce il legame con il porto ateniese: si tratta dell’incontro *en tō deigmati* tra due personaggi, Euctemone (capo dei rematori) e Dinia (cognato dell’accusatore Apollodoro) - e l’accusato, Policle, di ritorno dall’Ellesponto¹¹⁷. La connessione è confermata in età bizantina dalla Suda, che descrive il *deigma* come un luogo (*topos*) del Pireo, dove stranieri e cittadini si riunivano insieme (*synégonto*) per discutere¹¹⁸. La relazione tra *deigma* e porto è provata anche per altri casi, ad esempio Rodi¹¹⁹. A Atene, il luogo è monumentalizzato almeno a partire da età romana tardo-repubblicana e imperiale, se non

109 Su questa categoria: Hansen 1997, 87-91; per una lista di tali luoghi, quali Boristene, Kremnoi, Naucrati, Tartesso e ben altri, cf. le p. 88-89.

110 Sulle radici mercantili – eventualmente anche piratesche – della ricchezza delle élites di Egina, si veda già Figueira 1986, 206-214, modello sostanzialmente accettato da Fischer 2015, 229-237. Conseguenza di tali pratiche economiche sarebbe l’alto numero di schiavi registrato già da Aristotele (Const. Aig., fr. 472 Rose (Ath.VI, 272 d; Figueira 1986, 210-212).

111 Velissaropoulos 1980, 30-31.

112 Come ho inteso dimostrare in uno studio recente di cui riprendo qui le linee essenziali: D’Ercole 2023.

113 Aristofane, *Cavalieri*, 979.

114 Lisia, *Frammenti*, 17.6, *Contro Tysis*.

115 *Elleniche*, 5.1.21 (trad. J. Hatzfeld, Les Belles Lettres 1965: “Bazaar” où il y avait aussi des changeurs et des boutiquiers).

116 *Contro Lacrito*, 29.

117 Demostene, *Contro Policle*.

118 Nel linguaggio dei filosofi (Platone), degli storici (Tucidide) e degli oratori (Lisia, Demostene) il verbo *logopoieo* indica una composizione di discorsi ma anche l’invenzione di false informazioni: Liddell-Scott-Jones 1968, s.v., pp. 1056-1057.

119 Diodoro Siculo 19.45.2-4; Polibio 5.88.8.

ellenistica: un'iscrizione datata al I sec. d.C.¹²⁰ fa riferimento alla ricostruzione del *deigma* di Atene voluta già da Pompeo dopo le distruzioni della spedizione sillana. Un secolo dopo, la formula conclusiva di una lettera ufficiale dell'imperatore Adriano dispone la trascrizione e esposizione della missiva nel Pireo, davanti al *deigma* (*pro tou deigmatos*) che sembra quindi un edificio specifico del porto ateniese¹²¹.

Ci si può tuttavia chiedere, senza potere qui approfondire la questione, se una tale monumentalità abbia caratterizzato il luogo sin dall'epoca arcaica o se la parola non designasse in origine semplicemente l'area del porto in cui si svolgeva la presentazione dei campioni delle merci, oggetto di contrattazioni e vendite. Questa interpretazione sembra a mio avviso suggerita da qualche passaggio degli oratori ateniesi. Alla metà del IV sec. a.C., il *Lessico dei dieci Oratori* di Arpocrasione, considera il *deigma* come una parte dell'emporio stesso: “*Deigma*, principalmente ciò che si mostra di ciascuno dei prodotti in vendita, così come luogo dello stesso nome nell'emporio di Atene dove si portavano i campioni. *Era in effetti abituale ad Atene designare i luoghi sulla base del loro contenuto*. Demostene su *Le spese della trierarchia* e Lisia”¹²². Come si può osservare, la definizione fa riferimento a un luogo generico, caratterizzato dall'attività che vi si svolge, piuttosto che a un edificio specifico. Tale impressione è confermata da un passaggio della *Vita di Demostene* di Plutarco, che attribuisce all'oratore questo discorso rivolto agli Ateniesi: “Come vediamo che i mercanti, quando portano in giro in un piccolo contenitore un campione della loro mercanzia (*ótan en trubliōi deigma periphērōsi*), con pochi granelli vendono grandi quantità di merci, così voi non vi accorgete che state consegnando, insieme con noi, tutti voi stessi”¹²³. Questa frase sembra sottintendere che il *deigma* poteva anche essere un luogo di incontro, forse solo un semplice portico o riparo di altra natura, che non richiedeva a priori nessuna installazione particolare, in cui i campioni delle merci potevano essere presentati in un recipiente che circolava di mano in mano e pubblicizzati grazie alla capacità di persuasione dei mercanti. In questa prospettiva, è quindi l'atto che crea lo spazio. Si potrà certo obiettare che il discorso attribuito da Plutarco a Demostene è puramente retorico e in quanto tale frutto di una finzione narrativa. Pur con queste dovute cautele, non può tuttavia sfuggire la precisione della descrizione, provata anche dal nome del vaso impiegato per presentare i campioni: il termine *trublion* appartiene difatti a un lessico tecnico preciso, in cui spesso designa un'unità di misura utilizzata, nei trattati medici in particolare, per indicare gli ingredienti, la composizione e la proporzione dei farmaci¹²⁴.

▣ La moltiplicazione degli spazi: i porti doppi

Spazi multipli a causa della loro ripartizione interna che corrisponde spesso, come si è detto, a diverse funzionalità, i porti sono talvolta anche luoghi doppi, “Doppelten” o “Doppelhäfen” secondo la tipologia proposta dal Lehmann Hartleben ormai un secolo fa¹²⁵, che sottolinea la duplicazione possibile degli spazi portuali appartenenti alla stessa città, accomunati da alcune singolarità e tratti specifici. Lo studio recente di Chiara M. Mauro (2019) pur sottolineando il carattere problematico della definizione per ragioni essenzialmente legate alla cronologia d'uso dei luoghi¹²⁶, elenca una serie di casi in cui spazi attrezzati o punti di attracco posti

120 Bresson 2008, 102: *IG II², 1035, I, 47: apo tous deigmatos*.

121 *IG II², 1103 en Peirai stēsate pro tou deigmatos*. Sul *deigma* del Pireo, cf. anche Garland 1987, 86, 154.

122 Traduzione personale; corsivo mio. Su questo passaggio si veda anche Bresson 2008, 102.

123 Plutarco, *Vita di Demostene*, 23.6 (trad. Pecorella Longo 1995, 259).

124 Villard-Blondé 1991, 202-231; le studiose propongono di identificare il *trublion* con una forma di coppetta attestata nella ceramica attica a vernice nera, (alta circa 7,5 cm e di un diametro di 16 cm. circa).

125 Lehmann-Hartleben 1923, 58-65.

126 Mauro 2019, 29: “identification of ‘double harbours’ can be problematic, since it is not easy to state with absolute certainty when both sides of a head land were used as anchorage or landing areas”.

su entrambi i lati di un promontorio sono stati utilizzati in parallelo, come Ermione ed Epidauro in Argolide, Pagasai in Tessaglia, Mirina sull'isola di Lemno e Metimna a Lesbo¹²⁷. L'identificazione della città con un duplice spazio portuale diventa esemplare nel caso di Corinto, prototipo di una configurazione costiera duplice e complementare al tempo stesso. Ma al di là di questo celebre esempio, la classifica del Lehmann Hartleben mostra l'ampia diffusione, nella Grecia arcaica e classica, di una tipologia urbana e costiera al tempo stesso, a cui spesso si aggiunge un'altra definizione di controversa interpretazione, presente nelle fonti antiche a partire, come abbiamo visto, dallo Pseudo Scilace¹²⁸, che è quella del *limēn kleistos*, alla lettera un porto "chiuso" o "che si può chiudere". In effetti, quando una città possiede due o più porti, uno di essi è spesso definito *kleistos*. Il senso da dare a questo termine è stato oggetto di analisi recenti le cui conclusioni si possono così riassumere: non necessariamente incluso nella cinta muraria della città, secondo l'interpretazione corrente, il porto "chiuso" è essenzialmente un luogo il cui accesso è ristretto per cause naturali (promontori, lingue di terra) o, più raramente controllato da uno sbarramento artificiale (la chiusura del porto, κλειῖθρα, è attestata a partire dall'età ellenistica)¹²⁹. In ogni caso, tale configurazione ha conosciuto evoluzioni importanti; così la nozione di porto militare che vi è spesso associata può essere accettata per l'età romana o a partire dalla fine del IV secolo a.C., ma non sembra appropriata o comunque non esclusiva per le precedenti fasi storiche¹³⁰. Fatte queste premesse, possiamo esaminare alcuni casi di porti doppi evocati dal Lehman Hartleben, anche alla luce delle recenti acquisizioni dell'archeologia.

Lo Pseudo Scilace definisce Samo come un'isola che possiede una città e un porto chiuso, *kleistos*¹³¹. Il Lehman Hartleben ipotizzava la relazione dei due porti dell'isola con la muraglia arcaica fatta costruire da Policrate; accanto al molo principale che corre da nord a sud si trovava un altro più ridotto che dovrebbe essergli tuttavia contemporaneo¹³², anche se tale relazione è stata messa in dubbio dagli studi più recenti, che situano il porto arcaico al di fuori dal circuito murario¹³³. Sappiamo da Erodoto che il molo policrateo, la cui lunghezza superava i due stadi, era oggetto di grande ammirazione¹³⁴. Di tale struttura restano in località Pythagorio alcuni blocchi reimpiegati nella costruzione moderna risalente al XIX secolo; la posizione favorevole, protetta dal vento meridionale, permetteva l'attracco di navi da guerra, che dovevano in precedenza attraccare a Ghlyfadha, ad ovest della città, dove sono stati ritrovati resti di anfore e alcuni punti di attracco per le barche che potrebbero risalire alla fine del VI sec. a.C.¹³⁵. È interessante la relazione con le mura della città, probabilmente contemporanee al porto, che avevano presumibilmente una lunghezza di 6,4 km e che si conservano in alcuni punti per diversi metri di altezza¹³⁶. Stando alla testimonianza erodotea le mura, in qualche punto una vera e propria fortezza eretta di fronte al mare, esistevano al momento dell'assedio spartiate all'isola nel 524 a.C.¹³⁷ Samo appresenterebbe così uno dei più antichi esempi noti dell'adattamento tra linea costiera, approdi e circuito murario¹³⁸.

127 Mauro 2019, 29. Più in generale sulla questione, *ibid.*, 28-30.

128 Sul *limen kleistos* nello Ps. Scilace: Mauro & Gambash 2020.

129 Mauro & Gambash 2020, 79: 'The analysis of the 14 cases mentioned by Ps. Skylax as λιμένες κλειστοί seems to reveal a narrow entrance as a common feature.'. Uno dei casi presi in considerazione è proprio quello del "porto chiuso" di Corcira (*ibid.*, p.80) che viene identificato qui con il porto di Alkinoos.

130 Mauro & Gambash 2020, 73-76; Mauro 2024, 507-508.

131 Ps.-Scilace, 98.3; Shipley 2011, 42.

132 Lehmann-Hartleben 1923, 56-58.

133 Simossi 1998, 592-595.

134 Erodoto 3.60. La profondità arrivava a 20 orge. Shipley 2011, 168, sottolinea che il molo di Erodoto è da identificare con il porto "kleistos" dello Pseudo-Scilace (98.3).

135 Shipley 1987, 76-77.

136 Shipley 1987, 77, che sottolinea anche l'esistenza di una torre probabilmente legata al circuito murario arcaico (*ibid.*, tav. 12).

137 Erodoto 3.54.

138 Come rilevato da Lehmann-Hartleben 1923, 56-58.

Tralasciando altri casi più incerti come quello di Nasso, la situazione di Taso è ben documentata dall'epigrafia, dai testi e dalle indagini topografiche condotte dalle successive missioni francesi¹³⁹. Il Periplo dello Pseudo Scilace attribuisce a Taso due porti, di cui uno *kleistos*¹⁴⁰. Se la ricostruzione esatta di questo porto chiuso resta da definire, diversi resti appartenenti all'impianto portuale sono stati effettivamente messi in luce, come dimostra ancora nel 2003 il rinvenimento di una torre in seguito a lavori di bonifica del sito. Si intuisce così una struttura delimitata da un molo a gomito e dotata di diverse torri (complessivamente almeno tre); l'inserimento nel percorso murario ne permette una datazione agli inizi del V sec. a.C.¹⁴¹ Integrato nella muraglia e grazie ad essa distinto dallo spazio urbano¹⁴², questo primo porto possedeva delle cale per ospitare navi militari, ancora visibili nel fondo marino. Un'iscrizione della prima età ellenistica, probabilmente della seconda metà del IV sec. a.C., indica due approdi diversi, per battelli di diverso tonnellaggio¹⁴³; tuttavia, come è stato rilevato nella recente edizione del testo¹⁴⁴, la contiguità dei luoghi menzionati nel decreto fa pensare a una ripartizione interna allo stesso porto, probabilmente in questo caso quello commerciale situato presso l'agora, a cui si accedeva dalla cosiddetta Porta obliqua e che doveva ospitare anche l'emporio cittadino¹⁴⁵. I resti archeologici confermano l'esistenza di un porto fortificato dietro l'agora e uno più aperto – benchè delimitato da un molo – presso la porta di Ermes¹⁴⁶. Queste osservazioni concordano con la notizia di Erodoto secondo cui, grazie ai proventi delle miniere, Samo possedeva una flotta consistente ed era protetta da una possente muraglia al momento dell'attacco di Istieo di Mileto, nel 491 a.C.¹⁴⁷. Alla fine del IV secolo a.C., la distruzione del muro di separazione con la città potrebbe far supporre un cambiamento di destinazione della struttura, anche se gli scambi commerciali dovevano probabilmente avere luogo ai due lati del porto chiuso e all'esterno delle mura di cinta¹⁴⁸.

Vi è poi il caso dei doppi porti costruiti da una parte all'altra di un capo, che presentavano il grande vantaggio di offrire riparo costante dal vento, come fu probabilmente il caso di Cizico¹⁴⁹. Anche in questo caso i porti sono spesso integrati nel circuito murario, come dimostrano diversi esempi di età arcaica, talora legati a precise circostanze storiche¹⁵⁰. I due porti – di cui uno *kleistos* – che lo Pseudo Scilace situa a Paro¹⁵¹, risalirebbero ad epoca anteriore alle guerre persiane, quando la città fu privata delle mura¹⁵². Anche a Priene, stando alla testimonianza dello Pseudo Scilace che aveva conoscenza diretta dei luoghi, vi erano due porti di cui uno

139 Grandjean & Marc 1996, in particolare p. 77; Grandjean 2011. Su Taso, cf. già Lehmann-Hartleben 1923, 59, attribuiva un secondo molo già all'età arcaica.

140 Ps.-Scilace, 67.1.

141 Grandjean 2011, 321-325; sulla costruzione dei moli (A-B-C e F-G-H) contemporaneamente al *diateichisma* all'inizio del V sec. a.C., *ibid.*, 337.

142 Si veda ora anche Baika 2013a, 544: "the harbour fortifications was an extension of the city wall".

143 IG XII, Suppl. 348.

144 Hamon 2019, 82-88, con la precedente bibliografia. Come nota giustamente lo studioso (p.87) il divieto di oltrepassare i limiti tra i due bacini si comprende unicamente nel caso in cui un tale sconfinamento fosse stato possibile, all'interno quindi della stessa struttura portuale.

145 Hamon 2019, 87: l'iscrizione, certamente prospiciente il fronte marittimo, è stata ritrovata in reimpiego nella torre medievale situata all'entrata del porto commerciale.

146 Grandjean & Marc 1996, in particolare p. 77.

147 Erodoto 6.46.

148 Secondo l'ipotesi di Grandjean & Marc 1996, 77.

149 Lehmann-Hartleben 1923, 65. Sui porti che costeggiano un promontorio, Mauro 2019, 30.

150 Lehmann-Hartleben 1923, 59-60.

151 Ps.-Scilace, 58.1 (Shipley 2021, 34-35; 67; commento a p. 133).

152 Lehmann-Hartleben 1923, 61-62.

*kleistós*¹⁵³; secondo il Lehmann Hartleben, questo porto, incluso nella cerchia muraria, risalirebbe ad epoca anteriore alla rivolta ionica¹⁵⁴. Tuttavia tale collocazione è messa in discussione dalle ricerche archeologiche recenti: i due porti si troverebbero ad ovest del sito archeologico, al di fuori della cerchia muraria dell'abitato, ricostruito alla metà del IV secolo a.C.¹⁵⁵. Siracusa aveva, secondo lo Pseudo Scilace, due porti¹⁵⁶, i cui resti sono stati ritrovati da un lato e dall'altro della lingua di terra artificiale che unì l'isola di Ortigia alla terraferma; uno dei due complessi, situato nell'area dell'attuale via Veneto, potrebbe risalire già alla seconda metà del VI secolo, l'altro – nei pressi dell'odierna via Diaz – è datato in via di ipotesi all'inizio del IV sec. a.C.¹⁵⁷

Questa rapida e certo non esaustiva rassegna permette di sottolineare il legame stretto che si configura tra porto e città in età arcaica, cioè all'epoca, per eccellenza, della definizione delle strutture e degli spazi urbani, quando il porto viene per così dire incastonato nel sistema di delimitazione e di difesa degli spazi cittadini. Un'altra osservazione concerne la frequenza di questa configurazione negli spazi insulari, ben rappresentati tra gli esempi citati dal Lehmann Hartleben. Il caso di Egina presenta diversi punti di contatto con le situazioni appena considerate. In effetti, stando alla descrizione dello Pseudo-Scilace, l'isola possedeva due porti¹⁵⁸; Pausania conferma la notizia e aggiunge che l'uno dei due è un porto “nascosto” (*krupton*) e si trova a prossimità di un teatro, mentre l'altro, più frequentato, era vicino ad un tempio di Afrodite¹⁵⁹. A partire dalla ricostruzione proposta dal Welter del 1938, il porto “nascosto” è stato identificato con la baia più settentrionale, situata effettivamente a sud del complesso della collina di Colonna, del tempio di Apollo e del teatro; si tratterebbe di un porto militare contemporaneo alle mura, datate dal Welter agli anni precedenti la seconda guerra persiana¹⁶⁰, mentre il porto commerciale si troverebbe a sud dell'isola. Secondo i calcoli del Welter, nel porto militare vi sarebbe stato spazio per una sessantina di attracchi, ciascuno di 6 metri di larghezza, ciò che sarebbe compatibile con i calcoli avanzati per la demografia dell'isola¹⁶¹. Tale ricostruzione e cronologia sono state sostanzialmente seguite nelle pubblicazioni successive – da Mario Torelli (1986)¹⁶² a H. Walter (1993)¹⁶³ a H. Gerding (2013) – e confermate anche dagli studi geomorfologici di P. Knoblauch (1972) che hanno evidenziato le variazioni considerevoli del livello del mare dall'antichità ad oggi¹⁶⁴. Non è tuttavia da trascurare la possibilità, prospettata da altri studiosi, che anche il porto “nascosto” potesse avere anche funzione commerciale in quanto più riparato da eventuali attacchi, soprattutto se si considera che il testo del Periegeta insiste sulla difficoltà di attraccare a Egina, voluta dal mitico fondatore Eaco per mettere l'isola al riparo degli attacchi dei pirati. In considerazione di ciò, T. J. Figueira suppone che non vi fosse una differenziazione funzionale dei porti antecedente alla ricostruzione del porto militare intorno al 480 a.C., in ogni caso dopo il fallimento della rivolta del 490 che aveva aperto la strada agli Ateniesi: solo dopo questo episodio il porto militare sarebbe stato ricostruito e interdetto al commercio, mentre al tempo stesso un porto commerciale

153 Ps.-Scilace, 98, 4; Shipley 2011, 42, 74.

154 Lehmann-Hartleben 1923, 62-63.

155 Mauro & Gambash 2020, 70.

156 Ps.-Scilace, 13, 3; Shipley 2011, 25; 56.

157 Per una sintesi recente: Gerding 2013b, in particolare p. 536-539.

158 Ps.-Scilace, 53; Shipley 2011, 66 e 130, che situa uno dei due porti presso il tempio di Atena Aphaia.

159 Pausania 2.29.10.

160 Welter 1938, 38-41, sostanzialmente ripreso da Gerding 2013a, 285.

161 Welter 1938, 39, pensa ad una flotta di 60 triremi.

162 Musti & Torelli 1986, 309-310.

163 Walter 1993, 54-55; 58; ricostruzione a p. 55, tav. 48; un terzo porto, più settentrionale, resta sconosciuto a Pausania.

164 Knoblauch 1972, osserva che le rive dell'isola sono sottoposte ad un duplice fenomeno di accumulo di detriti costieri e di innalzamento del livello del mare.

veniva costruito a sud¹⁶⁵. Un progetto di ricerca in corso, promosso dall'Ecole Française d'Athènes, intende appunto far luce su questi interrogativi¹⁶⁶.

In conclusione, la duplicazione dei porti, spesso legata ad un più ampio progetto urbano che prevede la costruzione contemporanea delle strutture portuali e della cinta muraria, offre la funzionalità diversificata degli spazi, militari e civili, e al tempo stesso l'opportunità di un riparo costante dai venti, permettendo così la frequentazione o la permanenza in ogni stagione¹⁶⁷. In maniera significativa, tale preoccupazione traspare dall'aggettivo *χειμερινόν*, 'adatto all'inverno' con il quale lo Pseudo Scilace designa i porti ciprioti di Salamina e di Soli¹⁶⁸. Se i porti doppi possono costituire una configurazione vantaggiosa per la comunità poliade, tale moltiplicazione degli spazi può talora tuttavia assurgere a simbolo delle fratture interne al corpo civico e sociale, come dimostra il caso di Corcira.

α IL TERRITORIO DIVISO: I PORTI E LA STASIS DI CORCIRA

Se c'è una situazione storica in cui la duplicità dei porti appare come la traduzione concreta delle lacerazioni interne alla città, questo è il caso della celebre *stasis* di Corcira del 427-425 a.C., che nel racconto tucidideo assurge a paradigma stesso del conflitto civile, a "*stasis* model"¹⁶⁹, non a caso il primo a cui lo storico ateniese abbia consacrato una analisi approfondita¹⁷⁰.

La presenza a Corcira di due porti (*ekaterthe póleōs*) è un elemento che appare già nella descrizione omerica di Scheria¹⁷¹, che rappresenta per molti versi l'*Ideal-typ* della città fondata di età geometrica. In questo caso la duplicità degli approdi è uno degli aspetti visivi dell'isola, in una prospettiva anch'essa completamente "marittima". Per lo Pseudo Scilace, i porti di Corcira sono addirittura tre, situati presso la città (*kata ten polin*); uno di essi è definito *kleistós* (chiuso)¹⁷². Se il loro nome non viene dato dal periplo, siamo comunque in un contesto – la descrizione dei popoli illirici – in cui è ben presente la tradizione della fondazione da parte di Illo, figlio di Eracle; come vedremo in seguito, tale reminiscenza della discendenza eroica ritorna nella tradizione tucididea¹⁷³.

E' interessante quindi notare come la duplicità dello spazio portuale, con le sue possibilità vitali di accesso al mare, sembri riflettere in maniera concreta la divisione della città in occasione della *stasis* del 427-425 a.C.,

165 Figueira 1986, 190-191.

166 Il programma *Aegina Harbour Project*, in corso, co-diretto da K. Baika, J.-C. Sourisseau et P. Kalamara, si propone di studiare le strutture commerciali e militari dell'isola grazie a prospezioni sottomarine e all'elaborazione di una specifica cartografia digitale (WebSIG).

167 Lehmann-Hartleben 1923, 60.

168 Ps.-Scilace, 103; Shipley 2011, 44 (Salamina); Ps.-Scilace, 103; Shipley 2011, 44 (Soli). Sulle caratteristiche stagionali dei porti, in particolare dei "porti chiusi": Mauro & Gambash 2020, 77.

169 Price 2001, 13: "Thucydides understood *stasis* to be a phenomenon which would recur in substantially the same form in other time and places, so long as human nature remained the same". Più generalmente, sugli effetti sociali della *stasis*, e sul sovvertimento dei valori, comparabile a quello che si verifica durante un'epidemia, cf. ancora Price 2001, 14-22.

170 Tucide 3.82, 1: a partire da Corcira, il modello della *stasis* si diffonde nell'insieme del mondo greco.

171 *Od.*, 6.262-263: "un muro la cinge, alto e bello ai lati della città s'apre un porto, ma stretta è l'entrata".

172 Ps.-Scilace, 29 (Shipley 2011, 29). Sulla difficile collocazione di questo terzo porto, con una sola ipotetica identificazione con il bacino detto Arion: Mauro & Gambash 2020, 64.

173 Ps.-Scilace, 22.1-2 (Shipley 2011, 27), sulla discendenza dei luoghi illirici da Eracle attraverso il figlio Illo; il porto è menzionato da Tucide 3.72.3. Più in generale sulle attestazioni del culto e della leggenda di Eracle in Adriatico: D'Ercole 2022.

alimentata e appoggiata dai due belligeranti, Atene e Sparta¹⁷⁴. Le indicazioni topografiche sono fornite in questo caso con precisione dallo storico ateniese, a conferma della loro importanza. Se gli spazi sacri appaiono a diverse riprese, come punti di riferimento o come teatro di tragici episodi, quali il massacro dei supplici rifugiatisi nell'*Heraion*¹⁷⁵, è il caso di insistere qui sul ruolo dei porti in quanto supporto materiale e simbolico della molteplicità e conflittualità sociale e territoriale della *polis*. Come afferma Tucidide (3.72.3), il *demos*, saldamente insediato sull'acropoli, occupava al tempo stesso il porto detto Illaico, nome significativo per i suoi legami con l'ascendenza eroica dall'eroe eponimo Illo. In effetti, all'arrivo degli ambasciatori lacedemoni trasportati nella trireme corinzia, le élites corcirese attaccarono con successo il *demos* i cui membri, durante la notte, avevano trovato rifugio sull'acropoli e sulle parti alte della città, occupando anche il porto Illaico. Lo stesso porto ritorna peraltro in un passaggio successivo, quando i Corcirese costringono le navi su cui hanno fatto salire i Messeni "a fare il giro entrando nel porto Illaico"¹⁷⁶.

La fazione aristocratica si apposta invece intorno all'agora e tiene l'altro porto: "I loro nemici occuparono l'agorà, dove la maggior parte di essi abitava, e il porto che dava sulla piazza e guardava verso il continente"¹⁷⁷. Il nome di questo secondo approdo non è dato da Tucidide ma uno scolio a Dionigi Periegeta informa che esso portava il nome del mitico re Alcino¹⁷⁸.

Dove situare i luoghi del racconto tucidideo? Se la topografia di Corcira permane tuttora parzialmente incerta¹⁷⁹, un relativo consenso si riscontra sull'identificazione dei porti. Secondo il Donini, il porto Illaico sarebbe da collocare "tra l'acropoli e l'estremità settentrionale della costa orientale, che poi volge bruscamente ad angolo retto verso ovest, oppure sulla stessa costa settentrionale"¹⁸⁰. L'altro porto, occupato dagli aristocratici, doveva essere invece sulla costa orientale, a sud dell'acropoli¹⁸¹. In effetti, secondo l'opinione più diffusa, il porto Illaico andrebbe situato nella baia che corrisponde oggi al lago Chalikiopoulo, a sud-ovest dell'isola e a sud della penisola di Palaionpolis; si tratterebbe in realtà di una baia naturalmente protetta, con un'entrata stretta che poteva essere facilmente chiusa¹⁸². Il porto della fazione avversa sarebbe da identificare con la baia settentrionale tra la baia di Garitsa e il promontorio Anemomylos; si tratta di un bacino naturale estremamente protetto, il prototipo stesso della "closable bay" che sarebbe il censo del porto *kleistos*¹⁸³. W. Gomme ha proposto invece una diversa identificazione, secondo cui l'acropoli corrisponderebbe alla Fortezza Vecchia, le parti alte della città alla cosiddetta Fortezza Nuova, e il porto Illaico sarebbe da identificare con il porto attuale, la stretta baia situata immediatamente a nord della Fortezza Vecchia. L'altro porto, adiacente all'agora e provvisto del *neōrion*, sarebbe da situare nella Baia di Kastrades. Le parti alte occupate dai democratici corrisponderebbero alla Fortezza Nuova (Fort Abraham) e l'isola da cui vengono tratti i prigionieri e portati all'*Heraion* sarebbe l'isola Vido, mentre l'*Heraion* si troverebbe a nord o a est della fortezza Vecchia, forse in corrispondenza di H(agios) Nikólaos¹⁸⁴. Al di là delle divergenze nella ricostruzione dei luoghi, dovute anche all'evoluzione della morfologia costiera, appare certa la drammatica divisione della città che si traduce nella lacerazione degli spazi, confermata dalla descrizione dell'incendio appiccato dagli oligarchi che pur di frenare l'avanzata degli avversari

174 Su questo episodio significativo della guerra peloponnesiaca si veda ora l'analisi di Psoma 2022, 191-215, con il dettaglio dei successivi eventi e fasi del conflitto intermo.

175 Tucidide 3.81.2-3.

176 Tucidide 3.81.2; si vedano la traduzione e commento di Donini 1982, 528-530.

177 Tucidide 3.72.3.

178 *Schol.* Dion. Per. 492.

179 Donini 1982, 531, nota 72, 1: "sembra che l'acropoli fosse la piccola penisola (ora isola) a est della parte principale della città; le "parti alte" sarebbero le alture di questa.

180 Donini 1982, 530, nota 2.

181 Donini 1982, 530, nota 3.

182 Baika 2013b, 320-321; Psoma 2022, 202, nota 84.

183 Smith 1965, 131, note 2-3. Psoma 2022, 202, nota 84; Baika 2013b, 321, sulla configurazione del porto di Alcino.

184 Gomme 1979, 370-371.

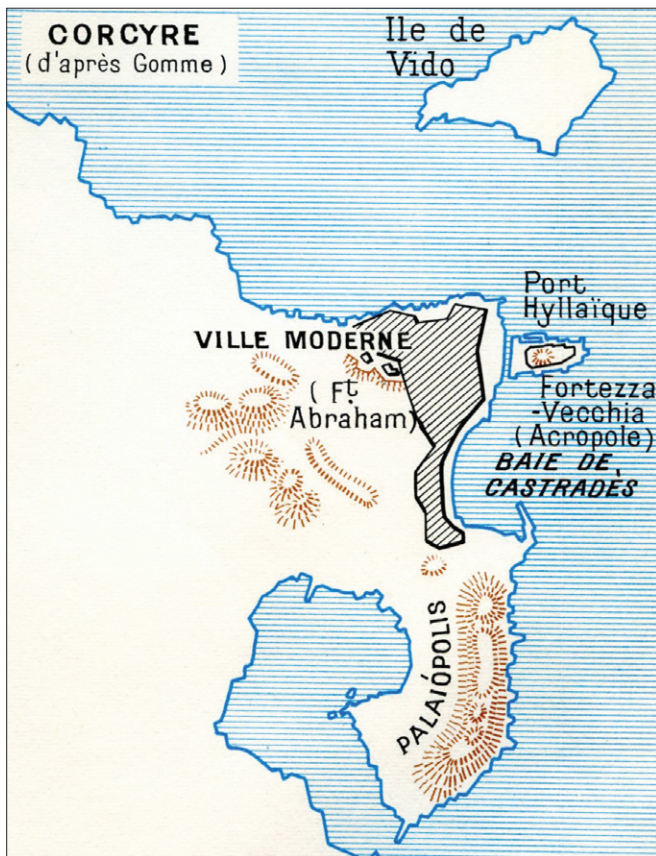


Fig. 3. Ricostruzione dei porti di Corcira, secondo Gomme 1987.

e di impedire loro il possesso dell'arsenale, non esitano ad appiccare il fuoco alle case circostanti l'agora, distruggendo le loro stesse proprietà e mercanzie e rischiando perfino la distruzione della città¹⁸⁵.

Questa lotta civile, che non arretra neanche di fronte al pericolo della distruzione totale, è quindi un evento paradigmatico per diversi motivi. Si tratta innanzitutto di uno dei primi episodi di lotta fratricida, che introduce nella città la divisione e gli inganni, sconvolgendo "il significato abituale delle parole in rapporto ai fatti secondo il modo in cui ritenevano d'interpretarle"¹⁸⁶. La guerra che lacerava Corcira diventa così un pericoloso antecedente che sarà seguito e persino superato in seguito. Ma non basta; come è stato ben messo in valore da alcune letture recenti, questa guerra comporta un vero capovolgimento dei ruoli sociali, delle divisioni, delle alleanze e delle regole¹⁸⁷. In maniera inaudita, gli schiavi vengono arruolati dalle due fazioni, dietro promessa della libertà e combattono accanto ai cittadini: "la maggioranza dei servi si schierò come alleata del popolo, mentre in aiuto dei loro avversari

vennero dal continente ottocento mercenari"¹⁸⁸. Gli schiavi erano senza dubbio numerosi a Corcira, come ne danno testimonianza sia Tucidide che Senofonte: basti pensare che sui 1000 prigionieri catturati dai Corinzi nella battaglia delle Sibota nel 413, ben 800 erano schiavi¹⁸⁹. Ma ancora un altro avvenimento scuote la città: le donne del *demos*, che aveva riportato una battaglia, si schierano attivamente con i loro uomini. Come scrive lo storico ateniese, "le donne collaboravano (*xunepelábonto*) coraggiosamente con loro scagliando tegole dalle case e affrontando il tumulto contrariamente alla loro natura (*parà phusin*)"¹⁹⁰. La circostanza eccezionale della partecipazione di donne e schiavi, che anche in questo caso combattono lanciando tegole, è rilevata da Tucidide solo in un'altra occasione, quando nel 431 i Plateesi avevano voluto respingere l'assalto dei Tebani sferrato in piena notte¹⁹¹. La partecipazione femminile rinforza così l'impressione del capovolgimento di ogni ruolo, proprio alla lotta civile: "la *stasis* annulla le regole del confronto politico, vanifica le differenze di ruolo, invalida le norme dello scontro oplitico che presuppone una posizione frontale, non esigibile, tuttavia, da esseri alieni per natura dal confronto armato"¹⁹². Come giustamente sottolineato da Jonathan Price, questo

185 Tucidide 3.74.2 (trad. Donini 1982, 531).

186 Tucidide 3.82.1-4.

187 Price 2001; Intrieri 2002, 96. Sulla *stasis* corcirese del 427 e su quella del 411, Intrieri 2015, in particolare p. 57-59.

188 Tucidide 3.72.1; Donini 1982, 530-531.

189 Sul numero degli schiavi a Corcira: Xen., *Hell.*, 6.2.6, *passim*; Intrieri 2002, 98. Sulla battaglia delle isole Sibota, Thuc. 1.5.1.

190 Tucidide 3.74 3.1; Donini 1982, 530-531.

191 Intrieri 2002, 102.

192 Intrieri 2002, 101.

capovolgimento radicale – politico, sociale, religioso, etico – differenzia la *stasis* dalla guerra, che ha invece spesso il risultato contrario, quello di rinforzare le istituzioni¹⁹³. Il possesso dei porti è evidentemente una tappa significativa delle strategie di controllo dell'avversario e la duplicazione degli spazi diventa in questo caso un elemento importante della divisione del corpo civico e sociale.

In conclusione, questo contributo ha voluto evidenziare come la nozione di territorio multiplo sia adeguata a comprendere le caratteristiche e il funzionamento degli spazi portuali già in età arcaica e classica, tanto per le diverse categorie dei porti, tanto per le ripartizioni interne, quanto per le relazioni complesse che sussistono con la comunità politica da cui il porto dipende. Se nel corso del VI o all'inizio del V secolo a.C., il porto comincia a essere incastonato nelle mura cittadine (Taso, Siracusa), nel V secolo gli spazi e le comunità portuali entrano spesso direttamente nelle vicende drammatiche della guerra e del conflitto interno, come illustrato dal caso di Corcira. Nasce forse allora, e si sviluppa nel corso del IV secolo a.C. la visione del porto come luogo difficile da governare e quasi opposto al centro della *polis*, che è stato sottolineato nel caso del Pireo e che porta a teorizzare la distanza dal mare come una misura necessaria per il buon governo della polis. Ma si tratterà di visioni utopistiche più che di sviluppi storici concreti. I porti, con la loro dinamica e vivacità, continueranno a segnare l'aspetto e i caratteri del Mediterraneo.

Bibliografia

- Baika, K. (2013a): "Thasos", in: Blackman & Rankov 2013, 542-554.
- Baika, K. (2013b): "Corcyra (Corfu)", in: Blackman & Rankov 2013, 319-334.
- Bechtel, F. (1921): *Die griechischen Dialekte. I. Der lesbische, thessalische, böotische, arkadische und kyprische Dialekt*, Berlin.
- Behr, C. A. (1981): *Aelius Aristide. The Complete Works. II. Orations XVII-LIII*, Leiden.
- Belfiore, S. (2004): *Il periplo del Mare Eritreo di Anonimo del I sec.d.C. e altri testi sul commercio tra Roma e l'Oriente attraverso l'Oceano Indiano e la via della Seta*, Roma.
- Bianchetti, S. (2013): "Peripli e periegesi: strumenti indispensabili a 'disegnare il mondo?'" in: Raviola, F., Bassani, M., Debiasi, A. e Pastorio, E., *L'indagine e la rima. Scritti per Lorenzo Braccisi*, Roma, 221-239.
- Bianco, E. (2011): "Le parole della *thalassokratia* nello Pseudo-Senofonte", in: Bearzot, C., Landucci, F., Prandi, L., ed., *L'Athenaion politeia rivisitata. Il punto su Pseudo-Senofonte*, Milano, 99-122.
- Blackman, D. e Rankov, B., ed. (2013): *Shipshefts of the Ancient Mediterranean*, Cambridge.
- Bresson, A. (2008): *L'économie de la Grèce des cités, II. Les espaces de l'échange*, Parigi.
- Bresson, A. e Rouillard, P., dir. (1993): *L'emporion*, Parigi.
- Bruhns, H. (1988): "Ville et État chez Max Weber", *Les Annales de la recherche urbaine*, 38, *Villes et États*, 3-12.
- Canfora, L. (1982): *Anonimo ateniese. La democrazia come violenza*, Palermo.
- Carrara, A. (2014): "Tax and Trade in Ancient Greece: About the *Ellimenion* and the Harbour Duties", *REA*, 116, 2, 441-464.

193 Price 2001, 71.

- Carusi, C. (2005): “Nuova edizione della *homologia* fra Trezene e Arsinoe (IG IV, 752, IG IV 2 76+77)”, *Studi ellenistici* 16, 79-139.
- Chantraine, P. (1974): *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*. Tome III, Α-Π, Parigi.
- Chantraine, P. (2009): *Dictionnaire étymologique de la langue grecque; Histoire des mots*, (1 edizione 1968-1980) Parigi.
- Chevillot, P. e Morhange, C. (2024): “Le contexte environnemental de Marseille : mobilité relative du niveau marin et impact des sociétés sur l’environnement littoral”, in: Mellinand et al. 2024, 27-34.
- Cordano, F. (1992): *Antichi viaggi per mare. Peripli greci e fenici*, Pordenone.
- Cordano, F. (1997): “L’esplorazione geografica”, in: Settis, S., dir., *Storia dei Greci*. III. *Trasformazioni*, Torino, 293-308.
- D’Ercole, M. C. (2002): Importuosa Italiae litora. *Paysage et échanges dans l’Adriatique méridionale archaïque*, Études du Centre Jean Bérard, n.VI, Naples, Centre Jean Bérard, [URL] <http://books.openedition.org/pcjb/522>
- D’Ercole, M. C. (2012): *Histoires méditerranéennes. Aspects de la colonisation grecque en Occident et dans la Mer noire (VIII^e-IV^e siècles av. J.-C.)*, Arles.
- D’Ercole, M. C. (2022): “Le mythe d’Héraclès en Adriatique : un bilan”, in: Bertrand, A., Botte, E., ed., *Dalmatia and the Ancient Mediterranean: 50 years after John Wilkes’ Dalmatia*, École Française de Rome, 25-26 novembre 2019, *Mélanges de l’École Française de Rome- Antiquité*, 134-1, [URL] <http://journals.openedition.org/mefra/12625>
- D’Ercole, M.C. (2023): “Savoir vendre. Les pratiques de la vente en Grèce classique, entre visibilité, esthétique et performance”, *Dialogues d’Histoire Ancienne* 27, 149-166.
- Donini, G. (1982): *Le Storie di Tucidide*. Vol. I., Torino.
- Ellinger, P. (2009): *Artémis, déesse de tous les dangers*, Parigi.
- Fenet, A. (2016): *Les dieux olympiens et la mer. Espaces et pratiques cultuelles*, Collection de l’École Française de Rome 509, Roma.
- Figueira, T.J. (1986): *Aegina. Society and Politics*, New Hampshire.
- Fisher, N. (2015): ‘Aristocratic’ values and practices in ancient Greece: Aegina, athletes and coaches in Pindar”, in: Fisher, N. e van Wees, H., dir., *‘Aristocracy’ in Antiquity. Redefining Greek and Roman Elites*, Swansea, 227-257.
- Gailledrat, E., Dietler, M. e Plana-Mallart, R., ed. (2018): *The emporion in the ancient Western Mediterranean. Trade and colonial encounters from the Archaic to the Hellenistic Period. Mélanges en l’honneur de Pierre Rouillard*, Aix-en-Provence.
- Garland, R. (1987): *The Piraeus from the fifth to the first century B.C.*, Londres.
- Gerding, H. (2013a): “Aigina”, in: Blackman & Rankov 2013, 284-293.
- Gerding, H. (2013b): “Syracuse”, in: Blackman & Rankov 2013, 535-541.
- Grandjean, Y. (2011): *Les remparts de Thasos*, Études Thasiennes 22, Atene, École française d’Athènes.
- Gomme, A.W. (1987): *A Historical Commentary on Thucydides. The Ten Year’s War*, Oxford.
- Hamon, P. (2019): *Corpus des inscriptions de Thasos* III. *Documents publics du quatrième siècle et de l’époque hellénistique*, Atene, École Française d’Athènes.
- Hansen, M. H. (1997): “Emporion. A Study of the Use and Meaning of the Term in the Archaic and Classical Periods”, in: Nielsen, T. H., ed., *Yet More Studies in the Ancient Greek Polis*, *Historia Einzel-Schriften* 117, Stoccarda, 83-105.
- Intrieri, M. (2002): Biaios didáskalos. *Guerra e stasis a Corcira fra storia e storiografia*, Soveria Mannelli.
- Intrieri, M. (2015): “Atene, Corcira e le isole dello Ionio (415-344 a. C.)”, in: Antonetti, C., Cavallo, E., ed., *Prospettive corciresi*, Venezia, 53-117.
- Janni, P. (2016): “The sea of the Greeks and Romans”, in: S. Bianchetti, S., Cataudella, M.R. e Gehrke, H.-J., ed., *Brill’s Companion to Ancient Geography. The Inhabited World in Greek and Roman Tradition*, Leiden-Boston, 21-42.
- Knoblauch, P. (1972): “Die Hafenanlagen der Stadt Ägina”, *Archaiologikon Deltion*, vol. 27, 50-85.
- Leduc, C. (1976): *La Constitution d’Athènes attribuée à Xénophon*, Annales de l’Université de Besançon 192, Paris.

- Lehmann-Hartleben, K. (1923): *Die Antiken Hafenlagen des Mittelmeeres*, *Klio. Beiträge zur alten Geschichte*, Beiheft 14.
- Leonard, J.R. (1995): "Evidence for Roman Ports, Harbours and Anchorages in Cyprus", in: Karagheorgis, V., Michaelides, D., *Cyprus and the Sea, Proceedings of the International Symposium Nicosia 25-26 September 1993*, Nicosia, 228-245.
- Liddell, H.G., Scott, R. e Stuart Jones, H. (1968): *Greek English Lexicon, New Edition*, H. Stuart Jones and R. Mackenzie, Oxford.
- Lytle, E. (2016): "Status beyond law: ownership, access and the ancient Mediterranean", in: Bekker-Nielsen, T. e Gertwagen, R., ed., *The Inland Seas. Towards an Ecohistory of the Mediterranean and the Black Sea*, Stoccarda, 107-135.
- Malkin, I. (2011): *A Small Greek World. Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford.
- Mauro, C. M. (2019): *Archaic and Classical Harbours of the Greek World. The Aegean and Eastern Ionian contexts*, Oxford.
- Mauro, C. M. (2024): "Closed, Enclosed or Closable Harbours? An Evidence-Based Redefinition of a Controversial Greek Expression", *International Journal of Nautical Archaeology*, 53, 2, 499-514.
- Mauro, C. M. e Gambash, G. (2020): "The Earliest "Limenes Kleistoi": A Comparison between Archaeological-Geological Data and the Periplus of Pseudo-Skylax", *REA*, 122, 1, 55-84.
- Medas, S. (2008): *Lo Stadiasmo o Periplo del Mare Grande e la navigazione antica. Commento nautico al più antico testo portolanico attualmente noto*, Anejo XII, Madrid, Publicaciones Universidad Complutense de Madrid.
- Mellinand, P., Bouiron, M. e Tréziny, H., ed. (2024): *Fouilles à Marseille. Approches de la ville antique (VI^e s. av.-VII^e apr. J.-C.)*, BIAMA, Aix-en-Provence.
- Musti, D., Torelli, M. (1986): *Pausania. Guida della Grecia*. Libro II. *La Corinzia e l'Argolide*, Milano.
- Pecorella Longo, C. (1995): *Plutarco. Vite Parallele. Demostene*, Milano.
- Price, J. (2001): *Thucydides and Internal War*, Cambridge.
- Prontera, F. (1986): "Imagines Italiae. Sulle più antiche visualizzazioni e rappresentazioni geografiche dell'Italia", *Athenaeum* LXIV, III-IV, 295-320.
- Prontera, F. (1996): "Il Mediterraneo come quadro della storia greca", in: Settis, S., ed., *I Greci. Storia. Cultura, Arte, Società*, vol. II, 1, Torino, 25-45.
- Psoma, S. E. (2022): *Corcyra. A City at the Edge of two Greek Worlds*, Meletemata 83, Atene.
- Schnapp, A. (2020): *Une histoire universelle des ruines des origines aux Lumières*, Parigi.
- Shipley, G. (1987): *A History of Samos 800-188 B.C.*, Oxford.
- Shipley, G. (2011): *Pseudo-Scylax's Periplus. The circumnavigation of the Inhabited World (Text, Translation and Commentary)*, Exeter.
- Simossi, A. (1998): "Σάμος, Αρχαίο λιμάνι Σάμου (δεύτερη περίοδος ανασκαφικής έρευνας). Αρχαιολογικόν δελτίον", *Μελέτες/Χρονικά*, 48, 592-595.
- Smith, C.F. (1965): *Thucydides. History of the Peloponnesian War. II. Books II-III*, Loeb Classical Library 109, Cambridge – Massachusetts – Londra.
- Tréziny, H. (2001): *Les fortifications de Marseille dans l'Antiquité*, in: Bouiron, M. e Tréziny, H., eds., *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René, Actes du Colloque Marseille 1999, Etudes Massaliètes 7*, Aix-en-Provence, 45-57.
- Tréziny, H., (2014): "Marseille, une ville ionienne dans l'Occident grec", in: Bouffier, S. e Garcia, D., eds., *Les territoires de Marseille antique*, Arles, 9-18.
- Velissaropoulos, J. (1980): *Les nauklères grecs. Recherches sur les institutions maritimes en Grèce et dans l'Orient hellénisé*, Ginevra – Parigi.
- Villard, L. e Blondé, F. (1991): "À propos de deux vases (le trublion et l'oxybaphe): l'apport de la Collection Hippocratique", *REG*, 104, 1, 202-231.
- Viscardi, G. P. (2015): *Munichia: la dea, il mare, la polis. Configurazioni di uno spazio artemideo*, Ariccia.

Von Reden, S. (1995): "The Piraeus - A World Apart", *Greece & Rome* xlii, 1, 24-37.

Walter, H. (1993): *Ägina. Die Archäologische Geschichte einer griechischen Insel*, Monaco.

Welter, F. G. (1938): *Aigina*, Berlin.

Maria Cecilia D'Ercole
EHESS, Paris / UMR 8210 Anthropologie et
Histoire des Mondes Antiques (ANHIMA), France



PROTEZIONI LEGALI SULLA TERRA NELLE CLAUSOLE DI ACCESSO ALLA CITTADINANZA: osservazioni preliminari

Donatella Erdas

“Si è detto prima che la terra debba appartenere a coloro che detengono le armi e a coloro che hanno parte nel governo”. Con questa affermazione, nel VII libro della *Politica* Aristotele rende esplicito il legame indissolubile all'interno del sistema polis tra cittadino e proprietà agraria¹. Tale legame è presupposto, anche se raramente formalizzato, sia nella riflessione storico-politica sul concetto di appartenenza a un gruppo civico, sia nella documentazione che concerne i diritti e doveri del *polites*. Passando in rassegna alcune testimonianze relative al rapporto tra assegnazioni di terre (urbane e extraurbane) e *politeia*, si osserva come in contesti di formazione e/o di cambiamenti all'interno del gruppo civico le città mettessero frequentemente in atto forme di protezione legale sulla proprietà agraria. Tali protezioni erano finalizzate a tutelare i diritti dei cittadini – dunque gli assetti proprietari – ma anche a salvaguardare l'integrità del territorio della città.

Come è facile immaginare, la gran parte della documentazione che presenta indicazioni di questo genere è di natura epigrafica: i testi nei quali si trovano più frequentemente sono documenti di tipo ecistico, ossia atti ufficiali che sanciscono la fondazione di una nuova comunità politica o una modifica nel suo assetto civico (spesso, ma non esclusivamente, di area coloniale), ma anche giuramenti di fedeltà alla comunità poleica da parte di cittadini o di magistrati.

Le forme di protezione mirano spesso ad evitare proposte di redistribuzione agraria (γῆς ἀναδασμός), un concetto che può prefigurare situazioni anche profondamente differenti sul piano giuridico. Il fenomeno, come è noto, è stato studiato per la prima volta organicamente da David Asheri. La sua analisi ha fatto emergere tanto i casi di nuova distribuzione di tutte le terre pubbliche e/o private, quanto le distribuzioni parziali, nel quadro di una distinzione tra redistribuzioni in un contesto di spartizione primaria e di revisione totale dell'assetto agrario in seguito a un massiccio incremento di popolazione dall'esterno². Pur tenendo conto di tali distinzioni,

1 Arst. *Pol.* 7 1329b36-37: ὅτι μὲν οὖν δεῖ τὴν χώραν εἶναι τῶν ὅπλα κεκτημένων καὶ τῶν τῆς πολιτείας μετεχόντων εἶρηται πρότερον (trad. M. Faraguna <https://politeia.unimi.it/2023/11/09/aristoteles-pol-7-1329a13-19-1329b36-38-aristotele-e-il-nesso-organico-tra-proprietà-della-terra-e-condizione-di-cittadino-anni-40-e-30-del-iv-sec-a-c/>).

2 Asheri 1966 distingueva tra i casi di spartizione primaria (21-24) e i casi di redistribuzione totale in contesti di rincalzi coloniali su larga scala (39-43), mentre in un capitolo conclusivo analizzava la presenza di clausole di condanna legale, di “censura retorica” del *ges anadasmus* (108-121).

che rimangono alla base della trattazione del fenomeno del *ges anadasmós*, nell'esaminare significativi casi di studio (alcuni dei quali non ancora noti ad Asheri) si cercherà far emergere la prospettiva del cittadino e l'impegno a mantenere invariato l'assetto della *chora* della propria polis, e di evidenziare al contempo la funzione non sempre univoca delle clausole relative alla protezione della proprietà agraria. Il lessico utilizzato e la formulazione stessa di tali clausole mostrano infatti che talvolta esse svolgevano una reale funzione dissuasoria rispetto alla possibilità di mutare l'assetto proprietario, sia per quanto concerne le terre urbane, sia per quelle extraurbane. In altri casi, invece, soprattutto dopo la riflessione filosofico-politica della prima metà del IV sec. a.C. intorno alla tirannide e all'identificazione del *ges anadasmós* come espressione di un regime autoritario (con il suo conseguente bando, soprattutto in contesti democratici), le clausole di protezione della proprietà agraria svolgono la funzione formale e ideologica di dissuadere dal proporre sovvertimenti nell'ordinamento costituzionale delle poleis³. In epoca ellenistica i due piani sembrano convivere, come vedremo.

Il campo privilegiato per esaminare casi di protezione della proprietà da parte della polis e dei suoi cittadini è, come si è accennato prima, quello coloniaro, nell'ambito del quale la Sicilia, con le sue deportazioni di intere comunità e conseguenti spostamenti di massa da una polis all'altra, occupa fin dall'età arcaica una posizione di primo piano⁴. Il più antico documento rilevante in questo senso, infatti, viene da Himera. Si tratta di una legge su tavoletta bronzea rinvenuta nel tempio D, situato nella città alta. Il documento si data da un punto di vista paleografico al tardo VI-inizi V secolo a.C., è stato pubblicato per la prima volta nel 1997 da Antonietta Brugnone⁵, e da allora ha conosciuto già una ricca bibliografia e diverse revisioni critiche⁶.

Il testo è costituito da poche linee frammentarie. Si fa riferimento in particolare alle fratrie come responsabili delle decisioni riguardanti una assegnazione di *oikopeda* (preselle urbane) a favore di non meglio precisate *phyla* di Zancle (*phyla danklaia*), forse in numero di due. Si tratta quindi molto probabilmente di una immissione a Himera di nuovi cittadini provenienti dalla madrepatria, per i quali vengono assegnati dei lotti urbani, in un quadro di parziale accrescimento e/o risistemazione della componente civica.

Nonostante le difficoltà di lettura, gli elementi di interesse di questa legge sono molteplici. È degna di nota, ad esempio, la rispondenza tra le misure dei lotti urbani (gli *oikopeda*) che vengono menzionate all'inizio del testo e alcuni dati provenienti dagli scavi dell'impianto urbano della città nella tarda età arcaica. Su questo punto è tornata di recente Stefania De Vido con una convincente proposta di inquadramento storico-sociale⁷. Oltre a ciò, il documento presenta alcune clausole sanzionatorie nei confronti di chi danneggi la tavoletta bronzea o trasgredisca quanto vi è prescritto. Le ll. 10-15 sono state a lungo oggetto di discussione e di differenti proposte di lettura. Due interpretazioni principali sono possibili. La prima è quella proposta da Brugnone: il trasgressore

3 Vd. la trattazione in Asheri 1966, 108-121; per altri studi critici vd. *infra* note 21 e 58. Qualche considerazione su uno slittamento di significato tra le redistribuzioni precedenti la fine del V-inizi del IV secolo a.C. e quelle successive è ora in Malkin 2023, 182.

4 La bibliografia sul tema è piuttosto vasta: basti qui rimandare al contributo di Asheri sul rimpatrio di esuli in Sicilia negli anni Sessanta del V secolo a.C. (Asheri 1980), che mostra a pieno la dinamicità, anche drammatica, dei concetti di cittadinanza e di proprietà agraria in ambito siceliota. Cfr. anche Dreher 2007.

5 Brugnone 1997 (su cui SEG 47 1427).

6 Oltre che dalla stessa Brugnone a più riprese (vd. in part. Brugnone 2011 e 2022), il testo è stato edito da Manganaro 2000, 748-752; Dubois 2008, 26-35, n. 15; Tribulato 2019. Vd. anche le note di commento di Lombardo 2001, 78-80 (con la riproposizione delle edizioni di Brugnone e di Manganaro in Frisone 2001, 120-121, n. 4a); Dreher 2007, 73-74, e le osservazioni di Faraguna 2021, 142 nota 40 sui diversi punti rimasti insoliti nell'interpretazione della legge.

7 De Vido 2023, 41-48. Sulle dimensioni dei lotti e sulla cronologia dei due impianti urbani della città alta e di quella bassa vd., per la città alta, Allegro 2008, con aggiornamenti in Mango 2020; per la città bassa, Vassallo 2019. Vd. anche le più recenti considerazioni in Brugnone 2022, 276.

incorrerà nelle stesse punizioni di chi non ha partecipato alla redistribuzione delle terre⁸. Sulla base di questa clausola non del tutto chiara Brugnone ipotizza che, accanto alla legge pubblicata nella tavoletta, esistesse un'altra normativa relativa alla redistribuzione dei lotti extraurbani, e che la legge vi facesse riferimento proprio in queste linee. Un episodio narrato da Erodoto (6.22-24) relativo agli aristocratici Zanclei esiliati e del loro re Scythes rifugiatisi da Inico a Himera, potrebbe costituire una cornice storica compatibile con lo scenario prospettato dalla tavoletta⁹. Seguendo la lettura di Brugnone, gli esuli zanclei, una volta arrivati nella colonia di Himera e divenuti *politai*, avrebbero richiesto che il territorio extraurbano, ma anche quello urbano, venissero redistribuiti, almeno in parte. Chi non avesse partecipato alla redistribuzione dei lotti extraurbani (γέεξ ἀναδαιθμὸ nel testo, l. 14) sarebbe stato escluso, di fatto, anche dalla divisione di quelli urbani (*oikopeda*). La data di questo evento, se connessa con quanto ci narra Erodoto, si fa dunque risalire agli anni intorno al 490 a.C. Al di là dell'efficacia di questa ricostruzione storica, è un dato di fatto che la tavoletta non possa datarsi posteriormente al 476 a.C., quando Terone avrebbe imposto a Himera l'uso del dorico, ma forse anche prima del 491 a.C., quando Zancle, a causa della conquista da parte di Anassila, cambiò nome in Messina.

Il più recente contributo di Olga Tribulato, oltre a prospettare nuove letture di queste linee del testo, nel legare il verbo μνέσεται della l. 15 a quanto precede e nel rivedere l'integrazione delle lacune alle ll. 13 e 14, propone invece di leggere: "Sia costui nella stessa posizione di colui che [...] menzioni una divisione della terra"¹⁰. La menzione di una redistribuzione di terre costituisce dunque un riferimento sanzionatorio nei confronti di chi non si attenga a quanto disposto dalla legge. Questa prospettiva consente di affermare con maggiore sicurezza che il documento non era una legge riguardante la redistribuzione della *chora* imerese, ma aveva per oggetto l'assegnazione di *oikopeda* e di terre (urbane? Se si accettano le letture di Tribulato relative alle ll. 10-12: [ἔν] ἐμῇ ἔμοίρ[ῃ] ἔκκακ[έν] ἄγαθῇ[ν γέ]ν "o assegna o divide cattiva o buona terra")¹¹.

Interpretato così il testo, potremmo dire che gli Himeresi vengono invitati ad attenersi alla assegnazione di terre (parziale, e rivolta solo agli Zanclei stabilitisi ad Himera come nuovi cittadini) che viene prescritta dalla legge e, se non lo faranno, incorreranno in sanzioni gravi, pari a quelle toccate a chi ha fatto menzione di una redistribuzione di terre (ἀναδαιθμός sta per ἀναδασμός, cfr. anche δαιθμός del bronzo Pappadakis, su cui vd. *infra*)¹².

Ciò che rimane oscuro, e la soluzione in assenza di altri dati è lontana, è se ad Himera vi fosse effettivamente stata una redistribuzione dei lotti extraurbani in concomitanza con la legge, o se il rimando al *ges anadasmus* equivallesse a prefigurare una situazione non reale che però corrispondeva alla più grave delle sanzioni. In altri termini non è chiaro se il *ges anadasmus*, già in una fase cronologica così alta, fosse investito di quella connotazione negativa che lo associava a forme di governo autoritarie. Un confronto con una legge quasi coeva proveniente dalla Locride greca consente, a mio avviso, di prospettare come preferibile la prima soluzione.

Il documento che presenta protezioni legali contro l'attuazione di un programma di redistribuzione di lotti e che è possibile portare come confronto è rappresentato dalla legge locrese nota come 'bronzo Pappadakis'. Il documento, edito a più riprese – qui si segue l'edizione di *IG IX 1.3 609* – si data, sempre per ragioni

8 Brugnone 1997, ll. 12-14: τὸι αὐτὸς αὐτὸν ἔχε[σθ]αι ἐν ᾧπερ ἡ[ὸ] μῆ λ[αχὸ]ν γέεξ ἀναδαιθμὸ. "che egli sia tenuto nella medesima condizione di chi non ha avuto parte alla redistribuzione della terra".

9 Brugnone 1997, 300-304; Dimartino 2019; maggiore prudenza rispetto a questa ricostruzione del contesto storico in De Vido 2023, 39-40.

10 Tribulato 2019, ll. 12-15: τὸι αὐτὸς αὐτὸν ἔχε[σθ]αι ἐν ᾧπερ ἡ[ὸ]ς μῆ λ[αχὸ]ν γέεξ ἀναδαιθμὸ |¹⁵ μνέσεται. L'integrazione ἡ[ὸ]ς μῆ λ[αχὸ]ν alle ll. 13-14 rimane nel testo in assenza di proposte alternative che rispettino la dimensione della lacuna, ma l'autrice ha in mente alcune possibilità come λέγων ο ἔλων ("parlando" o "avendo in mente"): Tribulato 2019, 186.

11 Su questo punto vd. anche le osservazioni di Faraguna 2023, 214 e nota 2.

12 Tribulato 2019, 185-186. Zurbach 2017, ll. 642-643, ritiene che la legge avesse l'obiettivo di assegnare *oikopeda* a nuovi *politai* della comunità imerese registrati nelle tribù zanclee, ma anche di regolare una distribuzione parziale delle terre arabili tanto in favore dei vecchi cittadini che fossero ritenuti bisognosi di terre e dei nuovi, a cui saranno poi assegnati gli *oikopeda*.

paleografiche, tra la fine del VI e gli inizi del V secolo a.C.¹³. Il *tethmos* riguarda la ripartizione di alcuni territori¹⁴, sia di terra pubblica, sia di aree divise in lotti¹⁵, e i regolamenti per i requisiti di spartizione da parte di coloni locresi, in un'area non nota perché incerto è il luogo di rinvenimento, forse la stessa Naupatto. Si parla dei distretti di Hylia e Liskaria, che sono o le aree del territorio dell'ignoto insediamento che vengono assegnate (e questa idea pare preferibile), o aggettivi che fanno riferimento a tipologie di terreni che si affiancano alle terre lottizzate e pubbliche, da assegnare ai *politai*. Questo è solo uno dei molti punti del documento rimasti insoluti e tutt'ora oggetto di dibattito: lo testimonia la copiosa bibliografia, che si addentra soprattutto sui problemi giuridici posti dal documento e sulla disposizione del testo¹⁶. Zurbach identifica bene due piani distinti della legge: "l'acte punctuel et concret de délimitation et de distribution d'une part, et d'autre part les règles permanentes relatives à la possession des terres distribuées"¹⁷.

Dopo la menzione iniziale della ripartizione del territorio e dopo le disposizioni relative al diritto successorio degli *apoikoi*, dalla l. 7 inizia una sezione riguardante un ricalzo coloniaro (ἐπιφοικός), che richiede la necessità di legiferare rispetto all'assetto agrario stabilito con una clausola relativa alla conservazione della divisione delle terre.

IG IX 1².3 609, ll. 7-14: αἱ μὲ πολέμοι ἀνανκαζόμενοις δόξῃαι ἀνδράσιν ἡενὶ κέκατὸν ἀριστίνδαν τῷ πλέθει ἄνδρας διακατίος μείστον ἄξιωμαχος ἐπιφοικός ἐφάγεσθαι. ἡόστ¹⁰ις δὲ δαιθμὸν ἐνφέρῃ εἰ ψᾶφον διαφέρῃ ἐν πρεΐγαι, ἐν πόλι, ἐν ἀποκλεισῃ εἰ στάσιν ποιέοι περὶ γαδαισίας, αὐτὸς μὲν φερρέτο καὶ γενεὰ ἅματα πάντα, χρέματα δὲ δαμεύσθον | καὶ φοικία κατασκαπτέσθον κατὰ τὸν ἀνδρεφονικὸν τετμήον.

A meno che, sotto la pressione di una guerra, la maggioranza dei 101 uomini scelti tra i migliori cittadini decida di introdurre¹⁸ almeno 200 soldati come coloni addizionali, chiunque introduca una proposta di divisione (*daithmos*) o esprima il suo voto in assemblea, in città, nel consiglio o faccia una rivolta (*stasis*) per la divisione delle terre, lui e la sua famiglia tutta siano maledetti, le sue proprietà siano confiscate e la sua casa demolita, secondo la legge sugli omicidi.

Qui la distinzione tra ciò che è consentito e ciò che è vietato è sottile. La legge non vieta del tutto la redistribuzione delle terre, ma fa eccezione rispetto a una situazione contingente, cioè l'arrivo di nuovi coloni

13 L'alfabeto è quello proprio della Locride occidentale e che conosciamo anche attraverso altri documenti praticamente coevi come la nota legge (τὸ θέθμιον) di Naupatto (IG IX 1².3 718). Sulla datazione vd. anche Zurbach 2017, I, 547-548.

14 Si noti che il termine usato alla l. 1, ἀνδαιθμός, indica un'assegnazione, non una redistribuzione di terre. Mentre alla l. 10 si parla di δαιθμὸν e alla l. 11 di γαδαισίας, riferendosi invece a una divisione (nuova?, quindi redistribuzione) delle terre già assegnate alle ll. 1-3. Se si segue l'interpretazione di Maffi 1987, alla l. 4 la legge sviluppa il concetto di ripartizione utilizzando il termine ἐπινομία, che qui probabilmente non ha il consueto significato di "diritto di pascolo" ma di "assegnazione", per introdurre i modi in cui tale assegnazione è stabilita nel diritto successorio dei coloni.

15 Il significato di τῶν ἀποτόμων non è chiaro, ma questa sembra essere l'interpretazione più convincente: vd. in particolare Zurbach 2017, II, p. 552 e Faraguna 2023, 217-218. Asheri 1965 traduceva "zone conquistate"; Vatin 1963 "domain réservé"; "separate lots" è la traduzione di Meiggs e Lewis (Meiggs-Lewis, *GHI* 13); Maffi 1987 "terre messe da parte"; Link 1991 "abgemarkten ... Flächen"; Frisone 2001 "(terre) riservate"; Zurbach 2017 "terres réservées". Interessante il confronto lessicale, anche se a una certa distanza cronologica, con *I.Eph.* 3 (Maier, *Mauerbauinschriften*, I, 71, ca. 290 a.C.), che documenta un affitto di terre pubbliche precedentemente proprietà di un privato (Kleitophon). Alle ll. 3-5 viene specificato che, dalle terre che saranno date in affitto, si è scelto di ricavare una striscia di terra di 20 piedi di larghezza tra il mare e il muro che passava attraverso la terra di Kleitophon, per la costruzione di un sentiero (*I.Eph.* 3, ll. 3-5: ἐξαίρουμεθα παρὰ θάλασσαν ὁδὸν πόδας | [εἴ]κοσι ἀποτέμνοντες ἀπὸ τῆς γῆς, πλάτος πόδας εἴκοσι εἰς τὸ τεῖχος διὰ τῆς γῆς Κλειτ[ο]φῶ[ν]τος), dove il verbo ἀποτέμνω ha il significato di "dividere/separare" una porzione di terra da un'altra.

16 Il documento è infatti opistografo e alcune clausole presenti nel lato B necessitano di uno spostamento all'interno del testo per dare senso.

17 Zurbach 2017, II, 549.

18 Il verbo da cui proviene ΕΦΑΓΕΣΘΑΙ potrebbe essere ἐφαγήομαι e non ἐπάγω, come la critica tende a ritenere. Entrambi coprono la stessa sfera semantica: la traduzione pertanto non cambia (Favi 2016).

nell'*apoikia*, in caso di guerra. La limitazione del numero degli *epoikoi* ad almeno 200 individui implica che il corpo civico inteso come cittadini maschi votanti e atti alle armi raddoppi, nel momento in cui la maggioranza è costituita da 101 cittadini (e dunque, dobbiamo supporre, 200 siano gli *apoikoi* originariamente stanziati nel territorio). Quindi, nel caso in cui ci sia una situazione particolare (leggi: una guerra¹⁹) e la popolazione debba raddoppiare, la città concede una redistribuzione dei lotti extraurbani. In altri termini, il primo obiettivo della nuova comunità è assicurare a ciascun cittadino regolarmente stanziatosi nel territorio (quindi in questo caso *apoikoi* ed *epoikoi*) il diritto alla terra. Una volta garantito il diritto alla terra, interviene la clausola sanzionatoria a tutelare la proprietà. L'esigenza di preservare la distribuzione originaria delle terre rimane quindi in secondo piano rispetto alla quella, più pressante, di dotare tutti gli individui che accedono alla *politeia* di un lotto di terra.

Seguendo il quadro che emerge in questo caso, forse possiamo applicare gli stessi criteri di valutazione anche alla clausola sanzionatoria contro la redistribuzione delle terre presente nel testo di Himera. Anche qui era stata effettuata una distribuzione di terre, quasi certamente parziale, contemporaneamente all'assegnazione di *oikopeda*. Una volta stabilito l'assetto proprietario, non sarebbe stato più possibile intervenire, e chi lo avesse fatto sarebbe stato sanzionato, esattamente come chi avesse proposto una revisione nell'assegnazione degli *oikopeda*.

Una piccola precisazione si impone a questo punto: tanto per la clausola della legge di Himera quanto per quella del bronzo Pappadakis non pare opportuno parlare di "condanna" del *ges anadasmos*²⁰, ma piuttosto di una norma dissuasoria rispetto alla possibilità che venga messo in discussione ciò è stato appena stabilito. In quest'ottica una redistribuzione agraria deve essere evitata e chi la propone è da considerare *paranomos* (addirittura al pari di un assassino nel bronzo Pappadakis)²¹. Ma non c'è una stigmatizzazione ideologica del *ges anadasmos*.

La stessa considerazione vale anche per un altro documento che viene tradizionalmente chiamato in causa come confronto per le due leggi appena ricordate, e che dunque proponiamo qui anche se non fa riferimenti espliciti a formule di accesso alla cittadinanza. Si tratta di alcune clausole del decreto di fondazione di Brea (IG I³ 46)²², *apoikia* ateniese forse collocata in Calcidica, che si data probabilmente alla metà degli anni Trenta del V secolo a.C.²³. Nonostante la localizzazione di questa *apoikia*, a lungo discussa, ci sfugga ancora²⁴, il decreto presenta diversi punti di interesse per quanto concerne l'occupazione del territorio, dalla prescrizione iniziale di nominare 10 *geonómoi* con lo scopo di dividere la terra (ll. 10-12)²⁵, all'indicazione che le terre che erano

19 Riflessioni sull'occasione (tempo di guerra o tempo di pace) che ha favorito la pubblicazione delle leggi sono in Zunino 2007.

20 Vd. Brugnone 2011, 10-11.

21 Interessante nella legge locrese la menzione di una *stasis* intorno alla divisione delle terre, anche qui al di fuori dello slogan che intende la redistribuzione delle terre (accanto all'abolizione dei debiti) come atto rivoluzionario e negativo; slogan che, come vedremo attecchirà solo più tardi, a partire dal IV sec. a.C. Vd. Gehrke 1985, 323-328, che ridimensiona la diffusione che tali idee ebbero soprattutto in epoca ellenistica (ma cfr. Fuks 1968, in una prospettiva opposta, più rigidamente ideologica, in riferimento a Siracusa nel IV sec. a.C.).

22 Sul territorio di Brea vd. Erdas 2006, 47-49.

23 Per la cronologia della fondazione vd. Psoma 2009 e 2016 (prima del 433 a.C.) e Woodhead 1952, 61 (438/7 a.C.). La datazione al 446/5 a.C. è quella tradizionale (vd. e.g. Lewis in IG I³ 46). Mattingly 1996, 290-291 proponeva invece una cronologia ai tardi anni Trenta.

24 È suggestiva la definizione di 'colonia fantasma' in Lombardo 2006, 22-23. Sulla possibile collocazione di Brea lo studio più convincente rimane ancora quello di Asheri 1969, che collocava l'*apoikia* nella Calcidica occidentale sulla base di un frammento di Teopompo (Theopomp. *FGHist* 115 F145); vd. anche Psoma 2009, con ulteriori argomenti in supporto della tesi di Asheri, e la sintesi recente di Campigotto 2017, 112.

25 IG I³ 46, ll. 10-12: γεονόμος δὲ ἐλέσθ[αι δέκα] | [ἀνδρας], ἕνα ἐκ φυλῆς οὔτοι δὲ νεμάντ[ον τὲν] | [γῆν]. I *geonómoi* scelti sono uno per tribù, un altro elemento di interesse per la relazione tra possesso della terra e cittadinanza, in quanto rappresentativi anche per i nuovi *politai* delle 10 *phylai* della madrepatria, che sono con tutta probabilità portate anche nell'*apoikia*. Sui *geonómoi* vd. Erdas 2002, 243-249 (per una possibile presenza dell'iscrizione e della menzione dei *geonómoi/geonomai* nell'opera di Cratere

state riservate alle divinità siano mantenute tali al momento dell'invio dei coloni e non ne vengano divise altre (ll. 13-15)²⁶. Ma il dato che interessa maggiormente qui è una clausola che impone ai nuovi coloni coinvolti in un secondo momento nella fondazione di raggiungere l'*apoikia* entro 30 giorni (ll. 30-33)²⁷, che è lo stesso limite di tempo dato nell'iscrizione per lo stanziamento definitivo dell'*apoikia* (ll. 34-35: ἐ]χσάγεν δὲ τὴν ἀποικίαν τριάκ[οντα ἐ]μ[ερῶν]). Anche qui il punto nodale è assicurare a ciascun cittadino, sia di primo stanziamento che sopraggiunto in seguito, il proprio lotto di terra prima che l'assetto delle terre private sia definitivamente chiuso e il lavoro dei *geonómoi* sia completato. In questo caso, tuttavia, la metropoli (cioè Atene) mette in atto una disposizione – il limite di tempo di 30 giorni per lo stanziamento dell'*apoikia* da parte dei nuovi *politai* – proprio per evitare una successiva redistribuzione delle terre.

La funzione militare che un quadro del genere prefigura, con l'accento a una guerra nel decreto stesso²⁸, consente di affiancare a sua volta l'iscrizione di Brea al più tardo²⁹ decreto relativo alla colonia di Issa a Kerkyra Melaina, la moderna Lumbarda nell'isola di Korčula in Croazia (Syll.³ 141+). Anche questo è un documento molto noto, che si è accresciuto in anni relativamente recenti di due nuovi frammenti, di cui uno più cospicuo, che corrisponde alla fine delle ll. 1-11, è stato pubblicato nel 2021 accanto a una nuova edizione delle ll. 1-17 da parte di Jelena Marohnić³⁰.

Molto è stato detto e scritto sulla natura di questo documento, per il quale si rinvia all'analisi di Mario Lombardo³¹. Si tratta di un provvedimento, probabilmente un decreto (anche se il termine ψήφισμα non compare), centrato su diritti e privilegi accordati in materia di terre ai primi coloni, anche rispetto agli *epoikoi*, chiamati significativamente *epherpontes*³². Alcune anomalie nel testo (prima fra tutte la ridotta dimensione dei lotti che vengono assegnati ai coloni, incompatibile con uno sfruttamento di sussistenza) hanno suggerito a Lombardo l'idea che siamo di fronte a un insediamento di natura militare e non a uno stanziamento a vocazione agraria, come la dovizia di dettagli sulle tipologie di *kleroi* da assegnare aveva fatto originariamente ritenere³³. È probabile dunque che l'*apoikia* siracusana di Issa abbia stanziato una colonia a Kerkyra Melaina (provvedendola anche di fortificazioni, come viene detto alle ll. 3-5) con l'obiettivo di controllare la costa illirica opposta.

Torniamo a quanto prescrive il decreto. Una prima sezione conserva alcune disposizioni sull'assegnazione di lotti di terra urbani ai primi coloni (ll. 3-9). La seconda parte riguarda invece i lotti da assegnare ai nuovi

il Macedone); Ead. 2006, 48-49; Ead. 2020, 172-173; Matijašić 2020.

26 IG I³ 46, ll. 13-15: τ][ἀ δὲ τεμ]ένε τὰ ἐχσειρεμένα ἔαν καθά[περ ἐστ][¹⁵[, καὶ ἄλ]λα μὲ τεμενίζεν: vd. Malkin 1984.

27 IG I³ 46, ll. 30-34: λόσοι δ' ἂν γράφσοντα[ι ἐποικ][έσεν τῶ]ν στρατιοτῶν, ἐπειδὴν ἠέκοσ[ι Ἀθέρνα][ζε, τριά]κοντα ἔμερῶν ἐμ Βρέαι ἔναι ἐπ[οικέσ][οντας. ἐ]χσάγεν δὲ τὴν ἀποικίαν τριάκ[οντα ἐ]μ[ερῶν].

28 IG I³ 46, ll. 17-21: ἐὰν δέ τις ἐπιστρα[τεύει ἐπ][τὴν γῆ]ν τὴν τῶν ἀποίκων, βοεθῆν τὰ[ς πόλεις ἡ][[ος ὀχού]τατα κατὰ τὰς χουγγραφὰς ἡ[α]τὶ ἐπὶ . .] ²⁰ [. 6 . .]το γραμματεύοντος ἐγένον[το περὶ τ][δὴν πόλε]ον τῶν ἐπὶ Θράικες, “Se qualcuno porta il combattimento sulla terra degli *apoikoi*, prestino aiuto al più presto le città secondo gli accordi stipulati quando era *grammateus* ... riguardo alle poleis del distretto di Tracia”.

29 Forse dell'epoca dei Dionisii, cui si fa risalire la fondazione della supposta madreapatria, Issa, menzionata all'inizio del decreto, l. 2 (discussione in Lombardo 1993).

30 Marohnić *et al.* 2021; per l'altro frammento di recente acquisizione vd. Lombardo 2005 (relativo alla l. 5).

31 Lombardo 1993 e 2002.

32 Come tipologia di testo ricorda molto da vicino il bronzo Pappadakis, pur nelle diversità legate alla cronologia, al contesto storico e alla diversa area geografica. Sui maggiori diritti dei primi coloni, un altro tema portante del diritto alla terra in ambito apelicistico, rimando alle considerazioni recenti di De Vido 2018.

33 Una sintesi degli studi relativi a questa iscrizione è in Lombardo 1993, 163-165. Sulle dimensioni dei lotti vd. anche Lombardo 2001, 82-83.

venuti (τοὺς ἐφέρποντας, ll. 9-10); entrambe sono introdotte dal verbo λαμβάνω³⁴. Segue quindi alle ll. 10-13 il giuramento a non procedere in nessuna circostanza a una redistribuzione di terre, che chiude questa sezione del testo.

TA[... ca. 11 ...]H[.] μη[δέ]([ποτ]ε τὰν πόλιν μηδὲ τὰν χώραν ἄνδαιτον ποή[σεσθαι] μηδαμῶς. εἰ δέ τί | [κα
ἄρχω]ν προθῆι ἢ ἔτας συναγορήσῃ παρ τ[ᾶ] ἐψαφισμένα, αὐτὸς ἄτιμος καὶ | [τὰ ὑπάρχ]οντα δαμόσι[α ἔστ]
ω, θῶιος [δὲ ὁ] ποκτείνας αὐτὸν --]

[--- giurino?] di non operare mai una redistribuzione (ἄνδαιτον) della città e del territorio in alcun modo. Qualora un magistrato avanzi o un membro della comunità appoggi proposte contrarie a quanto decretato, costui sia privato dei diritti e i suoi beni siano confiscati, e sia non perseguibile chi lo uccida ...

Non sappiamo se la responsabilità di operare una redistribuzione agraria nelle clausole di protezione della proprietà fosse affidata ai magistrati (come era stato integrato e interpretato dal primo editore Josip Brunšmid)³⁵ o ai nuovi *politai*; in ogni caso il singolo cittadino (ἔτας³⁶) è tenuto a non votare proposte contrarie al decreto, pena la confisca dei beni e la liceità del suo assassinio. Anche qui, come nei casi del bronzo Pappadakis e di Brea, ci troviamo di fronte a un insediamento che presenta uno stanziamento in due fasi dei cittadini (l. 1: “coloro che per primi hanno occupato il territorio”; l. 9: “coloro che vengono ad aggiungersi”), in un contesto militare e/o bellico.

In via preliminare, quali considerazioni possiamo trarre dai documenti epigrafici esaminati fin qui? Senz'altro che esistevano delle regole che miravano a proteggere l'assetto proprietario di un insediamento di nuova costituzione, principalmente per evitare che i cittadini o i loro rappresentanti ricorressero a forme di redistribuzione del suolo urbano ed extraurbano. Le clausole, presenti nei documenti ufficiali, che intendevano impedire nuove distribuzioni, parziali o totali, dei lotti privati avevano in tutti i casi a che fare con ragioni eminentemente pratiche, fra tutte il timore di modificare un piano regolatore funzionale e ben organizzato rispetto al numero dei cittadini. Queste sembrano essere le ragioni alla base del decreto di Issa per la colonia a Kerkyra Melaina, che accanto a quello per Brea rispondevano alla necessità di una rigida organizzazione della *chora* in insediamenti dall'impianto militare.

In ogni caso, nessuno di questi provvedimenti aveva come obiettivo la necessità di evitare guerre civili o lo stabilirsi di un regime politico di tipo autoritario, neanche i quei casi in cui si ipotizza che la città fosse retta da una tirannide (come è possibile che sia il caso di Himera o quello, più recente, di Kerkyra Melaina). Tutto ciò implica che, se da un lato non si era ancora formato un pregiudizio contro i programmi di redistribuzione agraria, dall'altro le città vi ricorrevano comunque soltanto in circostanze serie ed eccezionali, come lascia pensare almeno il caso del bronzo Pappadakis.

È evidente che gli insediamenti di area coloniale si dovettero confrontare spesso con la necessità di redistribuire la terra in favore di nuovi cittadini, di esuli che tornavano in patria o di nuove componenti del corpo civico provenienti dalla madrepatria. Il problema veniva risolto in modi differenti ma, quando nessuna soluzione era praticabile – cioè quando la disponibilità di terre non era sufficiente a consentire il requisito minimo per

34 Marohnić, Potrebica, Vuković 2021, ll. 1-10: ἀγαθαὶ τύχα· ἐφ' ἱερομνάμονος Πραξιδάμου, Μα[χανέος, τῶν ἀ]ρχαγε[τῶν] Ἰσσαιῶν καὶ Πύλλου καὶ τοῦ υἱοῦ Δάζου· τάδε συνέγραψαν οἱ αἰρεθ[ε]ντες ἢ | καὶ ἔδοξε τῷ δάμω· λαβεῖν ἐξαίρετον τοὺς πρώτους [καταλα]βόντ[ας] τὰν χώραν καὶ τειχίζαντας τὰν πόλιν τὰς πόλιος οἰκόπ[εδον] ὅ[ν]λον κα[ὶ] ἡμισυ τὰς ἑ[π]τετειχισμένας ἐξαίρετον σὺν τῷ μέρει, τὰς δὲ Ε[...].]ΙΕΡΗ. λ[αβ]εῖν δὲ αὐ[τ]οὺς καὶ τὰς χώρας ἐξαίρετον τὸν πρῶτον κλᾶρον [πέλεθρ]ον κα[ὶ] τὰ ἐχόμενα | πέλεθρα τρία, τὰς δὲ ἄλλας τὰ μέρη· ἀναγραφῆμεν δὲ [τὸν] πρῶτον κλᾶρον ἐς πῖνα[κα] εἰ ἕκαστος ἔλαχε· κατὰμονον δὲ εἶμεν αὐτοῖς καὶ τ[οῖς] ἐγγόνοις κ[λᾶ]ρον πέλεθ[ρο]ν καὶ ἡμισυ ἑκάστω· λαβεῖν δὲ τοὺς ἐφέρποντας τὰς χώρας κλᾶρον ἴσον ἢ [τ]ᾶ[ι]ο[ς] χώρας] ἀδιαιρέτου πέλεθρα τέσσαρα καὶ ἡμισυ·

35 Brunšmid, *Inscripfen* 2-14, l. 10: τὰς δὲ ἀρχὰς ὀμνύναι, κτλ.].

36 Sul significato del termine vd. G. Falco, s.v. *Etes/(w)etas* (ἔτης/(F)έτας) <<https://politeia.unimi.it/banchedati/il-lessico-della-cittadinanza/#e>>.

l'accesso alla cittadinanza, il possesso di un lotto di terra – era inevitabile pianificare una redistribuzione, il più delle volte parziale, del suolo urbano ed extraurbano. I casi provenienti dal mondo colonario, lungi dal rappresentare un'eccezione nel quadro della documentazione sulle redistribuzioni di terre, ne costituiscono invece il nucleo più consistente³⁷.

La protezione della proprietà agraria è al centro anche di una particolare tipologia di testi, i giuramenti di cittadini. Richiamiamo qui rapidamente alcuni esempi significativi³⁸ prima di trarre delle considerazioni preliminari sugli sviluppi, in questo tipo di documentazione, della relazione tra *politai* (e *politeia*) e mantenimento dell'assetto agrario. Procedendo in ordine cronologico, il primo caso è il giuramento di entrata in carica dell'arconte ad Atene, documentato nell'*Athenaion Politeia* aristotelica (*Ath.Pol.* 56.2). I nove arconti si impegnavano, fino alla fine del loro incarico, a garantire che ogni cittadino ateniese avesse la piena disponibilità di quanto possedeva prima del loro accesso all'arcontato³⁹. La protezione della proprietà privata, garantita dai principali magistrati cittadini, sembra avere qui una funzione politica, che è quella di evitare l'instaurarsi di regimi politici diversi dalla democrazia, che avrebbero potuto mettere in discussione l'assetto proprietario (non solo delle terre ma anche dei beni mobili).

Al giuramento degli arconti si associa abitualmente una delle clausole del giuramento degli eliaisti ateniesi riportato nella *Contro Timocrate* demostenica (24.149). Gli eliaisti si impegnavano a non votare per la cancellazione dei debiti privati, né per la redistribuzione della terra e delle case degli Ateniesi⁴⁰. Il significato della clausola è chiarito da uno scolio a Demostene, in cui si dice che la redistribuzione delle terre era usuale nelle democrazie indisciplinate (ἐν ταῖς ἀτακτούσαις δημοκρατίαις), quando vi fossero forti disparità sociali ed economiche tra ricchi e poveri relativamente alla ripartizione delle terre (e delle case)⁴¹. In quest'ottica la clausola contro la proposta di un *ges anadasmos* e dell'abolizione dei debiti ha il compito di impedire la realizzazione di qualsivoglia piano rivoluzionario volto a sovvertire una democrazia ben organizzata, come suggerisce il riferimento alla democrazia 'disordinata' dello scolio.

Le protezioni legali sulla terra costituiscono qui un modo per garantire che lo stato delle cose resterà invariato e che dal punto di vista della *politeia* non ci saranno rivoluzioni o sovvertimenti del potere, di norma accompagnati da queste misure. Emerge dunque in modo chiaro e inequivocabile l'aspetto ideologico del possesso della terra in contrapposizione a riforme agrarie e abolizione dei debiti, che vengono condannati dal cittadino in quanto proiezioni di un regime autoritario (o di democrazie che, per la loro instabilità, rischiano di sfociare in tirannidi⁴²), un'argomentazione retorica che la tradizione isocratea, platonica e aristotelica aveva canonizzato. Il fatto che la sezione che include il giuramento degli eliaisti non facesse parte del testo

37 Pace Link 1991.

38 Una trattazione più estesa dei giuramenti di *politai* in relazione alla redistribuzione delle terre è in Erdas 2025.

39 Arst. *Ath.Pol.* 56.2: καὶ ὁ μὲν ἄρχων εὐθὺς εἰσελθὼν πρῶτον μὲν κηρύττει, ὅσα τις εἶχεν πρὶν αὐτὸν εἰσελθεῖν εἰς τὴν ἀρχήν, ταῦτ' ἔχειν καὶ κρατεῖν μέχρι ἀρχῆς τέλους. Rhodes 2016, 363 fa risalire il giuramento all'epoca soloniana, successivamente al provvedimento di abolizione dei debiti; vd. anche Faraguna 2025, 129 nota 78. Per un confronto con le clausole *uti possidetis* nei trattati internazionali vd. Scheibelreiter 2015.

40 Demosth. 24.149: οὐδ' ἂν τις καταλύῃ τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναίων ἢ λέγῃ ἢ ἐπιψηφίζῃ παρὰ ταῦτα, οὐ πείσομαι· οὐδὲ τῶν χρεῶν τῶν ἰδίων ἀποκοπὰς οὐδὲ γῆς ἀναδασμὸν τῆς Ἀθηναίων οὐδ' οἰκίαν.

41 Schol. Dem. 24.299 s.v. ἀναδασμὸν] οἷον ἀναμερισμόν. τοῦτο γὰρ εἶωθε γίνεσθαι ἐν ταῖς ἀτακτούσαις δημοκρατίαις. οἱ γὰρ πένητες πολλάκις καθ' ἑαυτοὺς γινόμενοι στασιάζουσι πρὸς τοὺς πλουσίους, λέγοντες ὡς οὐ δίκαιόν ἐστι τοὺτους μὲν ἔχειν γῆν πολλήν, αὐτοὺς δὲ μὴ, ἀλλὰ δίκαιον εἶναι καὶ αὐτοῖς ἐξ ἴσου μερίσασθαι τὴν γῆν καὶ οἰκίαν. "Anadasmos come ripartizione. Questo infatti accade di solito nelle democrazie indisciplinate. Infatti i poveri spesso accordandosi tra loro si ribellano contro i ricchi, sostenendo che non è giusto che quelli detengano molte terre, e loro nessuna, ma che è giusto che anche per loro la terra e le case siano divise in proporzioni uguali".

42 Vd. in part. Arst. *Pol.* 4 1292a 15-31.

originario dell'orazione demostenica, come ha ben mostrato Mirko Canevaro, non influisce sulla sostanza dell'argomentazione⁴³.

Nell'ambito dei giuramenti di cittadini, l'*horkion* che sancisce il rinnovamento della *politeia* di Cirene a dei cittadini terei che vi risiedevano, conservato in un decreto cirenaico del IV sec. a.C., presenta una certa insistenza sul tema della divisione agraria, in particolare nel supposto giuramento originario dei fondatori dell'*apoikia*, che i nuovi cittadini sono tenuti a pronunciare negli stessi termini (Meiggs, Lewis, *GHI* 5; IGCyr011000)⁴⁴. Nel testo che richiamerebbe le clausole del decreto di fondazione gli *apoikoi* partecipano alla spedizione ecistica in condizione di parità (ll. 27-28); a coloro che sopraggiungeranno in seguito da Tera saranno garantiti i diritti di cittadinanza e un lotto di terra nella *chora* che ancora non era stata divisa (ll. 32-33)⁴⁵. Queste disposizioni, sulle quali prestano giuramento i Terei di IV secolo a.C. residenti a Cirene, costituiscono garanzia rispetto alla concessione della *politeia* e, si immagina, anche della proprietà, almeno su un piano formale⁴⁶, ma non è in effetti prevista alcuna promessa da parte dei nuovi *politai* di tutelare il mantenimento dell'assetto proprietario cittadino.

Il discorso cambia in quei giuramenti di cittadini che contengono delle clausole esplicitamente mirate a mantenere inalterati gli assetti proprietari. Il caso più emblematico, per certi aspetti rivelatore di una mentalità diffusa nelle poleis greche in epoca ellenistica, è costituito dal giuramento degli Itani (*Syll.*³ 526; *IC* III iv 8, inizi del III sec. a.C.). Conosciamo molto poco della storia politica della città, posta nella costa orientale di Creta, mentre è noto che, soprattutto a partire dal secolo successivo, essa è stata frequentemente impegnata in dispute con altre poleis legate ai confini della sua *chora*⁴⁷. Nel giuramento pronunciato dai cittadini, essi sono tenuti a giurare "di non portare avanti una redistribuzione di terre, o di case, o di *oikopeda*, o una abolizione dei debiti"⁴⁸. Dal momento che non si possiedono riferimenti che consentano di ricostruire la situazione politica interna della polis, non è possibile stabilire altrimenti che da questo testo se la città fosse stata turbata da tentativi di rivolte interne, o da qualche minaccia esterna. Certo, deve esserci sempre una ragione precisa, circostanziata e spesso critica dietro la decisione da parte degli organismi cittadini di far prestare un giuramento di fedeltà ai propri *politai*⁴⁹. Il fatto che la condanna di una redistribuzione di terre, case e lotti edificabili in città sia associata all'abolizione dei debiti sembra quindi suggerire che la polis fosse di fronte al rischio di una *stasis*, di una sovversione politica interna. Letto in quest'ottica, il giuramento degli Itani mostra come le poleis si attrezzassero per mettere in atto forme di prevenzione teorica contro i programmi di redistribuzioni agrarie

43 L'inserto sarebbe anteriore al III sec. d.C.: vd. Canevaro 2013, 174-178, secondo il quale la sezione sul *ges anadasmus* fu inserita per spiegare ciò che segue immediatamente nel testo dell'orazione, in cui Demostene dimostra come violare i verdetti dei giudici possa condurre alla dissoluzione della democrazia (24.152-154). Già Fränkel 1878 riteneva che il testo del giuramento fosse un'interpolazione e per questo non utilizzava il testo per la sua ricostruzione artificiale dei contenuti del giuramento elastico: vd. Mirhady 2007 con discussione.

44 Una revisione e un aggiornamento delle numerose questioni poste da questo documento è ora in Boffa 2021; per una nuova edizione vd. Rosamilia 2023, 229-232, n. 1.

45 *IG Cyrenaica*² 011000, ll. 30-33: Αἱ μὲν δὲ καὶ κατέχ[ων]τι τὰν οἰκισίαν οἱ ἄποικοι, [τῶν Θηραίων] τὸν καταπλέον[τα] | ὕστερον εἰς Λιβύαν [καὶ π]ο[λιτί]ας καὶ τιμᾶν πεδέχ[εν] | καὶ γὰρ τὰς ἀδεσπότην [ἀπολαγ]χάνεν. "Se i coloni mantengono il loro insediamento, colui tra i Terei che faccia in seguito la traversata verso la Libia ottenga la sua parte dei [diritti civili] e degli onori e riceva in sorte un lotto della terra senza proprietario" (trad. C. Dobias-Lalou). Nell'ambito di una copiosa bibliografia, sintetizzata nel lemma di *IG Cyrenaica*² 011000, per un'analisi linguistica delle due parti di cui si compone il testo vd. Dobias-Lalou 1994 (decreto con giuramento; il giuramento originario è forse stato prodotto nel IV secolo a.C. sulla scorta del dettato di Erodoto, oppure entrambi attingevano a testi di tradizione locale terea e cirenaica); per la cronologia del decreto di IV secolo (contemporaneità con il *diagramma* di Tolemeo I, *IG Cyrenaica*² 010800) e il rapporto con la narrazione di Erodoto e alcune note aristoteliche vd. Criscuolo 2001.

46 Vd. Cecchet 2009, 187-188 sulla necessità di non considerare la frase in modo troppo letterale.

47 La testimonianza più nota è senz'altro quella dell'arbitrato di Magnesia al Meandro relativo alle dispute territoriali tra Itanos e Hierapytna (*IC* III iv 9, 112 a.C.).

48 *IC* III iv 8, ll. 21-24: οὐ[δὲ γὰρ] ἀναδασμὸν οὐδὲ οἰκισίαν | [οὐδὲ] οἰκοπέδων, οὐδὲ χρῶν ἀ[ποκ]οιτῶν ποιησέω.

49 Così Rhodes 2007, 20. Per osservazioni di carattere generale vd. Sommerstein, Bajliss 2013.

(urbane e extraurbane), e questo avveniva spesso in associazione con l'abolizione dei debiti. Se interpretiamo correttamente la clausola del giuramento degli Itani, la prospettiva ideologica di *ges andasmos* e *chreon apokope* come elementi di sovversione del governo in atto e come indicatori dello stabilirsi di un regime autoritario in epoca ellenistica appare integrata nella mentalità greca e si riflette anche nella documentazione epigrafica.

Due constatazioni relative alla documentazione sui giuramenti e sulle leggi antitiranniche, tuttavia, inducono a non considerare in modo troppo dogmatico l'associazione tra la condanna del *ges andasmos* e la presenza di un regime autoritario. Innanzitutto le clausole sulla redistribuzione delle terre non compaiono in altri giuramenti del tutto simili a quello di Itanos e legati a sovvertimenti del governo in atto o all'instaurarsi di un regime democratico. Un primo caso è già di epoca classica e riguarda il giuramento dei magistrati di Teos e Abdera (Osborne, Rhodes, *GHI* 102c, 480-450 a.C.), imposto per evitare che si instauri un governo autocratico (quello dell'*aisymnetes*, ll. 22-23)⁵⁰. Così anche il giuramento degli efebi di Telos, contenuto nel dossier sugli onori agli arbitri di Kos da parte di Telos (*IG* XII.4 132, fr. b, ll. 128-136, fine IV sec. a.C.), il giuramento degli efebi a Dreros (*Syll.*³ 527; *IC* IX 1, 220 a.C. ca.)⁵¹, e quello dei cittadini a Cos in occasione dell'*homopoliteia* con Calymna (*Tit. Cal.* XII; *Staatsverträge* III 545, intorno al 200 a.C.), sono tutti casi di giuramenti in difesa di un regime democratico e contro lo stabilirsi di una tirannide o di un'oligarchia.

La seconda constatazione riguarda invece l'assenza di una clausola che vieta la redistribuzione delle terre nella legge di Eretria contro la tirannide (Knoepfler 2001 e 2002; *SEG* 51 1105, 340 ca. a.C.). Qui, all'opposto, non solo non viene sancita alcuna condanna al *ges anadasmus* in relazione al timore per l'instaurarsi di un regime tirannico, ma nella clausola finale della legge i cittadini, emanazione del governo democratico che ha promulgato la legge, stabiliscono che chi ha aiutato Eretria a mantenere la sua *eleutheria* avrà diritto a una porzione di terra ricavata da quelle espropriate ai fautori di un governo tirannico⁵².

Fatte queste considerazioni, passiamo all'ultimo esempio di clausole sulla proprietà in un giuramento di *politai*, il giuramento dei cittadini di Chersoneso Taurica degli inizi del III secolo a.C. (*Syll.*³ 360; *NewIOSPE* III 100⁵³). Come nel caso di Itanos, anche questo giuramento nasce per ragioni specifiche, che però ci sfuggono. Tutti i cittadini sono tenuti a giurare di non abbattere la democrazia e di opporsi a chiunque complotti contro Chersoneso, o contro la *chora* dei cittadini di Chersoneso⁵⁴. Il giuramento viene tradizionalmente connesso

50 I cittadini promettono di non fomentare disordini civili, né di perseguire, confiscare beni o mettere a morte qualcuno (ll. 11-16), ma non vi è alcun riferimento alla promessa di proteggere il territorio della città da tentativi di modifiche dell'assetto proprietario. Per l'*aisymnetes* come tiranno vd. un frammento della *politeia* aristotelica di Cuma Eolica (Arst. fr. 524 Rose *ap. Argum.Sophocl.Oed.tyr.*). Sulla posizione di potere dell'*aisymnetes* a Teos e Abdera vd. Faraguna 2005, 329-331.

51 Vd. van Effenterre 1937.

52 *SEG* 51 1105, ll. 32-36: ὁπόροι δ' ἂν Ἐρετριῶν καταλαμβάνοντες τι τῆς χώρ[ης τ' αὐτόνομον (?) καὶ ἐλευθ]ερον ποιήρορι τὸν δῆμον τὸν Ἐρετριῶν[ν τούτοις μέρος τι διαδιδ]όσθω τῆς γῆς καὶ τῆς οὐσίης τῶν ὑπομε[λινάντων ἄρχεσθαι τεῖ τυρα]ννίδι ἢ ἄλλει τινὶ πολιτείῃ ἄλλ' ἢ β[ι]ουλεῖ ἐκ πάντων κληρωτέῃ "Agli Eretriesi che, occupando una parte di territorio, renderanno autonomo e libero il popolo di Eretria, sia distribuita a tutti una parte delle terre e dei beni di coloro che avranno accettato di obbedire a una tirannide o a un governo diverso dal consiglio nominato a sorte tra tutti". Vd. in part. Knoepfler 2002, 184-190; sulla legge vd. Teegarden 2014, 57-84. La clausola fa emergere un altro aspetto interessante relativo alle redistribuzioni (parziali) di terre, quello dell'assegnazione di terre confiscate a cittadini colpiti da *atimia*, che sarebbe troppo lungo sintetizzare qui.

53 La datazione proposta in quest'ultima edizione è leggermente più alta: tra la fine del IV e gli inizi del III sec. a.C. Vd. anche Makarov 2014, 16.

54 *NewIOSPE* III 100, ll. 3-16: ὁμονοησῶ ὑπὲρ σωτηρίας | καὶ ἐλευθερίας πόλεος καὶ πολι|τῶν καὶ οὐ προδωσῶ Χερσόνασσον| οὐδὲ Κερκινίτιν οὐδὲ Καλὸν λιμένα οὐδὲ τᾶλλα τείχη οὐδὲ τᾶς ἄλλας χώρας ἂν Χερσονασίται νέμονται ἢ ἐνέμοντο οὐθενὶ οὐθὲν οὔτε Ἑλ|λανοὶ οὔτε βαρβάρωι, ἀλλὰ διαφυλα|ξῶ τῶι δάμωι τῶι Χερσονασιτᾶν· οὐ|δὲ καταλυσῶ τὰν δημοκρατίαν, οὐ | ἐπιβουλεύοντι καὶ προδιδόντι ἢ ἀφι|στάντι Χερσόνασσον ἢ Κερκινίτιν ἢ | Καλὸν λιμένα ἢ τὰ τείχη καὶ χώραν | τὰν Χερσονασιτᾶν· "Agirò in concordia per la salvezza e la libertà della città e dei cittadini e non tradirò Chersonesos, né Kerkinitis, né Kalos Limen, né le altre fortificazioni

a un'altra iscrizione che presenta un catasto di vendite di terreni della *chora* chersonesita (SEG 40 615). Entrambi sono associati a una presunta avvenuta redistribuzione agraria che sarebbe testimoniata anche dalle ricognizioni archeologiche effettuate nel territorio chersonesita, un cui nuovo impianto regolare dei lotti si daterebbe almeno al IV sec. a.C.⁵⁵. Non vi sono però ragioni sufficienti interne al testo per mettere insieme questi dati (e in particolare per interpretare il nuovo impianto della *chora* chersonesita come il risultato di una redistribuzione di terre)⁵⁶. Il lessico, con il riferimento insistito alla *chora* della città, anche a quella parte del territorio che Chersoneso aveva perso e probabilmente riconquistato di recente, potrebbe invece avvicinare questo documento, e la clausola che contiene, alle protezioni legali messe in atto per mantenere immutato tutto l'assetto territoriale cittadino e, al suo interno, quello privato, quando esso era messo in pericolo da minacce provenienti dall'esterno (le frequenti incursioni scite?). Delle ragioni di ordine contingente potrebbero dunque essere alla base della clausola di protezione delle terre.

Per giungere a delle conclusioni, se questa interpretazione coglie nel segno, la clausola del giuramento dei cittadini di Chersoneso non avrebbe a che fare con un tentativo rivoluzionario di sovvertimento del potere, con una supposta *stasis* tra fazione oligarchica (o tirannica) e fazione democratica⁵⁷ (benchè sia nei fatti un giuramento di fedeltà alla democrazia), e non richiamerebbe il timore di una redistribuzione agraria. In altri termini, non farebbe parte di quelle condanne formali al *ges anadasmos* che troviamo con tutta probabilità a Itanos e che indicano il radicamento nella mentalità greca dello slogan ideologico che associa questo fenomeno all'abolizione dei debiti e all'instaurazione di un regime autoritario.

Come è noto, tale associazione è presente nelle fonti letterarie e nella riflessione filosofica a partire dagli inizi del IV secolo a.C. in riferimento anche a eventi risalenti nel tempo (a partire da Solone⁵⁸). Senza negare con ciò storicità ai fatti che vengono descritti sotto questa luce, è evidente che, tanto nella documentazione ecistica quanto nei giuramenti di fedeltà alla polis, le testimonianze epigrafiche, per la loro stessa natura maggiormente aderenti alle singole esperienze cittadine, solo in qualche caso rivelino una permeabilità alle argomentazioni retoriche (come ad es. nel giuramento degli Itani). Esse fanno invece emergere nel loro insieme come istanza prioritaria la necessità di proteggere la proprietà del singolo cittadino e il territorio della polis.

o terre che i Chersonesiti abitano o abitavano, né in favore di un greco né di un barbaro, ma le conserverò per il popolo dei Chersonesiti. Non abolirò la democrazia; e non permetterò a nessuno di tradirla o di abolirla, né lo proteggerò, ma lo denuncerò ai demiurghi che sono in città. Sarò nemico di chiunque complotti o tradisca o causi una rivolta contro Chersoneso o Kerkinitis o Kalos Limen o le fortificazioni o la terra dei Chersonesiti”.

55 Per il territorio di Chersoneso tra fine IV e inizi III secolo a.C. vd. Saprykin 1997, 190-191.

56 Sulle conclusioni altamente ipotetiche che si possono trarre da questo incrocio di fonti vd. anche Cecchet 2009, 188.

57 Così Vinogradov, Shcheglov 1990 (in russo): vd. l'ampia discussione di Makarov 2014, 13-14, con esaustivi riferimenti agli studi in lingua russa.

58 Vd. *supra*. La discussione su questo tema è vasta e richiederebbe una trattazione dedicata. Basti qui dire che le riflessioni presenti in Asheri 1966, che rimangono un punto di riferimento essenziale, sono il risultato, sistematico e con una particolare attenzione per gli aspetti giuridici, di un lungo percorso di indagine sulla proprietà agraria che si fa tradizionalmente partire dalla monografia di Paul Guiraud del 1893 e che passa attraverso la riflessione marxista sulla proprietà, che riprende tra i vari temi i concetti di *isomoiria* come principio di eguaglianza nell'assegnazione del lotto primario e di proprietà collettiva/possesso individuale. Per quanto concerne il caso di Solone si rimanda in particolare a Rosivach 1992. Su redistribuzione di terre e tirannide vd. anche i contributi classici di Orth 1986 e Brandt 1989.

BIBLIOGRAFIA

- Allegro, N. (2008): "I blocchi 1-4. Considerazioni generali", in: Allegro, N., a cura di, *Himera*, I, Palermo, 211-220.
- Asheri, D. (1965): "Distribuzione di terre e legislazione agraria nella Locride Occidentale", *Journal of Juristic Papyrology*, 15, 313-328.
- Asheri, D. (1966): *Distribuzioni di terre nell'antica Grecia*, Torino.
- Asheri, D. (1969): "Note on the site of Brea: Theopompus, F 145", *The American Journal of Philology*, 90, 337-340.
- Asheri, D. (1980): "Rimpatrio di esuli e redistribuzione di terre nelle città siceliote, ca. 466-461 a.C.", in: Aa.Vv., Philias charin. *Miscellanea di studi classici in onore di Eugenio Manni*, I, Roma, 143-158.
- Boffa, G. (2021): *Il giuramento dei fondatori di Cirene (SEG IX,3). Riflessioni e spunti per un inquadramento storico e culturale*, Tivoli.
- Brandt, H. (1989): "Γῆς ἀναδασμός und ältere Tyrannis", *Chiron*, 19, 207-220.
- Brugnone, A. (1997): "Legge di Himera sulla redistribuzione della terra", *La Parola del passato*, 52, 262-305.
- Brugnone, A. (2011): "Considerazioni sulla legge arcaica di Himera", *Rivista di diritto ellenico*, 1, 3-17.
- Brugnone, A. (2022): "Istituzioni e strutture politiche a Himera e Thermae", in: Ampolo, C., a cura di, *La Città e le città della Sicilia Antica*, Roma, 275-293.
- Campigotto, M.H. (2017): "23. Decreto ateniese per la fondazione di Brea", in: Antonetti, C., De Vido, S., a cura di, *Iscrizioni greche. Un'antologia*, Roma, 108-113.
- Canevaro, M. (2013): *The Documents in the Attic Orators: Laws and Decrees in the Public Speeches of the Demosthenic Corpus*, Oxford.
- Cecchet, L. (2009): "Γῆς ἀναδασμός: a real issue in the archaic and classical poleis?", *Athenaeum*, 55, 185-198.
- Criscuolo, L. (2001): "Erodoto, Aristotele e la 'stele dei fondatori'", *Simblos: Scritti di storia antica*, 3, 31-44.
- De Vido, S. (2018): "Terra e società nel mondo coloniale: il privilegio dei primi", in: Intrieri, M., a cura di, Koinonia. *Studi di storia antica offerti a Giovanna De Sensi*, Roma, 13-34.
- De Vido, S. (2023): "Spazio civico e spazio urbano. Ancora sulla lamina di Imera", *Kokalos*, 60, 33-51.
- Dimartino, A. (2019): "Terra e territorialità in Sicilia in età classica: l'apporto delle fonti epigrafiche", *Pallas*, 109, 153-165.
- Dobias-Lalou, C. (1994): "SEG IX, 3: un document composite ou inclassable?", *Verbum*, 17, 243-256.
- Dreher, M. (2007): *Das Bürgerrecht im griechischen Sizilien zwischen Recht und Politik*, in: Cantarella, E., ed., *Symposion 2005. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte (Salerno, 14.-18. September 2005)*, Wien, 57-78.
- Dubois, L. (2008): *Inscriptions Grecques Dialectales de Sicile*, II, Genève.
- van Effenterre, H. (1937): "À propos du serment des Drériens", *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 61, 327-332.
- Erdas, D. (2006): "Forme di stanziamento militare e organizzazione del territorio nel mondo greco: i casi di Casmene e Brea", in: Ampolo, C., a cura di, *Guerra e pace in Sicilia e nel Mediterraneo antico (VIII-III sec. a.C.). Arte, prassi e teoria della pace e della guerra*, I, Pisa, 45-55.
- Erdas, D. (2020): "Funzionari pubblici e *chora*: note sulla gestione delle terre nelle città greche tra età classica ed ellenismo", in: Faraguna, M., Segenni, S., a cura di, *Forme e modalità di gestione amministrativa nel mondo greco e romano: terre, cave, miniere*, Milano (Consonanze, 23), 171-188.
- Erdas, D. (2025): "Redistribuzioni di terre nei giuramenti di cittadini tra aspirazione all'uguaglianza e protezione della politeia", *Erga-Logoi*, 13.2, 143-165.
- Faraguna, M. (2005): "La figura dell'*aisymnetes* tra realtà storica e teoria politica", in: Wallace, R.W., Gagarin, M., eds., *Symposion 2001. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte* (Evanston, Illinois, 5.-8. September 2001), Wien, 321-338.

- Faraguna, M. (2021): Boffo, L., Faraguna, M., *Le poleis e i loro archivi. Studi su pratiche documentarie, istituzioni e società nell'antichità greca*, Trieste.
- Faraguna, M. (2023): "Territorio della polis e statuti giuridici e amministrativi della terra: terminologia, concetti, problemi", in: Rousset, D., Derron, P., ed., *Les concepts de la géographie grecque*, Vandoeuves, 213-265.
- Faraguna, M. (2025): "Citizenship in the Greek Polis: An Institutional Approach", in: Barbato, M., Canevaro, M., Esu, A., eds., *Rediscovering Greek Institutions: New Institutional Approaches to Greek History*, Edinburgh, 111-131.
- Favi, F. (2016): "ΕΦΑΓΕΣΘΑΙ nel 'bronzo Pappadakis'", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 199, 52-54.
- Fränkel, M. (1878): "Der Attische Heliasteneid", *Hermes*, 13, 452-466.
- Frisone, F. (2001): "Appendice documentaria", in: *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al Mar Nero. Atti del XL Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto, 29 settembre - 3 ottobre 2000)*, Taranto, 115-152.
- Fuks, A. (1968): "Redistribution of Land and Houses in Syracuse in 356 B.C. and its Ideological Aspects", *The Classical Quarterly*, n.s. 18, 207-223.
- Gehrke, H.-J. (1985): *Stasis. Untersuchungen zu den inneren Kriegen in den griechischen Staaten des 5. und 4. Jahrhunderts v.Chr.*, München (Vestigia, 35).
- Guiraud, P. (1893): *La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine*, Paris.
- Knoepfler, D. (2001): "Loi d'Érétrie contre la tyrannie et l'oligarchie (première partie)", *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 125, 195-238.
- Knoepfler, D. (2002): D. Knoepfler, "Loi d'Érétrie contre la tyrannie et l'oligarchie (deuxième partie)", *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 126, 149-204.
- Link, S. (1991): "Das Siedlungsgesetz aus Westlokris (Bronze Pappadakis; I.G IX 1, fasc.3, Nr.609 = Meiggs-Lewis 13)", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 87, 65-77.
- Lombardo, M. (1993): "Lo psephisma di Lumbarda: note critiche e questioni esegetiche", *Hesperia*, 3, 161-188.
- Lombardo, M. (2001): "La documentazione epigrafica", in: *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al Mar Nero. Atti del XL Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto, 29 settembre - 3 ottobre 2000)*, Taranto, 73-114.
- Lombardo, M. (2002) "I Greci a Kerkyra Melaina (Syll. 141): pratiche coloniali e ruolo degli indigeni", in: *Grčki utjecaj na istočnoj obali Jadrana – Greek Influence along the East Adriatic Coast. Proceedings of the International Conference held at Split from september 24th to 26th 1998*, Split, 121-140.
- Lombardo, M. (2005): "The psephisma of Lumbarda: a new fragment", in: *Illyrica antiqua ob honorem Duje Rendić-Miočević*, Zagreb, 354-360.
- Lombardo, M. (2006): "I Greci in Dalmazia. Presenze e fondazioni coloniali", in: Lenzi, F., a cura di, *Rimini e l'Adriatico nell'età delle guerre puniche. Atti del Convegno internazionale di studi* (Rimini, 25-27 marzo 2004), Bologna, 19-32.
- Maffi A. (1987): "La legge agraria locrese ('bronzo Pappadakis'): diritto di pascolo o redistribuzione di terre?", in: *Studi in onore di A. Biscardi*, VI, Milano, 365-426.
- Makarov, I. (2014): "Towards an Interpretation of the Civic Oath of the Chersonesites (IOSPE I² 401)", *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, 20, 1-38.
- Malkin, I. (1984): "What were the Sacred Precincts of Brea (IG I³ no. 46)", *Chiron*, 14, 43-48.
- Malkin, I. (2023): "Lottery and Mixture in the Greek Polis", in: Pirenne-Delforge, V., Węcowski, M., eds., *Politeia and Koinōnia. Studies in Ancient Greek History in Honour of Josine Blok*, Leiden, 179-187.
- Manganaro, G. (2000): "Revisione di un'iscrizione di Segesta e di un decreto frammentario di Himera", in: *Atti delle Terze Giornate Internazionali di Studi sull'Area Elima (Gibellina-Erice - Contessa Entellina, 23-26 ottobre 1997)*, Pisa, 747-753.
- Mango, E. (2020): "New evidence for sacred structures and ritual practices in Himera, Piano del Tamburino: urbanistic considerations", in: de Cesare, M., Portale, E.C., Sojc, N., eds., *The Akragas dialogue: New investigations on sanctuaries in Sicily*, Berlin, 371-397.
- Marohnić, J., Potrebica, H., Vuković, M. (2021): "A new fragment of the Greek land division decree from Lumbarda on the island of Korčula", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 220, 137-143.
- Matijašić, I. (2020): "Geonomoi da Cassio Dione all'Atene del V secolo a.C.", *Athenaeum*, 108, 58-71.

- Mattingly, H.B. (1996): “‘Epigraphically the Twenties Are Too Late...’”, in: Mattingly, H.B., *The Athenian Empire Restored. Epigraphic and Historical Studies*, Ann Arbor, 281-323.
- Mirhady, D. (2007): “The Dikasts’ Oath and the Question of Fact”, in: Sommerstein, A.H., Fletcher, J., eds., Horkos. *The Oath in Greek Society*, Exeter, 48-59.
- Orth, W. (1986): “Die Frage einer umfassenden Grundbesitzumverteilung im Meinungsstreit des griechischen Altertums”, in: *Studien zur Alten Geschichte. Festschrift S. Lauffer*, Rom, 717-741.
- Psoma, S. (2009): “Thucydide I, 61, 4: Béroia et la nouvelle localisation de Bréa”, *Revue des Études Grecques*, 122, 263-280.
- Psoma, S. (2016): “From Corcyra to Potidaea: the decree of Brea (IG I³ 46)”, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 199, 55-57.
- Rhodes, P.J. (2007): *Oaths in political life*, in: Sommerstein, A.H., Fletcher, J., eds., Horkos. *The Oath in Greek Society*, Exeter, 11-25.
- Rhodes, P.J. (2016): *Aristotele. Costituzione degli Ateniesi*, a cura di Rhodes, P.J., trad. di Zambrini, A., Gargiulo, T., Rhodes, P.J., Milano.
- Rosamilia, E. (2023): *La città del silfio. Istituzioni, culti ed economia di Cirene classica ed ellenistica attraverso le fonti epigrafiche*, Pisa.
- Rosivach, V. (1992): “Redistribution of land in Solon, fragment 34 West”, *The Journal of Hellenic Studies*, 112, 153-157.
- Saprykin, S. (1997): *Heracleia Pontica and Tauric Chersonesus before Roman domination (VI-I Centuries B.C.)*, Amsterdam.
- Scheibelreiter, Ph. (2015): “ὄσα τις εἶχεν – ταῦτα ἔχειν: Eine rechtsvergleichende Studie zur Proklamation des Athener archon (eponymos)”, *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Romanistische Abteilung*, 132, 68-95.
- Sommerstein, A.H., Bajliss, A.J. (2013): *Oath and State in Ancient Greece*, Berlin-Boston.
- Teegarden, D.A. (2014): *Death to Tyrants! Ancient Greek Democracy and the Struggle against Tyranny*, Princeton-Oxford.
- Tribulato, O. (2019): “La legge tardo-arcaica di Himera (SEG 47, n° 1427; IGDS II n° 15). Un riesame linguistico ed epigrafico”, *Pallas*, 109, 167-193.
- Vassallo, S. (2019): “Note sulla topografia della città bassa di Himera”, *Notiziario Archeologico della Provincia di Palermo*, 45, 1-8.
- Vatin, C. (1963): “Le bronze Pappadakis, étude d’une loi coloniale”, *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 87, 1-19.
- Woodhead, A.G. (1952): “The site of Brea: Thucydides I.61.4”, *The Classical Quarterly*, n.s. 2, 57-62.
- Zunino, M. (2007): “Decidere in guerra - pensare alla pace. Il caso del ‘bronzo Pappadakis’ (IG IX 1² 3, 609)”, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 167, 157-169.
- Zurbach, J. (2017): *Les hommes, la terre et la dette en Grèce c. 1400 – c- 500 a.C.*, I-II, Bordeaux.

Donatella Erdas
Università degli Studi di Milano, Italia



THYREA(I) AND THYREATIS.

The alternating centrality of a contested border zone and its settlements*

Elena Franchi

Thyreatis constitutes the northernmost part of Kynouria,¹ which in turn is a region in the south-eastern Peloponnese.² Both Thyreatis and Kynouria are mentioned in the sources mainly in reference to the conflicts between Argives and Spartans. In some cases, the sources indicate that the disputed territory is Thyreatis (or Thyrea/Thyreai), in others (most frequently, but not uniquely, in later sources), the whole of Kynouria. In this article, we focus on the former. In these sources we can grasp an alternation between Thyrea(i) and Thyreatis. Here we will investigate this oscillation and consider it in relation to the emergence of the city identity of Thyrea.

α THYREA(I) AND THYREATIS IN HERODOTUS AND THUKYDIDES

The earliest known reference to Thyrea(i)/Thyreatis is the famous Herodotus' passage about the battle of the champions (1.82 Rosén). Herodotus begins by recounting that Argives and Spartans are at war *περὶ χώρου καλεομένου Θυρέης*:

[1] ἔς τε δὴ ὦν τὰς ἄλλας ἔπεμπε συμμαχίας καὶ δὴ καὶ ἐς Λακεδαίμονα. τοῖσι δὲ καὶ αὐτοῖσι [τοῖσι Σπαρτιάτησι] κατ' αὐτὸν τοῦτον τὸν χρόνον συνεπεπτώκεε ἔρις ἐοῦσα πρὸς Ἀργείους **περὶ χώρου καλεομένου Θυρέης**. [2] (τὰς γὰρ Θυρέας ταύτας ἐούσας τῆς Ἀργολίδος μοίρης ἀποταμόμενοι ἔσχον οἱ Λακεδαιμόνιοι· ἦν δὲ καὶ ἡ μέχρι Μαλεών ἡ πρὸς ἐσπέρην Ἀργείων, ἥ τε ἐν τῇ ἡπείρῳ χώρα καὶ ἡ Κυθηρίη νῆσος καὶ αἱ λοιπαὶ τῶν νήσων).³

* This article was made possible by generous financial support from the European Union in the framework of the ERC project "FeBo: Federalism and Border Management in Greek Antiquity" (COG PR. 2021 Nr. 101043954, P.I. Elena Franchi). Views and opinions expressed are however those of the author only and do not necessarily reflect those of the European Union or the European Research Council Executive Agency. Neither the European Union nor the granting authority can be held responsible for them. I am grateful to Stefania De Vido, Roy Van Wijk and to the anonymous referees for their valuable suggestions.

1 Shipley 2000, 376-377 with previous bibliography; see esp. Hdt. 1.82; Thuk. 4.56.2; Polyb. 4.36. Further bibliography below, n. 15.

2 Shipley 2000, 377.

3 [1] So he sent to the Lakedaimonians as well as to the rest of the allies. Now at this very time the Spartans themselves were feuding with the Argives over the country called Thyrea; [2] for this was a part of the Argive territory which the Lakedaimonians had cut off and occupied. All the land towards the west, as far as Malea, belonged then to the Argives, and not only the mainland, but

The Spartans and Argives agree to fight 300 champions from both sides; three survive, two Argives and one Spartan. The Argives, convinced that they had prevailed because they had survived in greater numbers, return home to announce the victory. The Spartan Othryades remains on the battlefield stripping the corpses of his enemies, convinced that victory went to those who remained on the battlefield while also taking care to collect the spoils. Unable to agree, the entire armies from both sides ended up clashing, and the Spartans won (82.4-6). Herodotus at this point goes on to narrate the aftermath of the battle (82.7-8 Rosén):

[7] (...) Ἀργεῖοι μὲν νυν ἀπὸ τούτου τοῦ χρόνου κατακειράμενοι τὰς κεφαλὰς, πρότερον ἐπάναγκες κομῶντες, ἐποιήσαντο νόμον τε καὶ κατάρην μὴ πρότερον θρέψειν κόμην Ἀργείων μηδένα, μηδὲ τὰς γυναῖκάς σφι χρυσοφορήσειν, πρὶν **Θυρέας** ἀνασώσωνται. [8] Λακεδαιμόνιοι δὲ τὰ ἐναντία τούτων ἔθεντο νόμον, οὐ γὰρ κομῶντες πρὸ τούτου ἀπὸ τούτου κομᾶν· τὸν δὲ ἓνα λέγουσι τὸν περιλειφθέντα τῶν τριηκοσίων, Ὀθρυάδην, αἰσχυνόμενον ἀπονοστέειν ἐς Σπάρτην τῶν οἱ συλλοχιτέων διεφθαρμένων αὐτοῦ μιν **ἐν τῇσι Θυρέησι** καταχρήσασθαι ἐωυτόν.⁴

The Argive women, Herodotus recounts, will no longer be able to bring gold πρὶν Θυρέας ἀνασώσωνται, and the Spartan hero Othryades in shame commits suicide ἐν τῇσι Θυρέησι.⁵ In sum, in this passage (82) Herodotus names Thyrea(i) four times: once in the singular in its Ionian spelling (Θυρή, ἑξ [ή]), calling it a χώρος (82.1),⁶ and then a second (82.2), a third (82.7) and a fourth time (82.8) in the plural (Θυραί, ὧν [αἱ]). In all four cases, reference is made to a territory. The name of this territory is uncertain, since different forms recur, and it is not explicitly linked to a landscape element or a city (simply because they are not mentioned, not necessarily because they do not exist).

Θυρή is mentioned again in the passage in which the Argive vicissitudes of Kleomenes are narrated (6.76 Rosén):

Κλεομένει γὰρ μαντευομένῳ ἐν Δελφοῖσι ἐχρήσθη Ἄργος αἰρήσειν. ἐπεῖτε δὴ Σπαρτιήτας ἄγων ἀπῖκετο ἐπὶ ποταμὸν Ἑρασῖνον, ὃς λέγεται ῥέειν ἐκ τῆς Στυμφαλίδος λίμνης (τὴν γὰρ δὴ λίμνην ταύτην ἐς χάσμα ἀφανὲς ἐκδιδοῦσαν ἀναφαίνεσθαι ἐν Ἀργεῖ, τὸ ἐνθεῦτεν δὲ τὸ ὕδωρ ἤδη τοῦτο ὑπ' Ἀργείων Ἑρασῖνον καλέεσθαι), ἀπικόμενος ὧν ὁ Κλεομένης ἐπὶ τὸν ποταμὸν τοῦτον ἐσφαγιάζετο αὐτῷ. [2] καὶ οὐ γὰρ ἐκαλλίερε οὐδαμῶς διαβαίνειν μιν, ἄγασθαι μὲν ἔφη τοῦ Ἑρασίνου οὐ προδιδόντος τοὺς πολίτας, Ἀργεῖους μέντοι οὐδ' ὥς χαιρήσειν. μετὰ δὲ ταῦτα ἐξαναχωρήσας τὴν στρατιήν⁷ κατήγαγε **ἐς Θυρέην**, σφαγιασάμενος δὲ τῇ θαλάσῃ ταῦρον πλοίοισι σφεας ἤγαγε ἕς τε τὴν Τιρυνθίην χώραν καὶ Ναυπλίην.⁸

the island of Kythera and the other islands. (trans. by A.D. Godley [adapted])

4 [7] (...) The Argives, who before had worn their hair long by fixed custom, shaved their heads ever after and made a law, with a curse added to it, that no Argive grow his hair, and no Argive woman wear gold, until they recovered Thyreai; [8] and the Lakedaimonians made a contrary law, that they wear their hair long ever after; for until now they had not worn it so. Othryades, the lone survivor of the three hundred, was ashamed, it is said, to return to Sparta after all the men of his company had been killed, and killed himself on the spot at Thyreai (trans. By A.D. Godley [adapted])

5 See also Franchi 2009; 2021.

6 As already stressed by Piérart 2001a, 34; 2001b, 219.

7 See e.g. Thuk. 4.56.3.

8 [1] As Kleomenes was seeking divination at Delphi, the oracle responded that he would take Argos. When he came with Spartans to the river Erasinos, which is said to flow from the Stymphalian lake (this lake issues into a cleft out of sight and reappears at Argos, and from that place onwards the stream is called by the Argives Erasinos - when Kleomenes came to this river he offered sacrifices to it. [2] The omens were in no way favorable for his crossing, so he said that he honored the Erasinos for not betraying its countrymen, but even so the Argives would not go unscathed. Then he withdrew and led his army seaward to Thyrea, where he sacrificed a bull to the sea and carried his men on shipboard to the region of Tiryns and to Nauplia. (transl. by A.D. Godley [adapted])

The Spartan king is engaged in a campaign against Argos and reaches the Argive river Erasinos; however, as the auspices are unfavourable, he leads his army down to Thyrea (ἐς Θυρέην).⁹ From there he embarks with his men to reach Tiryns and Nauplia. In this passage Herodotus mentions no χώρος, but there seems to be no indication that ἐς Θυρέην would mean anything else here.

The occurrences of Thyrea/Thyreatis in Thukydides seem to be different. In the first passage in which Thukydides mentions it, Thyrea appears to indicate a territory to be inhabited (and maybe divided and/or cultivated),¹⁰ perhaps even a settlement (later occurrences actually make us lean towards this hypothesis). In Thukydides 2.27 (Hude) Thyrea assumes a non-secondary function in the well-known affair of the Aiginetans that took place in 431 B.C.:

[1] ἀνέστησαν δὲ καὶ Αἰγινήτας τῷ αὐτῷ θέρει τούτῳ ἐξ Αἰγίνης Ἀθηναῖοι, αὐτούς τε καὶ παῖδας καὶ γυναῖκας, ἐπικαλέσαντες οὐχ ἥκιστα τοῦ πολέμου σφίσιν αἰτίους εἶναι· καὶ τὴν Αἶγιναν ἀσφαλέστερον ἐφαίνετο τῇ Πελοποννήσῳ ἐπικειμένην αὐτῶν πέμψαντας ἐποίκους ἔχειν. καὶ ἐξέπεμψαν ὕστερον οὐ πολλῶν ἐς αὐτὴν τοὺς οἰκήτορας. [2] ἐκπεσοῦσι δὲ τοῖς Αἰγινήταις οἱ Λακεδαιμόνιοι ἔδοσαν **Θυρέαν** οἰκεῖν καὶ τὴν γῆν νέμεσθαι, κατὰ τε τὸ Ἀθηναίων διάφορον καὶ ὅτι σφῶν εὐεργέται ἦσαν ὑπὸ τὸν σεισμόν καὶ τῶν Εἰλώτων τὴν ἐπανάστασιν. ἡ δὲ Θυρεᾶτις γῆ μεθορία τῆς Ἀργείας καὶ Λακωνικῆς ἐστίν, ἐπὶ θάλασσαν καθήκουσα. καὶ οἱ μὲν αὐτῶν ἐνταῦθα ᾤκησαν, οἱ δ' ἐσπάρησαν κατὰ τὴν ἄλλην Ἑλλάδα.¹¹

The Aiginetans driven out of Aigina by the Athenians are ‘given to inhabit’ (ἔδοσαν [...] οἰκεῖν) and maybe ‘to divide/cultivate’ (καὶ τὴν γῆν νέμεσθαι)¹² Thyrea by the Lakedaimonians.¹³ Leaving aside the fact that it is not of central interest here that the Thukydides passage implies that Thyrea is controlled by Sparta at this stage,¹⁴ it is interesting to note that it is referred to here as a place where one could live as a community.¹⁵ What’s more, this community appears to control not only the city itself, but also a larger territory called Thyreatis. Indeed, it is in this very passage that Thyreatis is mentioned for the first time in the extant Greek literature: ἡ δὲ Θυρεᾶτις γῆ μεθορία τῆς Ἀργείας καὶ Λακωνικῆς ἐστίν: Thyreatis is a border zone between (the territory controlled by) Argos and (the territory controlled by) Sparta.¹⁶

9 See also Franchi 2014.

10 Figueira 1993, 295. Cfr. Gomme ad 2.27 (p. 87). See below, p. 74.

11 [1] During the summer the Athenians also expelled the Aiginetans with their wives and children from Aigina, on the ground of their having been the chief agents in bringing the war upon them. Besides, Aigina lies so near Peloponnese, that it seemed safer to send colonists of their own to hold it, and shortly afterwards the settlers were sent out. [2] The banished Aiginetans found an asylum in Thyrea, which was given to them by Lakedaimon to inhabit and to divide, not only on account of her quarrel with Athens, but also because the Aiginetans had laid her under obligations at the time of the earthquake and the revolt of the Helots. The territory of Thyrea is on the frontier of Argolis and Lakonia, reaching down to the sea. Those of the Aiginetans who did not settle here were scattered over the rest of Hellas. (transl. by J. M. Dent- E. P. Dutton [adapted])

12 Figueira 1993, 295. Cfr. Gomme ad 2.27 (p. 87). See below, p. 74.

13 See also comment of Hornblower-Pelling ad Hdt. 6.91 (p. 211), where we find “a very casual allusion to a much later event, the forcible Athenian removal of population of Aigina in 431 as being ‘not least responsible for the [Peloponnesian] war’.”

14 See Franchi forthcoming.

15 The identification of Thyrea is debated. Among modern settlements are candidates Helleniko (LS AA 13; thus Phaklaris 1990, 78-90; Goester 1993, 55-81; Sirano 2000, 423); Kastraki Kato Meligous (LS AA 11, Tausend 2006, 127), where, however, material culture is scarce (Phaklaris 1990, 104-5; Goester 1993, 99; Pritchett IV 72); Nisi Agiou Andrea (LS AA 19, where Thyrea would have been relocated after the Athenian attack of 424 according to Pritchett VI 95; see also Shipley 1996, 279; 1997, 231; 2004, 578); or Marmaralona Xerokambiou (LS AA16; see Phaklaris 1987; 1990, 111-17; Winter & Winter 1990; Sirano 2000, 427). See Christien & Spyropoulos 1985, 457; Pritchett IV, 64-74 (on p. 66 also the discussion of the Loukou hypothesis formulated by William M. Leake, which is however debunked [see also Goester 1993, 49]; on p. 69-70 and 72 the Kastraki hypothesis, preferred by Pritchett); Shipley 1997, 231. Sirano 2000 provides a recent overview.

16 Thyreatis is usually considered to be the plain of modern Astros (Christien & Spyropoulos 1985, 455; Goester 1993; Piérart 2001, 34; Christien 2018, 617). Cf. also Musti & Torelli 1986, 339; Hornblower ad 2.27 (p. 283) on the possibility that the note on the Thyreatis is an intrusive gloss (“Thyrea is familiar, to us as to Th.s contemporary readers, from Hdt. 1.82”), a solution towards which, however, the commentator seems not to lean (“the difficulty is to know where to draw the line”).

In the fourth book, Thukydides returns to the story and specifies the whereabouts of Thyrea (while not mentioning Thyreatis: 4.56.2-57.3 Hude): ἡ ἔστι μὲν τῆς Κυνουρίας γῆς καλουμένης, μεθορία δὲ τῆς Ἀργείας καὶ Λακωνικῆς:

[56] [2] ἐκ δὲ αὐτῶν περιέπλευσαν ἐς Ἐπίδαυρον τὴν Λιμηράν, καὶ δηώσαντες μέρος τι τῆς γῆς ἀφικνοῦνται **ἐπὶ Θυρέαν, ἡ ἔστι μὲν τῆς Κυνουρίας γῆς καλουμένης, μεθορία δὲ τῆς Ἀργείας καὶ Λακωνικῆς.** νεμόμενοι δὲ αὐτὴν ἔδοσαν Λακεδαιμόνιοι Αἰγινήταις ἐκπεσοῦσιν ἐνοικεῖν διὰ τε τὰς ὑπὸ τὸν σεισμὸν σφίσι γενομένης καὶ τῶν Εἰλώτων τὴν ἐπανάστασιν εὐεργεσίας καὶ ὅτι Ἀθηναίων ὑπακούοντες ὁμῶς πρὸς τὴν ἐκείνων γνώμην αἰεὶ ἔσταν. [57] [1] προσπλέοντων οὖν ἔτι τῶν Ἀθηναίων οἱ Αἰγινήται τὸ μὲν ἐπὶ τῇ θαλάσῃ ὁ ἔτυχον οἰκοδομοῦντες τεῖχος ἐκλείπουσιν, ἐς δὲ τὴν ἄνω πόλιν, ἐν ᾗ ὤκουν, ἀπεχώρησαν, ἀπέχουσαν σταδίους μάλιστα δέκα τῆς θαλάσσης. [2] καὶ αὐτοῖς τῶν Λακεδαιμονίων φρουρὰ μία τῶν περὶ τὴν χώραν, ἥπερ καὶ ξυνετείχιζε, ξυνεσελθεῖν μὲν ἐς τὸ τεῖχος οὐκ ἠθέλησαν δεομένων τῶν Αἰγινήτων, ἀλλ' αὐτοῖς κίνδυνος ἐφαίνετο ἐς τὸ τεῖχος κατακλῆσθαι· ἀναχωρήσαντες δὲ ἐπὶ τὰ μετέωρα, ὥς οὐκ ἐνόμιζον ἀξιόμαχοι εἶναι, ἡσύχαζον. [3] ἐν τούτῳ δὲ οἱ Ἀθηναῖοι κατασχόντες καὶ χωρήσαντες εὐθύς πάσῃ τῇ στρατιᾷ αἰροῦσι **τὴν Θυρέαν.** καὶ τὴν τε πόλιν κατέκαυσαν καὶ τὰ ἐνόντα ἐξεπόρθησαν, τοὺς τε Αἰγινήτας, ὅσοι μὴ ἐν χερσὶ διεφθάρησαν, ἄγοντες ἀφίκοντο ἐς τὰς Ἀθήνας καὶ τὸν ἄρχοντα ὃς παρ' αὐτοῖς ἦν τῶν Λακεδαιμονίων, Τάνταλον τὸν Πατροκλέους· ἐζωγρήθη γὰρ τετρωμένος.¹⁷

In this passage Thukydides also recounts the sequel: the Athenians attack Thyrea (the city, not the territory) and expel the Aiginetans; here Thukydides explicitly says that Thyrea is a polis:¹⁸ the Athenians τὴν τε πόλιν κατέκαυσαν καὶ τὰ ἐνόντα ἐξεπόρθησαν, burned the town and pillaged it. A similar perspective is adopted by Diodorus Siculus and by Pausanias regarding the same story (and possibly derived from Thukydides): the Aiginetans go to live in Thyrea, Λακεδαιμόνιοι δὲ τοῖς ἐκπεπτωκόσιν Αἰγινήταις ἔδωκαν οἰκεῖν τὰς καλουμένας Θυρέας (D.S. 12.44.3 Vogel-Fischer-Dindorf) and Θυρέαν τὴν ἐν τῇ Ἀργολίδι Λακεδαιμονίων δόντων ὥκησαν (Paus. 2.29.5 Rocha-Pereira).

At the time of Thukydides' writing, the city of Thyrea is at the centre of relevant events and controls a surrounding territory called Thyreatis. That becomes even more evident in 6.95.1 (Hude), where the choronym is used and it is also said that Thyreatis is bordered by the territory controlled by Argos, ἐς τὴν Θυρεᾶτιν ὁμορον οὔσαν (and thus controlled by the Spartans):

τοῦ δ' αὐτοῦ ἥρος καὶ ἐπ' Ἀργος στρατεύσαντες Λακεδαιμόνιοι μέχρι μὲν Κλεωνῶν ἦλθον, σεισμοῦ δὲ γενομένου ἀπεχώρησαν. καὶ Ἀργεῖοι μετὰ ταῦτα ἐσβαλόντες **ἐς τὴν Θυρεᾶτιν ὁμορον οὔσαν** λείαν τῶν Λακεδαιμονίων πολλὴν ἔλαβον, ἣ ἐπράθη ταλάντων οὐκ ἔλασσον πέντε καὶ εἴκοσι.¹⁹

For Isokrates, it is ἐν Θυρέαις that the 300 Spartan champions defeated the Argives (*Archid.* 99).

17 [56] [2] From thence (scil. Kythera) they (scil. the Athenians) sailed round to the Limeran Epidauros, ravaged part of the country, and so came to Thyrea in the Kynourian territory, upon the Argive and Lakonian border. This district had been given by its Lakedaimonian owners to the expelled Aiginetans to inhabit, in return for their good offices at the time of the earthquake and the rising of the Helots; and also because, although subjects of Athens, they had always sided with Lakedaimon. [57] [1] While the Athenians were still at sea, the Aiginetans evacuated a fort which they were building upon the coast, and retreated into the upper town where they lived, rather more than a mile from the sea. [2] One of the Lakedaimonian district garrisons which was helping them in the work, refused to enter here with them at their entreaty, thinking it dangerous to shut themselves up within the wall, and retiring to the high ground remained quiet, not considering themselves a match for the enemy. [3] Meanwhile the Athenians landed, and instantly advanced with all their forces and took Thyrea. The town they burnt, pillaging what was in it; the Aiginetans who were not slain in action they took with them to Athens, with Tantalos, son of Patrokles, their Lakedaimon commander, who had been wounded and taken prisoner. (transl. by J. M. Dent - E. P. Dutton [adapted])

18 Shipley 2004, 595, who retains that the polis existed "before the Aiginetans came (though there may have been a time when the area was called Thyrea but did not contain a polis)".

19 The same spring the Lakedaimonians marched against Argos, and went as far as Kleonai, when an earthquake occurred and caused them to return. After this the Argives invaded the Thyreatis, which is on their border, and took much booty from the Lakedaimonians, which was sold for no less than twenty-five talents. (transl. by J. M. Dent - E. P. Dutton [adapted])

❧ THYREA AND THYREATIS IN HELLENISTIC AND ROMAN SOURCES

Later sources refer to Thyrea(i)/Thyreatis almost exclusively with reference to Archaic to Classical events.²⁰ These sources fluctuate between Thyrea(i) and Thyreatis, but over time Thyrea(i) is increasingly used. Sometimes we find it in the plural variant used by Herodotus; this variant, however, does not seem to have a particular connotation, being used both in reference to the battle of the champions, as by Strabo, and in reference to the affair of the Aiginetans, as by Diodorus.²¹ In Pausanias Thyrea and Thyreatis occur in almost equal measure. About Thyreatis he writes that this territory includes several komai (8.54.4: ἡ δὲ εὐθεΐα <ή> ἐπὶ Θυρέαν τε καὶ κώμας τὰς ἐν τῇ Θυρεάτιδι ἐκ Τεγέας)²². Pausanias uses Thyreatis 3 times; Thyrea 4.²³ Regarding Thyrea, Pausanias seems to consider it a city especially when past events are at stake (e.g., 2.29.5, maybe also 10.9.12?), but this is not a rule (8.54.4; 10.9.12 with comment of Piérart 2001a, 220):

2.29.5 Rocha-Pereira:

χρόνῳ δὲ ὕστερον μοῖρα Ἀργείων τῶν Ἐπίδauρον ὁμοῦ Δηϊφόντῃ κατασχόντων, διαβάσα ἐς Αἴγιναν καὶ Αἰγινήταις τοῖς ἀρχαίοις γενόμενοι σύννοικοι, τὰ Δωριέων ἔθνη καὶ φωνὴν κατεστήσαντο ἐν τῇ νήσῳ. προελθοῦσι δὲ Αἰγινήταις ἐς μέγα δυνάμεως, ὡς Ἀθηναίων γενέσθαι ναυσὶν ἐπικρατεστέρους καὶ ἐν τῶν Μηδικῶν πολέμῳ παρασχέσθαι πλοῖα μετὰ γε Ἀθηναίους πλεῖστα, οὐ παρέμεινεν ἐς ἅπαν ἡ εὐδαιμονία, γενόμενοι δὲ ὑπὸ Ἀθηναίων ἀνάστατοι **Θυρέαν** τὴν ἐν τῇ Ἀργολίδι Λακεδαιμονίων δόντων ὥικησαν. καὶ ἀπέλαβον μὲν τὴν νήσον, ὅτε περὶ Ἑλλήσποντον αἱ Ἀθηναίων τριήρεις ἐλήφθησαν, πλούτου δὲ ἡ δυνάμεως οὐκέτι ἐξεγένετο ἐς ἴσον προελθεῖν σφισιν.²⁴

8.54.4 Rocha-Pereira:

ἡ δὲ εὐθεΐα <ή> **ἐπὶ Θυρέαν** τε καὶ κώμας τὰς ἐν τῇ **Θυρεάτιδι** ἐκ Τεγέας παρείχετο ἐς συγγραφὴν Ὀρέστου τοῦ Ἀγαμέμνονος μνήμα, καὶ ὑφελέσθαι Σπαρτιάτην <τινὰ> τὰ ὅστ' αὐτόθεν οἱ Τεγεᾶται λέγουσι· καθ' ἡμᾶς δὲ οὐκέτι πυλῶν ἐντὸς ἐγένετο ὁ τάφος.²⁵

20 See e.g. *Anth. Pal.* 7.430; 431; 432; 526; 720; 721; Sos. *FGrHist.* IIIb 595, F 6 (=Athen. XIV 646a); D.S. 12.44.3; Chrysermos of Korinth *FGrHist* 287 F 2a in [Plut.], *Par.Min.* 306 A-B; Theseus *FGrHist* 453 F 2 in Stob. *Flor.* 3.7.68 H; Strab. 8.6.17-18 C 376; Plut. *De Herod. mal.* XVII, p. 858, C-D; Paus. 2.29.5; 2.38.5; 3.7.5; 10.9.12; Steph.Byz. s.v. Θυρέα.

21 Thyrea: *Anth. Pal.* 7.431; 432; 526; 720; 721; Sos. *FGrHist.* IIIb 595, F 6 (=Athen. XIV 646a); D.S. 12.44.3 (Thyreai: τὰς καλουμένας Θυρέας); D.S. 12.65.9 (again Thyreai: Θυρέας μὲν κειμένας ἐν τοῖς μεθορίοις τῆς Λακωνικῆς καὶ τῆς Ἀργείας); Theseus *FGrHist* 453 F 2 in Stob. *Flor.* 3.7.68 H; Strab. 1.4.7 (Thyreai?: περὶ Θυρέας); 8.6.17-18 C 376 (Thyreai?: περὶ Θυρέας); D.Hal. *De Thuc.* 14.14; Plut. *De Herod. mal.* XVII, p. 858, C-D; Paus. 2.29.5; 8.3.3; 8.54.4; 10.9.12; Herodian. *de pros. cath.* 3.1.397, 22-24 Lentz; Timaios *Lex.Plat.* s.v. Γυμνοπαιδία Ruhnken pp. 412-13 (Thyreai: ἐν Θυρέαις); Phryn. *Praep.Soph.* s.v. Γυμνοπαιδία p. 57, 19-21 De Borries (Thyreai?: περὶ Θυρέας); Menander rhet. 3. 365.5-9 Spengel; Steph.Byz. s.v. Θυρέα; Choïrob. *GrammGr.* 4.1 p. 297: (=E. Bekker, *Anecdota Graeca* III, Berlin 1821, p. 1408, s.v. Πάρ); Phot. Lex., Γυμνοπαιδία γ 230 Theodoridis (περὶ Θυραΐαν); γ 231 Theodoridis (Thyreai: ἐν Θυραΐαις); Etym.Mag., s.v. Γυμνοπαιδία p. 243 ll. 4-7 Gaisford (περὶ Θυραΐαν, depending on Phot. γ 230); Lex.Sabb., s.v. Γυμνοπαιδία; Apostol. 5.68 Leutsch-Schneidewin (Thyreai: ἐν Θυραΐαις, both depending on Photius γ 231).

Thyreatis: *Anth.Pal.* 7.430; Chrysermos of Korinth *FGrHist* 287 F 2a in [Plut.], *Par.Min.* 306 A-B; Paus. 2.38.5; 2.38.7 (but with reference to a gulf: ἐς τὸν Θυρεάτην κόλπον); 3.7.5; Steph. Byz. s.v. Θυρή.

22 Cfr. also, in the same vein yet in more general terms, Plut. *Pyrrh.* 32.9.

23 Thyrea: Paus. 2.29.5; 8.3.3; 8.54.4; 10.9.12; Thyreatis: Paus. 2.38.5; 2.38.7 (ἐς τὸν Θυρεάτην κόλπον, see above, n. 21); 3.7.5.

24 Subsequently a division of the Argives who, under Deiphontes, had seized Epidaurus, crossed to Aigina, and, settling among the old Aiginetans, established in the island Dorian manners and the Dorian dialect. Although the Aiginetans rose to great power, so that their navy was superior to that of Athens, and in the Persian war supplied more ships than any state except Athens, yet their prosperity was not permanent but when the island was depopulated by the Athenians, they took up their abode at Thyrea, in Argolis, which the Lakedaemonians gave them to dwell in. They recovered their island when the Athenian warships were captured in the Hellespont, yet it was never given them to rise again to their old wealth or power. (transl. by W.H.S. Jones- H.A. Ormerod [adapted])

25 The straight road from Tegea to Thyrea and to the villages its territory [scil. Thyreatis: ἐν τῇ Θυρεάτιδι] contains can show a notable sight in the tomb of Orestes, the son of Agamemnon; from here, say the Tegeans, a Spartan stole his bones. In our time the grave is no longer within the gates. By the road flows also the river Garates. Crossing the Garates and advancing ten stades you come to a sanctuary of Pan, by which is an oak, like the sanctuary sacred to Pan. (transl. by W.H.S. Jones- H.A. Ormerod)

10.9.12 Rocha-Pereira:

ταῦτα μὲν δὴ ἐπὶ τοσοῦτον εἰρήσθω· τὸν δὲ ὑπὲρ τῆς καλουμένης Θυρέας Λακεδαιμονίων ἀγῶνα καὶ Ἀργείων, Σίβυλλα μὲν καὶ τοῦτον προεθέσπισεν ὥς συμβήσοιτο ἐξ ἴσου ταῖς πόλεσιν, Ἀργεῖοι δὲ ἀξιούντες ἐσχηκέναι πλέον ἐν τῷ ἔργῳ χαλκοῦν ἵππον—τὸν δούρειον δηθην—ἀπέστειλαν ἐς Δελφούς· τὸ δὲ ἔργον Ἀντιφάνους ἐστὶν Ἀργείου.²⁶

One wonders whether in Pausanias' time the city still existed and was inhabited. Given the equivocal identification with a modern site,²⁷ this is difficult to establish on the basis of material culture without engaging in circular reasoning on a combinatorial basis, but would explain why he does not mention it among the cities of Thyreatis (2.38.6 Rocha-Pereira):

[6] ἀπὸ δὲ τῶν πολυανδρίων ἰόντι Ἀνθήνῃ τέ <ἐστίν>, ἥι Αἰγινῆταί ποτε ὤικησαν, καὶ ἑτέρα κώμη Νηρίς, τρίτῃ δὲ Εὐὰ μεγίστη τῶν κωμῶν· καὶ ἱερὸν τοῦ Πολεμοκράτους ἐστὶν ἐν ταύτῃ. ὁ δὲ Πολεμοκράτης ἐστὶ καὶ οὗτος Μαχάονος υἱός, ἀδελφὸς δὲ Ἀλεξάνορος, καὶ ἴσται τοὺς ταύτῃ καὶ τιμὰς παρὰ τῶν προσοίκων ἔχει.²⁸

This leads us to ask more generally in which historical periods Thyrea was a city and had inhabitants. Assuming that inhabitants of Thyrea must have been identifiable well before Stephanus of Byzantium (Steph. Byz. s.v. Θυρέα), it is difficult to say whether they were already known to Herodotus who refers to the inhabitants of Kynouria as “Ὀρνεῖται καὶ οἱ περίοικοι” (8.73.3). Philippe Legrand's proposed amendment of substituting Θυρεῖται for Ὀρνεῖται is plausible but far from certain.²⁹ On closer inspection, the first undebated occurrence of Thyrea as a settlement is in Thukydides, who calls it a city and does so in connection with the affair of the Aiginetans. The suspicion therefore arises that the two issues - the settlement of the Aiginetans in Thyrea and the emergence of Thyrea as a city - are connected. This connection had already been suggested by Panagiotis Phaklaris, who, however, neither elaborated on it nor analysed the literary occurrences on a case-by-case basis to provide a historical interpretation.³⁰ It is worth going over the whole affair in greater detail than has been done above.

26 [12] So much for this belief. The struggle for the district called Thyrea between the Lakedaimonians and the Argives was also foretold by the Sibyl, who said that the battle would be drawn. But the Argives claimed that they had the better of the engagement, and sent to Delphi a bronze horse, supposed to be the wooden horse of Troy. It is the work of Antiphanes of Argos. (transl. by W.H.S. Jones- H.A. Ormerod [adapted])

27 See above, n. 15..

28 [6] As you go from these common graves you come to Athene, where Aiginetans once made their home, another village Neris, and a third Eua, the largest of the villages, in which there is a sanctuary of Polemokrates. This Polemokrates is one of the sons of Machaon, and the brother of Alexanor; he cures the people of the district, and receives honors from the neighbours. (transl. by W.H.S. Jones- H.A. Ormerod [adapted]).

29 Legrand 1953 ad l. p. 72. Here is the passage (8.73.3 Rosén): οἱ δὲ Κυνοῦριοι αὐτόχθονες ἐόντες δοκέουσι μούνοι εἶναι Ἴωνες, ἐκδεδωρίενται δὲ ὑπὸ τε Ἀργείων ἀρχόμενοι καὶ τοῦ χρόνου ἐόντες Ὀρνεῖται καὶ οἱ περίοικοι ([3] The Kynourians are aboriginal and seem to be the only Ionians, but they have been Dorianized by time and by Argive rule. They are the Orneatai and the perioikoi., transl. by A.D. Godley[adapted]). Given that Ὀρνεῖται raises a problem of a topographical nature (the Orneai known to us is north of Argos), alternative proposals (in addition to expunging [Macan 1908 ad l., p. 472; Stein 1871 ad l., pp. 55-56 expunges only καὶ οἱ περίοικοι] or retaining the original lesson by resorting to the hypothesis of a second Kynouria north of Argos [cfr. Gomme *et al.* 1970, 108-110; Baladié 1978, 295-6 ad Strab. 8.6.7 C 370]) include Hynathioi (Van Wees 2003, 44) and Oreiatat, the ancient name of Prasiai according to Pausanias (Christien & Spyropoulos 1985, 459 and n. 23; Christien 1992, 157-158, 161-162; Fontana 2016, who also discusses K.O. Müller's [1824 I 83, 159] problematic proposal to understand Orneatai figuratively to mean generically 'perioecic'). Cfr. esp. Piérart 2001, 34-35.

30 Phaklaris 1990, 89.

⌘ THE SETTLEMENT OF THE AIGINETANS AND THE EMERGENCE OF THYREA

In order to contextualise the Spartan-supported settlement of the Aiginetans driven out by the Athenians in Thyrea, it is necessary to briefly retrace the salient phases of the enmity between Athens and Aigina. In his *Histories*, Herodotus (5.80-89.2) is aware of this enmity (89.1: τῆς δὲ ἔχθρης τῆς πρὸς Αἰγινήτας ἐξ Ἀθηναίων γενομένης ἀρχῇ) and of Athens' aggressive intentions and its desire to control Aigina. The story begins with a request for help from the Thebans to the Aiginetans against the Athenians (5.80) and immediately reminds us that there was an ancient enmity between the Athenians and the Aiginetans (5.81.2).³¹ He repeatedly claims he wants to reconstruct the Archaic roots of the conflict (cf. 5.82.1; 89.1). This enmity is intertwined with various neighbourly relations. It includes the Epidaurians, to whom the Aiginetans were initially subject (5.83.1, cfr. also Hdt. 8.46.1 and Paus. 2.29.5). The latter broke free and even went so far as to steal the statues of Damia and Auxesia that the Epidaurians had built from Athenian olive tree wood following an oracular response (5.82).³² The Athenians sent to retrieve these statues from the Aiginetans came to a bad end (5.85). This was partly the result of the Argive support the Aiginetans received, as claimed by both the Aiginetans and Argives (5.87.1). The women of these two groups adopted a particular type of brooch (5.88.2, a narrative following a typically aetiological logic).³³ As a result of these events, the Aiginetans decided to support the Thebans and devastated the coastal areas of Attica (5.89) to the extent that the Athenians thirsted for revenge. Other emergencies prevented them from acting upon these emotions, however in the immediate future.³⁴ The Persian Wars brought solace for this desire through the Aiginetans' initial medizing (cf. 6.49).³⁵ In this context there is a convergence between the Athenians and the Spartans led by Kleomenes, who was more hostile than other Spartan kings to the Aiginetans (cf. 6.50).³⁶ This convergence, however, is not set in stone (6.85): while the hostility between Athenians and Aiginetans, recounted in fragmented form by Herodotus,³⁷ recurs over the next decades (6.73; 86-87; 89),³⁸ that between Spartans and Aiginetans is intermittent (cf. below). The Athenians support a coup d'état by the Aiginetan damos (6.88; 91.1-2)³⁹ and, having failed, settle the exiles in Sounion (6.90), thus admitting members of the Aiginetan damos to citizenship.⁴⁰ Later, Aigina becomes tributary of Athens (having revolted and having been subjugated in 457)⁴¹ and its links with Athens will be strengthened by importing Attic cults (SEG 59.347-350)⁴². In parallel, the Aiginetans started cultivating good relations with the Spartans. The more or less forced collaboration of Aiginetan ships with Spartan ships at the time of Kleomenes' Argolis expedition (Hdt. 6.92.1-2 with comment of Figueira 2016, 27) is difficult to interpret. Following the earthquake in 462, the Aiginetans brought relief to the Spartans, most likely because of a sense of common belonging consolidated by their membership of the Hellenic League rather than the Peloponnesian League. Precisely for this reason, the Spartans felt a special gratitude to the Aiginetans, as is evident from their support in resettling the Aiginetans in

31 See Nenci 1994, ad l. p. 276, with further sources and literature.

32 Polinskaya 2013, 269-83, and, more recently, Corti 2021.

33 Figueira 1981, 2-4, 7-8; 1983; 1985. See also Franchi 2021, 170 with notes.

34 See Figueira 1991, 104-105.

35 with comment by Nenci ad l., p. 217, also citing further Herodotean passages on the Aiginetans-Athenians feud.

36 with comment by Nenci ad l., p. 219; see also 6.61; 6.64-65.

37 Nenci 1998, ad 6.85-93 p. 247.

38 Cf. Hammond 1955; Jeffery 1962; Figueira 1988 (who nevertheless argues against Hammond regarding the chronology of single events).

39 with comment of How-Wells ad 7.91 (pp. 100-101) and of Hornblower-Pelling ad 6. 88 (p. 210) and ad.6.91 (p. 211)

40 See Figueira 1991, 105-106 and n. 4 at p. 105.

41 Thukc. 1.104 with comment of Gomme ad l. (p. 307) and ad 1.67.2 (p. 225). Cfr. also Thuk. 1.105 with comment of Figueira 1991, 106-107 and of Hornblower ad l. (p. 166). Cfr. Ostwald 1982, 23; Lévy 1983, 249-50; Figueira 1981, 20 (= 1993, 108); 1991, 108-112 (vs. MacDowell 1960).

42 Barron 1983; Meiggs 1966, 183f; Woodhead 1974; Figueira 1991, 115-128 (dating them to the decades preceding 431 and maintaining that they delimit precincts); Polinskaya 2009; 2013, 268-69, 313 (she adds 4 more inscriptions which she dates to the decades after 431 and maintains they delimit agricultural estates allocated to gods).

Thyrea.⁴³ It is probably also because of their support in the Messenian Revolt and the war against Xerxes (8.93.1; cf. also 3.64.3), that the Spartans included the demand to respect the Aiginetan autonomy in their ultimatum to Athens before the outbreak of the Peloponnesian War (Thuk. 1.139.1). The Aiginetans for their part had secretly complained about the deprivation of this autonomy⁴⁴ and had played an important role in the declaration of war on Athens (2.27.1).

In light of all this, the events following the expulsion of the Aiginetans from Aigina and their placement in Thyrea by the Spartans are well understood. According to Thukydides, not all the Aiginetans moved to Thyrea; part of them moved elsewhere. As for the former, the situation they faced in Thyreatis is unclear. A passage by Pausanias suggests that after the victory in the Battle of the Champions some Spartiates were assigned *kleroi* in Thyreatis and that later (ὕστερον) these lands were assigned to the Aiginetans driven out by the Athenians (2.38.5), perhaps as *perioikoi*⁴⁵ or at least as allies. Be that as it may, given Thukydides' phraseology at 2.27.2, where "the combination of ἔδοσαν and οἰκεῖν with the verb νέμω in the middle (with γῆν) [sic] implies a permanent settlement, if not a division of the land into individual holdings"⁴⁶, Thyrea represents at this stage a city with landholding citizens.

Thus, even if we assume that the city of Thyrea already exists before the Aiginetans' settlement,⁴⁷ it seems clear that it only acquires social consistency and historical prominence after the settlement. In fact, all the elements taken into consideration lead one to believe that this represents the true turning point for the emergence of Thyrea.

From then onward, Thyrea became even more strategic from different perspectives. Regardless of the fact that the analogy with the case of the fugitive Messenians settled by the Athenians in Naupaktos was already clear to Ephorus (D.S. 12.44.2-3) or even earlier,⁴⁸ from the Spartan point of view the settlement of the Aiginetans in Thyreatis must have had consequences in relations with Argos. The (partly) parallel cases of Asine and Nauplia, whose inhabitants, driven out by the Argives, were supported in their resettlement by the Spartans, have been rightly recalled.⁴⁹ Assuming that the Aiginetans of Thyrea were allies concretely engaged in support for Sparta, for example through a contribution to the Spartan war fund (IG V.1 1 [SEG 36.357]+ Matthaiou-Pikoulas 1989; SEG 39 370 [SEG 56 451] comments on both fragments as well as on the "possibly related" IG V.1 219)⁵⁰, in anti-Argive terms their function seems to have a further significance: that of creating a buffer state. It would safeguard the Spartan occupation of Thyreatis from any attempts by the Argives to reconquer it. Moreover, as has been noted, recurrent political cooperation between Argives and Aiginetans are attested as far back as

43 Cf. Figueira 1993, 107 (=1981, 18) with n. 90, where he comments on Thuk. 2.27.2 and 4.56.2; see also Figueira 1991, 127; Figueira 2016, 27.

44 1.67.2 with comment by Hornblower ad l. (p. 109: "The present passage comes closest than any other in Book I to explaining the treatment of the Aiginetans described at II.27, and the explanation there given for it"); see also Plut. *Per.* 29.5.

45 4.56.2 with comment by Figueira 1993, 295 (=1988, 526); Shipley 1997, 205. The condition of these *perioikoi* may have been perceived as not very different from the one of the Helots (cf. also Hdt. 9.80), either from a Spartan perspective or from a perspective the Athenians attributed to the Spartans: Irwin 2016, 376. The Aiginetean *logoi* feature mixed attitudes at Sparta toward Aigina: see Irwin 2016, 376 and 417. See also Steup ad 4.57.3 and Gomme ad 4.57.3 (p. 512), both commenting on the archon mentioned by Thukydides.

46 Figueira 1993, 295. Cfr. Gomme ad 2.27 (p. 87): "[τὴν γῆν νέμεσθαι=] to occupy and cultivate, but not to own, perhaps. In V.41.2 the Lacaedemonians νέμονται δ' αὐτὴν, without reference to expelled Aiginetans".

47 Shipley 1997, 231; 2004, 595.

48 Irwin 2011, 376, comparing the different perspectives of Thuk. 2.27, 4.56.2 and D.S. 12.44.2-3.

49 Figueira 1988, 527 (= Figueira 1993, 296).

50 Cfr. Matthaiou-Pikoulas 1989, 77-124 (ed. princeps for the new fragment); Meiggs-Lewis² 1989, 312; Loomis 1991; SEG 36.357.

Herodotus, while later sources report consanguinity ties.⁵¹ Accordingly, the Aiginetan settlement in Thyrea by the Spartans served a double purpose: the Argives might have felt it difficult to attempt to reconquer Thyreatis, since it was occupied by their 'relatives' from Aigina. Thus, it is no coincidence that Thukydides emphasises that Thyreatis is a border area between Argos and Sparta precisely in the passages in which he describes the Aiginetan settlement. In fact, the only other passage in which he refers to the boundary position of the Thyreatis and in which the Aiginetans are not involved is 6.95.1.⁵² Returning from a Spartan-Argive perspective to a Spartan-Athenian one, what happens a few years after the settlement of the Aiginetans in Thyrea should at least briefly be taken into account because it is significant in relation to the problem we are dealing with here. The Athenians attack the Aiginetans at Thyrea who had built a τεῖχος along the coast (4.57.1), a τεῖχος that, as has been noted, "stood as a surrogate for lost Aigina"⁵³.

The Athenians then prevail over the Aiginetans, who, poorly assisted by the Spartans (4.57.2), are killed or deported to Athens (4.57.3). It is unclear whether those who managed to avoid battle were able to retain the Aiginetan identity of Thyrea⁵⁴. We could go further. It is unclear whether Thyrea as a city continues to exist. Some later authors when they mention it seem to consider it a territory in reference to the time in which they write (think of Pliny *NH* 4.5.16)⁵⁵. Pausanias in his list of the cities of Thyreatis (2.38.6) enumerates Anthene, Eua and Neris, but not Thyrea⁵⁶. One might reflect on the fact that he adds that Anthene was once Aiginetan, and it is suggestive (but not entirely convincing) that the surviving Aiginetans moved to Anthene.

α SOME CONCLUDING REMARKS

The evidence analysed above leads us to believe that in the 6th century and perhaps for much of the 5th century Thyrea(i) was a territory, χώρος, not characterised by settlements of a considerable size and considered

51 With some exceptions: 6.92 (the thousand led by Euribates were volunteers). Further sources: see e.g. Σ Pind. P. 8.113c and Σ Pind. O. 8.39a-b with comment of Polinskaya 2013, 121-23 and 397.

52 τοῦ δ' αὐτοῦ ἥρος καὶ ἐπ' Ἄργος στρατεύσαντες Λακεδαιμόνιοι μέχρι μὲν Κλεωνῶν ἦλθον, σεισμοῦ δὲ γενομένου ἀπεχώρησαν. καὶ Ἀργεῖοι μετὰ ταῦτα ἐσβαλόντες ἐς τὴν Θυρεάτιν ὁμορον οὖσαν λείαν τῶν Λακεδαιμονίων πολλὴν ἔλαβον, ἣ ἐπράθη τάλαντων οὐκ ἔλασσον πέντε καὶ εἴκοσι. The same spring the Lakedaimonians marched against Argos, and went as far as Kleonai, when an earthquake occurred and caused them to return. After this the Argives invaded the Thyreatis, which is on their border, and took much booty from the Lakedaimonians, which was sold for no less than twenty-five talents. (transl. by J. M. Dent - E. P. Dutton [adapted])

53 Figueira 1981, 301 with n. 25 (=1993, 532) also commenting on some passages by Xenophon on Aiginetan campaigns of pillaging on behalf of Spartan interests (*HG* 5.1.1-2; 13; 18-24; 29; 5.4.61; 6.2.1).

54 which, according to Pritchett, was relocated at Nisi Agious Andrea. Cf. Pritchett VI 95 vs. Shipley 1997, 231. See Balandier & Guinrand 2019, 439-440.

55 with comment of Shipley 1997, 231. This is maybe the reason why they use it in the plural form?: D.S. 12.44.3 (Thyreai: τὰς καλουμένας Θυρέας); D.S. 12.65.9 (again Thyreai: Θυρέας μὲν κειμένας ἐν τοῖς μεθορίοις τῆς Λακωνικῆς καὶ τῆς Ἀργείας); Strab. 1.4.7 (Thyreai?: περὶ Θυρέας); 8.6.17-18 C 376 (Thyreai?: περὶ Θυρέας); Timaios *Lex.Plat.*, s.v. Γυμνοπαιδία Ruhnken pp. 412-13 (Thyreai: ἐν Θυρέαις); Phryn. *Praep.Soph.*, s.v. Γυμνοπαιδία p. 57, 19-21 De Borries (Thyreai?: περὶ Θυρέας); Phot. *Lex.*, Γυμνοπαιδία γ 231 Theodoridis (Thyreai: ἐν Θυραίαις); *Lex.Sabb.*, s.v. Γυμνοπαιδία; Apostol. 5.68 Leutsch-Schneidewin (Thyreai: ἐν Θυραίαις, both depending on Photius γ 231). Contra Pritchett VI 95.

56 See above, p. 72. The locations of these settlements are disputed in modern studies. It was proposed for Anthene the modern Tsiorovos (on Mount Zavitsa), Nisi Paraliou Astros (AA6) or Nisi Agiou Andrea (AA19), where Classical to Roman pottery was found (Pritchett III, 116-121; VI 94; Phaklares 1990, 47-78; Goester 1993, 54, 91-93; Shipley LS II, 277; 1996, 211-212, 226; Tausend 2006, 129; Balandier & Guinrand 2019, 432 [Tsiorovos], 433-434 [Nisi Paraliou Astros and Nisi Agiou Andrea], 442; Sirano 2000, 423); for Eua Helleniko and Loukou (Kallitsis 1960; Christien & Spyropoulos 1985; Pritchett III 124-7; IV 66; VI ch. 2 and p. 91, 92; Phaklaris 1990, 108-114 on finds at Loukou, identified with Roman Eua; Tausend 2006, 129; Goester 1993, 44, 54; Shipley 1997, 241; 2004, 581; Tausend 2006, 128; Balandier & Guinrand 2019: 433-34, 441, 444-45; Sirano 2000, 425); for Neris Tsiorovos and Kourmeti (also known as Kourmeki)/Kato Doliana (Pritchett III 122-124, IV 75-9; Phaklares 1990, 95; Christien & Spyropoulos 1985, 455; Shipley 1997, 212; 2004, 575; Kritzas 2006: 429-30; Tausend 2006, 129). On Eua and Neris as Argive komai in the 4th BC see Kritzas 2006, 429; Piérart 2014; Balandier & Guinrand 2019, 440; Blomley 2022, 51.

strategic in its own right, so much so that it was disputed between Argos and Sparta. Following the battle of the champions, and as a result of the battle of Sepeia, Sparta took control of it. This was a strategic occupation but in an anti-Argive context and from a broader interpoleic perspective also aimed at the Athenians by virtue of the outlet to the sea not too far away.

The strategic position of the area prompted the Spartans to settle the Aiginetans there after their expulsion from Aigina by the Athenians at the outbreak of the Peloponnesian War. At that point, the settlement of Thyrea, defined by Thukydides as a city (whose citizens were probably Aiginetans), took shape. The first relevant city of the χώρος of Thyrea is called Thyrea, and at that stage the name Thyreatis is given to the territory it controlled. The extent of Thyreatis is not known to us, while we are aware that besides Thyrea there is another settlement, Anthene, where the Aiginetans who survived the Athenian attack are said to have moved (Paus. 2.38.6). The impression, however, is that of the two settlements, Thyrea is the more significant, so much so that it takes the name of the original χώρος and gives its name to the region. This greater prominence is due to the Aiginetan settlement.

From a Spartan point of view, the Aiginetan settlement was of strategic value to counter the Argives – similar to the Asineans and the Nauplians – and against the Athenians, just as the latter had used the Messenians at Naupaktos. In an anti-Argive key, the strategic function was twofold: as a buffer state, but also as a disincentive that relied on a tradition of political cooperation between the Argives and the Aiginetans as well as on the belief perhaps nurtured by the Argives themselves of Argive-Aiginetan consanguinity. The Spartan occupation of the Thyreatis was by then so well established that the centrality of this borderland was increasingly perceived, both by its inhabitants and by the surrounding neighbours. This centrality is situational for the same reason that its previous (and subsequent) peripherality is situational: Thyrea is perceived as central or peripheral depending on historical circumstances, specifically its relationship with Argives and Spartans and its capacity for political action, more or less marked according to the period. We might go so far as to say that if the Aiginetans are to be considered more allies than perioikoi of the Spartans, the drive for ever-increasing emergence as well as the ambition (which remains a tendency) for autonomy develop, too.

The Athenian intervention, the expulsion of the Aiginetans and the destruction of Thyrea reshuffle the cards and create the conditions for other settlements to emerge in Thyreatis over time (Neris, Eva, and especially Anthene, the latter already existing in Thukydides' time), even though the region has now taken its name from the settlement that was most significant in history, namely Thyrea.

BIBLIOGRAPHY

Baladié, R. (1978): *Strabon: Géographie. Livre VIII*, Paris.

Balandier, C. and Guintrand, M. (2019): “L’apport de la teichologie à l’étude historique d’une région: le cas des fortifications de Thyréatide, zone conflictuelle entre Sparte et Argos aux périodes classique et hellénistique”, *BCH*, 143.1, 425-445.

Barron, J. P. (1983): “The Fifth-Century Horoi of Aegina”, *JHS*, 103, 1-12.

Blomley, A. M. (2022): *A Landscape of Conflict? Rural Fortifications in the Argolid (400–146 BC)*, Oxford.

Christien, J. and Spyropoulos, T. (1985): “Eua et la Thyréatide. Topographie et histoire”, *BCH*, 109, 455-466.

- Christien, J. (1992): "De Sparte à la côte orientale du Péloponnèse", in: Piérart, M., ed., *Polydipsion Argos: Argos de la fin des palais mycéniens à la constitution de l'État classique: actes de la table ronde Fribourg (Suisse), 7-9 mai 1987*, Paris, 157-172.
- Christien, J. (2018): *Roads and Quarries in Laconia* in: Powell, A., ed., *A Companion to Sparta*, Hoboken, 615-642.
- Classen, J. and Steup, J. (1914-1922): *Thukydides. Band 5*, Berlin.
- Corti, E. (2021): "L'influenza delle immagini sul racconto storico: Damia e Auxesia in Erodoto e Pausania", *Ὀππος: Ricerche di Storia Antica*, 13, 41-55.
- Dent, J. M. and Dutton, E. P., ed. (1910): *Thucydides. The Peloponnesian War*, Londres-New York.
- Figueira, T. (1981): "Aeginetan Membership in the Peloponnesian League", *Classical Philology*, 76, 1-24.
- Figueira, T. (1983): "Aeginetan Independence", *CJ*, 79, 8-29.
- Figueira, T. (1985): "Herodotus on the Early Hostilities between Aegina and Athens", *AJPh*, 106, 49-74.
- Figueira, T. (1988): "The Chronology of the Conflict between Athens and Aegina in Herodotus Bk. 6", *QUCC*, 28, 49-90.
- Figueira, T. (1991): *Athens and Aigina in the Age of Imperial Colonization*, Baltimore.
- Figueira, T. (1993): *Excursions in Epichoric History: Aeginetan Essays*, Lanham.
- Figueira, T. (2016): "Aigina: Island as Paradigm", in: Powell, A. and Meidani, M., ed., *The Eyesore of Aigina: Anti-Athenian Attitudes in Greek, Hellenistic and Roman History*, Swansea, 19-50.
- Fontana, F. (2016): "La Cinuria di Erodoto: una nota testuale", *Hermes*, 144.2, 214-220.
- Franchi, E. (2009): "Spartani dalle lunghe chiome e Argivi rasati: interpretazioni iniziatiche moderne e costruzioni di senso antiche", *Incidenza dell'antico*, 7, 61-88.
- Franchi, E. (2014): "Per Era, Ares o Afrodite? Le tradizioni argive sulla battaglia di Sepeia tra storiografia locale ed epos panellenico", in: Costa, V. and Lanzillotta, E., ed., *Le tradizioni del Peloponneso tra epica e storiografia locale*, Rome, 99-128.
- Franchi, E. (2021): "Women in Gold: Luxurious Objects, Excellence and Prestige in the Peloponnesian", in: Hodkinson, S. and Gallou, C., ed., *Luxury and Wealth in Sparta and the Peloponnesian*, Swansea, 161-176.
- Franchi, E. (forthcoming): *Sparta e Argo. Le guerre per la Tireatide*.
- Godley, A. D. (1920): *Herodotus. The Persian Wars. Books 1-2*, Cambridge.
- Godley, A. D. (1922): *Herodotus. The Persian Wars. Books 5-7*, Cambridge.
- Goester, Y. C. (1993): "The Plain of Astros: a Survey", *Pharos*, 1, 39-112.
- Gomme, A. W., Andrewes, A. and Dover, K. J., ed. (1970): *A Historical Commentary on Thucydides. Vol.4. Book V (25)-VII*, Oxford.
- Hammond, N. G. L. (1955): "Studies in Greek Chronology of the Sixth and Fifth Centuries B.C.", *Historia*, IV, 371-411.
- Hornblower, S. (1991): *A Commentary on Thucydides. Volume 1. Books I-III*, Oxford.
- Hornblower, S. and Pelling, C., ed. (2017): *Herodotus. Histories. Book VI*, Cambridge-New York.
- How, W.W. and Wells, J. (1928): *A Commentary on Herodotus. Volume 2. Books V-IX*, Oxford.
- Irwin, E. (2011): " 'Lest the Things Done by Men Become exitela': Writing up Aegina in a Late Fifth-Century Context", in: Fearn, D., ed., *Aegina: Contexts for Choral Lyric Poetry: Myth. History and Identity in the Fifth Century BC.*, Oxford, 426-457.
- Jacoby, F. (1923-1958) = *FGH Hist: Die Fragmente der griechischen Historiker. I-III*, Berlin-Leyde.
- Jeffery, L. H. (1962): "The Campaign between Athens and Aegina in the Years before Salamis (Herodotus VI, 87-93)", *AJPh*, 83, 44-54.
- Jones, W. H. S. and Ormerod, H. A., ed. (1918): *Pausanias. Pausanias Description of Greece*, Cambridge-Londres.
- Kallitsis, K. L. (1960): "Εὔας ἐπιγραφή", *AEph*, 6-8.
- Kritzas, C. B. (2006): "Nouvelles inscriptions d'Argos : les archives des comptes du trésor sacré (IV^e s. av. J.-C.)", *CRAI*, 150, 397-434.
- Lévy, E. (1953): *Hérodote. Histoires. Livre VIII. Uranie*, Paris.
- Lévy, E. (1983): "Αὐτονομία et ἔλευθερία au V^e siècle", *RPh*, 57, 249-270.

- Loomis, W. T. (1992): *The Spartan War Fund: IG VI, 1 and a New Fragment*, *Historia Einzelschriften* 74, Stuttgart.
- Macan, R. W. (1908): *Herodotus: the Seventh, Eighth, and Ninth Books*, London.
- MacDowell, D. M. (1960): "Aigina and the Delian League", *JHS*, 80, 118-121.
- Matthaiou, A. and Pikoulas Y. A. (1989): "Ἔδον τοῖς Λακεδαιμονίοις ποττὸν πόλεμον", *Horos*, 7, 77-124.
- Meiggs, R. (1966): "The Dating of Fifth-century Attic Inscriptions", *JHS*, 86, 86-98.
- Müller, K. O. (1824): *Die Dorier I*, Breslau.
- Musti, D. and Torelli, M. (1986): *Guida della Grecia. Libro II. La Corinzia e l'Argolide*, Milan.
- Nenci, G., ed. (1998): *Le Storie. Libro VI. La battaglia di Maratona*, Milan.
- Ostwald, M. (1982): *Autonomia: Its Genesis and Early History*, New York.
- Phaklari, P. B. (1987): "Ἡ μάχη της Θυρέας (546 π.Χ.). Το πρόβλημα του προσδιορισμού του πεδίου της μάχης (The Battle of Thyrea. Determining the Site of the Battlefield)", *HOPOS*, 5, 101-118.
- Phaklari, P. B. (1990): *Αρχαία Κυνouria Ανθρωπινή δραστηριότητα και περιβάλλον*, Athènes.
- Piérart, M. (2001a): "Argos, Philippe II et la Cynourie (Thyréatide): les frontières du partage des Héraclides", in: Frei-Stolba, R. and Gex, K., ed., *Recherches récentes sur le monde hellénistique: Actes du colloque international organisé à l'occasion du 60e anniversaire de Pierre Ducrey (Lausanne, 20-21 Novembre 1998)*, Berne, Francfort-sur-le-Main, 27-43.
- Piérart, M. (2001b): "Observations sur la structure du livre II de la «Périégèse»: Argos, l'Argolide et la Thyréatide", in: Knoepfler, D. and Piérart, M., eds., *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000. Actes du colloque de Neuchâtel et de Fribourg (18-22 septembre 1998) autour de deux éditions en cours de la Périégèse*, Genève, 203-221.
- Piérart, M. (2014): "Les relations d'Argos avec ses voisines: repentirs et mises au point", in: Christien, J. and Legras, B., ed., *Sparte hellénistique : IV^e-III^e siècles avant notre ère: actes de la table ronde organisée à Paris les 6 et 7 avril 2012*, Besançon, 219-236.
- Polinskaya, I. (2009): "Fifth-Century Horoi on Aigina: A Reevaluation", *Hesperia*, 78, 231-267.
- Polinskaya, I. (2013): *A Local History of Greek Polytheism: Gods, People and the Land of Aigina, 800-400 BCE*, Leyde.
- Pritchett, W. K. (1965-1991): *Studies in Ancient Greek Topography. I-VI*, Berkeley 1965-89; *VII*, Amsterdam 1991.
- Shingley, G. (1996): "Archaeological Sites in Laconia and the Thyreatis", in: Cavanagh, W., Crouwel, J., Catling, R. W. V. and Shingley, G., *The Laconia survey: Continuity and change in a Greek rural landscape. Vol.2*. Londres, 263-313.
- Shingley, G. (1997): "The Other Lakedaimonians": The Dependent Perioikic Poleis of Laconia and Messenia", in: Hansen, M. H., ed., *The Polis as an Urban Centre and as a Political Community*, Copenhagen, 189-281.
- Shingley, G. (2000): "The Extent of Spartan Territory in the Late Classical and Hellenistic Periods", *ABSA*, 95, 367-390.
- Shingley, G. (2004): "Lakedaimon", in: Hansen, M. H. and Nielsen, T. H., ed., *An Inventory of Archaic and Classical Poleis: An Investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre for the Danish National Research Foundation*, Oxford, 569-598.
- Sirano, F. (2000): "Fuori da Sparta. Note di topografia lacone", *ASAA*, 74-75, 397-465.
- Stein, H. (1869-1871): *Herodotus*, Berlin.
- Tausend, K. (2006): *Verkehrswege der Argolis: Rekonstruktion und historische Bedeutung*, Stuttgart.
- Van Wees, H. (2003): "Conquerors and Serfs: Wars of Conquest and Forced Labour in Archaic Greece", in: Luraghi, N. and Susan, E. A., ed., *Helots and Their Masters in Laconia and Messenia: Histories, Ideologies, Structures*, Washington DC, 33-80.
- Winter, J. E. and Winter, F. E. (1990): "Some Disputed Sites and Itineraries of Pausanias in the Northeast Peloponnesos", *Échos du monde Classique*, 34, 2, 221-261.
- Woodhead, A. G. (1974): "Before the Storm", in: *Mélanges helléniques offerts à Georges Daux*, Paris 375-388.

Elena Franchi
University of Trento, Italia



I TOPONIMI NELLO STUDIO DEL TERRITORIO ANTICO:

il caso del demo attico di Halai Aixonides

Silvia Negro

Il presente contributo intende mettere in luce il valore informativo che la toponomastica può assumere per la riflessione sul territorio antico. L'attenzione per i nomi dei luoghi può infatti condurre l'indagine verso specifici temi o fornire indizi che trovano talvolta riscontro in altre tipologie documentarie. A tal riguardo, il caso del demo di Halai Aixonides, sito sulla costa occidentale dell'Attica, nell'attuale comune di Voula-Vouliagmeni, costituisce un esempio interessante.¹

Un passo dell'*Athenaion Politeia* offre il punto di partenza per riflettere sulla denominazione dei demi attici. Secondo quanto riportato, infatti, sarebbe stato Clistene a chiamare alcuni tra i demi con toponimi desunti dai luoghi, mentre ad altri diede il nome dei fondatori:

κατέστησε δὲ καὶ δημάρχους, τὴν αὐτὴν ἔχοντας ἐπιμέλειαν τοῖς πρότερον ναυκράροις· καὶ γὰρ τοὺς δῆμους ἀντὶ τῶν ναυκραριῶν ἐποίησεν. προσηγόρευσε δὲ τῶν δῆμων τοὺς μὲν ἀπὸ τῶν τόπων, τοὺς δὲ ἀπὸ τῶν κτισάντων.²

I commentatori ritengono all'unanimità che i toponimi assegnati ai demi fossero, almeno nella maggior parte dei casi, già comunemente in uso nei periodi precedenti e che essi non debbano essere considerati un'estemporanea coniazione clistenica. Sembra, infatti, che molti degli insediamenti successivamente istituzionalizzati dal sistema di Clistene si fossero sviluppati ben prima della riforma della fine del VI secolo.³ L'espressione ἀπὸ τῶν τόπων, in particolare, è stata spiegata attraverso esempi di demi i cui nomi sembrano derivare da caratteristiche del paesaggio.⁴ I piccoli demi di Elaious e Phegous, ad esempio, dovettero molto probabilmente il loro nome al tipo di vegetazione diffusa nell'area.⁵ È possibile che lo stesso valga anche per

1 Per il demo di Halai Aixonides: Eliot 1962, 25-34; Traill 1986, 136; Whitehead 1986, Index s.v. Halai Aixonides; Travlos 1988, 466-479; Andreou 1994; Jones 2004, 111-116; Kouragios 2009-2011, 33-62.

2 *Ath. Pol.* 21.5: "Istituì anche i demarchi, con le stesse competenze dei precedenti naucrari: creò infatti i demi al posto delle naucrarie. Ad alcuni demi dette nomi desunti dai luoghi, ad altri i nomi dei fondatori".

3 Whitehead 1986, 5-16.

4 Tra i demi che, secondo le fonti, devono invece il loro nome a eroi vi è ad esempio Kerameis, il cui nome secondo Pausania deriverebbe dall'eroe eponimo Ceramo (Paus. 1.3.1) e Lakiadai, dal nome dell'eroe Lacio (Paus. 1.37.2).

5 Rhodes 1981, 225-226. In particolare *Etym. Magn.* Ἑλεῖς, δῆμος τῆς Ἀττικῆς. ὠνόμασται δὲ ἀπὸ τοῦ ἐν αὐτῇ ἔλους· ἐλώδης γὰρ ὁ τόπος· οἱ γὰρ δῆμοι τῶν Ἀθηναίων, ἢ ἀπὸ τῶν τόπων, ἢ ἀπὸ τῶν παρακειμένων αὐτοῖς, ἢ ἀπὸ τῶν ἐν αὐτοῖς φυτῶν, ἢ ἀπὸ τῶν ἐν αὐτοῖς χειροτεχνῶν, ἢ ἀπὸ τῶν οἰκησάντων ἀνδρῶν ἢ γυναικῶν.

Anagyrous, sito sulla costa occidentale, la cui denominazione, secondo alcuni autori, è da riconnettere ad una pianta maleodorante che cresceva in quella zona.⁶ All'abbondanza di arbusti di mirto (μυρρίνη ο μύρρινος), invece, la tradizione collega il nome del demo di Myrrhinous.⁷ In modo non dissimile, alcuni nomi ricordano elementi morfologici del territorio, come Potamos e forse anche Besa, derivato secondo alcuni dal termine che in greco indica la valle, βῆσσα.⁸ In questa casistica rientra senza dubbio anche Halai Aixonides, il cui significato letterale è infatti 'saline di Aixone'.

Entrambi i termini che compongono il toponimo veicolano delle informazioni. Il termine Αἰξωνίδες suggerisce evidentemente una relazione con un altro demo, quello di Aixone, anch'esso della tribù Kekropis. Nulla nelle fonti lascia intendere che vi fosse alcuna particolare dipendenza o qualche specifico legame istituzionale con Aixone, ma vi era senz'altro un rapporto di tipo topografico, in quanto gli insediamenti erano tra loro confinanti. Prima delle indagini archeologiche del secolo scorso, la vicinanza tra i due demi era già ipotizzabile sulla base di un passo di Strabone, in cui il geografo elenca i demi seguendo un ordine da Nord, a partire da Halimous, verso Sud, ad arrivare al Sounion:

μετὰ δὲ τὸν Πειραιᾶ Φαληρεῖς δῆμος ἐν τῇ ἐφεξῆς παραλίᾳ· εἴθ' Ἀλιμούσιοι, Αἰξωνεῖς, Ἀλαιεῖς οἱ Αἰξωνικοὶ, Ἀναγυράσιοι· εἴτα Θοραιεῖς, Λαμπτρεῖς, Αἰγίλιεῖς, Ἀναφλύστιοι, Ἀζηνιεῖς· οὗτοι μὲν οἱ μέχρι τῆς ἄκρας τοῦ Σουνίου (...).⁹

Il passo suggerisce con sufficiente chiarezza la contiguità topografica tra Aixone e Halai Aixonides, confermata ormai anche dai ritrovamenti epigrafici dell'area dei due insediamenti, in cui sono attestati i rispettivi demotici. Nello specifico, la ricerca archeologica ha permesso di collocare con sicurezza Aixone nell'odierna Glyphada, ossia immediatamente a Nord rispetto al territorio di Voula-Vouliagmeni, dove si collocava invece Halai Aixonides, che comprendeva l'area di questi ultimi fino al promontorio di Laimos, su cui sorgeva il santuario demotico di Apollo Zoster.¹⁰

Una situazione del tutto analoga dal punto di vista toponomastico si ripropone anche sulla costa Est dell'Attica. A Sud del demo di Araphen, infatti, si collocava quello di Halai Araphenides,¹¹ il cui nome corrisponde a 'saline di Araphen', appartenenti entrambi alla tribù Aigeis.¹² Come è già stato osservato, il secondo termine del toponimo, ossia 'Aixonides' e 'Araphenides' nei casi analizzati, sembra funzionare come un "modifier", ossia

6 Eliot 1962, 35; Bultrighini 2015, 29-30. Un'altra tradizione vuole invece il nome derivante da quello di un eroe, Anagyros. Sull'esistenza dell'arbusto maleodorante, l'*anagyris foetida*, nella zona del demo, sembra basarsi la comicità di Aristofane (Lys. 67-68); Hesych. s.v. Ἀναγυράσιος· δῆμος τῆς Ἀττικῆς. ἔνθα καὶ φυτὸν δυσῶδες φύεται.

7 Schol. Ar. Pl. 586, 30: Μυρρινοῦς γοῦν δῆμος ἐν Ἀττικῇ μυρρίνας ἤχων; Bultrighini 2015, 210.

8 Eliot 1962, 119. L'etimologia dei nomi dei demi può essere riconnessa anche a particolarità dell'insediamento: e.g., Traill 1982, 170-171, considera verosimile la derivazione del nome del demo Phrearrhioi dal termine φρέαρ, ossia 'fontana, cisterna'; *contra* Lohmann 1993, 74, 78, 108, le cui osservazioni filologiche, che Bultrighini 2015, 147-149 ritiene persuasive, lo portano a sostenere che il toponimo abbia un'origine pre-greca; Eliot 1962, 111, sostiene che il nome Amphitrope possa essere composto dai termini ἀμφί e τροπή, in riferimento alla collocazione del demo nell'area in cui si dirama in varie direzioni la strada che da Atene portava al Sounion.

9 Str. 9.1.21: "Dopo il Pireo c'è il demo dei Phalereis sulla costa vicina; poi ci sono gli Halimousioi, gli Aixoneis, gli Halaieis, quelli Aixonici, gli Anagyrasioi; quindi ci sono i Thoraieis, i Lamptreis, gli Aigilieis, gli Anaphlystioi, gli Azenieis: questi si estendono fino al promontorio del Sounion".

10 Per il demo di Aixone, si rimanda a Eliot 1962, 6-24; Traill 1986, 136; Whitehead 1986, Index. s.v. Aixone; Travlos 1988, 467-468; Giannopoulou-Konsolaki 1990; Ackermann 2018. Per la localizzazione di Halai Aixonides, Eliot 1962, 33-34; Traill 1986, 136; Travlos 1988, 466-479.

11 Traill 1975, 40.

12 Per Halai Araphenides, Traill 1986, 128; Whitehead 1986, Index. s.v. Halai Araphenides; Travlos 1988, 211-215; Traill 1995, 908.

un qualificante del primo, che va ad eliminare l'omonimia tra due Halai, sfruttando un'indicazione topografica.¹³ L'analisi della toponomastica dei demi attici, inoltre, permette di individuare un altro caso simile: vi erano infatti un Oion Dekeleikon, sito a Sud del demo di Dekeleia, entrambi della tribù Hippotontis, e un Oion Kerameikon, collocabile a Sud di Kerameis, appartenenti questa volta a due tribù diverse, la Leontis e l'Akamantis.¹⁴ Tuttavia, in Attica vi erano anche alcuni demi con lo stesso identico nome, per i quali non è attestato nessun termine qualificante, che, aggiunto alla toponomastica, servisse a rimediare al fenomeno dell'omonimia: com'è noto, vi erano infatti due demi denominati Eitea, due Oinoe, due Kolonai e due Eroiadai. È interessante notare come in ognuna di queste coppie i due demi omonimi appartengano sempre a due tribù diverse: nel caso di Halai Aixonides e Halai Araphenides, infatti, il primo apparteneva, come si è detto, alla Kekropis, mentre il secondo alla Aigeis; Oion Dekeleikon era un demo della Hippotontis e Oion Kerameikon della Leontis; i due Eitea appartenevano uno alla Antiochis, l'altro alla Akamantis; uno dei due Oinoe era un demo della Hippotontis, mentre l'altro della Aiantis; infine, un demo dei Kolonai, così come uno degli Eroiadai, faceva parte della Leontis, mentre i loro omonimi erano demi della Antiochis.¹⁵

Sembra quindi del tutto plausibile che l'omonimia tra demi fosse ovviata dall'appartenenza alla diversa tribù, ma sorge spontanea la domanda sul perché in alcuni casi, come in quello di Halai Aixonides, sia stato accostato un *modifier*. Va precisato, a tal riguardo, che non vi sono prove che il qualificante 'Aixonides' fosse già in uso in età classica e neppure che sia mai stato ufficialmente utilizzato a livello istituzionale e, anzi, il demo generalmente noto come Halai Aixonides, sulla scorta di Strabone e di lessicografi e scoliasti successivi, compare in età classica solo come Halai. Dall'analisi della tradizione che cita il demo si evince infatti che le fonti letterarie che riportano il nome bimembre sono tutte di epoca tarda, quando si dovette affermare l'aggiunta.

Strabone, nel passo citato poco sopra, sembra voler chiarire a quali demoti Halaieis intende riferirsi, in quanto specifica Ἀλαίεις οἱ Αἰξωνικοί.¹⁶ Si tratta della più antica attestazione con tale precisazione, mentre la denominazione Ἀλαί Αἰξωνίδες compare successivamente nella testimonianza di Stefano di Bisanzio, che ne fa menzione insieme all'omonimo Ἀλαί Ἀραφηνίδες.¹⁷ Infine, il termine 'Aixonides' ritorna ancora in uno scolio ad un verso di Callimaco che cita l'altro toponimo, Halai Araphenides, usato per la prima volta in questa forma bimembre dal poeta alessandrino.¹⁸ Lo scoliasta chiarisce che vi erano δύο Ἀλαί δῆμοι τῆς Ἀττικῆς: Ἀλαί Ἀραφηνίδες καὶ Ἀλαί Αἰξωνίδες: in un primo momento indica quindi solo Ἀλαί come nome dei due demi, per poi precisarlo ulteriormente con l'accostamento del *modifier*.

Diversamente, nella tradizione letteraria di età classica e della prima età ellenistica, il termine 'Aixonides' non è mai associato al nome Halai, tanto che risulta difficile, e spesso impossibile, distinguere tra i due omonimi, sia per noi sia indubbiamente anche per i geografi e i commentatori tardi appena citati, che sentirono la necessità di indicare il qualificante corrispondente. Non sembra invece che in origine l'apparente ambiguità imbarazzasse gli antichi. Alcuni individui Halaieis, ad esempio, sono citati con nome e demotico nelle orazioni demosteniche e non è mai precisato se essi siano Halaieis di Halai Aixonides o Araphenides.¹⁹ In tali casi, offerti nell'oratoria giudiziaria, sembra plausibile che la precisa identità dei personaggi fosse già nota all'uditorio, e che quindi l'omonimia tra i demotici non creasse difficoltà. Questo sembra evincersi con chiarezza dallo stesso Demostene nell'orazione *Contro Conone*, in cui si dice esplicitamente che le persone

13 Traill 1975, 124; Whitehead 1986, 25.

14 Traill 1975, 44, 47, 52.

15 Per l'appartenenza dei demi alle tribù menzionate, si rimanda a Traill 1975, 37-55.

16 Si noti che l'autore, poco più avanti, citando una città della Beozia denominata Halai, la definisce omonima rispetto ai demi attici, senza ulteriori specificazioni.

17 St. Byz., s.v. Ἀλαί Ἀραφηνίδες καὶ Ἀλαί Αἰξωνίδες; Hdn., *De prosodia catholica*, 3.1, 318 Lentz.

18 Schol. Call., *Hymn.* 3, 173. Il toponimo ritornerà solo diverso tempo dopo nella testimonianza di Strabone: Str. 10.1.6.

19 Dem., *In Olymp.* 4-5; *In Con.* 30-32; *Contra Eubul.* 38.

menzionate erano ben note agli ascoltatori.²⁰ Un altro esempio è offerto da un frammento di Filocoro, che menziona l'arconte dell'anno 340/39 come Theophrastos Halaieus, individuo non associabile per noi ad uno o all'altro dei due demi.²¹ Anche nel genere comico si riscontra la totale assenza del *modifier*, come emerge da un frammento della commedia *Tyrrenos* di Antifane e dalle opere di Menandro.²² A quest'ultimo, in particolare, è attribuita anche una commedia dal titolo *Halaieis*, purtroppo perduta.²³ Si tratta, tuttavia, di un'attestazione particolarmente preziosa per il tema qui discusso, perché in questo caso si conserva la successiva precisazione da parte di Stefano di Bisanzio, il quale specifica in quale dei due Halai erano ambientati i fatti, e cioè ad Halai 'Araphenides'.²⁴ Se gli spettatori erano in grado di riconoscere il demo in cui si svolgeva la vicenda, come sembra probabile, dovremmo invece supporre che lo identificassero grazie a qualche caratteristica della storia narrata, dell'ambientazione o dei personaggi.

In aggiunta a quanto emerge dalla tradizione letteraria, è forse ancor più rilevante notare che la forma bimembre del toponimo non è mai attestata in nessun documento epigrafico, né in età classica né post-classica e quest'ultima osservazione vale anche per l'omonimo demo di Halai Araphenides, che parimenti compare solo come Halai nelle fonti epigrafiche. L'assenza del *modifier*, in associazione al toponimo o al demotico, è riscontrabile non solo quando si tratta di un'iscrizione esposta nel demo, che non richiedeva certo altre precisazioni, ma anche nel caso di documenti esterni al territorio demotico. Esempi emblematici sono le liste buleutiche, le iscrizioni funerarie di Halaieis sepolti in città, oppure anche le dediche in santuari urbani e gli *horoi* di garanzia. In questi casi, solo l'eventuale individuazione della tribù, la prosopografia oppure ancora la prossimità del luogo di ritrovamento delle epigrafi possono confermare o talvolta solo suggerire la pertinenza ad uno dei due Halai.

Due documenti risultano particolarmente interessanti ed esemplificativi. Il primo è costituito da un'iscrizione della metà del IV secolo rinvenuta ad Atene, *IG II³ 4, 223*, che conserva la dedica di un *agalma* ad Afrodite, offerto dagli Halaieis probabilmente in un santuario urbano della dea.²⁵ Sono inoltre elencati i ventiquattro individui scelti dai demoti per realizzarlo (ll. 5-28). Solo grazie alle identificazioni prosopografiche gli studiosi hanno potuto ricondurre la dedica al demo di Halai Aixonides, essendo i personaggi dell'elenco altrimenti noti o chiaramente imparentati con individui attestati in documenti demotici coevi.²⁶ I demoti, promotori dell'offerta, sono infatti detti semplicemente di Halai, senza altre precisazioni. Le integrazioni alle linee 1-4 ([οἱ αἱ]ρεθέντες [εἰς] ὑπὲρ Ἀλα[ίων] | τὸ ἄγ[αλμα] πο[ι]ήσασθαι τεῖ Ἀφρ[οδί]τει | στεφ[αν]ωνθέντες ὑπὸ τῶν δη[μο]τῶν | ἀνέ[θε]σαν τεῖ Ἀφρ[οδί]τει) risultano convincenti e alla linea 1, dopo l'espressione ὑπὲρ Ἀλα[ίων] non vi è spazio per pensare alla restituzione di termini come i genitivi plurali *Aixonikōn* o *Aixonidōn*. Dunque, risulta evidente che anche nel

20 Dem., *In Con.* 30-32: ἀνθρώπους οὓς οὐδ' ὑμᾶς ἀγνοήσιν οἶομαι, ἐὰν ἀκούσῃτε, Διότιμος Διοτίμου Ἰκαριεύς, Ἀρχεβιάδης Δημοτέλους Ἀλαιεύς (...).

21 Philochor., *FGrHist* 328 F 53-54. Anche le iscrizioni non aiutano nell'identificazione essendo l'individuo menzionato con il solo idionimo nella formula consueta ἐπὶ Θεοφράστου ἄρχοντος (*PAA* 512615).

22 Antiph., *F* 209 K-A: Α. δήμου δ' Ἀλαιεύς ἐστιν. Β. ἐν γὰρ τοῦτό μοι τὸ λοιπὸν ἐστι; Men., *PCG* VI F 2.77 K-A: τῶν Ἀλῆσι χωρίον κεκτημένος κάλλιστον εἶ; Men., *Sicyon.* 355: πρόσθε θυγάτριον Ἀλῆθεν ἀπολέσας ἑαυτοῦ.

23 *PCG* VI F 2.16.

24 St. Byz., s.v. Ἀλαὶ Ἀραφηνίδες καὶ Ἀλαὶ Αἰξωνίδες: (...) Δασύνεται δὲ τὸ Ἀλαί, ὡς καὶ ἐν τῷ δράματι Μενάνδρου ἀπὸ τοῦ Ἀραφηνίσιν Ἀλαῖς διακεῖσθαι τὰ πράγματα.

25 Sul documento, Wilhelm 1942, 136-147; Whitehead 1986, 239-241; Steinhauer 1998, 239; Lambert 1999, 121 no. 26; Muller-Dufeu 2002, nr. 1635; Jones 2004, 113, nr. 4; AIO nr. 975. L'iscrizione è stata rinvenuta ai piedi nord-occidentali dell'Acropoli, nelle vicinanze dell'*Eleusinion*, ma ha subito senz'altro spostamenti nel corso del tempo: secondo i commentatori essa era probabilmente esposta nel santuario di Afrodite Pandemos, su cui Beschi 1969, 511-536; Santaniello 2010, 190-191.

26 E.g., *IG* II² 1174; *IG* II² 1175; *IG* II² 5497-5499; *SEG* 27.25.

caso di una dedica in contesto urbano, per la quale diversi Halaieis vengono onorati e che dunque costituiva anche un'occasione di autorappresentazione in città, non vi era la preoccupazione di qualificarsi meglio.

Lo stesso si osserva anche nel caso di un cippo ipotecario rinvenuto da D.M. Robinson nel territorio del demo di Anagyrous, ossia il demo confinante a Est di Halai Aixonides.²⁷ In particolare, l'*horos*, datato su base arcontale al 315/4, registrava un prestito di tremila dracme concesso da tre Halaieis, Mneson, Mnesiboulos e Charinos, verosimilmente a favore di un Anagyrousios.²⁸ L'indicazione del demo è espressa in dativo con il nome dei creditori (ll. 10-14). Anche in questo caso non vi è alcun qualificante che permetta di identificare l'Halai da cui essi provengono e le corrispondenze prosopografiche sono incerte.²⁹ Soltanto la prossimità del luogo di rinvenimento fa ragionevolmente supporre che i tre Halaieis citati appartengano al demo limitrofo, ossia Halai Aixonides, e non all'omonimo sulla costa opposta,³⁰ anche in virtù dei rapporti più agevoli che potevano essere intessuti tra gli abitanti di demi vicini.

Alla luce di questi esempi, dunque, è possibile trarre alcune conclusioni, ma allo stesso tempo porsi nuove domande. Sembra chiaro che il demo era istituzionalmente identificato con il solo nome di Halai, del tutto omonimo quindi dell'Halai a Sud di Araphen, in modo non dissimile dagli altri casi di omonimia già citati, quali Eitea, Oinoe, Kolonai, Eroiadai. È già stato sottolineato che il sistema della toponomastica dei demi tollerava queste omonimie, le quali sono generalmente ricondotte alla conservazione di toponimi preesistenti alla riforma clistenica, ma sorge spontanea la domanda se gli Ateniesi fossero sempre in grado di cogliere la distinzione tra i due demi con identico nome. Sicuramente sì in alcuni casi, come nelle liste buleutiche, in cui i buleuti, contraddistinti dal solo demotico, sono elencati secondo la tribù di appartenenza, che è sempre diversa tra i demi con uguale toponimo.³¹ Tuttavia, in altre tipologie di documenti, come quelle ora illustrate, il criterio di differenziazione, qualora ve ne fosse uno, non è così facilmente identificabile e la questione rimane aperta.

La seconda informazione fornita dal toponimo è legata all'etimo di Ἀλαί, che si riconnette al nome greco del sale, ἄλς, e costituisce il primo di una serie di indizi in merito alla disponibilità di questa risorsa nel territorio demotico.

Nonostante il sale fosse d'uso consolidato per svariati impieghi nel mondo greco, le fonti che riguardano la sua produzione non sono affatto numerose.³² Sicuramente è radicata nella tradizione, sin dai poemi omerici, una forte connessione tra l'approvvigionamento di sale e la vicinanza del mare, come evidenziano infatti alcuni versi dell'Odissea, dove la non conoscenza del mare (οἱ οὐκ ἴσασι θάλασσαν | ἀνέρες) è strettamente coniugata con l'assenza del sale nelle abitudini alimentari (οὐδέ θ' ἄλεσσι μεμιγμένον εἶδαρ ἔδουσιν).³³

Per quanto riguarda l'Attica, la regione è citata anche da Plinio per la produzione di sale³⁴ e lo studio di M.K. Langdon ha messo bene in luce come la presenza di questa risorsa caratterizzasse in antico tutto il litorale

27 Robinson 1948, 203, nr. 3. Lo studioso riferisce di aver trovato il documento a Vari, ossia nel territorio dell'antico demo di Anagyrous.

28 Fine 1951, 33 nr. 17; Finley 1985, nr. 14; Whitehead 1986, 74 no. 33; Bultrighini 2015, 51-52. Per gli individui attestati come creditori, forse tra loro parenti o legati da interessi comuni, PAA 655730; 658035; 984185.

29 Charinos è forse identificabile come un parente di una famiglia ben nota nel demo, quella di Chaireas figlio di Chairias, uno dei membri della commissione eletta per la dedica ad Afrodite, (IG II³ 4, 223, l. 8; PAA 971555); per lo stemma della famiglia, Humphreys 2018, 1089. L'onomastica con matrice Mnes- è attestata ad Halai Aixonides (SEG 37.202; SEG 40.216), ma caratterizza l'onomastica anche dei membri di una famiglia di Halai Araphenides: IG II² 5501 (con lo stemma proposto da Kirchner); IG II² 5502; IG II² 5503; IG II² 5504; per l'analisi prosopografica di questo nucleo familiare, Marchiandi 2011, 518-519 [Hal.Arph. 3].

30 Bultrighini 2015, 52.

31 Meritt & Traill 1974.

32 Gallo 2002, 463-467; Carusi 2008, 20-30.

33 Od. 11.122-125; 23.269-272. Gallo 2002, 460; Carusi 2008, 31-32.

34 Plin., NH 31.41, 87; Garofalo 1986, 474; Carusi 2008, 49; Langdon 2010, 49.

della penisola.³⁵ Essendo il prodotto ricavato per evaporazione da saline e lagune naturali di origine marina, infatti, la vicinanza del mare era senz'altro fondamentale.³⁶

Più in particolare, le aree di alcuni demi della costa risultano connotate dall'esistenza di saline in base a quanto apprendiamo sia dagli autori antichi sia dalla documentazione epigrafica. Tra le testimonianze letterarie, in questa sede risulta particolarmente interessante un passo delle *Elleniche* di Senofonte, che in riferimento agli eventi del 404/3 menziona come uno dei luoghi dello scontro una località chiamata 'Halipedon' in prossimità del Pireo:

ὁ δὲ Πausanίας ἐστρατοπεδεύσατο μὲν ἐν τῷ Ἀλιπέδῳ καλουμένῳ πρὸς τῷ Πειραιεῖ [...] ὁρῶν δὲ ταῦτα ὁ Θρασύβουλος καὶ οἱ ἄλλοι ὀπλίται, ἐβοήθουν, καὶ ταχὺ παρετάξαντο πρὸ τῶν Ἀλῶν ἐπ' ὀκτώ. [...] Οἱ δ' εἰς χεῖρας μὲν ἐδέξαντο, ἔπειτα δὲ οἱ μὲν ἐξεώσθησαν εἰς τὸν ἐν ταῖς Ἀλαῖς πηλόν, οἱ δὲ ἐνέκλιναν.³⁷

Il nome è con ogni probabilità un toponimo parlante, etimologicamente ricollegabile ad una pianura connotata dalla presenza di saline.³⁸ Infatti, Senofonte menziona esplicitamente in quest'area dei luoghi definiti proprio 'le Saline', davanti alle quali si sarebbe distribuito lo schieramento oplitico (πρὸ τῶν Ἀλῶν), e contestualmente cita qui delle zone paludose (εἰς τὸν ἐν ταῖς Ἀλαῖς πηλόν). L'esempio del toponimo 'Halipedon', dunque, potrebbe non essere dissimile dal caso del nome del demo di Halai.

Anche nella documentazione epigrafica attica non mancano riferimenti a saline specifiche site del territorio dei demi costieri. Il caso sicuramente più interessante riguarda due iscrizioni riferibili al *genos* dei Salaminioi e alla gestione delle loro proprietà.³⁹ Nel primo documento, più antico (363/2), alle linee 16-19 sono elencati i possedimenti del *genos*, tra questi compare anche una salina, tradizionalmente localizzata nell'area del Sounion.⁴⁰ Nel secondo documento, risalente a circa un secolo dopo, sono nuovamente citate le medesime proprietà, tra cui anche la salina, che dobbiamo immaginare dunque ancora in uso.⁴¹ Le due epigrafi, quindi, non solo attestano un'area di produzione di sale, ma testimoniano anche uno sfruttamento prolungato nel tempo di tale risorsa. Allo stesso modo, un'attestazione piuttosto esplicita è offerta anche dal calendario sacrificale del demo di Thorikos: in questo caso una salina è menzionata come luogo presso cui celebrare un sacrificio in onore di Poseidone e sembra del tutto probabile che essa si trovasse nel territorio del demo o in prossimità di esso.⁴²

Per quanto concerne Halai Aixonides, insieme al toponimo, le informazioni provenienti anche da altre fonti lasciano senz'altro ritenere che l'aspetto del territorio fosse in antico connotato dalla presenza di saline. Un primo indizio è offerto dalla testimonianza di Stefano di Bisanzio, che dopo l'indicazione dell'esistenza in Attica di due demi denominati Halai, l'uno, Halai Araphenides, sito sulla costa Est, e l'altro, Halai Aixonides, su quella

35 Langdon 2010 con un'analisi completa degli indizi relativi alla presenza di saline in Attica.

36 Petanidou 1997; Gallo 2002, 460-461; Langdon 2010, 162; Carusi 2008, 31-32, 45 s.

37 Xen. *Hell.* 2.4, 30-34: "Pausania si accampò nella località Halipedon, in prossimità del Pireo (...). Alla vista dello scontro, Trasibulo accorse in aiuto con il resto dell'esercito oplitico e lo dispose rapidamente in otto file davanti alle Saline. (...) Questi sostennero il primo urto, ma in seguito parte di loro fu respinta verso le zone paludose che circondavano le Saline, altri cedettero".

38 Langdon 2010, 166.

39 Ferguson 1938; Lambert 1997; Carusi 2008, 52-55.

40 Rhodes & Osborne 2003, nr. 37; *Agora* XIX L4a, ll. 16-19: τὴν δὲ γῆν τὴν ἐφ' Ἡρακλείῳ τῷ ἐπὶ Πορθμῶι καὶ τὴν ἀλ(λ)ὴν καὶ τὴν ἀγορὰν τὴν ἐν Κοίλῃ νείμασθαι διχαστὴν ἑκατέρως, καὶ ὅρος στήσαι τῆς ἑαυτῶν ἑκατέρως. Per un'altra proposta di localizzazione di questa salina, Lohmann & Schaefer 2000, che la collocano sullo stretto di Salamina.

41 *Agora* XIX L4b, ll. 36-38: τὴν δὲ ἀλὴν καὶ τὴν ἀγορὰν τὴν ἐν Κοίλῃ κοινὴν εἶναι ἀμφοτέρων τῶν γένων; AIO nr. 948. Per il *genos* dei Salaminioi, Lambert 1997.

42 IG I³ 256bis (440-400?), l. 23-24: ... ἐφ' ἀλῆι Ποσειδῶνι | τέλεον, Ἀπόλλωνι χοῖρον; Daux 1983; Lambert 2002, 81; Matthaiou 2009, 205-206; Osborne & Rhodes 2017, nr. 146; AIO nr. 847.

occidentale, menziona infine la presenza di una λίμνη ἐκ θαλάσσης, ossia una laguna di origine marina.⁴³ Dalla lettura del passo, sembra possibile che quest'ultima fosse presente o in entrambi gli Halai, oppure quantomeno nell'ultimo menzionato, ossia il demo in oggetto. L'interpretazione della λίμνη ἐκ θαλάσσης come una salina naturale è del tutto verosimile anche alla luce di come si configurava il territorio prima dell'urbanizzazione del secolo scorso. Alla fine degli anni Sessanta del Novecento, infatti, Eliot e Arrigoni rilevavano che l'area era stata oggetto di interventi edilizi significativi, per la realizzazione di centri residenziali e balneari, e per questa ragione secondo Eliot appariva meno adatta al processo di stagnazione delle acque marine, rispetto ad alcuni anni prima, quando, a suo dire, il fenomeno sarebbe stato invece più evidente.⁴⁴ Si trova in effetti conferma di ciò nella documentazione cartografica ottocentesca: l'area del demo è ben rappresentata nel foglio VIII dell'opera *Karten von Attika*, che mostra il territorio ancora poco alterato dallo sviluppo urbanistico.⁴⁵ Nella carta sono rappresentati due laghi con l'indicazione *Salzlache*, uno più settentrionale, a Est del promontorio di Pounta, e uno più a Sud, a Kavouri. Queste evidenze dovevano quindi ancora caratterizzare nell'Ottocento il territorio dell'antico demo.⁴⁶ Diversamente, quasi un secolo dopo, il sito del lago salato più meridionale è segnalato nuovamente da Lauter, che però indica qui una ex-salina:⁴⁷ negli ultimi decenni del Novecento, quindi, la risorsa era ormai esaurita o era stata eliminata per procedere agli interventi edilizi. Lauter tuttavia dovette ritenere probabile che già in antico in quest'area della costa potessero formarsi lagune salate naturali: per indicare l'ex-salina, egli utilizza il colore rosso, adoperato nella sua rappresentazione per distinguere le evidenze antiche.⁴⁸

È però possibile ipotizzare anche un'altra collocazione per un'antica salina, questa volta nell'area più meridionale del territorio demotico, a Vouliagmeni, presso il promontorio denominato Zoster. Potrebbe infatti conservarne memoria un altro passo di Stefano di Bisanzio, nel quale, descrivendo il viaggio di Latona verso Delo, egli racconta che la dea fece una sosta a Zoster, dove si bagnò ἐν τῇ λίμνῃ.⁴⁹ Ritorna quindi nuovamente il riferimento alla *limne* e a ciò si aggiunge infine un dato toponomastico di età moderna, in quanto dai resoconti dei viaggiatori seicenteschi apprendiamo che proprio l'area di Vouliagmeni veniva chiamata anche *Zoster Halikes*, termine del greco moderno per 'saline'.⁵⁰

Nonostante i diversi indizi ricavabili da varie tipologie documentarie, le saline attiche non hanno lasciato quasi nessuna traccia tangibile sul terreno.⁵¹ Anche a Voula, infatti, la ricerca archeologica non ha messo in luce evidenze riconducibili con sicurezza a tale produzione, anche a seguito dei numerosi scavi condotti dall'Eforia greca nel secolo scorso.⁵² Non è mancato comunque il tentativo di riconoscerne le tracce. Nei primi anni Duemila sono stati indagati due contesti nell'area del lago più a Nord tra quelli indicati come *Salzlache* nella cartografia ottocentesca, subito a Sud di Glyphada.⁵³ Questi consistevano in una serie di fosse di varie

43 St. Byz., s.v. Ἀλαὶ Ἀραφηνίδες καὶ Ἀλαὶ Αἰξωνίδες: δῆμοι, ὁ μὲν τῆς Αἰγίδος, ὁ δ' Αἰξωνεύς τῆς Κεκροπίδος φυλῆς ... ἔστι δὲ ὁ δῆμος τῆς Ἀραφηνίδος μεταξύ Φηγαιέων τοῦ πρὸς Μαραθῶνι καὶ Βραυρῶνος, αἱ δ' Αἰξωνίδες ἐγγὺς τοῦ ἄστεος; ἔστι καὶ λίμνη ἐκ θαλάσσης.

44 Eliot 1962, 26-27; Arrigoni 1969, 296.

45 Curtius, Kaupert & Milchhöfer 1895-1903, f. VIII.

46 Langdon 2010, 165; già Löper 1892, 410.

47 Lauter 1991, 27, Taf. 34.

48 Langdon 2010, 161.

49 St. Byz., s.v. Ζωστήρ: τῆς Ἀττικῆς ἰσθμός, ὅπου φασὶ τὴν Λητὼ λῦσαι τὴν ζώνην καὶ καθεῖσαν ἐν τῇ λίμνῃ λούσασθαι. ἐνταῦθα θύουσιν Ἀλαεῖς Λητοῖ καὶ Ἀρτέμιδι καὶ Ἀπόλλωνι Ζωστηρίῳ. Sul mito di Latona a Zoster, Hyp., F 67 Jensen.

50 Wheler 1682, 424, 450; Stuart & Revett 1762-1816, III, Pl. 2; Dodwell 1819, I, 555-556; Eliot 1969, 27.

51 Langdon 2010, 161.

52 Per una sintesi dell'evidenza archeologica del demo di Halai Aixonides, Andreou 1994; Kouragios 2009-2011, 33-62. La proposta di identificare come depositi di sale le torri circolari individuate in vare aree dell'abitato di Halai è poco probabile, come sottolinea già Langdon 2010, 165, soprattutto a fronte della diffusione in tutta l'Attica di tali strutture, di frequente ricondotte ad un uso in contesto agricolo; sulle torri, Lohmann 1992; Nevett 2005, part. 90-96; Morris & Papadopoulos 2005.

53 Gli scavi sono stati effettuati su odos Pr. Petrou-Athanasίου Diakou (O.T. 1) e su Leophoros Karamanle 25 (O.T. 4): *ADelt.* B 60 (2005), 251; *ADelt.* B 63(2008), 172. Altre evidenze simili erano state messe in luce presso Pl. Kretis, tra Glyphada e Voula.

dimensioni, di forma circolare, quadrangolare o irregolare, con una profondità da 20 a 40 cm, che gli archeologi hanno proposto di identificare come i resti di installazioni per delle saline.⁵⁴ L'interpretazione, tuttavia, per quanto suggestiva, resta incerta.

Lo stesso silenzio in merito alla produzione di sale si riscontra anche nella documentazione epigrafica del demo. Le saline non vengono menzionate né nei decreti degli Halaieis né in altre iscrizioni. Un unico documento, che rivela una certa complessità nella rendicontazione finanziaria demotica, è stato ricondotto da Z. Nemes ad un'esigenza imposta da qualche fruttuosa produzione, che egli ipotizza essere quella del sale.⁵⁵ Si tratta, in particolare, di un provvedimento del demo, datato al 368/7, che stabilisce un notevole rigore nella procedura di rendicontazione locale.⁵⁶ La proposta di un collegamento con lo sfruttamento delle saline, tuttavia, ha suscitato, a ragione, alcune riserve, in quanto il testo non contiene di fatto nessun indizio in merito.⁵⁷ Inoltre, obiezione forse ancora più rilevante, per accogliere l'ipotesi di Nemes si dovrebbe presumere che vi fosse un controllo pubblico delle saline da parte dei demi, visto che i guadagni da esse derivanti avrebbero richiesto una rendicontazione effettuata dai magistrati demotici, il demarco e i *tamiai* menzionati dal documento.⁵⁸ Sebbene tale possibilità non sia inverosimile, tuttavia, le modalità di gestione di questa risorsa nell'Atene classica restano per noi ignote, e non si possono escludere *a priori* altri regimi di proprietà e di gestione, come la concessione a privati, o il possesso effettivo da parte di questi ultimi.⁵⁹ Non mancano certo indizi in merito ad un interesse diretto della *polis* verso il prodotto. Alcuni riferimenti conservati in Aristofane, infatti, hanno fatto ritenere che nel V secolo Atene importasse anche il sale da Megara, forse perché più adatto di quello attico per la conservazione.⁶⁰ Ancora da un passo del commediografo, questa volta dalle *Ecclesiazuse* del 391, apprendiamo che Atene emanò un decreto che calmierava il prezzo del sale.⁶¹ I dati in nostro possesso risultano comunque

54 In particolare, lo scavo pubblicato nel 2005 mise in luce diciotto fosse, delle quali dodici di forma circolare, con un diametro compreso tra 0.30 e 1.20 m, mentre delle restanti sei, una era quadrata (1.0 x 1.0 m), le altre di forma indeterminata, ad eccezione di una rettangolare (1.20-2.20 x 0.50 e 0.70 m).

55 Nemes 1997.

56 IG II² 1174; su cui Jones 2004, 112-113, nr. 2; Brun 2005, 140; Negro 2022; AIO nr. 973. Il decreto, nello specifico, stabiliva che il demarco e i tesoriери locali depositassero mensilmente i conti (*logoi*) degli introiti e delle spese sostenute all'interno di una cassa (*kibotos*), verosimilmente sigillata, per poi procedere alla fine del loro mandato alla rendicontazione annuale con la supervisione di un revisore (*euthynos*). Per la pratica di *euthyna* si rimanda al lavoro di Oranges 2021, e ai precedenti contributi di Hansen 2003, 325-329; Efstathiou 2007; Faraguna 2019.

57 SEG 47.149 con i dubbi espressi da Stroud; Langdon 2010, 165. Più ragionevole sembra invece l'ipotesi, basata sul collegamento con altri documenti del demo (in particolare, IG II² 1175), che riconnette l'adozione di una maggiore rigidità nella rendicontazione ad un episodio di malversazione verificatosi localmente: Wilhelm 1901, 102; Wilhelm 1904; Marchiandi 2019, 392-395.

58 Per i magistrati demotici e le loro funzioni, Whitehead 1986, 121-148.

59 Nel documento già citato relativo alle proprietà dei Salaminioi, ad esempio, tra i loro possedimenti compare, come si è visto, anche una salina (Rhodes & Osborne 2003, nr. 37; *Agora* XIX L4a, ll. 16-19). In generale, non è neppure del tutto chiara l'entità della produzione. Sul valore e il commercio del sale nel mondo antico, infatti, sono stati espressi pareri discordi: di recente Carusi 2008, part. 180-181; Moinier & Weller 2015, a sostegno dell'inserimento del sale solo in circuiti commerciali regionali; *contra* D'Ercole 2019, che propone invece di riconsiderare il valore di mercato del sale e una produzione orientata al mercato anche a lunga distanza; simili considerazioni anche in Carusi 2016.

60 Gallo 2002, 462; per le fonti, Ar. *Ach.* 521, 760 con scolio *ad loc.* Secondo questa ricostruzione, durante la guerra del Peloponneso Atene avrebbe definitivamente controllato l'esportazione del sale da Megara a seguito dell'occupazione della città (Thuc. 3.51). Sulla diversa qualità del sale megarese, più adatto alla conservazione dei cibi, rispetto a quello attico, più adatto a salare le vivande, Plin., *NH* 31.41.87: *Ad opsonium et cibum utilior quisquis facile liquescit, item umidior, minorem enim amaritudinem habent, ut Atticus et Euboicus. Servandis carnibus aptior acer et siccus, ut Megaricus.*

61 Ar. *Ec.*, 812-814; *Schol ad Ar. Ec.* 813. Carusi 2008, 156-157; D'Ercole 2019, 313.

molto esigui, e resta al momento difficile intuire quale fosse la modalità di gestione e di sfruttamento delle saline attiche.⁶²

Dall'analisi qui condotta, dunque, risulta chiaro che il nome di Halai Aixonides era strettamente legato al contesto topografico e territoriale che definiva. A partire dalla riflessione sul toponimo, infatti, sono emerse tematiche stimolanti per lo studio e la definizione dell'insediamento antico. Innanzitutto, il nome ha permesso sia di sottolineare il legame territoriale tra Halai e Aixone, da cui deriva il secondo termine del toponimo, aggiuntosi in epoca tarda, sia di riflettere sull'omonimia tra alcuni demi clisenici e sul significato di tale fenomeno nel sistema amministrativo attico. Inoltre, l'etimo distintamente riconducibile ad ἅλς, insieme ai riscontri offerti da altre fonti, tra cui quelle cartografiche moderne, ha permesso di porre l'attenzione sulla presenza e lo sfruttamento di una specifica risorsa, quella del sale, di cui il territorio del demo disponeva, ma che, come di consueto, ha lasciato tracce molto esigue nella documentazione.

BIBLIOGRAFIA

- Ackermann, D. (2018): *Une microhistoire d'Athènes. Le dème d'Aixônè dans l'Antiquité*, Athènes.
- Andreou, I. (1994): "Ο Δήμος των Αιξωνίδων Αλών", in: Coulson, W.D.E., Palagia, O., Shear Jr., T.L., Shapiro, H.A. and Frost, F.J., ed., *The Archaeology of Athens and Attica under the Democracy. Proceedings of an International Conference Celebrating 2500 Years since the Birth of Democracy, held at the American School of Classical Studies of Athens (4-6 December 1992)*, Oxford, 191-209.
- Arrigoni, E. (1969): "Elementi per una ricostruzione del paesaggio in Attica nell'epoca classica", *Nuova rivista storica*, 53, 265-322.
- Beschi, L. (1969): "Contributi di topografia ateniese", *Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente*, 45-46, 511-536.
- Bresson, A. (2007): *L'économie de la Grèce des cités I. Les structures et la production*, Paris.
- Brun, P. (2005): *Impérialisme et démocratie à Athènes: Inscriptions de l'époque classique*, Paris.
- Bultrighini, I. (2015): *Demi attici della Paralia*, Lanciano.
- Carusi, C. (2008): *Il sale nel mondo greco (VI a.C.-III d.C.). Luoghi di produzione, circolazione commerciale, regimi di sfruttamento nel contesto del Mediterraneo antico*, Bari.
- Carusi, C. (2016): "Vita humanior sine sale non quit degree: Demand for Salt and Salt Trade Patterns in the Ancient Greek world", in: Harris, E.M., Lewis, D.M. and Woolmer, M., ed., *The Ancient Greek Economy. Markets, Households and City-States*, Cambridge, 337-355.
- Curtius, E., Kaupert, J.A., Milchhöfer, A. (1895-1903): *Karten von Attica*, Berlin.
- Daux, G. (1983): "Le calendrier de Thorikos au musée J. Paul Getty", *Antiquité classique*, 52, 150-174.
- D'Ercole, M.C. (2019): "Measures prices and the value of salt in ancient societies", *Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente*, 97, 311-320.
- Dodwell, E. (1819): *A Classical and Topographical Tour through Greece During the years 1801, 1805 and 1806*, London.
- Efstathiou, A. (2007): "Euthyna procedure in 4th c. Athens and the Case on the False Embassy", *Dike*, 10, 113-135.

62 Vista la diffusione della risorsa su tutta la costa della regione (Langdon 2010), sembra improbabile che la polis esercitasse sulla produzione di sale una sorta di monopolio, come quello imposto, e.g., dai Seleucidi nel III-II secolo nel Mediterraneo orientale, su cui Bresson 2007, 189.

- Eliot, C.W.J. (1962): *Coastal demes of Attika. A study of the policy of Kleisthenes*, Toronto.
- Faraguna, M. (2019): "Magistrates' Accountability and Epigraphic Documents: the Case of Accounts and Inventories", in: Harter-Uibopuu, K. and Riess, W., ed., *Symposion 2019. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte (Hamburg, 26.-28 August 2019)*, Wien, 229-253.
- Ferguson, W. (1938): "The Salaminioi of the Heptapylai and Sounion", *Hesperia* 7, 1-74.
- Fine, J.V.A. (1951): *Horoi. Studies in Mortgage, Real Security, and Land Tenure in Ancient Athens*, Princeton.
- Finley, M.I. (1985): *Studies in land and credit in ancient Athens, 500-200 B.C. The Horos inscriptions*, New Brunswick.
- Gallo, L. (2002): "Appunti per una storia del sale nel mondo greco", in: Bianchetti, S., Galvagno, E., Magnelli, A., Marasco, G., Marotta, G. and Mastroianni, I., ed., *ΠΟΙΚΙΛΑ. Studi in onore di Michele R. Cataudella*, La Spezia, 459-471.
- Giannopoulou-Konsolaki, E. (1990): *Γλυφάδα. Ιστορικό παρελθόν και Μνημεία*, Athina.
- Hansen, M.H. (2003): *La democrazia ateniese nel IV secolo a.C.*, Milano.
- Humphreys, S. (2018): *Kinship in Ancient Athens*, Oxford.
- Jones, N.F. (2004): *Rural Athens under the democracy*, Philadelphia.
- Kouragios, G. (2009-2011): "Ο αρχαίος δήμος των Αιξωνιδών Αλών Αττικής (σημ. Βούλα-Βουλιαγμένη)", *Eulimene* 10-12 (2009-2011), 33-62.
- Lambert, S.D. (1997): "The Attic Genos Salaminioi and the Island of Salamis", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 119 (1997), 85-106.
- Lambert, S.D. (1999): "IG II² 2345, Thiasoi of Herakles and the Salaminioi again", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 125, 93-130.
- Lambert, S.D. (2002): "The Genesia, Basile and Epops Again", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 139, 75-82.
- Langdon, M.K. (2010): "Attic salt. A survey of ancient salt production in Attica", in: Lohmann, H. and Mattern, T., ed., *Attika. Archäologie einer zentralen Kulturlandschaft, Akten der internationalen Tagung, (Marburg, 18.-20. Mai 2007)*, Wiesbaden, 161-166.
- Lauter, H. (1991): *Attische Landgemeinden in klassischer Zeit (Attische Forschungen, 4)*, Marburg.
- Lohmann, H. (1992): "Agriculture and country life in classical Attica", in: Wells, B., ed., *Agriculture in ancient Greece: proceedings of the seventh international symposium at the Swedish Institute of Athens, 16-17 May, Stockholm, 29-57*.
- Lohmann, H. (1993): *Atene. Forschungen zur Siedlungs und Wirtschaftsstruktur des klassischen Attika*, Köln.
- Lohmann, H. and Schaefer, H. (2000): "Wo lag das Herakleion der Salaminioi ΕΠΙ ΠΟΡΘΜΩ?", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 133, 91-101.
- Marchiandi, D. (2011): *I periboli funerari nell'Attica classica. Lo specchio di una borghesia*, Atene-Paestum.
- Marchiandi, D. (2019): "Ancora sul peribolo di Menyllos ovvero la microstoria di una famiglia di Halai Aixonides", *Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente*, 97, 387-405.
- Matthaiou, A.P. (2009): "Attic Public Inscriptions of the Fifth Century BC in Ionic Script", in: Mitchell, L. and Rubinstein, L., ed., *Greek History and Epigraphy. Essays in Honour of P. J. Rhodes*, Swansea, 201-212.
- Meritt, B.D. and Traill, J.S. (1974): *Inscriptions: The Athenian Councillors*, Princeton.
- Moinier, B. and Weller, O. (2015): *Le sel dans l'Antiquité ou les cristaux d'Aphrodite*, Paris.
- Morris, S.P. and Papadopoulos, J.K. (2005): "Greek Tower and Slaves: an Archaeology of Exploitation", *American Journal of Archaeology*, 109, 155-225.
- Muller-Dufeu, M. (2002): *La Sculpture grecque. Sources littéraires et épigraphiques*, Paris.
- Negro, S. (2022): "Decreto di Euthemon con procedura di rendicontazione da Halai Aixonides", *Axon. Iscrizioni storiche greche*, 6.2, 47-66.
- Nemes, Z. (1997): "Some Remarks on IG II² 1174", in: Nemes, Z. and Németh, G., ed., *Heorte. Studia in honorem Johannis Sarkady Septuagenarii. Hungarian Polis Studies 2 (Debrecen 1997)*, 73-88.

- Nevett, L. (2005): *Between urban and rural: house-form and social Relations in Attic Villages and Deme Centers*, in: Ault, B.A. and Nevett, L.C., ed., *Ancient Greek Houses and Households: Chronological, Regional, and Social Diversity*, Philadelphia, 83-98.
- Oranges, A. (2021): *Euthyna. Il rendiconto dei magistrati nella democrazia ateniese (V-IV secolo a.C.)*, Milano.
- Osborne, R., Rhodes, P.J. (2017): *Greek Historical Inscriptions 478-404 BC*, Oxford.
- Petanidou, T. (1997): *Salt - Salt in European History and Civilization*, Athens.
- Rhodes, P.J. (1981): *Commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia*, Oxford.
- Rhodes, P.J., Osborne, R. (2003): *Greek Historical Inscriptions 404-323 BC*, Oxford.
- Robinson, D.M. (1948): "Three new mortgage inscriptions from Attica", *American Journal of Philology*, 69, 201-204.
- Santaniello, E. (2010): "Il santuario di Afrodite Pandemos", in: Greco, E., ed., *Topografia di Atene. Sviluppo urbano e monumenti dalle origini al III secolo d.C., Tomo 1: Acropoli-Areopago-tra Acropoli e Pnice*, Atene-Paestum, 190-191.
- Steinhauer, G. (1998): "Inscripfen aus dem Aphrodision von Halai Aixonides", *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts (Athen. Abt.)*, 113, 238-248.
- Stuart, J. and Revett, N. (1762-1816): *The Antiquities of Athens Measured and Delineated*, London. [new edition 2008, Princeton].
- Traill, J.S. (1975): *The political organization of Attica. A study of the Demes, Trittyes and Phylai and their representation in the Athenian council*, Princeton.
- Traill, J.S. (1982): *An interpretation of six rock-cut inscriptions in the Attic demes of Lamprai*, 162-171.
- Traill, J.S. (1986): *Demos and Trittyes. Epigraphical and Topographical Studies in the Organization of Attica*, Toronto.
- Travlos, J. (1988): *Bildlexikon zur Topographie des antiken Attika*, Tübingen.
- Wheler, G. (1682): *A Journey into Greece by George Wheler Esq.; in Company of Dr Spon of Lyons*, London.
- Wilhelm, A. (1901): "Inscription Attique du Musée du Louvre", *Bulletin de correspondance hellénique*, 25, 93-104.
- Wilhelm, A. (1904): "Über die Zeit einiger attischer Fluchtafeln", *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts*, 7, 105-126.
- Wilhelm, A. (1942): *Attische Urkunden V*, Wien-Leipzig.
- Whitehead, D. (1986): *The demes of Attica, 508/7-ca. 250 B.C. A political and social study*, Princeton.

Silvia Negr
University of Trento, Italia



POLIS ET CHÔRA À COS :

territoires pluriels et pluralité de la dénomination du territoire civique

Alexandre Vlamos

Dans un calendrier rituel daté du milieu du IV^e s. a.C., soit peu après que les cités de l'île de Cos se sont entendues pour fusionner en une nouvelle *polis*, une fête est instituée en l'honneur de Zeus Polieus, le 18 et le 19 Batromios – en mars¹. Le cœur de cette fête est la sélection d'un bœuf, sur l'agora, qui sera sacrifié à Zeus. Chaque tribu de Cos doit présenter trois bœufs au prêtre, jusqu'à ce que dernier en choisisse un digne d'être sacrifié. Ces tribus qui jouent le premier rôle dans la fête sont les trois tribus doriennes, les Pamphyloi, les Hylleis, les Dymanes ; elles sont nées du synœcisme et ne sont liées qu'à la cité². Mais dans le même temps, le rituel implique bien d'autres communautés infra-civiques. Ainsi, la procession qui emmène les bœufs sur l'agora est conduite par le prêtre de Zeus, puis par les hiéropes et les hérauts disposés par *chiliastys* ; après eux, le texte précise qu'il y aura "un bœuf de chaque neuvième (*enata*), des [nom illisible], des Pasthemidai protoi, des Nostidai³". On n'a eu de cesse d'essayer de comprendre ce qu'étaient toutes ces communautés à Cos, peu voire pas attestées dans d'autres inscriptions ; d'essayer de comprendre la relation entre tribus, neuvièmes (*enata*) et *chiliastys*, sans arriver à une proposition satisfaisante⁴. Ce qu'il importe ici de remarquer, c'est la complexité des communautés issues du synœcisme que la fête veut mettre en ordre, sur l'agora de la nouvelle capitale, afin de donner un sens à la nouvelle unité civique. Mais si l'agora est chargée d'incarner le centre de la *polis* et son unité, qu'advient-il du reste du territoire de Cos ?

L'organisation politique de Cos après le synœcisme de 366 est ainsi fondée sur la double nécessité de l'unité de la *polis* et de la pluralité de son territoire. L'unité de la cité est fondée sur les trois tribus doriennes qui garantissent aux citoyens de Cos l'accès aux institutions de la cité. L'appartenance à la tribu est définie non

1 IG XII 4, 278 (= CGRN 86). Sur ce texte et cette fête, voir notamment les commentaires de Sherwin-White 1978, 158-162 et Paul 2013, 30-40 et 266-273.

2 Sherwin-White 1978, 154-170 ; Jones 1987, §41. Le nom des trois tribus doriennes n'est pas attesté dans les rares mentions de l'île précédant le synœcisme, et les tribus locales qui composent les dèmes de Cos comme Isthmos ou Halasarna, ne portaient pas ce nom de ces tribus doriennes.

3 IG XII 4, 278, l. 1-4 : ἱερεὺς καὶ ἱεροφύλακες καὶ ἀρχεῦοι [κα]τὰ φυλὰς ἰόντω, ἱεροποιοὶ δὲ καὶ τοὶ κάρυκες ἰόντω κ[α]τὰ χιλ[ι]α[σ]τύας· βοῦς δ' ἐννῇ ἑλάντι, βούν' ἐξ ἑνάτας ἐκάστ[ας], [.]ΞΛ[.]Λ[.]Ιέων καὶ Πασθεμιδᾶν πρᾶτων καὶ Νο[σ]τιδᾶν, (trad. J.-M. Carbon et S. Peels, CGRN 86, à partir de S. Paul).

4 Voir les tentatives de Paton & Hicks 1891, 35 ; Herzog 1928, 43 ; Sherwin-White 1978, 154-175, et surtout 158-162 pour les *enata* et *chiliastys* ; Jones 1987, 238-239.

sur une base géographique, mais à partir de son ascendance⁵. Cette fonction unitaire s'aperçoit, en plus de la fête de Zeus Polieus, lors du renouvellement de l'homopolitie avec Calymna – l'association entre les deux îles voisines, ou, plus crûment, l'absorption de Calymna par Cos – à la fin du III^e siècle a.C., quand la cité organise la prestation de serment à Cos et à Calymna sur la base de ces trois tribus⁶.

La pluralité du territoire, elle, est fondée sur les *dèmes* (*damoî*), des collectivités locales constituées à partir des anciennes cités qui avaient pris part au synœcisme et qui continuent leur existence à la fois institutionnelle et sociale. Chaque dème comprend des citoyens appartenant aux trois tribus. Ces dèmes n'apparaissent pas dans la fête de Zeus Polieus : n'ont-ils aucune part à l'unité de la cité, à la participation des citoyens aux institutions de la *polis* ou au fonctionnement de cette dernière ? Ils ont cependant la tâche fondamentale de contrôler l'accès à la citoyenneté de Cos⁷. Comment les citoyens de Cos ont-ils représenté les rapports entre la cité et ses dèmes, par le biais de la dénomination utilisée ? Comment la tension entre unité et pluralité s'actualise-t-elle dans ces dénominations ?

Les études de M.H. Hansen ont mis en valeur le paradigme central de la distinction entre *polis* et *chôra* dans les cités grecques⁸. Je confronterai ce paradigme global au cas de Cos, et l'on verra qu'il est opérationnel mais non suffisant dans une cité issue d'un synœcisme. Cela permettra de contribuer à réfléchir à la notion d'État en Grèce ancienne, à son applicabilité et à son sens, à partir des questions avancées par M.H. Hansen : la souveraineté, le territoire, les institutions. Cet article entend ainsi participer au débat, rouvert notamment par P. Ismard, sur les "problèmes de l'État en Grèce ancienne", c'est-à-dire sur le problème à qualifier la *polis* comme un État, à partir d'une définition moderne de l'État⁹. Pour l'historien, la cité n'est qu'un État que dans un sens "dérisoire" parce que son administration est confiée à des esclaves publics, hors du corps politiques, et parce qu'il n'y a pas d'"institution civile de la société", c'est-à-dire une personnalité juridique de la *polis*, "pourvue de droits et de devoirs et capable de contracter des obligations"¹⁰. Aborder la question du point de vue des communautés infra-civiques et du langage épigraphique permettra de mieux comprendre le degré d'étaticité de la *polis*, de la voir fonctionner comme personne juridique, et de définir cet État comme pluriel.

▣ FONDATION DE LA CITÉ, FONDATION DE LA VILLE

Diodore et Strabon sont nos deux sources historiques qui évoquent la fondation de la nouvelle cité de Cos en 366¹¹. Les deux auteurs parlent avant tout de la fondation d'une nouvelle ville, au nord-est de l'île, en utilisant

5 Sherwin-White 1978, 161.

6 IG XII 4, 152, l. 1-5 : ἐλέσθαι ὀρκωτὰς δύο ἐξ ἐκάστας φυλᾶς, οἵτινες ὀρκιξεῦντι τοὺς πολίτας ἐν ταῖς ἀγοραῖς πρὸ τῶν ἀρχείων, καὶ γραμματῆ ἕξ ἐκάσται φυλὴν καὶ τὸν ὑπαγορεύοντα τὸν ὄρκον, ἐλέσθαι δὲ καὶ εἰς Κάλυμναν ἕνα ἐξ ἐκάστας φυλᾶς καὶ γραμματῆ τοῦτοιοις, "Que l'on choisisse deux commissaires au serment par tribu qui feront prêter serment aux citoyens sur l'agora devant le bâtiment des archives, ainsi qu'un secrétaire pour chaque tribu et un héraut qui dictera le serment. Que l'on choisisse également un commissaire par tribu pour aller à Calymna, et un secrétaire pour eux". Voir également *infra*.

7 Sherwin-White 1978, 154 affirme que le dème n'avait pas de place institutionnelle pertinente ("In fact the deme seems not to have been of much significance in relation to Coan citizenship and the organization of the citizen body"), mais on doit considérer leur rôle dans le contrôle de la citoyenneté à partir des documents montrant l'organisation contemporaine d'un recensement des membres des dèmes à Halasarna (IG XII 4, 103-104, à Isthmos (IG XII 4, 461 et 462) et à Calymna (IG XII 4, 4047-4054) et donc des citoyens de Cos, à partir d'une initiative de la cité : il y a ainsi centralisation des décisions concernant la *politeia* et décentralisation de son contrôle. Voir Vlamos 2026, 104-124.

8 Hansen *et al.* 2004, 74-79 ; Hansen 2006, 26-27 et 53-56.

9 Ismard 2015, 169.

10 *Ibid.*, 170-171.

11 Pour un commentaire historique sur la situation qui précède le synœcisme, voir Sherwin-White 1978, 44-54. Elle rejette

le terme de *polis* au sens géographique, mais le sens politique affleure tout de même. Diodore (15.76.2) est le plus concis : Κῶοι μετώκησαν εἰς τὴν νῦν οἰκουμένην πόλιν καὶ κατεσκεύασαν αὐτὴν ἀξιόλογον, “Les Coéens se transportèrent dans la cité où ils vivent actuellement, et en firent une ville considérable”. Il ne semble être question ici que de la fondation d’un nouveau centre urbain. Diodore opère une simplification, puisque tous les habitants de l’île ne se déplacèrent pas pour fonder la nouvelle ville, et l’appellation de Κῶοι suggère une unité préalable. Strabon (14.2.19) ajoute plus de détails, dans l’idée de décrire une ville qu’il considère comme petite (οὐ μεγάλη) contrairement à Diodore qui la considérait comme ἀξιόλογον : Ἡ δὲ τῶν Κῶων πόλις ἐκαλεῖτο τὸ παλαιὸν Ἀστυπάλεια, καὶ ὥκειτο ἐν ἄλλῳ τόπῳ ὁμοίως ἐπὶ θαλάττῃ· ἔπειτα διὰ στάσιν μετώκησαν εἰς τὴν νῦν πόλιν περὶ τὸ Σκανδάριον, μετωνόμασαν Κῶν ὁμωνύμως τῇ νήσῳ. Ἡ μὲν οὖν πόλις οὐ μεγάλη, “La cité de Cos s’appelait auparavant Astypalée, et ils habitaient à un autre endroit, toujours sur le littoral. À la suite d’une guerre civile, ils se transportèrent dans la cité actuelle à côté du Scandarion, et ils ont changé son nom pour le nom même de l’île, Cos. La ville de Cos n’est pas grande”. L’approche géographique de la ville (transformation du nom de la ville, d’Astypalaia (la “Vieille-Ville”) en Cos, la présentation de sa situation littorale et de sa situation près du Scandarion, la caractérisation de sa taille) est doublée d’éléments politiques, en parlant de la “cité des Coéens” (Ἡ δὲ τῶν Κῶων πόλις) et d’un épisode politique fondateur (διὰ στάσιν). La mention de la fondation de la nouvelle ville, chez les deux auteurs, est destinée à marquer également la fondation d’une nouvelle cité : à Cos, la *polis*-ville, la *polis*-cité et l’île sont les plis d’une même réalité. Cependant, il faut bien noter que Diodore et Strabon écrivent plus de trois siècles après le synœcisme, et avec des objectifs différents : le premier mentionne un fait remarquable qui vient s’inscrire dans son récit historique, le second décrit la ville qui existe à son époque. Les deux proposent un point de vue externe à Cos, à la différence des inscriptions trouvées dans l’île qui seront désormais le cœur de notre documentation.

α LA *POLIS* COMME PERSONNALITÉ JURIDIQUE

Dans les inscriptions, la dénomination de la cité comme *polis* implique l’existence d’une personnalité juridique, à la fois objet de l’action d’autres États et de ses propres citoyens, et sujet d’actions dans des champs divers, contrairement à certains historiens qui, réagissant aux thèses hanséniennes, contestent la possibilité de parler d’État pour la *polis*.

Pour commencer, la cité est composée de citoyens rassemblés autour d’elle, conformément à l’une des définitions de la *polis* proposées par Aristote¹². Elle dispose de magistrats qui se rattachent à la *polis* (trésoriers, gymnasiarque de la cité¹³) et d’esclaves publics¹⁴, et établit des listes de personnages qui détiennent une position qui, même si elle est honorifique, est surtout institutionnelle : les proxènes, les évergètes sont dits

notamment l’idée d’une unité politique préalable à partir de la mention de Cos dans la Pentapole par Hérodote (Hdt. 1.144.3) : Hérodote parle également d’Halicarnasse comme d’une cité, alors qu’elle n’était pas encore un État unique à cette époque, et, dans un autre passage, sur l’Hellenion de Naucratis, il évoque également Rhodes comme une cité unifiée (Hdt. 2.17.2), contrairement à l’énumération des trois cités rhodiennes de Lindos, Ialysos, Camiros pour la Pentapolis.

12 Cf. l’une des définitions de la *polis* proposée par Aristote, *Politique*, 1276b.1-2, “la cité est la communauté des citoyens autour de leur constitution” (κοινωνία πολιτῶν πολιτείας) : l’accent est mis sur la communauté des citoyens. Dans les décrets d’octroi de la citoyenneté, adoptés par le *damos* de Cos, le nouveau citoyen sera fait “citoyen de la cité de Cos” (IG XII 4, 41 : l. 13-14 : ἡμεν πολίταν τᾶς πόλιος τᾶς Κώων).

13 IG XII 4, 830 (II^e p.C.), Xantippos est gymnasiarque des *neoi*, des éphèbes et de la cité et trésorier de la cité. IG XII 4, 832 (II^e / III^e s. p.C.), P. Rupillius Rufus est gymnasiarque de la cité et des éphèbes.

14 IG XII 4, 2078 (borne funéraire, II^e / III^e s. p.C.) : *oikonomos* de la cité et gardien des archives des débiteurs publics, οἰκονόμου [τῆς] πόλεως [καὶ ἐ]πὶ τοῦ χρη[οφυλακ]ίου. Dionysios est aussi πόλεως Κῶων οἰκονόμου (IG XII 4, 2930, borne funéraire, II^e p.C.). Sur la question des esclaves publics et leur rapport à la cité (et à l’État), voir Ismard 2014 et Ismard 2015, qui considère qu’il s’agit d’un des moyens des cités grecques pour empêcher la naissance d’un véritable État, en déplaçant hors du corps civique les fonctions coercitives qui pourraient briser l’horizontalité du rapport entre les citoyens.

“de la cité¹⁵”. À partir de la deuxième moitié du I^{er} s. a.C., au sein d’un mouvement d’ensemble bien analysé quantitativement par A. Heller¹⁶, les titres octroyés à des citoyens les rattachant à la cité se multiplient, et les personnages aussi importants, à Cos, que Nikias, tyran de la cité lors de la domination de Marc Antoine en Orient, C. Stertinius Xénophon, le médecin personnel de Claude, ou M. Aelius Sabinianus sont non seulement des évergètes de la cité, mais aussi des “fils de la cité” (υἱός πόλεως)¹⁷. Dans le cas particulier de Sabinianus, ce dernier est même υἱός πόλεως καὶ γερούσιας, “fils de la cité et de la gérousie” : à cette époque, la gérousie était une institution formalisée, centrée autour du gymnase de l’île et rassemblant les notables de la cité, et qui, par son influence, avait réussi à se faire reconnaître un rôle institutionnel important¹⁸.

La reconnaissance du statut de *polis* passe également par les relations internationales, selon la *peer-polity interaction* définie par J. Ma¹⁹. La cité agit comme une entité juridique envers les autres cités, les souverains hellénistiques, et envers Rome, et elle est reconnue comme *polis* dans les décrets retrouvés à Cos pour l’envoi de dikastagogues²⁰, de juges étrangers²¹, ou de médecins, puisque Cos dispose, avec l’Asklépieion, d’une école de médecine réputée²². Le dossier de la reconnaissance de l’asylie de ce sanctuaire, construit dans les années 250-240, est constitué de plusieurs lettres de cités²³ et affirme bien la place de Cos dans une inter-reconnaissance étatique. Ainsi, Séleucos II explique que les ambassadeurs de Cos qui sont venus le trouver pour lui demander de reconnaître l’asylie de ceux qui viennent participer aux *Asklèpieia* et du temple lui-même, lui ont tenu des discours ὑπὲρ τε τοῦ ἱεροῦ καὶ τῆς πόλεως “au sujet du sanctuaire et de la cité²⁴”. La cité est un objet aussi bien identifié qu’un sanctuaire, et l’Asklépieion est un élément de l’identité de la cité à partir de sa construction²⁵.

Les individus, citoyens ou étrangers, peuvent agir au profit de la cité : cette dernière est l’objet de leurs actions. Très souvent, les individus honorés sont remerciés pour leur *eunoia* envers la cité. C’est le discours classique remerciant les évergètes étrangers comme ceux qui sont citoyens de Cos. Mentionnons à ce titre une inscription intéressante puisqu’il s’agit d’une inscription privée : Euelthôn, fils de Moschiôn, honore Kallidamos fils de Pyrrhos d’Étolie, en raison de sa valeur et de son *eunoia* envers lui, Euelthôn, mais aussi envers sa cité (Cos)²⁶. On peut également fournir des repas à la *polis*²⁷, on peut faire des processions en l’honneur de la cité²⁸

15 Parmi les nombreux évergètes de la cité, e.g. *IG XII 4*, 50 (III^e / II^e s. a.C.), décret adopté par la *Boula* et le *damos* sur proposition des prostates, pour honorer Kalliklès fils d’Athénodôros d’Halicarnasse : ἐπαινέσαι τε αὐτὸν καὶ ἡμεν πρόξενον καὶ εὐεργέταν τῆς πόλιος τῆς Κώϊων (l.8-11).

16 Heller 2020.

17 Voir Buraselis 2000, 25-65 sur Nikias, 66-110 pour C. Stertinius Xénophon, 111-121 pour M. Aelius Sabinianus.

18 *IG XII 4*, 543 : la gérousie fait une action de grâce avec les citoyens (*poleiteiai*) pour la *sôtèria* de la cité. Sur la gérousie à l’époque impériale, voir Bauer 2014 ; Eckhardt 2021, 158-167 ; Giannakopoulos 2024 ; Vlamos 2026, 361-363.

19 Ma 2003 ; Ma 2024.

20 Par exemple *IG XII 4*, 59, l. 13-14 : décret de la 2^e moitié du II^e s. a.C. pour Theugenès fils d’Hermogenès, envoyé comme dikastagogue à Smyrne, est remercié, entre autres, pour “le séjour qu’il a réalisé qui a été digne des deux cités”, τὰν τε παρεπιδαμῖαν ἐποιήσα[ν]το ἀξίαν ἀμφοτερῶν τῶν πόλιων.

21 *IG XII 4*, 143 par exemple, décret honorifique de Sinope, pour Dionnos fils de Polytiôn de Cos (c. 220 a.C.), “envoyé ambassadeur par la cité de Cos pendant la guerre”, πρεσβευτῆς ἐν τῷ πολέμῳ ὑπὸ τῆς Κώϊων πόλεως (l. 3-4).

22 *IG XII 4*, 171.

23 Voir les lettres *IG XII 4*, 208-214. Voir Buraselis 2004.

24 *IG XII 4*, 210, l. 6.

25 Sur l’Asklépieion, voir Paul 2013, 167-187 pour les cultes, et dernièrement Interdonato 2013 pour le sanctuaire dans son ensemble. La première publication extensive des fouilles est due à Herzog & Schazmann 1932.

26 *IG XII 4*, 979, 1^{ère} moitié du II^e s. a.C. : [Εὐέ]λθων Μο[σχί]ωνος Καλλίδαμον Πύρρου [Αἰτ]ωλὸν ἀρε[τ]ῆς ἕνεκα καὶ εὐνοίας τῆς [ἑ]ς τε αὐτὸ[ν] καὶ τὴν πόλιν.

27 *IG XII 4*, 1000 (I^{er} s. p.C.)

28 *IG XII 4*, 298 (250-200 a.C.).

et faire des sacrifices en son honneur²⁹, la cité reçoit même des parts de la viande issue du sacrifice³⁰, mais on peut aussi commettre des injustices contre la cité, que cette dernière réprimera³¹. Derrière la *polis*, il est évident que ce sont les citoyens et citoyennes, en chair et en os, qui sont les ultimes bénéficiaires, notamment lorsqu'il s'agit de parts de sacrifice ; mais il est intéressant de remarquer que justement, ces textes emploient un concept, celui de *polis*, et pas celui de *πολίτες*.

La cité dispose de ses propres affaires (τά τᾶς πόλιος πράγματα³²) sur lesquelles elle agit. La *polis* est le sujet de verbes d'action qui font envisager ses domaines de compétences : la cité crée un trésor dans l'Asklépieion³³, elle achète du bois³⁴, elle achète une génisse pour un sacrifice³⁵, elle organise des concours³⁶, elle installe la prêtresse de Dionysos Thylophoros, tandis que ce sont ses trésoriers qui prendront en charge la dépense³⁷, elle établit la culpabilité des gens³⁸, la cité sacrifie, assume les dépenses pour un sacrifice, rembourse le prêteur de ce qu'il a dépensé pour un sacrifice³⁹. La plupart de ces documents sont des normes rituelles, et la cité y figure comme actrice dans les domaines religieux et financier. Dire que la *polis* n'apparaît jamais comme entité agissante est le résultat d'un biais, souvent athénien, qui ne tient compte que des décrets honorifiques où c'est en effet le *damos* et/ou le Conseil qui agissent. Le *damos* et la *Boula* sont des communautés de la *polis*, au sens de *koinon*, ce sont elles qui peuvent adopter des décrets adoptés lors d'une réunion, c'est-à-dire dans la configuration où le peuple est rassemblé sous sa forme de législateur, afin d'adopter des résolutions contraignantes qui s'appliquent au territoire de la cité, aux citoyens, et à tous ceux qui résident sur son territoire : ce sont des communautés qui détiennent la souveraineté de la *polis* mais qui n'en constituent pas la totalité.

La *polis* se conçoit en effet comme une entité distincte de ses institutions : le *damos*, qui est la communauté civique qui s'assemble en *ekklesia*, la *boula*, et mêmes les différents magistrats. C'est ce que l'on observe encore dans des inscriptions de l'époque impériale, montrant la continuité de la *polis* jusqu'à la fin de l'Antiquité tardive⁴⁰. Une inscription, qui parle de l'*eunoia* envers le peuple (*damos*) et non envers la cité, sépare clairement la *polis* du *damos* : à la fin du II^e s. p.C., le peuple (*damos*) honore A. Didius Postumus, gouverneur de Chypre, qui s'est soucié des droits de "notre cité" (πρ[ο]νοαθέντα τῶν τᾶς πόλιος δικαίων) en raison de sa valeur et de son *eunoia* envers lui (texte) – le *damos*, et non la cité⁴¹. Le *damos* et la *polis* sont certes équivalents, mais ils sont distincts : ils représentent deux réalités institutionnelles différentes. Au début du III^e s. p.C., P. Sallustius Sempronius Victor reçoit un décret honorifique adopté par ἡ βουλὰ καὶ ὁ δᾶμος τῆς λαμπροτάτης Κώων πόλεως, "le Conseil et le peuple de la brillante cité de Cos"⁴², et l'on aura tort de juger cela uniquement comme un effet de style amphigourique d'une époque tardive : cela confirme la position de M.H. Hansen pour

29 IG XII 4, 328 (I^{er} s. a.C.).

30 IG XII 4, 278, (calendrier rituel du mois Batromios, milieu du IV^e s. a.C.) l. 23 après un sacrifice à Hestia, et 55 après un sacrifice à Zeus Polieus. Cf *supra*.

31 IG XII 4, 304 (1^{ère} moitié du II^e s. a.C.).

32 IG XII 4, 84, l.5 (I^{er} s. a.C.).

33 IG XII 4, 71, l.2-3 (242 a.C. ou peu avant) : [ποιή]σασθαι θησα[υρὸν] τῷ Ἀσκληπιῷ τὰμ πόλιν ἐν τῷ να[ῶ] τοῦ Ἀσκληπιοῦ.

34 *Ibid*, l.27-28 : καὶ ὅσσα καὶ ἡ πόλις ξύλα [ἀ]γο<ρ>άξει τῶν τοῦ θεοῦ ἄλσεων.

35 IG XII 4, 274, l. 27 (calendrier rituel du mois Karneios, milieu du IV^e s. a.C.) : οἷς δὲ Καρνείοις τὰμ πόλιν ὠνεῖσθαι δάμ[α]λιν κριτὰν μὴ ἐλάσσονος πεντήκοντα] δραχμᾶν

36 IG XII 4, 323, l. 10-11 (ca 100 a.C.).

37 IG XII 4, 326, l. 20-21 (1^{ère} moitié du I^{er} s. a.C.) : τὰν δὲ ἱέρειαν τελεσάτω ἡ πόλις, τὸ δ'ἀνάλωμα τελεσάντω τοῖς τ[α]μίαι.

38 *Ibid*, l. 30-31 : ἄς δὲ κ[α] κ[α]ταγνῶν ἡ πόλις ἀδικεῖν τελευσαν ἢ ἱερ[ω]μέναν.

39 IG XII 4, 332 (loi sacrée, milieu du IV^e s. a.C.), l. 7-8 : καὶ ἡ πόλις θύη, 9-10 : [ἡ δὲ πόλις τὸ ἀναλίσκόμενον ἀργύριον ἐς τ[ὴν] θυσίαν ἀποδίδωμι] ; l. 25-26 : [ἡ δὲ πόλις ἀποδίδωμι τῷ ἱερῇ τὸ ἀναλίσκόμενον ἀργύριον ἐς τ[ὴν] θυσίαν], mais ces deux dernières phrases, la *polis* est dans des restitutions assez longues.

40 Pont 2020 ; Ma 2024.

41 IG XII 4, 866.

42 IG XII 4, 877.

qui la cité est une entité supérieure, différente de ses institutions⁴³, et en cela on peut dire qu'il s'agit d'une sphère séparée du pouvoir – ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que les hommes qui exercent ce pouvoir étatique appartiennent à un groupe social ou politique différent des citoyens qui sont les sujets de ce pouvoir. La *polis* comme entité supérieure est bien constituée comme un sujet de droit, une personnalité juridique sujet ou objet de différentes actions religieuses ou économiques⁴⁴.

▣ LA CITÉ ET SON TERRITOIRE (*CHÔRA*)

La cité peut désigner l'ensemble de son territoire sous le nom de *polis*. Dans un règlement pour la vente de la prêtrise d'Heraklès Kallinikos (fin du II^e s. a.C.), on impose un sacrifice pour la santé des citoyens, des citoyennes et de tous ceux qui résident dans la *polis*⁴⁵. Derrière ces habitants de la *polis*, il faut imaginer ce que les inscriptions de Cos appellent ailleurs les *nothoi*, les fils illégitimes, issus d'un couple où seul l'un des deux parents dispose de la citoyenneté, mais aussi les *paroikoi*, les étrangers résidents⁴⁶. Ces personnes non-citoyennes n'habitent pas seulement dans la capitale, mais dans tout le territoire civique. Dans le règlement qui organise le sacrifice de Zeus Polieus, un des sacrifices fondamentaux pour l'identité de la *polis*⁴⁷, on interdit à quiconque d'emporter les parts de la viande distribué en dehors de la *polis*⁴⁸. Même s'il est possible d'envisager que le terme de *polis* ait ici un sens territorial, le caractère politique du sacrifice à Zeus Polieus laisse penser qu'il s'agit là du territoire entier de la *polis* et pas seulement de la capitale, ce qui peut être confirmé par un autre règlement sacrificiel, où le texte indique cette fois, plus précisément, que les parts ne doivent pas être emportée hors de Cos⁴⁹.

À côté de ce territoire entier défini comme *polis*, la cité, dans son propre langage, se structure également à partir du couple *polis/chôra*, avec la *polis* ici non plus en son sens institutionnel mais territorial. La conception que la *polis* se fait de son territoire peut s'appréhender dans les documents relatifs à la défense de la cité et à son organisation culturelle. Dans un règlement relatif à la prêtrise d'Aphrodite Pontia, la cité impose aux pêcheurs qui sortent de la ville (ἐκ τᾶς πόλιος) et aux *nauklaroi* qui naviguent autour du territoire (περὶ τὰν χώραν) de payer pour chaque navire 5 drachme par an comme *aparchè*⁵⁰. Dans le règlement pour la vente de la prêtrise d'Aphrodite Pandamos, on demande d'accomplir des sacrifices aux *emporoi* et aux *nauklaroi* qui circulent hors de la cité (ἐκ τᾶς πόλιος)⁵¹. Dans les deux cas, la *polis* mentionnée semble correspondre à la ville

43 Hansen 2006, 70.

44 Comme l'a bien rappelé Fröhlich 2010, 670.

45 IG XII 4, 320, l. 11-12 : ὑπὲρ ὑγιείας τῶν τε πολ[ιτῶν] καὶ πο<λ>ιτίδων καὶ τῶν κατοικούντων ἐν ταῖ πόλει.

46 Voir par exemple dans la Grande souscription de guerre (IG XII 4, 75) de la fin du III^e s. a.C, l'appel aux "citoyens, citoyennes, fils illégitimes, étrangers résidents, étrangers de passage" à contribuer à la souscription (τῶν τε πολιτῶν καὶ πολιτίδων καὶ νόθων καὶ παροίκων καὶ ξένων : (l.9-11), ou la souscription pour l'achèvement du péribole du sanctuaire d'Aphrodite (IG XII 4, 301) où les contributrices sont divisées en citoyennes (πολιτίδων), filles illégitimes (νόθων) et étrangères résidentes (παροίκων). Pour ces catégories, voir Sherwin-White 1978, 171-173 ; Ogden 1996, 310-316.

47 Paul 2013, 266-270.

48 IG XII 4, 278, l. 56 : ταῦτα πάν[τα] [οὐκ] ἀποφέρεται ἐκτὸς τᾶς π[όλιος].

49 IG XII 4, 332, l. 55-56 : οὐκ ἐξαγωγὰ ἐκ Κ[ω]. Il est intéressant de remarquer, d'ailleurs, que l'épithète de *Polias/Polieus* pouvait aussi désigner des Athéna et Zeus honorés sur l'acropole, là où sont situés la plupart de leurs temples, comme à Rhodes par exemple. Mais ici, les rites se déroulent sur l'agora, loin de toute colline, ce qui souligne bien le lien entre Athéna Polias et Zeus Polieus et la *polis* de Cos. Je remercie l'un-e des deux relecteurs anonymes pour cette remarque.

50 IG XII 4, 319 (= CGRN 220), l. 27-29 : διδόντω δὲ ἐς ἀπαρχὰν καὶ τοὶ ἀλειτουργοὶ τοὶ ὀρμ<ώ>μενοι ἐκ τᾶς πόλιος καὶ τοὶ ναύκλαροι τοὶ πλείοντες περὶ τὰν χώραν καθ' ἕκαστον πλοῖον τοῦ ἐνιαυτοῦ δραχμὰς πέντε.

51 IG XII 4, 302, l. 21-24 : ὁμοίως δὲ καὶ ἀκολουθῶς τοῖς προκεκυρωμένοις συντελῶντι τὰς θυσίας τοῖς τε ἐμπόροις καὶ τοῖς ναυκλάροις τοῖς ὀρμωμένοις ἐκ τᾶς πόλιος, "de la même façon, et conformément aux dispositions antérieures, pour tous ceux qui

de Cos, la capitale : le sanctuaire d'Aphrodite Pandamos et Pontia est double, accueille deux temples pour les deux puissances de la déesse, mais ne dispose que d'un seul autel et d'une seule prêtresse⁵². De plus, il est situé sur le passage entre l'intérieur de la ville, et notamment l'agora, et le port, en situation idéale pour connecter la ville et son territoire, qui inclut l'espace maritime. Le *peri* des armateurs qui circulent autour de la *chôra* rend l'idée englobante, circulaire, du territoire insulaire. Les dèmes, ici sont inclus dans l'appellation générale de *chôra*.

Les documents relatifs à la défense de l'île reprennent la distinction *polis* et *chôra* mais peuvent ajouter un troisième terme. Dans un décret adopté par la cité en 205/4 a.C., quand la cité doit faire face à des attaques de la part de cités crétoises, le peuple décide de construire deux navires de guerre, l'un portant la figure d'Asklépios, l'autre d'Héraklès, dans le but d'assurer la "sécurité des sanctuaires, de la ville et du territoire"⁵³. À côté des deux espaces que sont la *polis* comme ville et la *chôra*, les sanctuaires sont mentionnés comme une troisième dimension du territoire, une dimension verticale qui relie la cité au monde des dieux. Plus prosaïquement, la cité a bien conscience que les sanctuaires peuvent être les premiers visés par les ennemis dans l'optique de les piller et de constituer du butin. Dans une souscription datant de c. 180 a.C., très fragmentaire puisque la pierre est cassée à droite et à gauche, les éditeurs D. Bosnakis et K. Hallof ont voulu restituer la phrase suivante : "voici ceux qui ont fait une promesse de donation parmi les citoyens (...) de la cité (?), le territoire et les forteresses"⁵⁴. Le sens de *peripolia* est difficile à établir fermement : pour C. Schüller, qui a examiné le sens du mot dans les documents d'Asie Mineure, il ne s'agit pas seulement d'une forteresse située dans la *chôra* : il peut désigner aussi un dème urbain fortifié, comme Rhamnonte ou Sounion en Attique, peut-être comme certains dèmes de l'île de Cos⁵⁵. La cité conçoit une opposition fondamentale entre le centre urbain, où sont regroupées les institutions de la *polis* et où se déroulent les principaux cultes de la cité, comme celui en l'honneur de Zeus Polieus, et son territoire ; mais dans la pratique, ils sont obligés de préciser un tiers, selon les circonstances, que ce soient les sanctuaires (et notamment l'Asklépieion, situé hors de la capitale) ou les dèmes conçus comme des points fortifiés. Les citoyens de Cos ont eu conscience que le couple *polis* et *chôra* ne pouvait pas suffire à décrire leur territoire politique, qui est fondamentalement pluriel et peut-être changeant en fonction de la manière de le concevoir.

✧ LE TERRITOIRE DE COS VU PAR SES DÈMES

Les dèmes de Cos reprennent le langage de la cité et donc la représentation d'une distinction entre la *polis* et la *chôra*, mais l'analyse du vocabulaire employé par les dèmes dans leurs décrets permet de montrer qu'ils l'ont fait avec des déplacements qui permettent d'octroyer aux dèmes une place dans la pluralité du territoire politique de Cos. Il faut commencer par noter qu'au couple πόλις / πολῖται, la cité et les membres de la cité, les citoyens, répond le couple δᾶμος / δαμόται, le dème et les membres du dème⁵⁶. Face au *damos* conçu comme les citoyens assemblés, les dèmes existent comme structures locales autonomes. Si les décrets de la cité indiquent que ce sont la *Boula* et le *damos* qui ont pris la décision, dans les dèmes, c'est le *damos*

accomplissent des sacrifices, aux commerçants et aux armateurs qui circulent hors de la ville".

52 Sur Aphrodite Pandamos et Pontia, voir Parker 2002 et Paul 2013, 79-91 et 285-289.

53 IG XII 4, 74, l. 7-10 : ἐπειδὴ τὰ ἄφρακτα συντετέλεσται, ἃ ἐψαφίζατο ὁ δᾶμος ποιήσασθαι ποτὶ τὰν φυλακὰν τῶν ἱερῶν καὶ τῶν πόλιος καὶ τῶν χώρα[ς].

54 IG XII 4, 438, l. 48-49 : [τοῖδε ἐπαγ]γείλαντο τῶν πολιτῶν κα[ὶ]... πόλιος καὶ τῶν χώρα[ς] καὶ περιπολίω[ν].

55 Schuler 1998, 45-49.

56 On retrouve l'opposition entre les membres d'un dème et les *politai* dans la dédicace à Homonoia de Zôpyros, fils d'Euphiletas, trouvée à Isthmos, accompli "pour les Isthmiotai et les autres citoyens" (IG XII 4, 586, 1^{ère} moitié du I^{er} s. a.C., l. 2-4 : ὑπὲρ Ἰσθμιωτῶν καὶ τῶν ἄλλων πολιτῶν)

des Halasarnitains⁵⁷ ou des Phyxiotai⁵⁸ qui prend les décisions⁵⁹. Les dèmes sont institutionnalisés et sont des communautés qui appartiennent à la *polis* de Cos ; cependant, pour se distinguer du *damos* comme peuple assemblé, les dèmes doivent préciser leur nom (*damos* des Halasarnitains, *damos* des Isthmiotai...), conservant la priorité au *damos* par excellence, celui qui prend les décisions pour la cité.

Pour les dèmes, la *polis* est également la capitale, le centre urbain où sont situées les institutions de la cité. Ils acceptent de ne pas être situés dans la *polis* : ainsi, le dème d'Halasarna⁶⁰, pour assurer la publicité de son décret qui lance la procédure de ré-enregistrement de ses membres, demande aux magistrats chargés de cette procédure, les *nepoiai* (liés au sanctuaire d'Apollon à Halasarna) de faire installer "dans la ville (*polis*) des annonces, sur l'agora, là où cela leur semblera approprié, tandis que, dans le dème [ils installeront] un panneau d'affichage blanc⁶¹". D'un côté, la *polis* et l'agora, de l'autre, le dème, et seulement le *damos*, manière de désigner à la fois le dème d'Halasarna au sens institutionnel et le centre urbain de celui-ci puisqu'il n'y a pas de précision quant au lieu où l'affichage sera réalisé dans le dème. Dans une inscription dont on ne possède que la fin de deux lignes successives, on trouve une distinction entre un individu qui a été *monarchos* dans la cité (κατὰ πόλιν, l. 1) et le *damos* des Isthmiotai (l. 2)⁶² : le magistrat principal du *damos* d'Isthmos était en effet le *monarchos*, homonyme du magistrat principal de l'île, d'où la nécessité d'opérer la distinction dans cette inscription, peut-être⁶³. Un autre document d'Isthmos précise l'endroit où se situent les sanctuaires, dans un calendrier rituel du dème : le document parle de cultes à Hécate "dans la cité" (ἐν πόλει, l. 5), et d'un culte à Asklapios "à Isthmos" (ἐν Ἰσθμῷ[l], l. 7)⁶⁴.

Plus encore, les dèmes reprennent l'opposition entre *polis* et *chôra*. Après une période périlleuse pour Cos entre 205 et 201, pendant laquelle l'île fut attaquée d'abord par les pirates crétois puis par les troupes de Philippe V, le dème d'Halasarna entreprend de remercier ceux qui ont participé à la défense de l'île et du dème en leur votant des décrets honorifiques⁶⁵. Theuklès fils d'Aglaos, l'un d'entre eux, est remercié car il a fait voter des décrets à Cos "quand les ennemis ont attaqué en masse, avec des *lemboi* et d'autres navires, notre *polis* et notre *chôra*". Theuklès a également décidé de relever les démotés d'Halasarna de leur charge d'assurer la surveillance de la *polis* afin qu'ils aillent occuper les forts (*phrouria*) situés "chez eux", c'est-à-dire dans leur dème (ἐπὶ τῶν ἰδίων τόπων)⁶⁶. Il a ensuite réorganisé l'infanterie et la cavalerie pour se défendre des

57 IG XII 4, 98, (peu après 200 a.C.), l. 1 : ἔδοξε τῷ δάμῳ ; IG XII 4, 99, (peu après 200 a.C.), l. 39 : ὅπως οὖν καὶ ὁ δᾶμος ὁ Ἀλασαρνιτᾶν.

58 IG XII 4, 118 (2^e moitié du I^{er} s. p.C), l. 3-4 : [ἔδο]ξε τῷ δάμῳ τῷ Φυξίῳ[τᾶ]ν.

59 Il y a des fois où ce sont les membres des tribus locales (des dèmes) qui prennent des décisions, comme dans le décret lançant, le ré-enregistrement des membres du dème d'Halasarna (IG XII 4, 103) ou d'Isthmos (IG XII 4, 461-462) c. 180 a.C., ou qui octroie des honneurs à un magistrat (IG XII 4, 110, à Antimachia). Ce sont des configurations spécifiques où les phylètes équivalent aux membres du dèmes. Voir Vlamos 2026, 124-127.

60 Le dème d'Halasarna a été intensément exploré par les archéologues de l'université capodistrienne d'Athènes avec l'éphorie du Dodécanèse ces dernières années. Voir un bilan dans Κοκκορού-Αλευρά, Καλοπίση-Βερτή, et Παναγιωτίδη-Κερίσογλου 2020.

61 IG XII 4, 103, l. 60-72 : ἐχόντω δὲ καὶ ἐν πόλει ἐκχθέματα κατὰ τὰν ἀγορὰν ὅπτε κα αὐτοῖς δοκῇ ἐπιτάδειον ἤμεν· νᾶς. ἐν δὲ τῷ δάμῳ τὸ ψάφισμα τόδε ἀναγράψαντες εἰς λεύκωμα ἐκτιθέντω ...

62 IG XII 4, 583.

63 Sherwin-White 1978, 183-193. Le décret d'Isthmos IG XII 4, 1000 présente la double datation entre le *monarchos* de l'île et celui situé "à Isthmos". Les listes IG XII 4, 461 et 462 recensent les membres du dème qui peuvent prétendre à être désignés *monarchos* d'Isthmos.

64 IG XII 4, 280.

65 Baker 1991.

66 IG XII 4, 99, l. 19-23 : τῶν τε ὑπεναντίων ἐπιβαλομένων λέμβοις τε καὶ ἄλλοις πλοίοις καὶ πλήροσιν ἐπὶ τε τὰν πόλιν καὶ τὰν χώραν, ψαφίζομενος περὶ τε τῶν ἄλλων τῶν διατεινόντων ποτὶ τὰν κοινὰν ἀσ-φάλειάν τε καὶ σωτηρίαν καὶ περὶ τᾶς κατὰ γράμμα πάλιν ἐσσευμένας φυλακᾶς ἀπέλυσε τὸς δαμότας τᾶς κατὰ πόλιν φυλακᾶς νομίζων δεῖν μένοντας ἐπὶ τῶν ἰδίων τόπων

incursions ennemies qui ont eu lieu contre le territoire (ἐς τὰν χώραν)⁶⁷. Dans ces mêmes années, Halasarna a voté un décret similaire pour Dioklès, fils de Léodamas, qui est remercié parce qu'il a "défendu le *peripolion* et les habitants de la *chôra*", et, à un autre endroit, parce qu'il a "défendu la *chôra* contre les dommages des ennemis"⁶⁸. Dans ces passages, le sens de *chôra* peut poser problème. La *chôra* mise en parallèle avec la *polis* dans le décret pour Theuklès désigne le territoire de l'île, sur lequel Halasarna se trouve ; mais la *chôra* utilisée pour parler des incursions des ennemis "contre le *peripolion* et la *chôra*" du décret de Dioklès est plus ambigu : faut-il entendre que le dème est le *peripolion* ? La *chôra* mentionnée est-elle la *chôra* de la cité, ou celle du dème ? Autrement dit, le dème reproduit-il à son échelle la distinction entre la ville et le territoire, tout en évitant de parler de *polis* pour évoquer son centre urbain, afin de conserver la hiérarchie politique ? On ajoutera à ces textes un amendement à la vente de la prêtrise de Déméter à Antimachia, qui donne la permission aux garants (τοῖς κυρίοις) et, pour les femmes absentes (τὰμ μὴ παρευσῶν γυναικῶ[ν]), à celui qui le souhaite, de se présenter au tirage au sort, à condition "qu'elles soient présentes dans la *chôra*" (αἱ καὶ ἐν ταῖς χώραι ἔωντι)⁶⁹. S. Paul refuse de trancher entre le sens de *chôra* pour désigner la campagne ou l'île. Il me semble qu'il faille comprendre un double sens, ici : Antimachia désigne son territoire comme *chôra* (ce serait l'équivalent de : "si elles sont présentes à Antimachia") tout en impliquant que les femmes "absentes" sont dans la *chôra* d'Antimachia, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas présentes dans le centre d'Antimachia au moment du tirage au sort. Les dèmes ont accepté de faire partie de la *chôra* de leur cité, mais ils ont resémantisé le mot pour pouvoir concevoir leur propre dichotomie entre leur centre urbain et leur territoire, à leur échelle et sans mettre en péril la prééminence de la cité.

✧ L'ÎLE DE CALYMNA ET LE TERRITOIRE DE LA CITÉ

Enfin, la situation de l'île de Calymna a introduit encore plus de complexité dans le territoire politique de Cos lorsqu'elle a été intégrée à la *polis* à la fin du III^e s. a.C., après un processus qu'une inscription appelle une "homopolitie"⁷⁰ et que l'on peut comparer aux sympolities connues ailleurs. Calymna, cité indépendante, devient un dème de Cos⁷¹, avec sa propre organisation interne, comme les autres dèmes de la cité. Le défi que l'intégration de Calymna pose est géographique : ce nouveau dème n'est pas situé sur le territoire insulaire de la cité. Comment celle-ci conçoit alors son territoire, et comment Calymna se conçoit elle-même à l'intérieur de la *polis* de Cos ?

Nous pouvons partir du point de vue de la cité de Cos. Dans le document qui renouvelle l'homopolitie, les dispositions qui sont enregistrées concernent la prestation d'un serment par l'ensemble de la communauté civique de Cos. Entre autres clauses, le serment impose à celui qui le jure de rester "fidèle à la démocratie établie, à la restauration de l'homopolitie, aux lois ancestrales qui sont en vigueur à Cos (τοῖς νόμοις τοῖς ἐν Κῶι πατρίοις), aux décrets de l'assemblée et aux décisions concernant l'*homopoliteia*"⁷². Dans une autre clause,

συνδιατηρῆσαι τὰ φρούρια. Le terme *topos* pourrait peut-être laisser indiquer qu'il y a une échelle encore plus fine ou une subdivision du territoire militaire, comme les toparchies égyptiennes.

67 *Ibid.* (l. 26-28) : ἐμβολᾶν τε γινομενᾶν ἐς τὰν χώραν συνγράφων περὶ προφυλακᾶς ἱππέων τε καὶ πεζῶν προενοιήθη καὶ τὰς Ἀλασαρνιτᾶν ἀσφαλείας.

68 *IG XII 4*, 98, l. 6-8 ἐν τε τοῖς πολέμοις ποτὶ τὸ δια[φυ]λάσσε[ι]ν τὸ περιπόλιον καὶ τὸς κατοικεῦ[ν]τας τὰν χώραν τὰ ἄρισ[τα] βουλευόμενος καὶ ἑαυτὸν ἐπιδιδούς ἐς πάντα <κ>ίνδυνον ὑπὲρ τοῦτ[ου] ; l. 28-30 : οὗ παραγενομένου κατὰ τὰν πρόνοιαν φιλοτί[μως συνέβα τὸν] τόπον μὴ προκαταλαμφθῆμεν τὸς τε ἐνβαλόντας [ἀποχωρῆσαι μὴ]θὲν ἐπιτ[ε]λεσαμένους ἀδίκημα κατὰ χώρας.

69 *IG XII 4*, 356, l. 3-4.

70 *IG XII 4*, 152, l. 16. Le décret renouvelle l'homopolitie, après un premier échec. Le texte est daté de la fin du III^e s. a.C. : sur la datation plus précise, voir Herzog 1942, 5-8 ; Sherwin-White 1978, 124-130 ; Baker 1991, 11-12 ; Habicht 2000, 312 ; Bosnakis-Hallof 2005, 242 ; Habicht 2007, 140-141.

71 Jones 1987, 236.

72 *IG XII 4*, 152.

que l'on retrouve souvent dans d'autres serments, les citoyens doivent jurer "de ne jamais tolérer que la terre de Cos soit diminuée, mais au contraire je mettrai toutes mes forces à l'augmenter"⁷³. Dans ces phrases, la cité et le territoire de Cos englobent l'île de Cos et l'île de Calymna. L'homopolitie, dont le sens insiste pourtant sur une égalité entre les deux *politeiai*, est clairement en faveur de la "grande", Cos, au détriment de la "petite", Calymna – ce que l'on retrouve bien dans les autres processus de sympolitie ou de synœcisme⁷⁴. La clause de ne pas diminuer le territoire de Cos (τὰν Κώϊαν, sous-entendu γᾶν ou χώραν) doit être directement adressée aux habitants de Calymna afin de les empêcher de faire sécession, en diminuant de ce fait le territoire "augmenté" de la cité de Cos. Le processus très détaillé, au début de l'inscription, décrit la manière dont le plus de citoyens possibles doivent prêter serment, et cette fois le territoire de Calymna est individualisé et distingué de l'île de Cos : en effet, tandis que deux commissaires à l'assermentation (ὀρκωτὰς δύο, l. 1) par tribu (les Hylleis, Pamphyloi, Dymanes) plus un secrétaire s'occuperont de faire prêter serment aux citoyens "sur l'agora" (ἐν ταῖ ἀγοραῖ, l. 2), trois autres hommes (un par tribu, toujours) et un secrétaire iront à Calymna (εἰς Κάλυμναν, l. 4) s'occuper de la prestation de serment, "là où le stratège envoyé par le peuple l'ordonnera" (εἰ καὶ ὁ στραταγὸς ὁ ἀποσταλεῖς ὑπὸ τοῦ δάμου ποτιτάσσει, l. 6-7). La nécessité pratique de faire prêter le serment au plus grand nombre de citoyens, en un temps limité, commande de distinguer les deux espaces, Cos et Calymna ; mais ainsi, on reconnaît Calymna comme une exclave, propre à recevoir des dispositions particulières, alors qu'institutionnellement, elle relève de la même catégorie, celle du dème, que les territoires de l'île de Cos. La prééminence de Cos se lit encore dans le langage du décret, puisqu'il ne précise pas le lieu de l'agora : il ne peut s'agir que de celle de la capitale, puisqu'à l'échelle politique, il ne peut y avoir qu'une agora politique : l'ancienne agora de la cité de Calymna est ici ignorée, rabaisée dans l'échelle des institutions. Enfin, le stratège envoyé par le *damos* à Calymna révèle bien le statut presque colonial de l'île de Calymna, rappelant le statut de la Pérée rhodienne, où Rhodes envoie également un stratège εἰς τὸ πέραν, dans les territoires situés hors du territoire insulaire originel, à côté du stratège ἐπὶ τὰν χώραν⁷⁵. Ce texte affirme ainsi, dans les mots et dans les représentations, l'unité de la *polis* de Cos, dont le *damos* est l'une des émanations, en même temps qu'il reconnaît, pratiquement, un statut particulier à l'île de Calymna. Cette reconnaissance s'accompagne en même temps de l'affirmation de son statut inférieur.

Un document nous permet de voir le langage de Calymna. Un décret du dème de Calymna pour honorer Lysandros fils de Phoinix a été adopté dans la même situation que les décrets d'Halasarna pour Dioklès et Theuklès, peu après les guerres contre les Crétois et contre Philippe V⁷⁶. Ce décret nous informe que des ennemis, des Hierapytniens, ont lancé une série d'attaques depuis la mer contre la cité, le territoire et l'île des Calymniens (ἐπὶ τὰν πόλιν καὶ τὰν χώραν καὶ τὰς νάσος τὰς Καλυμνίων, l. 8-10). On retrouve ici la terminologie de la cité, avec le couple *polis* et *chôra*, dans lequel peut être inclus Halasarna, victime aussi d'attaques maritimes, ce dont témoignent les décrets pour Dioklès et de Theuklès. Calymna revendique une place d'exception, justifiée à la fois par la géographie et par la tradition. Peut-on dire que Calymna revendique de ne pas faire partie de la *chôra* ? Il me semble qu'il faille revenir aux textes de la cité qui ajoutaient un troisième terme, venant compléter

73 *Ibid*, l26-27 : οὐδὲ τὰν Κώϊαν ἐλάσσω γινομένην περιοψεῦμαι, ἀλλ' αὐξήσω κατὰ δύναμιν τὰν αὐτοῦ.

74 Mack 2013.

75 Voir Badoud 2011, 557-560 et 563-560. Un στραταγὸς ἐν τῷ πέραν : *I. Pérée* 3, de 200-176 a.C. ; *SEG* 41-661, Rhodes, c. 193-235 p.C. ; *I.Pérée* 133 = *I.Peraia* 161, Thyssanous, 210 p.C. Il y a la même distinction chez les *hagemones*, entre un ἀγεμόνα ἄμισθον ἐπὶ τᾶς χώρας τᾶς ἐν ταῖ νάσῳ (*Clara Rhodos* II, 1932, 190, n° 19, l.14) et des *hagemones* pour la Pérée : ἀγεμῶν ἐπὶ Ἀπείρου καὶ Φύσκου καὶ Χερσονάσου καὶ Σύμας : *I.Pérée* 23 = *I.Peraia* 507 (Physkos, 101/100 a.C.).

76 *IG* XII 4, 4022.

la description du territoire politique en ajoutant les sanctuaires et les *peripolia*. Il y a cependant deux nuances à apporter, qui rendent les choses plus ambiguës encore : ce texte a été adopté par les Calymniens eux-mêmes, et non par la cité ; ils utilisent le terme de *nasos* et non de *damos* pour se désigner, dans ce triptyque. La revendication d'un statut spécial s'accompagne toujours, cette fois comme dans les textes de *dèmes*, d'une attention à ne pas entrer dans le système conceptuel des institutions et à respecter la prééminence de la *polis* dans la description de son territoire politique⁷⁷.

✧ CONCLUSION

Le langage institutionnel est précis, il est le porteur d'une conceptualisation du territoire civique de Cos après le synœcisme. La cité est conçue comme une entité institutionnelle agissante : le sens institutionnel de *polis* est ici dans la continuité de ce que les travaux dirigés par M.H. Hansen et T. Nielsen ont montré pour l'époque archaïque et classique. L'épigraphie de Cos montre encore que l'opposition entre *polis* au sens territorial de centre urbain, et *chôra*, au sens de territoire de la cité, était actualisée dans la nouvelle cité du Dodécanèse, à ceci près que la *chôra* est habitée par des centres urbains qui s'appellent des *damoi*. Cette opposition a moins un sens géographique qu'un sens institutionnel, délimitant ce que l'on peut bien appeler une capitale, concentrant les institutions de la cité centrale comme l'Assemblée, le Conseil, ou les cultes de la cité comme celui de Zeus Polieus par lequel cet article s'ouvrait. Mais l'organisation de Cos est complexe, en vertu des compétences que les *damoi* ont su négocier et obtenir de la cité. Ces derniers reprennent le langage de la cité, appliquant l'opposition entre le centre urbain, la *polis*, et les *damoi*, mais parfois en déplaçant cette opposition, comme Calymnos, qui se conçoit également comme une île (*nasos*), rajoutant une tierce partie. À l'échelle locale, les *damoi* peuvent eux-mêmes se percevoir à partir d'une opposition entre leur propre centre urbain et leur *chôra*.

Avec cette opposition *polis/chôra*, on peut bien dire, en prolongeant l'une des définitions de l'État proposée par P. Bourdieu, que celui-ci n'a pas seulement le monopole de la violence physique légitime, mais aussi celui de la violence symbolique, mettant en ordre la réalité et organisant la perception du monde suivant son propre point de vue. La cité de Cos est celle à partir de laquelle on pense l'organisation du territoire de la cité : il y a la *polis* et le reste, la *chôra* ; les *dèmes* ont dû adopter ce point de vue, preuve de leur appartenance à *polis*, mais ils peuvent, par des jeux de résistance au pouvoir ou de contournement, voire de résilience, proposer de légères alternatives afin de laisser filtrer leur propre mise en mots de la cité. Ainsi, la *polis* peut être conçue un véritable État, même si ce n'est pas l'État unitaire que l'on peut connaître à partir de l'époque moderne mais un État pluriel. La *polis* est capable d'entreprendre, de recevoir, d'être redevable, elle est une personne agissante non seulement envers les citoyens mais aussi envers les *koinônai*, les communautés, qui la composent, qui sont distinctes d'elle, à qui elle impose son autorité, notamment langagière, mais avec qui elle doit aussi négocier et qui façonnent l'expérience politique pluriel des citoyens et habitants de l'île.

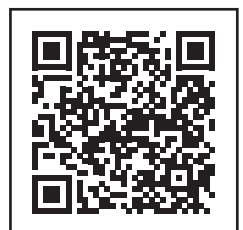
77 Dans un document du II^e s. p.C. (IG XII 4, 544), des *sakkophoroi* de Calymna (οἱ σακκοφόροι οἱ ἀπὸ τῆς Καλυμνίας) font une dédicace à Zeus Hypostistos, Héra Ourania, Poséidon Asphaleios, Apollon et à tous les autres dieux pour la cité des Coéens (ὕπὲρ τῆς Κώϊων πόλεως). Il est difficile de savoir si Calymna, à cette époque, appartenait toujours à la cité de Cos ou non, mais il est possible que cette inscription soit à interpréter comme la volonté d'une association religieuse provenant de Calymna de faire une dédicace en pour le salut de leur propre cité, Cos, indiquant par-là que Calymna est toujours un territoire de Cos.

BIBLIOGRAPHIE

- Badoud, N. (2011) : “L’intégration de la Pérée au territoire de Rhodes”, in : Badoud, N., éd., *Philologos Dionysios : mélanges offerts au professeur Denis Knoepfler*, Genève, 533-565.
- Baker, P. (1991) : *Cos et Calymna, 205-200 a.C : esprit civique et défense nationale*, Québec.
- Bauer, E. (2014) : *Gerusien in den Poleis Kleinasiens in hellenistischer Zeit und der römischen Kaiserzeit: die Beispiele Ephesos, Pamphylien und Pisidien, Aphrodisias und Iasos*, Munich.
- Bosnakis, D. et Hallof, K. (2005) : “Alte und neue Inschriften aus Kos II”, *Chiron*, 35, 219-262.
- Buraselis, K. (2000) : *Kos between Hellenism and Rome: studies on the political, institutional, and social history of Kos from ca. the middle second century B.C. until late antiquity*, Philadelphia.
- Buraselis, K. (2004) : “Some remarks on the Koan asylia 242 BC against its international background”, in : Höghammar, K., éd., *The Hellenistic polis of Kos: state, economy and culture*, Uppsala.
- Eckhardt, B. (2021) : *Romanisierung und Verbrüderung: das Vereinswesen im römischen Reich*, Berlin.
- Fröhlich, P. (2010) : “L’inventaire du monde des cités grecques. Une somme, une méthode et une conception de l’histoire”, *RH*, 655, 637-676.
- Giannakopoulos, G. (2024) : “Private Associations or Public Bodies? The *Gerousiai* of the Greek Cities in the Imperial Period”, *C&M*, 73, 1-41.
- Habicht, C. (2000) : “Zur Chronologie der hellenistischen Geschichte von Kos”, *Chiron*, 37, 123-152.
- Habicht, C. (2007) : “Neues zur hellenistischen Geschichte von Kos”, *Chiron*, 37, 123-152.
- Hansen, M. H. (2006) : *Polis: an introduction to the ancient Greek city-state*, Oxford.
- Hansen, M. H. et Nielsen, T. H., éd. (2004) : *An Inventory of archaic and classical poleis*, Oxford.
- Heller, A. (2020) : *L’âge d’or des bienfaiteurs : titres honorifiques et sociétés civiques dans l’Asie Mineure d’époque romaine, I^{er} s. av. J.-C. - III^e s. apr. J.-C.*, Genève.
- Herzog, R. (1928) : *Heilige gesetze von Kos*, Berlin.
- Herzog, R. et Schazmann, P. (1932) : *Kos. Ergebnisse der deutschen Ausgrabungen und Forschungen. I. Asklepieion. Baubeschreibung und Baugeschichte*, Berlin.
- Herzog, R. (1942) : “Κρητικός πόλεμος”, *RFIC*, 20, 1-20.
- Interdonato, E. (2013) : *L’Asklepieion di Kos: archeologia del culto*, Roma.
- Ismard, P. (2014) : “Le simple corps de la cité. Les esclaves publics et la question de l’État grec”, *Annales. HSS*, 69-3, 723-751.
- Ismard, P. (2015) : *La démocratie contre les experts : les esclaves publics en Grèce ancienne*, Paris.
- Jones, N. F. (1987) : *Public organization in ancient Greece: a documentary study*, Philadelphia.
- Κοκκορού-Αλευρά, Γ., Καλοπίση-Βερτή, Σ. et Παναγιωτίδη-Κεσίσογλου, Μ. (2020) : Η αρχαία Αλάσαρνα της Κω: όψεις της ιστορικής διαδρομής ενός αρχαίου δήμου από την προϊστορική έως και την πρώτη βυζαντινή περίοδο, Κως.
- Ma, J. (2003) : “Peer Polity Interaction in the Hellenistic Age”, *P&P*, 180, 9-39.
- Ma, J. (2024) : *A New History of the Ancient Greek City-state from the Early Iron Age to the End of Antiquity*, Princeton.
- Mack, W. J. B. G. (2013) : “Communal Interests and Polis Identity under Negotiation : Documents Depicting Sympolities between Cities Great and Small”, *Topoi*, 18-1, 87-116.
- Ogden, D. (1996) : *Greek bastardy: In the classical and Hellenistic periods*, Oxford.
- Parker, R. (2002) : “The cult of Aphrodite Pandamos and Pontia on Cos”, in Horstmanshoff, H.F.J., Singor, H.W., Van Straten, F.T. et Strubbe, J.H.M., éd., *Kykeon. Studies in Honour of H.S. Versnel*, Leiden, 143-160.
- Paton, W. R. et Hicks, E. L. (1891) : *The inscriptions of Cos*, Oxford.
- Paul, S. (2013) : *Cultes et sanctuaires de l’île de Cos*, Liège.

- Pont, A.-V. (2020) : *La fin de la cité grecque : métamorphose et disparition d'un modèle politique et institutionnel local en Asie Mineure, de Dèce à Constantin*, Genève.
- Schuler, C. (1998) : *Ländliche Siedlungen und Gemeinden im hellenistischen und römischen Kleinasien*, Munich.
- Sherwin-White, S. (1978) : *Ancient Cos: an historical study from the Dorian settlement to the imperial period*, Göttingen.
- Vlamos, A. (2026) : *Fragments de cité. Groupes et communautés infra-civiques à Cos, Délos et Rhodes (IV^e s. a.C. - II^e s. p.C.)*, Bordeaux.

Alexandre Vlamos
Université Rennes 2,
UMR 6566 CReAAH - LAHM, France



LA DÉFINITION DU TERRITOIRE À TRAVERS LES LIEUX DE CULTES :

le système des *Athénaia* dans la Campanie du Sud

Tommasina Matrone

D'un point de vue géographique, la Campanie antique ne s'est jamais constituée en un ensemble politiquement homogène, ce qui rend difficile l'identification d'une frontière géographique clairement définie dans l'Antiquité. En particulier, la partie méridionale de la région a toujours formé un contexte distinct, marquée par des caractéristiques géographiques spécifiques. Ce contexte territorial s'étend principalement autour de la vallée du fleuve Sarno, une vaste plaine côtière qui s'ouvre sur la mer Tyrrhénienne, jusqu'à la limite territoriale définie par le site de Punta della Campanella, situé sur la presqu'île de Sorrente. Ce point marque l'antique ligne de partage des eaux entre le golfe *cumanus* et le golfe *poseidoniates*, témoignant d'une segmentation naturelle et territoriale propre à cette partie de la Campanie (fig. 1).

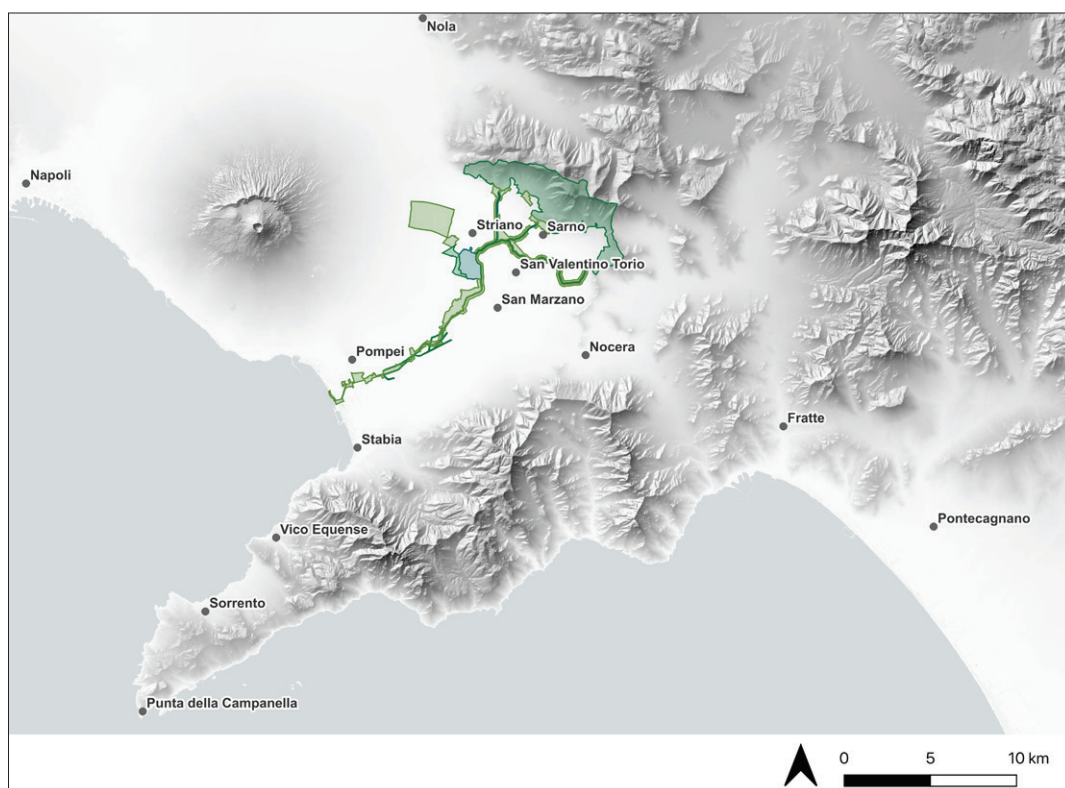


Fig. 1. Les centres antiques de la Campanie méridionale avec le fleuve Sarno en évidence.

La région commence à être fréquentée dès le Néolithique moyen et récent, avec une continuité d'occupation aux âges du Bronze et du Fer¹. À partir du milieu du IX^e siècle a.C., de nombreuses attestations archéologiques témoignent de la présence de populations locales installées dans la partie supérieure de la vallée du Sarno, correspondant aux communes actuelles de S. Valentino Torio, S. Marzano, Striano et Poggiomarino². Dès le début du VIII^e siècle a.C., les premiers contacts entre ces populations locales et les navigateurs grecs qui longeaient les côtes de l'Italie occidentale sont établis. Ces interactions "proto-coloniales" marquent le début d'échanges culturels et commerciaux, bientôt suivis par l'émergence d'établissements permanents grecs, d'abord sur l'île de *Pithekoussai* (Ischia) vers 770-750 a.C., puis à *Kymē* (Cumes) sur le continent. Cette période marque une phase de transformation significative du peuplement régional, liée à la structuration du système dit colonial³ et à l'émergence de dynamiques de "poléogénèse" dans les centres étrusques et indigènes. Entre le VIII^e et le VII^e siècles a.C., un processus de familiarisation mutuelle s'opère entre les élites locales, les Grecs et les Étrusques, favorisant la découverte et l'échange d'idées, de pratiques et de modes de vie complémentaires. La culture matérielle de cette période témoigne de ces interactions, notamment dans le domaine religieux, où de nouvelles divinités issues de la Béotie et de l'Eubée pénètrent la région, entraînant un remaniement profond des pratiques cultuelles⁴. Ce territoire se présente alors comme un réceptacle privilégié des influences culturelles en transit, jouant un rôle clé dans la diffusion de nouveaux cultes à travers la péninsule italienne⁵. L'installation progressive, puis permanente, des Grecs s'inscrit dans un cadre structuré, où les données archéologiques mettent en évidence une coexistence entre Grecs, Étrusques et communautés locales⁶. Ce moment d'interaction intense, caractérisé par des échanges et des adaptations mutuelles, a été défini par Irad Malkin comme un *Middle Ground* (terrain d'entente)⁷. À partir de cette période, des facteurs tels que l'accès facile à l'eau, la fertilité des terres et une position stratégique permettant de contrôler une voie de communication majeure comme la *Via Popilia* (*Capua-Rhegium*) ont offert d'importantes opportunités de développement aux populations installées dans ce territoire.

Le choix d'analyse territoriale effectué s'explique également par la géographie sacrée de ce secteur de la Campanie, encore entourée de difficultés interprétatives en raison des diverses perspectives adoptées pour examiner son histoire : celles des colonies grecques, des centres étrusques, des communautés locales ou de Rome. Chaque changement de statut politique au fil du temps a entraîné des transformations significatives dans l'organisation de cet espace. Il apparaît nécessaire de repenser le concept de territoire dans une perspective élargie, où l'organisation de l'espace territorial ne se définit pas uniquement par la relation entre l'homme et l'environnement naturel, mais également par les relations qui s'établissent entre les différents groupes humains qui l'occupent. Dans ce cadre, la position d'un lieu de culte acquiert une signification particulière : certains cultes, partagés par plusieurs villes ou centres voisins, ont pu être communs à ces derniers, témoignant

1 Albore-Livadie 1979, 863-905 ; Vanzetti 1998, 167-201 ; De Spagnolis 2001, 29.

2 Bien que les recherches actuelles ne signalent pas de traces archéologiques attribuables à des villages, on est surpris par le nombre incroyable de tombes découvertes jusqu'à présent, qui s'élève à environ 1500 pour la seule région de Sarno.

3 Cet article n'a pas pour vocation d'aborder l'évolution du concept de colonisation tel qu'il est traité dans la littérature scientifique, notamment en ce qui concerne son application à l'arrivée des Grecs en Occident, en partant des contextes de *Pithekoussai* et de Cumes. On renvoie donc à certains des textes fondamentaux sur le sujet : Boardman 1964 ; Ridgway 1992 ; Osborne 1996 ; Pugliese Carratelli 1996 ; Malkin 2003 et Malkin 2011.

4 À cette époque, l'Italie aurait également intégré la tradition homérique, la saga d'Énée, les cultes héroïques et une série de traditions mineures (Giangiulio 1985 ; Braccisi 1993).

5 Comme c'est le cas pour la pratique sibylline, ainsi que pour les cultes d'Héraclès, Apollon, Déméter et Korè, et plus généralement pour toutes les divinités d'origine étrangère qui auraient été transmises à travers la Campanie vers le Latium et l'Étrurie.

6 Pugliese-Carratelli 1985 ; Pacciarelli 2011, 43-56 ; Cerchiai 2017.

7 Malkin 2002 ; Malkin 2017.

ainsi de liens symboliques et sociaux. Cette observation conduit à l'hypothèse que les figures divines vénérées dans les lieux de culte de ce territoire jouaient un rôle essentiel de garants de la stabilité et de la cohésion des communautés locales. Ces divinités auraient également contribué à la structuration politique des espaces territoriaux qu'elles intégraient.

À partir du V^e siècle a.C., à la suite de la défaite navale infligée aux Étrusques par les Sicéliotes lors de la bataille de Cumes (474 a.C.), les pratiques cultuelles évoluent dans la Campanie méridionale. Les lieux de culte déjà actifs montrent une variation dans la déposition des offrandes, perceptible à travers l'analyse quantitative des dépôts et la typologie des objets dédiés. Dans certains des lieux déjà actifs au cours de cette période⁸, une diminution des offrandes votives a été observée par rapport aux phases antérieures et à celles postérieures (IV^e siècle a.C.), qui a été liée aux premières invasions samnites⁹. Ces transformations révèlent des dynamiques religieuses et sociales complexes qui s'inscrivent dans un contexte politique et culturel en mutation. La structure politique et territoriale de ce district connaît une transformation notable avec le conflit entre la coalition italique et l'aristocratie urbaine de Capoue en 438 a.C., qui aboutit à la formation de la confédération des Campaniens et à leur conquête de Cumes en 421 a.C., suivie par une expansion du contrôle italique sur l'ensemble de la zone côtière du golfe¹⁰. Cependant, cette domination italique connaît rapidement un déclin, marqué par la défaite et la destruction de *Nuceria* en 308/307 a.C., un bastion identifié par les sources littéraires comme un symbole de l'identité italique. Cet événement conduit à la conclusion d'un *foedus*, qui intègre les entités urbaines locales dans l'orbite romaine. La fondation de la colonie romaine de *Paestum* en 273 a.C., représente par la suite le modèle pour toutes les populations choisissant l'intégration politique avec Rome. À partir de ce moment, traditionnellement situé au III^e siècle a.C., débute le processus connu sous le nom de "romanisation". Ce processus, en Campanie, s'avère particulièrement graduel, en raison de la résistance relative des modèles politiques et culturels préexistants. Ces derniers, dotés d'une complexité propre, semblent avoir lutté – ou du moins résisté – face à cette vaste "production en série" de colonies latines menée par Rome.

L'analyse des événements historiques mentionnés permet de mieux comprendre les effets qu'ils ont engendrés sur l'organisation des lieux de culte en Campanie méridionale. Dans ce cadre, l'étude s'est spécifiquement orientée vers la diffusion du culte d'Athéna/Minerve. Ce culte offre des clés d'interprétation particulièrement intéressantes pour clarifier la division du territoire dans la Campanie ancienne avant la réforme augustéenne. Un point fondamental à examiner est la question complexe de la non-correspondance entre le territoire des communautés locales de la Campanie méridionale préromaine et celui des cités romaines qui leur succéderont après la réforme augustéenne. Il est évident que ces communautés devaient posséder, avant la réorganisation impériale, leurs propres structures administratives, bien que celles-ci ne soient pas toujours visibles dans les sources archéologiques ou littéraires disponibles.

✧ LA PRÉSENCE D'ATHÉNA/MINERVE EN CAMPANIE DU SUD

En ce qui concerne la présence d'Athéna/Minerve dans les lieux de culte de la Campanie méridionale, il est intéressant de noter que la déesse adopte une iconographie spécifique marquée par le port du casque phrygien. Cette représentation particulière d'Athéna/Minerve se retrouve dans toute la bande côtière située au sud de Capoue, notamment dans le territoire appelé "Agro Picentino" (incluant les sites de Fratte¹¹ et

8 Le sanctuaire de localité Privati à Stabies, le sanctuaire d'Apollon et le Temple Dorique à Pompéi, la zone sacrée de la localité de Foce Sarno et le site Punta della Campanella. On renvoie surtout aux travaux de : Carafa 2008 ; D'Alessio 2009.

9 Cristofani 1991, 17 ; De Caro 1991 ; Pesando-Guidobaldi 2006, 19-20.

10 Pugliese Carratelli 1990, 275-279 ; Cerchiai 1995.

11 Greco-Pontrandolfo 1990.

de Pontecagnano¹²), ainsi que dans les espaces sacrés de *Phitecusa*¹³ (Ischia), Stabies¹⁴, Pompéi¹⁵ et de Punta della Campanella, près de Sorrente¹⁶. À cela s'ajoutent également les espaces sacrés de la *polis* grecque de *Poseidonia* (*Paestum*)¹⁷ (fig. 2).

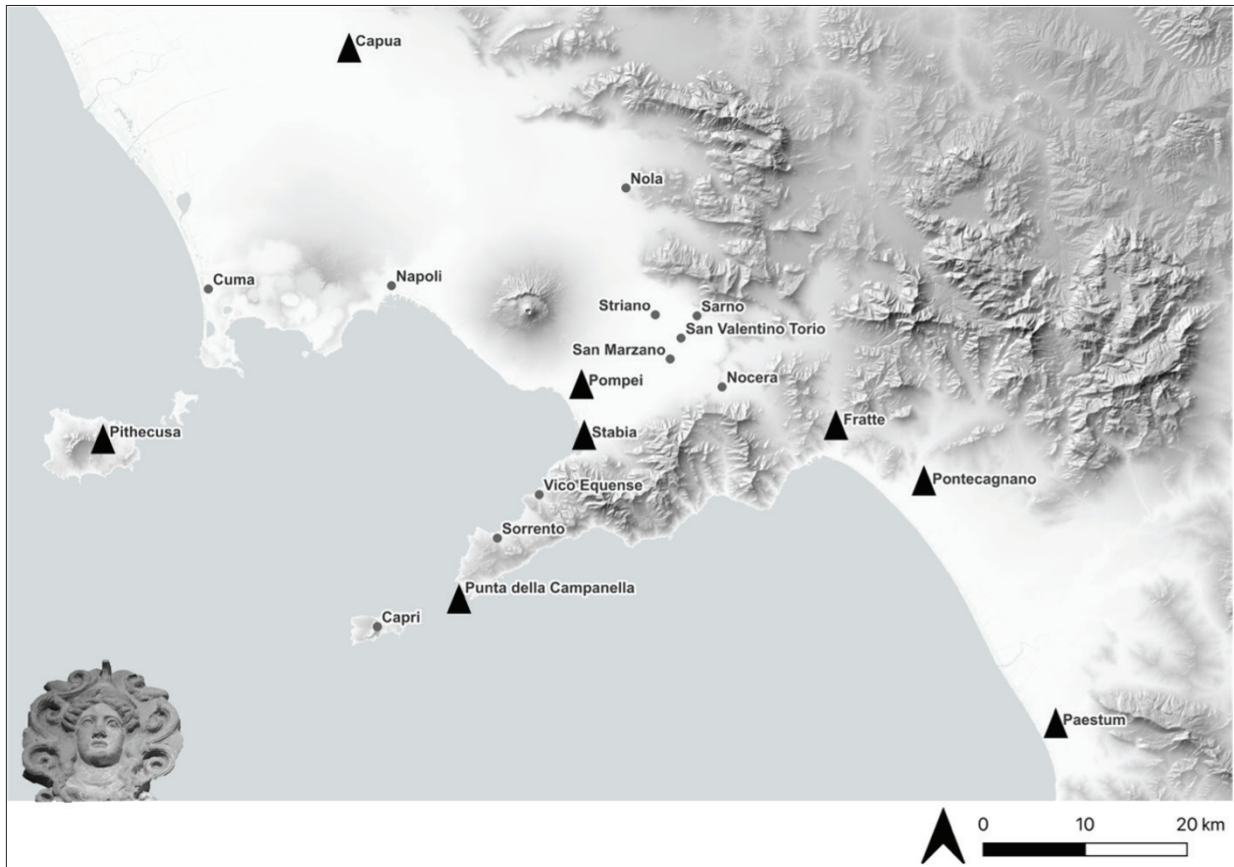


Fig. 2. Carte de diffusion des antéfixes à tête d'Athéna/Minerve avec casque phrygien en Campanie.

L'enquête porte spécifiquement sur le territoire de la vallée du fleuve Sarno, à travers l'analyse de trois sites majeurs : le sanctuaire de la localité Privati (Castellammare di Stabia)¹⁸ ; le Temple Dorique de Pompéi situé dans le Forum Triangulaire¹⁹, et le sanctuaire de Punta della Campanella (près de Sorrente)²⁰ (fig. 3).

Ces trois sites ont été choisis en raison du phénomène de standardisation qu'ils présentent, manifesté par l'échange d'éléments architecturaux tels que les antéfixes entre les sanctuaires, ainsi que par la présence de

12 Cinquantaquattro & Pescatori 2013.

13 D'Agostino 1999, 51-62.

14 Miniero *et al.* 1997 ; Miniero 2002.

15 Surtout dans l'espace du Forum Triangulaire et du Temple Dorique (De Waele 2001 ; D'Alessio 2009, 22-34).

16 Russo 1990 ; Cerchiai 2002, 29 ss. ; Carafa 2008, 130-137 ; Matrone 2025.

17 Cipriani 2002, 37 ss.

18 Miniero *et al.* 1997 ; Miniero 2002 ; Miniero 2005 ; Carafa 2008, 126-129.

19 Dans la riche bibliographie consacrée à ce site, il convient de renvoyer aux travaux principaux portant sur l'architecture et les offrandes, ainsi qu'aux ouvrages de synthèse (De Waele 2001 ; D'Ambrosio & Borriello 1990 ; D'Alessio 2001 ; D'Alessio 2009, 22-34).

20 Russo 1990 ; Carafa 2008, 130-137 ; Matrone 2025.

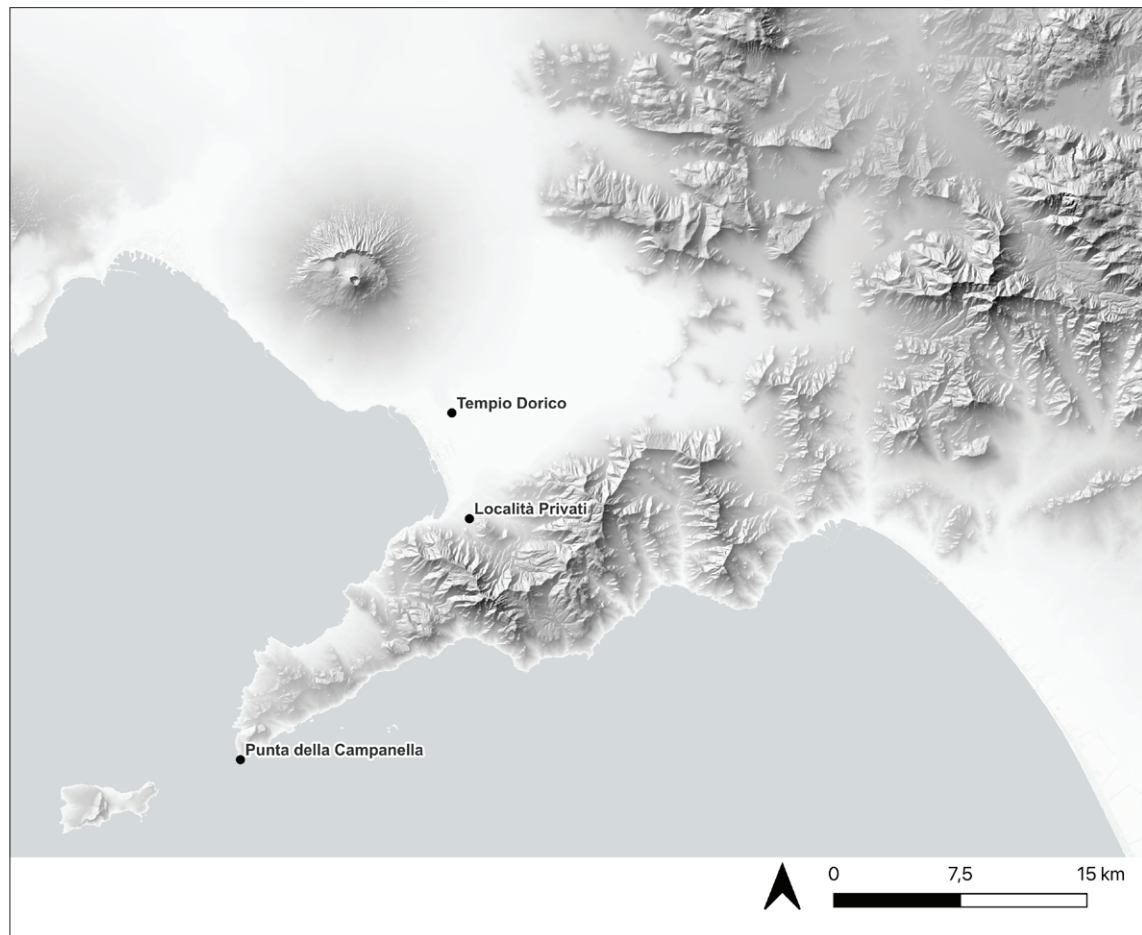


Fig. 3. Localisation des trois sites dédiés à Athéna/Minerve dans la Vallée du fleuve Sarno et sur la Péninsule de Sorrente.

coroplastie votive illustrant plusieurs types associés à Athéna/Minerve. Dans cette région, les lieux de culte gravitant autour de la côte ont été installés très précocement (fig. 4). Dans la majorité des cas, les activités observées sont déjà en cours dès le VI^e siècle a.C. Toutefois, un changement significatif apparaît à partir du deuxième quart du V^e siècle a.C., probablement en lien avec l'évolution des rapports de force entre les communautés grecque, étrusque et italique. Cette phase de transition se clôt à la fin du V^e siècle a.C. par l'arrivée de la composante samnite dans la vallée du fleuve Sarno²¹. L'organisation monumentale acquise par le Temple Dorique de Pompéi à la fin du VI^e siècle a.C. subit un changement au milieu du IV^e siècle a.C., avec la réfection de sa décoration, marqué par l'introduction d'antéfixes représentant des têtes d'Athéna/Minerve portant un casque phrygien, alternées à des antéfixes figurant des têtes d'Héraclès²² (fig. 5). En revanche, tout au long du V^e siècle, on observe un apparent vide dans la documentation archéologique, caractérisé par une diminution drastique des offrandes en céramique et en coroplastie²³. Pour le site de Punta della Campanella, un réexamen critique de la documentation archéologique permet d'attribuer au V^e siècle a.C. une réfection de la décoration²⁴, ainsi qu'une augmentation des offrandes en coroplastie et en céramique associées aux dépôts votifs²⁵. La situation du sanctuaire de la localité Privati apparaît plus incertaine : selon un réexamen

21 Colonna 1994, 95-96 ; Cerchiai 2014.

22 Scatozza Höricht 2001, 223 ss.

23 Sur l'absence de données relatives au V^e siècle a.C., voir en particulier Rescigno 1998, 138-141 ; Osanna 2016a, 195 ; Osanna 2016b, 75.

24 Rescigno 1998 ; Rescigno 2010.

25 Les données actualisées ont été recueillies dans le cadre du travail de thèse doctorale de l'auteure. Pour une analyse

de la documentation archéologique, sa fondation pourrait être datée de la seconde moitié du IV^e siècle a.C.²⁶. La diminution marquée des offrandes votives enregistrée entre le V^e et le début du IV^e siècle a.C., a souvent été interprétée comme le signe d'un possible "abandon" ou d'une moindre fréquentation des lieux de culte concernés. En réalité, la réévaluation des données connues et l'analyse des premiers résultats préliminaires disponibles pour les contextes récemment investigués/fouillés tendent à suggérer que, mise en relation avec les structures postérieures, l'évidence archéologique témoigne plutôt d'une continuité significative des espaces sacrés entre les périodes archaïque et samnite, et par conséquent, d'une continuité des pratiques cultuelles²⁷. L'interprétation de l'apparente absence des sources archéologiques doit ainsi être nuancée. Cette lacune pourrait être attribuée soit à leur non-découverte – et donc à l'insuffisance d'un corpus archéologique adapté à ce type d'analyse – soit à une évolution des pratiques rituelles, survenue dans le cadre plus large de la réorganisation socio-politique en cours dans la région. Toutefois, cela ne remet pas en cause le fait que les évolutions enregistrées soient liées aux événements qui, à partir de la bataille de Cumes en 474 a.C., ont bouleversé l'ensemble de la zone tyrrhénienne de la Campanie, mettant fin à la domination étrusque dans la région. Les Samnites ont alors occupé l'ensemble de la plaine du Sarno, introduisant une nouvelle langue et une culture différente, tirant parti du vide ainsi créé.

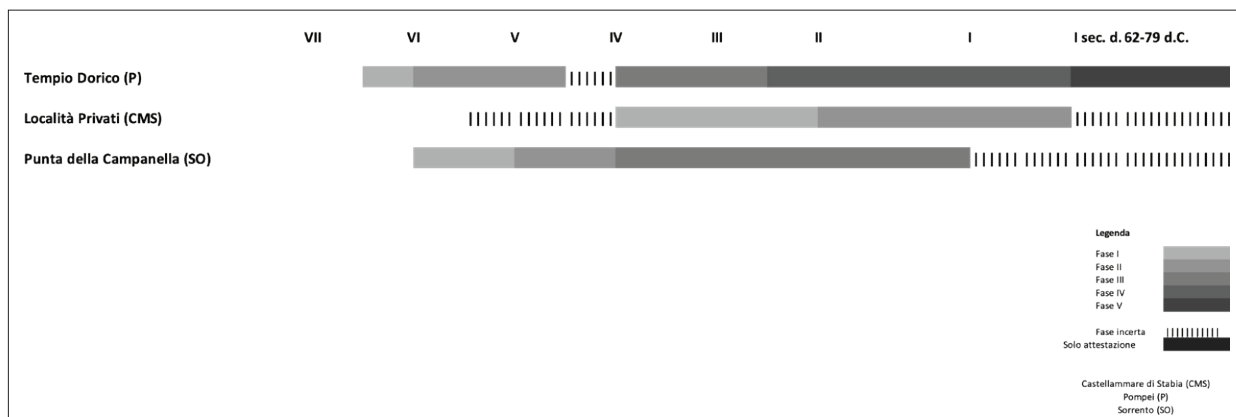


Fig. 4. Datation des sites analysés.

Au IV^e siècle a.C., on constate un véritable apogée des présences sur le territoire. Entre le milieu et la fin du IV^e siècle a.C., tous les sites étudiés enregistrent une évolution notable, notamment en ce qui concerne la réfection des décorations architecturales et les offrandes, comme le révèlent les dépôts votifs²⁸. Ces preuves matérielles peuvent être mises en relation avec la tentative des populations italiques de réaffirmer leur identité face aux pressions extérieures. En conséquence, le IV^e siècle a.C., marqué par le renouveau ou l'installation des cultes, constitue la période la plus propice à une tentative de reconstitution de l'histoire sacrée de ce

préliminaire des vestiges, il convient de se référer aux ouvrages de Morel 1982 ; Russo 1990 ; Carafa 2008.

26 La réévaluation de la documentation archéologique est présentée dans le travail de thèse doctorale de l'auteure. Pour la documentation publiée, il faut se référer à : Miniero *et al.* 1997, 11 ; Miniero 2002 ; Miniero 2005 ; Carafa 2008, 126-130.

27 Les données permettant de le démontrer ont été recueillies dans le cadre du travail de thèse doctorale de l'auteure concernant les lieux de culte préromains dans la vallée du Sarno et la péninsule de Sorrente (VII^e-I^{er} siècle a.C.). Pour les données les plus récentes concernant le Forum triangulaire de Pompéi, on se référera à Osanna 2016a ; Osanna 2016b ; Alessi & De Candia 2021. Quant aux informations relatives à Punta della Campanella, une première synthèse est disponible dans Matrone 2025.

28 Temple Dorique de Pompéi (D'Alessio 2001, 18 et 127 ss. ; D'Ambrosio-Borriello 1990) ; Località Privati à Stabies (Miniero *et al.* 1997, 11-56 ; Miniero 2002, 11-27) ; Punta della Campanella (Morel 1982, 147-153 ; Russo 1990).



Fig. 5. À partir de la gauche : antéfixe à tête d'Athéna/Minerve du Forum Triangulaire de Pompéi et de località Privati (Castellammare di Stabia). En dessous : antéfixe à tête d'Héraclès/Hercule de località Privati (Castellammare di Stabia).

territoire. Toutefois, ce phénomène fait l'objet d'au moins deux interprétations distinctes, spécifiquement liées à l'interprétation du culte d'Athéna/Minerve avec le casque phrygien.

Concernant l'attribut iconographique porté par Athéna/Minerve, le casque phrygien, il présente majoritairement une origine orientale. À partir de la seconde moitié du V^e siècle et durant le IV^e siècle a.C., il est passé du monde anatolien au monde grec, où il est devenu un motif récurrent en Grèce, en Thrace et également en Italie du Sud, notamment dans la région de Tarente²⁹. L'ensemble des preuves matérielles semble attester que ce culte trouve ses racines dans un horizon culturel actif depuis le VI^e siècle a.C., intégrant les éléments de la terre et de l'eau, de la côte et de la mer ouverte, même dans un cadre strictement topographique, en lien étroit avec les besoins idéaux associés à la navigation³⁰. Toutes les données disponibles à ce sujet ont été analysées dans l'ouvrage de L. Cerchiai, *L'iconografia di Atena con elmo frigio in Italia meridionale* (2002)³¹. Comme cela ressort de ce volume, et comme je l'ai souligné dans l'étude présentée dans ma thèse doctorale, le type d'Athéna/Minerve avec le casque phrygien concernait un nombre restreint de sites dans la vallée du Sarno, où se dessine un réseau d'*Athénaia*. Dans les trois sites examinés, on atteste la présence du même type d'antéfixes à tête d'Athéna/Minerve³², produites à partir du même moule et alternées avec un type à tête

29 De Caro 1992, 176 ; Cerchiai 2002.

30 Detienne et Vernant ont identifié une série d'interventions d'Athéna en relation avec le domaine de la navigation, ce qui permet de la considérer comme faisant partie du complexe des cultes maritimes du Golfe (Detienne & Vernant 1974, 133-177).

31 Cerchiai 2002.

32 Pour la località Privati : Miniero *et al.* 1997, 18-19 ; Miniero 2002, 18. Pour Pompéi : Scatozza Höricht 2001, 223-240. Si cette attribution est avérée pour le Temple Dorique de Pompéi et pour le site de località Privati, elle reste toutefois hypothétique à Punta della Campanella, où certains fragments d'antéfixes semblent néanmoins présenter une forte compatibilité avec ce type (Russo 1990, 234, n. 339 et n. 341, Tav. XXXVII). À cela s'ajoute un exemplaire provenant du matériel conservé à l'Archeoclub de Massa Lubrense, actuellement déposé au Musée George Vallet (Rescigno 2010).

d'Héraclès/Hercule³³ (fig. 5). Cette association unique trouve des parallèles également au-delà des frontières de la Campanie ancienne³⁴. Une autre attestation de la déesse apparaît dans plusieurs statuettes provenant des dépôts votifs, où elle est figurée debout sous diverses versions iconographiques, permettant de distinguer au moins deux variantes distinctes. Si la déesse Athéna/Minerve tient toujours un bouclier dans la main gauche, dans la zone sacrée de la localité Privati, elle est représentée avec la main droite sur sa hanche³⁵, tandis qu'à Sorrente et à Pompéi, elle tient une phiale ou patère posée sur un petit pilier³⁶ (fig. 6). Quant à leur datation, ces types en coroplastie semblent récurrents sur une courte période, entre la fin du V^e et le début du III^e siècle a.C. Il est manifeste que cette connotation de la déesse doit être principalement rattachée au IV^e siècle a.C.



Fig. 6. À partir de la gauche : statuette d'Athéna/Minerve avec casque phrygien du Forum Triangulaire de Pompéi ; dessin et fragments de la statuette d'Athéna/Minerve avec le casque phrygien provenant de Punta della Campanella ; statuette d'Athéna/Minerve avec le casque phrygien provenant de localité Privati (Castellammare di Stabia).

Plusieurs interprétations ont émergé concernant la valeur attribuée à la déesse, conduisant à des théories alternatives pour justifier l'adoption de son culte. En suivant la tradition mythologique liée à l'*Illiade* et au récit du Palladium, certains ont déduit la fondation grecque du culte³⁷. Dans cette perspective, l'adoption du casque

33 Miniero *et al.* 1997, 18-19 ; Scatozza Höricht 2001, 223-240.

34 Cette association se retrouve également dans la région tyrrhénienne, comme dans le cas du groupe acrotériel de S. Omobono du *Forum Boarium* (daté de la seconde moitié du VI^e siècle a.C.), du groupe en terre cuite du sanctuaire de Portonaccio à Véies (daté d'environ 500 a.C.) et, bien que non strictement liées, les deux personnalités divines sont également présentes à l'intérieur du Temple A de Pyrgi (daté de 480/470 a.C.).

35 Miniero *et al.* 1997, 24, n. 12

36 Pour Punta della Campanella : Russo 1990, 236 ss., tav. XXXIV-XII. Pour Pompéi : D'Ambrosio & Borriello 1990, 32, n. 36, tav. 9 ; D'Alessio 2001, B511, 87, tav. 16.

37 De Caro 1992, 175-176 ; Greco 1992, 161-170 ; Guzzo 2000, 107-117. Une dérivation de ce type a également été proposée à

phrygien aurait servi à souligner la dimension intrinsèquement “troyenne” et la filiation grecque du sanctuaire, notamment dans un contexte de déclin de l’influence grecque, tel qu’il a pu se produire après la conquête samnite³⁸. D’autre part, l’élaboration de cette figure divine a été attribuée aux Romains, via une référence explicite à la tradition du Palladium, liée aux origines troyennes de Rome. Dans cette optique, l’adoption d’une Athéna/Minerva phrygienne après la deuxième guerre samnite (326-304 a.C.) aurait joué un double rôle : celui d’alliée des vainqueurs romains et de réconciliatrice, capable de soutenir et de justifier leur expansion dans la région, notamment à travers le renouveau des décorations architecturales des lieux de culte concernés³⁹. Il a également été supposé que le type iconographique ait été élaboré par les Samnites de la soi-disant *Lega Nucérina*⁴⁰, en lien avec un mythe local qui, s’ancrant dans une origine troyenne mythique, aurait conduit à l’adoption d’une figure divine capable de conférer à la communauté italique une généalogie prestigieuse. Cette généalogie serait ainsi mise en contraste avec celle d’origine grecque, associée aux centres étrusques de la Campanie antique et à Rome⁴¹.

À partir des données analysées, il apparaît possible d’identifier un tournant chronologique dans l’organisation et l’évolution des contextes sacrés de la microrégion étudiée. Celle-ci se situerait entre le V^e et le IV^e siècle a.C., période correspondant à la conquête de la Campanie par les Samnites. Ces derniers auraient alors élaboré un mythe local en adoptant la déesse comme garante de leur lignée prestigieuse. Il convient donc de souligner la coïncidence chronologique entre le renouvellement de la décoration architecturale des sites étudiés et l’intégration en leur sein de l’iconographie de la déesse au casque phrygien, survenue à un moment clé des bouleversements socio-politiques dans toute la région. Dans ce contexte, l’adoption spécifique du casque phrygien pourrait symboliser l’effigie choisie par les Italiques pour réaffirmer leur autorité sur le territoire et renforcer leur identité politique et culturelle, en se présentant comme une communauté unifiée face aux conquérants romains. Entre le V^e et le III^e siècle a.C., l’image d’Athéna/Minerve semble suivre un schéma iconographique distinct, destiné à incarner localement un mythe reflétant l’identité collective d’une ou de plusieurs communautés. Une organisation d’*Athénaia* a été identifiée tout au long du secteur côtier du golfe de Naples, dans des lieux stratégiquement visibles⁴². Les sites marqués par sa présence s’étendent de Punta della Campanella, le long du golfe de Sorrente, jusqu’à la vallée du Sarno et Pompéi, et plus au sud, au-delà de Nocera, jusqu’à la zone de l’Agro Picentino (fig. 2). Entre eux, les sites de la vallée du fleuve Sarno et de la presqu’île de Sorrente se distinguent par un phénomène notable d’homologation, mis en évidence par un réseau dense d’échanges, reflété dans le partage d’éléments architecturaux communs et dans la récurrence de statuettes votives similaires (fig. 5-6). Si l’on admet que ces sanctuaires côtiers étaient gérés par les populations italiques, on peut supposer que, dans un contexte de grave crise lié à l’avancée de Rome, celles-ci ont “relancé” un culte local afin de réaffirmer leur autorité sur le territoire et de renforcer leur cohésion politique et culturelle. Par ailleurs, la diffusion du culte d’Athéna/Minerve dans les régions de Sorrente, Pompéi et Nocera peut également témoigner de l’existence d’une réalité politique unitaire, active au moins depuis la seconde moitié

partir du modèle de l’Athéna Parthénos de Phidias, avec l’introduction de la phiale ou patère en remplacement de la Niké, et du casque phrygien à la place du casque attique (Russo 1990, 235).

38 L’origine mythologique de ce site est en effet attribuée à Ulysse (Strabon, V.4.8). On se réfère également à Beloch 1989, 310-312 ; Pugliese Carratelli 1990, 275 ; Russo 1990 ; Carafa 2008, 131-138.

39 Cerchiai 2002, 33-35.

40 Elle représente une acquisition découlant de la publication de l’essai de K. J. Beloch en 1877 (Beloch 1877), une théorie également reprise dans son ouvrage majeur (Beloch 1989). À partir de ce moment, un courant d’études s’est développé autour du concept de la “Lega Nucérina”, pour désigner ce phénomène d’homologation qui semble avoir rassemblé, à un moment donné, certaines réalités de la Vallée du Sarno et de la Péninsule de Sorrente, perçues comme partageant la même identité ethnique et culturelle d’origine italique (Russo 1990, 198 ; Pugliese Carratelli 1990, 278 ; Triantafyllis 2016, 395). On se réfère plutôt à Adinolfi-Senatore 2015, 289, note 65 pour une analyse approfondie de la naissance de ce qui ne s’avère être qu’une tradition historique. Il est important de souligner qu’il est très difficile de parler d’une organisation politique au sens strict.

41 De Caro 1992, 173-178 ; Carafa 2008, 129 ss.

42 De Caro 1992, 174-175 ; Zevi 1998, 21 ; Cerchiai 2002 ; De Caro 2002, 146 ; D’Alessio 2005.

du V^e siècle a.C. Si de nouveaux éléments viennent à démontrer cette interprétation avec certitude, on pourrait également suggérer l'utilisation de ces sites comme lieux de culte partagés, servant de vecteurs pour faire circuler l'information entre les villes et renforcer les identités civiques, créant ainsi une communauté supra-civique avec des pratiques religieuses et des divinités communes. Dans un tel contexte, cette connotation d'Athéna/Minerve constituerait un élément de la mythographie locale, disparu avec la disparition des différents mondes culturels italiens.

▣ CONCLUSIONS

Sans aucun doute, un moment historique décisif a été celui de la formation des centres urbains, marquant à la fois l'organisation de la communauté civique et la consolidation du pouvoir politique. Durant cette période, les lieux de culte, qu'ils soient situés à l'intérieur ou à l'extérieur des centres urbains, ont joué un rôle essentiel dans l'affirmation de la possession et du contrôle d'un espace territorial par un groupe. Par conséquent, la formation des centres de la Campanie antique semble avoir été étroitement liée au choix de cultes spécifiques associés à la protection du territoire, lesquels ont joué un rôle déterminant dans la première structuration interne de la région. Il est également pertinent de considérer que l'indétermination culturelle entre deux ou plusieurs centres urbains a probablement permis à certains lieux de rester à cheval sur une frontière politique⁴³. De ce fait, il est essentiel de réfléchir au rôle fondamental de la cohésion religieuse dans la genèse des centres urbains de la Campanie ancienne, suggérant que cette cohésion a contribué de manière significative à leur formation et à leur stabilité. Le développement de l'élément religieux a probablement été axé sur certains cultes, non seulement protecteurs de l'intégrité et de la croissance des organisations territoriales, mais également capables de rassembler dans une même communauté tous les groupes qui vivaient jusqu'alors en situation de proximité géographique ou sociale. Ces cultes ont progressivement favorisé l'émergence d'une forme de solidarité territoriale, impliquant l'atténuation des anciennes divisions et une redéfinition des relations entre les élites locales dominantes. Cette analyse suggère que c'est aussi sur le plan culturel que se sont conçues et établies les dynamiques d'intégration et d'exclusion, permettant d'instaurer un nouvel ordre parmi les groupes sociaux locaux jusque-là juxtaposés. La participation à des cultes et rites communs a effectivement dû garantir la reconnaissance mutuelle des statuts sociaux et doit avoir consacré les appartenances respectives, en définissant les contours d'une première forme de citoyenneté liée à la nouvelle appartenance sociale ou à l'identité perçue. On peut supposer que c'est précisément sur le plan culturel, à travers la construction des premiers lieux de culte ou sanctuaires, que les sociétés émergentes de ce secteur de la Campanie ont affirmé leur nouvelle cohésion et pris leurs premières décisions collectives, de nature politique et à long terme. Ce processus religieux semble avoir été intrinsèquement lié à la définition des structures internes des communautés, ainsi qu'à l'organisation des élites locales, souvent en opposition, qui constituaient les classes dominantes. Cependant, en Campanie ancienne, le concept de "point central" en tant que lieu de constitution sociale de la ville ou de la *polis* (situé soit au centre, soit aux limites du territoire urbain) doit être nuancé et repensé à la lumière du rôle joué par des "points médians". Ces derniers, en interaction avec des points centraux, ont contribué de manière significative à la formation des centres urbains. La Campanie présente un exemple pertinent de ce que F. Polignac définit comme un véritable "territoire culturel"⁴⁴. Il serait ainsi intéressant de pouvoir identifier et étudier les différentes modalités de participation de différents groupes à un culte commun, s'il en a existé. Une telle approche

43 Comme le souligne F. de Polignac, l'érection de sanctuaires aux limites des territoires avait pour objectif symbolique de garantir leur protection, notamment dans les zones les plus vulnérables aux agressions (De Polignac 1984).

44 De Polignac 1984, 164.

permetterait de mieux comprendre leur organisation interne et faciliterait l'étude des processus de convergence culturelle entre les diverses populations à différentes périodes historiques.

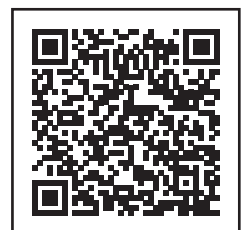
BIBLIOGRAPHIE

- Adinolfi, G. et Senatore, F. (2015) : "Iscrizione sannita RIX ST Cm 2: Un faro sul promontorio di Punta della Campanella?", *Oebalus*, 10, 275-370.
- Albore Livadie, C. (1979) : *Le bucchero nero en Campanie, Notes de typologie et de chronologie*, in : *Le bucchero nero étrusque et sa diffusion en Gaule Méridionale. Actes de la Table-Ronde (Aix-en-Provence, mai 1975 Bruxelles 1979)*, 91-110.
- Alessi, D. et De Candia, R. (2021) : "Nuove ricerche nel Foro Triangolare di Pompei: i materiali restituiti dalle grotte", in : *RSP* 32, 145-150.
- Beloch, K.J. (1877) : "Sulla confederazione nucerina", in : *Archivio Storico Napoletano II*, 285-298.
- Beloch, K.J. (1989) [1979] : *Campania: storia e topografia della Napoli antica e dei suoi dintorni*, Naples.
- Boardman, J. (1964) : *The Greeks Overseas: Their Early Colonies and Trade*, Londres.
- Braccesi, L. (1993) : "Gli Eubei e la geografia dell'Odissea", *Hesperia*, 3, 11-23.
- Carafa, P. (2008) : *Culti e santuari della Campania antica*, Rome.
- Cerchiai, L. (1995) : *I Campani*, Milan.
- Cerchiai, L. (2002) : *L'iconografia di Atena con elmo frigio in Italia meridionale. Atti della Giornata di Studi (Fisciano, 12 giugno 1998)*, Naples.
- Cerchiai, L. (2014) : "La 'sannitizzazione' di Pompei", in : Lambert C. et Pastore F., dir., *Miti e popoli del Mediterraneo antico. Scritti in onore di Gabriella d'Henry*, Salerno, 79-83.
- Cerchiai, L. (2017) : "Integrazione e ibridismi campani: Etruschi, Opici, Euboici tra VIII e VII sec. a.C.", in : *Ibridazione e integrazione in Magna Grecia. Forme modelli dinamiche. Atti del cinquantaquattresimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia. Taranto: Istituto per la storia e l'archeologia della Magna Grecia*, Naples, 221-243.
- Cinquantaquattro, T. et Pescatori, G. (2013) : *Fana, Tempia, Delubra. Corpus dei luoghi di culto dell'Italia Antica (FTD). Regio I. Avella, Atripalda, Salerno, Vol. 2*, Rome.
- Cipriani, M. (2002) : "L'immagine di Athena negli ex-voto del santuario settentrionale di Paestum", in : Cerchiai 2002, 37-46.
- Colonna, G. (1994) : "Le iscrizioni di Nocera e il popolamento pre e paleosannitico della valle del Sarno", in : Pecoraro, I., dir., *Nuceria Alfaterna*, I, Nocera Inferiore, 85-99.
- Cristofani, M. (1991) : "La fase 'etrusca' di Pompei", in : Zevi, F., dir., *Pompei I*, Naples, 9-22.
- D'Agostino, B. (1999) : "Pitecusa e Cuma tra Greci e Indigeni", in : *La colonisation grecque en Méditerranée occidentale (Actes de la rencontre scientifique en hommage à George Vallet, Rome-Naples 1995)*, Rome, 51-62 [republié in : D'Acunto, M., Giglio, M., dir., *Le rotte di Odisseo. Scritti di archeologia e politica di Bruno d'Agostino*, AION 17-18, 2010-11, 223-235].
- D'Alessio, M.T. (2001) : *Materiali votivi dal Foro Triangolare di Pompei, Corpus delle Stipi Votive in Italia* 12, Rome.
- D'Alessio, M.T. (2005) : "Nuovi materiali votivi dal Tempio Dorico di Pompei", in : Comella A. et Mele S., dir., *Depositum votivi e Culti dell'Italia antica dall'età arcaica a quella tardo-repubblicana. Atti del Convegno (Perugia, 1-4 giugno 2000)*, Bari, 535-543.
- D'Alessio, M.T. (2009) : *I culti di Pompei: divinità, luoghi e frequentatori: VI secolo a.C.-79 d.C.*, Rome.
- D' Ambrosio, A. et Borriello, M. (1990) : *Le terrecotte figurate di Pompei*, Rome.

- De Caro, S. (1991) : *La città sannitica. Urbanistica e architettura*, in: Zevi F., dir., *Pompei I*, Naples, 23-46.
- De Caro, S. (1992) : “Appunti sull’Athena di Punta della Campanella”, *AION*, 14, Naples, 173-178.
- De Caro, S. (2002) : “In margine alla discussione sull’Athena frigia di Pompei, Stabiae e Punta della Campanella”, in : Cerchiai 2002, 145-146.
- de Polignac, F. (1984) [1991] : *La nascita della città greca*, Milan.
- De’ Spagnolis, M. (2001) : *Pompei e la Valle del Sarno in epoca preromana: la cultura delle tombe a fossa*, Rome.
- De Waele, J.A.K.E (2001) : *Il tempio dorico del foro triangolare di Pompei. Architetture e terrecotte architettoniche*, *Studi della Soprintendenza Archeologica di Pompei* 2, Rome.
- Detienne, M. et Vernant, J.P. (1974) : *Les ruses de l’intelligence. La métis des Grecs*, Paris.
- Giangiulio, M. (1986) : “Appunti di storia dei culti”, in : *Neapolis. Atti del XXV Convegno Studi sulla Magna Grecia I (Taranto, 3-7 ottobre 1985)*, Naples, 101-154.
- Greco, E. (1992) : “Nel golfo di Napoli tra Sirene, Sirensuse e Athena”, *AION*, 14, Naples, 161-170.
- Greco, G. et Pontrandolfo, A. (1990) : *Fratte un insediamento etrusco campano*, Modena.
- Guzzo, P.G. (2000) : “Alla ricerca della Pompei sannitica”, in : La Regina, A., dir., *Studi sull’Italia dei Sanniti, catalogo della mostra*, Milan, 107-117.
- Malkin, I. (2002) : “A Colonial Middle Ground. Greek, Etruscan and Local Élites in the Bay of Naples”, in : Lyons, C.L. et Papadopoulos, J.K, dir., *The Archaeology of Colonialism*, Los Angeles, 151-181.
- Malkin, I. (2003) : “Networks and the Emergence of Greek Identity in the Colonies”, *Mediterranean Historical Review*, 18, 56-74.
- Malkin, I. (2011) : *A Small Greek World: Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford.
- Malkin, I. (2017) : “Hybridity and Mixture”, in : *Ibridazione e integrazione in Magna Grecia. Forme modelli dinamiche. Atti del LIV Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Naples, 11-27.
- Matrone, T. (2025) : “Il santuario che non c’è. Identificazione e localizzazione del Minervium di Punta della Campanella, tra fonti e tracce”, in : *Sanctuaires et paysages : la (re)découverte des lieux de culte en Méditerranée centrale et orientale. Actes du Colloque international de l’Institut thématique interdisciplinaire HiSAAr (Strasbourg, 21 - 23 novembre 2023)*, Strasbourg, 364-372.
- Miniero, P. (2002) : “Il deposito votivo in località Privati presso Castellammare di Stabia. Nota preliminare”, in : Cerchiai 2002, 11-27.
- Miniero, P. (2005) : “Deposito votivo in località Privati presso Castellammare di Stabia (NA)”, in : Comella, A. et Mele, S., dir., *Depositi votivi e culti dell’Italia antica dall’età arcaica a quella tardo-repubblicana. Atti del Convegno di Studi (Perugia, 1-4 giugno 2000)*, Bari, 525-534.
- Miniero, P., D’Ambrosio, A., Sodo, A.M., Bonifacio, G., Di Giovanni, V., Gasperetti, G. et Cantilena, R. (1997) : “Il Santuario campano in località Privati presso Castellammare di Stabia. Osservazioni preliminari”, *RSP*, 8, 11-56.
- Morel, J.P. (1982) : “Marina di Ieranto, Punta della Campanella: observations archéologiques dans la presqu’île de Sorrente”, in : Gualandi, M.L., Massei, L. et Settis, S., dir., *APARCHAI. Nuove ricerche e studi sulla Magna Grecia e la Sicilia antica in onore di Enrico Aria*, Pisa, 147-153.
- Osanna, M. (2016a) : “Gesto rituale e spazio sacro nella Pompei di età sannitica”, in : Fontana, F. et Murgia, E., dir., *Sacrum Facere. Lo spazio del ‘sacro’: ambienti e gesti del rito. Atti del III Seminario di Archeologia del sacro (Trieste, 2-4 ottobre 2014)*, Trieste, 179-201.
- Osanna, M. (2016b) : “Nuove ricerche nei santuari di Pompei”, in : Lippolis, E. et Osanna, M., dir., *I Pompeiani e i loro dei. Culti, rituali e funzioni sociali a Pompei*, *ScAnt* 22.3, 71-88.
- Osborne, R. (1996) : *Greece in the Making, 1200-479 BC*, Londres.
- Pacciarelli, M. (2011) : “Giorgio Buchner e l’archeologia preistorica delle isole tirreniche”, in : Gialanella, C. et Guzzo, P., dir., *Dopo G. Buchner. Studi e ricerche su Pithekoussai*, Pozzuoli, 43-56.
- Pesando, F. et Guidobaldi, M.P. (2006) : *Pompei, Oplontis, Ercolano, Stabiae*, Bari.

- Pugliese Carratelli, G. (1990) : "Il culto", in : Russo, éd. 1990, 268-278.
- Pugliese Carratelli, G., éd. (1985) : *Magna Grecia: il Mediterraneo, le metropoleis e la fondazione delle colonie*, Milan.
- Pugliese Carratelli, G., éd. (1996) : *I Greci in Occidente*, Milan 1996.
- Rescigno, C. (1998) : *Tetti campani. Età arcaica. Cuma, Pitecusa e gli altri contesti*, Rome.
- Rescigno, C. (2010) : "Note sulla forma urbana di Surrentum", in : Senatore, F. et Russo, M., dir., *Sorrento e la Penisola Sorrentina tra Italici, Etruschi e Greci nel contesto della Campania antica. Atti della giornata di studio in omaggio a Paola Zancani Montuoro (1901-1987) (Sorrento, 19 maggio 2007)*, Rome, 177-199.
- Ridgway, D. (1992) : *The First Western Greeks*, Cambridge.
- Russo, M., éd. (1990) : *Punta della Campanella: epigrafe rupestre osca e reperti vari dall'Athenaion*, Rome.
- Scatozza Höricht, L.A. (2001) : "Il sistema di rivestimento sannitico e altre serie isolate", in : De Waele 2001, 223-314.
- Triantafillis, E. (2016) : "Sull'iscrizione di Punta della Campanella (Rix, STCm2): la voce *esskazsiúm* tra ermeneutica e morfologia", *Studi Etruschi*, 77, 392-402.
- Vanzetti, A. (1998) : "La data dell'eruzione delle pomici di Avellino nel quadro della cronologia comparata dall'Età del Bronzo tra Egeo e Europa centrale", *AA.VV., Archeologia e vulcanologia in Campania*, Naples, 167-210.
- Zevi, F. (1998) : "*I Greci, gli Etruschi, il Sele (Note sui culti arcaici di Pompei)*", in : Greco, G., dir., *I culti della Campania Antica. Atti del convegno in onore di Nazarena Valenza Mele (Napoli, 15-17 maggio 1995)*, Rome, 3-25.

Tommasina Matrone
Universität Christian-Albrechts de Kiel,
Deutschland



L'EXPLOITATION DES TERRES DE LA CHÔRA DE CROTONE ET L'IMPLICATION POLITIQUE DES PYTHAGORICIENS*

Corentin Voisin

Dans un témoignage bien connu relatif à Archytas de Tarente, le célèbre homme politique pythagoricien actif dans la première moitié du IV^e siècle, Jamblique décrit le comportement exemplaire du maître à l'égard de son personnel servile¹. Au retour d'une campagne contre les Messapiens, le stratège revient inspecter ses propriétés (εἰς ἀγρὸν ἀφικόμενος) et constate que ses terres ont été entretenues avec force négligence (οὐκ εὖ τῶν περὶ τὴν γεωργίαν ἐπιμελείας πεποιημένους). Plutôt que de sévir contre son intendant, Archytas préfère tempérer sa colère, afin de ne pas lui infliger un traitement trop sévère. La même anecdote est probablement attribuée à un autre pythagoricien tarentin², Cleinias, par Spintharos, le père du célèbre musicologue péripatéticien Aristoxène de Tarente, qui fut le premier à écrire une *Vie de Pythagore* dont les fragments sont dispersés chez les auteurs antiques, notamment Porphyre et Jamblique³. L'histoire émane d'Aristoxène qui a connu le gouvernement d'Archytas et qui est lui-même un membre de l'élite tarentine, il faut donc que cette anecdote s'insère dans un contexte historique vraisemblable pour le public contemporain. Par conséquent, au-delà du modèle éthique, certes non négligeable, que dépeint le musicologue tarentin dans cet extrait, ce sont les possibles informations historiques sur l'exploitation des terres à Tarente, vers le milieu du IV^e siècle, qui peuvent attirer l'attention de l'historien⁴. Il est certain qu'Archytas dispose d'une bonne aisance financière qui transparaît par ailleurs dans les quelques fragments conservés de ses œuvres.⁵ Son intérêt pour les questions agricoles pourrait également

* Notes finales : je remercie les deux experts qui ont évalué la première version de cet article et ont contribué, par leurs réflexions et leurs remarques, à en améliorer grandement le contenu.

1 Aristox., fr. 30 Wehrli = 47 A 7 D-K (*ap. Iambl., VP*, 197) ; Diod., X, 7, 4 ; Cic., *Tusc.*, IV, 36, 78 ; *Rep.*, I, 38, 59 ; Val. Max., IV, 1, ext. 1 ; Plut., *De lib. educ.*, 14, 10d ; *De sera*, 5, 551a ; Lact., *De ira*, 18, 4 ; Hieronym., *Ep.*, 79, 9. Sur ces témoignages, voir Huffman 2005, 283-292.

2 L'expression τοιαῦτά τινα évoque des "choses du même genre", mais pas forcément une histoire identique. Il existe en effet au moins une autre anecdote portant sur le calme de Cleinias à laquelle pourrait faire écho Jamblique, mais qui n'aurait pas forcément de lien avec l'exploitation des terres. En effet, le pythagoricien passait pour tempérer sa colère par l'accordage et la pratique de la lyre (appelée également ἑξάρτυσις) : Chaméléon, fr. 4 Wehrli (*ap. Ath.*, XIV, 18, 623f-624a) ; cf. Ael., *VH*, XIV, 23. Toutefois, comme Jamblique (*Vie de Pythagore*, 198) ne mentionne pas la musique, mais la répression générale des émotions par les pythagoriciens, il est loisible de penser que l'anecdote sur Cleinias concernait, comme celle sur Archytas, l'administration du domaine foncier.

3 Au sujet des livres d'Aristoxène sur les pythagoriciens, voir Zhmud 2012a ; Huffman 2019, 39-51.

4 Pour la question des propriétés foncières d'Archytas et du mode d'exploitation servile de ces dernières, on renverra aux riches travaux de Wuilleumier 1939, 173 ; Ghinatti 1975 ; Lombardo 1997, 26-30.

5 Voir en particulier le fragment relatif à l'égalité géométrique du *Περὶ μαθημάτων* comme moyen de distribuer équitablement les richesses et les honneurs dans une cité qui a une dimension éthique et politique : Archytas, 47 B 3 D-K (*ap. Iambl., De comm.*

se manifester dans un fragment transmis par Varron qui évoque un livre d'Archytas relatif aux *res rusticae*.⁶ Toutefois, dans le cas du stratège tarentin comme dans celui de Cleinias, l'accumulation du patrimoine foncier n'est pas liée à un quelconque rattachement au pythagorisme, mais probablement à un héritage familial qui a fructifié et a été amplifié⁷. Les auteurs qui rapportent l'anecdote au sujet des terres du Tarentin s'intéressent finalement au contrôle remarquable dont fait preuve Archytas dans une perspective éthique. Ainsi, il n'est qu'un membre de l'élite parmi d'autres qui se rend sur son domaine. À la lecture de ce témoignage, rien ne permet d'envisager que les pythagoriciens contemporains d'Archytas auraient une certaine façon d'agir vis-à-vis de leur patrimoine foncier et du territoire en général.

Il s'agit toutefois d'un fragment qui s'insère dans un contexte particulier, celui de Tarente dans le deuxième quart du IV^e siècle a.C. À cette époque, ceux qui sont appelés ou s'appellent pythagoriciens sont dispersés entre l'Italie, la Grèce continentale et l'Égée. Ils ne forment apparemment pas un groupe cohérent et uni, bien que les sources littéraires laissent entrevoir l'existence de réseaux entre plusieurs individus⁸. Il semble par ailleurs que, pour les contemporains comme pour les chercheurs modernes, la définition de ce qu'est un pythagoricien demeure une question débattue. Les critères proposés par les spécialistes pour identifier qui est un pythagoricien ou ne l'est pas sont jugés insuffisants pour embrasser la totalité des sources qui mentionnent des tenants du pythagorisme. À cette difficulté s'ajoutent la nature fragmentaire des sources et leur aspect diachronique. Pour pallier cette difficulté, certains chercheurs préfèrent s'en tenir à une définition restrictive et généralement *a priori* qui introduit des biais dans les développements relatifs au contenu potentiel d'un enseignement, voire d'une philosophie proprement pythagoricienne. Nous avons fait le choix, dans un article précédemment paru, de concevoir le pythagorisme comme un "air de famille" (*Familienähnlichkeit*) au sens de Ludwig Wittgenstein, ce qui permet de cerner les stratégies mises en place par les auteurs antiques pour inclure et exclure des individus de la catégorie "pythagorisme"⁹. En parallèle de cette catégorisation étiquette émanant d'auteurs qui ne se rattachaient pas eux-mêmes au pythagorisme, il devait exister des critères émiques qui permettaient à des individus de se définir comme pythagoriciens et d'être reconnus par leurs contemporains.

Cette approche doit rester valable pour les périodes les plus anciennes du pythagorisme, lorsque les sources font état de l'existence de communautés, les hétéiries pythagoriciennes, qui se rencontrent dans les cités d'Italie méridionale¹⁰. Cela ne signifie pas que ces regroupements ont disparu au IV^e siècle bien entendu, mais qu'ils sont bien plus dispersés, avec un mode d'organisation probablement très varié¹¹. Archytas peut bien avoir fait partie d'un réseau de pythagoriciens reconnus à Tarente. Toutefois, une différence substantielle semble être l'absence de rôle politique joué collectivement par les regroupements pythagoriciens contemporains du stratège tarentin, tandis que les sources sont en quantité plutôt fournie à ce sujet pour les

math. sc., 11 ; cf. Stob., IV, 1, 139). Voir en général Willeumier 1939, 181-182 ; Moretti 1971, 49-50 ; Vattuone 1977 ; Mele 1981 ; Mathieu 1987 ; Huffman 2005, 182-225 ; Humm 2005, 570-572 ; Schofield 2014 ; Lombardo 2016 ; Frisone 2019.

6 Archytas, 47 B 8 D.-K. (*ap. Varro, Res rusticae*, I, 1, 8). Diogène Laërce (VIII, 82) parle d'un autre Archytas qui aurait écrit un Περὶ γεωργίας, mais il s'agit d'une tentative de rationalisation du doxographe. Ce livre doit donc être le même que celui dont parle Varron, voir Vattuone 1977. Il est toutefois considéré comme apocryphe, sans davantage d'argumentation, par Thesleff 1965, 20.

7 Il s'agit bien sûr d'une hypothèse vraisemblable, mais non démontrable. Le père d'Archytas, appelé Hestiaios ou Mnasagoas, n'est pas autrement connu : DL, VIII, 79 ; *Souda*, s.v. Ἀρχύτας.

8 Sur les réseaux pythagoriciens de *philoï*, il n'existe pas d'étude générale, voir Macris 2016b, 1182. Les cas de Philolaos et Thestôr sont abordés brièvement par Macris 2016c, 1142 ; 2018a, 639-640.

9 Voisin 2022.

10 Les termes employés pour désigner les communautés pythagoriciennes ont été listés et étudiés dans Minar 1942, 15-35 ; voir aussi Burkert 1972, 119 ; cfr. Centrone 1996, 67-68. Le terme *thiasos* n'apparaît pas dans les sources, ce n'est donc pas une association religieuse : Zhmud 2012b, 141-148. Sur le sujet, voir les synthèses dans Cornelli 2013, 61-62 ; Macris 2018b, 806-809.

11 Platon a dû observer ou connaître une hétéairie puisqu'il parle encore du mode de vie pythagoricien, inventé par le maître et pédagogue Pythagore, ce qui lui vaut une grande admiration de ses disciples : *Resp.*, X, 600b.

hétairies, ou plutôt l'hétairie de Crotone, de la fin du VI^e siècle jusqu'au milieu du V^e siècle. Il existe en outre plusieurs indices qui relient la participation politique des pythagoriciens au problème de la répartition et de la distribution des terres, comme si l'usage de la *chôra* à des fins de production agricole et d'enrichissement constituait un enjeu fondamental pour les tenants du pythagorisme. Ainsi, ceux qui s'appelaient pythagoriciens et étaient reconnus comme tels à Crotone auraient eu un intérêt marqué pour l'exploitation du territoire civique. Par extension, cette préoccupation aurait pu se muer en intérêt commun des hétairies. À cette série d'hypothèse vient se greffer une description, couramment évoquée dans les travaux sur les communautés pythagoriciennes, comme une hétairie réunie par la mise en commun des biens et des terres. Pour autant, ce raisonnement n'a pas vraiment débouché sur une interrogation concrète des modalités exactes d'exploitation et d'usage de la *chôra* par les pythagoriciens, si tant est que celles-ci présentent une quelconque spécificité. Les spécialistes du pythagorisme ont plutôt considéré le problème des biens fonciers des pythagoriciens dans une perspective politique¹². Dans leurs travaux, la question de l'exploitation des terres et de l'occupation du territoire apparaît de façon incidente dans la supposée gestion commune des terres par les membres des hétairies, ou lors de l'annexion de la *chôra* de Sybaris. Indépendamment de ce courant de recherche sur le pythagorisme et de l'interprétation des sources littéraires en général, des équipes archéologiques ont tenté de saisir les dynamiques d'occupation du territoire crotoniate entre la fin du VI^e siècle et le milieu du V^e siècle¹³. Ces données appréciables ne permettent toutefois pas de faire un lien explicite avec les données textuelles situées sur un autre plan, puisque les périodes cruciales de l'histoire de l'occupation de la *chôra* entre 510 et 450 ne sont pas spécifiquement renseignées par les prospections. Des travaux plus récents ont davantage considéré la question de l'exploitation de la *chôra* comme un phénomène dynamique qui permet, entre autres, de saisir la nature du système politique crotoniate¹⁴. Pour autant, l'hypothèse d'un mode d'exploitation spécifique du territoire par les hétairies pythagoriciennes n'est pas abordée en tant que telle. Les données pour la Tarente d'Archytas permettent d'écarter cette proposition comme nous l'avons vu en introduction, mais il est légitime de suivre cette piste pour Crotone à la fin de l'époque archaïque et dans la première moitié du V^e siècle. Si l'hypothèse énoncée ci-dessus s'avérait vérifiée, il serait également envisageable de considérer l'exploitation pythagoricienne des terres de la *chôra* comme un des multiples critères susceptibles d'être mobilisés par les auteurs antiques à des fins de définition de la catégorie "pythagorisme".

✧ LA COMMUNAUTÉ DES BIENS À CROTONE SELON TIMÉE

Il convient de revenir aux différents témoignages pour comprendre s'il existe vraiment une spécificité pythagoricienne en la matière. Quelques mises au point s'imposent pour ressaisir les données du problème. En premier lieu, il faut s'arrêter sur le système politique de Crotone pour comprendre comment s'y insèrent les

12 Sur les supposées politiques pythagoriciennes, voir surtout Delatte 1922 ; Fritz 1940 ; Minar 1942 ; Rowett 2014.

13 Carter 1984 ; Carter, D'Annibale 1985 ; Carter 1990 ; D'Annibale, Carter 1993 ; Rescigno, Roubis, Ruga 2005 ; Carter, D'Annibale 2014. Il faut aussi mentionner les prospections menées par l'université de Genève qui devraient donner lieu à un renouvellement des connaissances sur l'arrière-pays de Crotone : Baumer, Marino, Nobs 2012 ; Baumer, Marino, Beck 2013 ; Baumer *et al.* 2014 ; Baumer, Marino, Emery 2015 ; Duret *et al.* 2016. Pour l'époque romaine et tardo-antique, voir Duret 2023. Le Marchesato, un vaste plateau au sud de la ville, abrite 133 fermes des époques archaïque et classique. 41 sites sont occupés jusqu'au début du V^e siècle, 34 entre la fin du V^e et le IV^e siècle, tandis que 58 semblent en activité continue de la fin de l'époque classique à l'époque hellénistique. Par ailleurs, les espaces côtiers paraissent désertés, à quelques exceptions près, durant le IV^e siècle. Ce phénomène est interprété comme une péjoration des conditions environnementales et climatiques qui entraîne l'apparition de zones marécageuses le long des côtes, contraignant les occupants à se replier sur le plateau et à proximité de la ville. La diminution de la céramique fine dans les assemblages de mobilier, au profit de la céramique de stockage, suggère soit un appauvrissement des propriétaires ruraux, soit un changement des modes de production agricoles qui induit des occupations saisonnières de la *chôra*, au contraire de l'époque archaïque. Il est remarquable que 30 % des sites archaïques semblent ne pas présenter de matériel postérieur au début du V^e, mais en l'absence de fouilles, ces données doivent être considérées avec prudence. Pour un résumé synthétique des grandes phases du développement de la *chôra* crotoniate, voir Stümpel, Attema 2022.

14 Giangiulio 2015, 97-114 ; 2016 ; 2018.

pythagoriciens. Les sources semblent évoquer, dans une première lecture, un conseil (συνέδριον)¹⁵, les Mille (οἱ χίλιοι)¹⁶, un conseil des anciens (γερόντων ἀρχεῖον)¹⁷ et une assemblée (ἐκκλησία)¹⁸. Traditionnellement, les tenants des politiques pythagoriciennes ont jugé que les Mille formeraient un corps civique restreint, bien défini à la fin de l'époque archaïque, qui constituerait une oligarchie terrienne. Parmi les Mille et les *archontes* se trouveraient notamment des pythagoriciens¹⁹. Ce raisonnement en termes de *politeia* a toutefois été remis en cause pour broser un portrait dynamique des institutions crotoniates d'époque tardo-archaïque. Maurizio Giangiulio soutient ainsi que le conseil est un organe distinct des Mille, peut-être constitué des anciens, mais qu'il n'existe pas d'assemblée ou de conseil des *chilioi*²⁰. En outre, dans le processus de formation de la cité, ce nombre évoque le corps civique en formation sans limitation du nombre de membres. Les Crotoniates sont donc les Mille. Ils se considèrent non pas comme un groupe restreint ou des meilleurs parmi tous, mais comme le plus grand nombre. Il serait donc incorrect de parler d'oligarchie terrienne pour Crotone à l'époque archaïque. Giangiulio est plus enclin à évoquer un équilibre politique dont il faut toutefois noter la fragilité à la fin du VI^e siècle. Il existe en effet à Crotone une majorité d'hommes (τὸ πλῆθος) qui semblent non seulement jouer un rôle politique et décisionnel négligeable, mais qui, en outre, ne bénéficient pas de l'accès à la terre, en particulier celles conquises sur Sybaris en 510²¹. Il faut donc reconnaître, si nous comprenons bien les propos du tenant de cette thèse complexe, mais stimulante, que les Mille finissent par former un groupe fermé de citoyens qui limitent les privilèges politiques et fonciers du reste des habitants de Crotone. Les premiers *apoikoi* décident donc, à un moment donné, de fermer le corps civique en se dotant *de facto* de la prééminence politique et foncière²².

C'est à ce groupe que devraient appartenir des pythagoriciens, mais il est légitime de se demander si tous les tenants du pythagorisme à Crotone sont bien partie intégrante des Mille ou ont accès aux magistratures. C'est une hypothèse difficile à démontrer et qui réclamerait un traitement plus extensif, mais il faut toutefois noter que les sources identifient les pythagoriciens comme des membres de l'élite ou font état d'un discours qui les assimile aux *aristo*²³. Il existe certes un risque de distorsion ou d'anachronisme possible lié à l'emploi de ces notions, mais il est tout de même vraisemblable qu'elles reflètent la représentation politique et la richesse des pythagoriciens, tout du moins lorsque le corps civique crotoniate commence à se fermer, soit

15 Iambl., *VP*, 45.

16 Val. Max., VIII, 15, ext 1 (*senatum ipsorum, qui mille hominum numero constabat*, l'auteur romain a probablement mal compris sa source en la confondant avec un conseil restreint) ; Iambl., *VP*, ind., 9 ; 45 ; 126 (avec mention du lieu d'assemblée qui est un ἀρχεῖον) ; 257 ; 260. Le conseil des gardiens de la constitution politique (τοὺς τῆς πολιτείας προκαθημένους) dont Giangiulio (1989, 7) a bien montré qu'il ne pouvait s'agir que d'un groupe restreint qui doit être identique aux *gerontes*.

17 Dicéarque, fr. 40 Mirhady (*ap. Porph.*, *VP*, 18).

18 Diod., XII, 9, 4. Il ne faut pas confondre cette assemblée avec celle mentionnée par Hermippe, fr. 20 Wehrli (*ap. DL*, VIII, 41 : τὴν ἐκκλησίαν) qui pourrait être, malgré les déformations polémiques de l'auteur, les Mille, ou alors ne renverrait à aucune institution crotoniate effectivement attestée, voir Giangiulio 1989, 9-10. Quelques magistrats sont également connus, en particulier un archonte et un prytane, voir Timée, *FGrHist* 555 F 44 (*ap. Ath.*, XII, 22, 522b-c) ; un *damiorgos*, voir Lazzarini 2016. En général, voir De Sensi Sestito 2021, 162-163.

19 Voir la liste des sources au sujet de l'investissement politique pythagoricien dans Minar 1942, 16, n. 3.

20 Giangiulio 2016, en part. 207 ; 2018.

21 Apollonios, *FGrHist* 1064 F 2 (*ap. Iambl.*, *VP*, 255). Il est notable que l'adjectif πλῆθος apparaisse comme critère dépréciatif dans la "table des opposés pythagoriciens" d'Aristote, *Met.*, 986a26.

22 La prééminence des premiers colons a été justement soulignée par De Vido 2018 ; voir déjà Lombardo 1998, 84.

23 Seules deux sources antiques parlent explicitement d'aristocratie : DL, VIII, 3 ; Olympiod., *In Plat. Gorg.*, 46, 1 (mais ce terme est employé dans une perspective morale et platonicienne dans ce cas). Un rapport entre l'oligarchie et le pythagorisme est explicitement mentionné au sujet du refus du tirage au sort au moyen des fèves chez Aristote, fr. 157 Gigon (*ap. DL*, VIII, 34). Il faut par ailleurs noter que Kylôn, en sa qualité de citoyen riche et éminent, se considère comme tout à fait digne d'intégrer l'hétairie : Iambl., *VP*, 248.

probablement à la fin de l'époque archaïque. Même dans une démarche minimaliste qui revient à supposer qu'une partie des tenants du pythagorisme ne sont pas inclus parmi les Mille, il paraît probable qu'une majorité des pythagoriciens ait disposé des privilèges civiques. Les sources antiques, malgré quelques données chiffrées concurrentes, mais non recevables pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, fixent la composition de l'hétairie pythagoricienne de Croton à trois-cents membres ou distinguent entre des membres proches de Pythagore et d'autres plus périphériques²⁴. Il s'agit vraisemblablement de valeurs arrondies qui peuvent témoigner d'un degré d'implication différent entre les pythagoriciens. Il faut toutefois noter que, dans le cas où les *hetairoi* sont tous en âge de participer à la vie politique de la cité, un groupe d'une telle ampleur est susceptible d'orienter ou d'impulser largement les décisions politiques.

Or, à en juger par plusieurs sources, les pythagoriciens ont un intérêt spécifique pour la question foncière, notamment lorsque des tensions émergent au sujet de la répartition des terres. Une source particulièrement éloquente à ce sujet demeure le compte-rendu transmis par Jamblique des étapes d'une *stasis* qui se déclenche probablement en 453 à Croton²⁵. Le néoplatonicien a déjà examiné le récit historique d'Aristoxène qui fait état d'un premier conflit entre Kylôn et Pythagore, aboutissant au départ du second, puis plus tard, d'une révolte des partisans de Kylôn, les Kylôniens, contre les pythagoriciens, aboutissant à l'incendie du lieu de réunion de ces derniers, dont ne réchappent que Lysis et Archippos²⁶. Les pythagoriciens des autres cités abandonnent alors la vie politique et, après quelques pérégrinations, rejoignent Tarente ou la Grèce continentale où ils finissent par disparaître honorablement. Il est aujourd'hui bien connu que les sources antiques ont tendance à confondre le conflit qui oppose Kylôn à Pythagore et la révolte qui prend en partie pour cible les pythagoriciens. Il est toutefois notable qu'Aristoxène soit l'un des seuls à séparer dûment les deux épisodes, avec Apollonios, sur lequel nous nous pencherons très bientôt. Le récit aristoxénien met surtout l'accent sur la disparition des élites gouvernantes après l'incendie du local de réunion pythagoricien par les Kylôniens, tout en notant que Tarente accueille quelques réfugiés, avec Rhègion qui joue également ce rôle, mais très temporairement²⁷. Le déroulement très linéaire de la version aristoxénienne des exils pythagoriciens, reprise par Nicomaque de Gêrase selon Jamblique, est doublement suspect, d'abord parce qu'il passe de nombreux détails sous silence, ensuite parce qu'il est orienté de façon à faire croire à la disparition du pythagorisme avec les "derniers pythagoriciens" de Phlonte, dans le dernier tiers du IV^e siècle²⁸.

Jamblique passe ensuite à la version d'autres auteurs avant de se pencher sur les propos d'un certain Apollonios qui propose un récit original²⁹. La critique a reconnu en Apollonios un auteur intermédiaire qui résume, complète et transforme, une version d'une source antérieure. Il est aujourd'hui globalement admis que Timée de Tauroménion est à l'origine du noyau substantiel de ce récit, même s'il est parfois délicat de saisir

24 Apollonios, *FGrHist* 1064 F 2 (*ap. Iambl., VP*, 254) ; Lucian., *Vit. auct.*, 6 ; Iust., *XX*, 4, 14 ; Athenag., *Leg.*, *XXXI*, 2 ; *Schol. in Lucian.*, 27, 6 (300 membres). Diogène Laërce (*VIII*, 15) parle de 600 individus, voir aussi *Iambl., VP*, 29. Ce chiffre est porté à 2000 membres chez Nicomaque, qui totalise toutefois toutes les hétairies pythagoriciennes de Grande Grèce : *FGrHist* 1063 F 1 (*ap. Porph., VP*, 20). À titre informatif et érudit, il faut aussi noter l'énigme qui soutient que Pythagore avait 28 disciples proches : *Anth. Pal.*, *XIV*, 1.

25 La démonstration pour cette datation très probable est apportée par Bugno 1999, 87-111, avec la note 127 pour la bibliographie antérieure. Pour un résumé des arguments relatifs à cette datation, voir Horky 2013, 120.

26 Aristox., fr. 18 Wehrli (*ap. Iambl., VP*, 249).

27 Minar 1942, 84-86 ; Cordiano 1990.

28 Aristox., fr. 18 Wehrli (*ap. Iambl., VP*, 251) ; fr. 19 Wehrli (*ap. DL*, *VIII*, 46) ; cf. Cic., *Tim.*, 1. L'invention de nombreux récits émanant probablement des pythagoriciens de Phlonte permet de relier la cité aux communautés pythagoriciennes, voir notamment l'anecdote d'Héraclide (fr. 88 Wehrli = fr. 85 Schütrumpf - *ap. Cicéron, Tusc.*, 5, 8-9) dans Riedweg 2004 ; Riedweg 2023, 183-186. Pour d'autres manipulations des Phlontins, voir Burkert 1972, 206, n. 77.

29 L'identité de cet Apollonios est débattue. Une partie de la critique veut y reconnaître le *theios anèr* Apollonios de Tyane, et ce au moins depuis Erwin Rohde (Rohde 1872), qui aurait écrit une biographie de Pythagore à la fin du I^{er} siècle de n. è. Cette identification ne fait pas l'unanimité et d'autres spécialistes ont proposé qu'il s'agisse du rhéteur Apollonios Molon, contemporain de Pompée. Cette thèse n'est toutefois pas non plus satisfaisante. Rien n'exclut qu'il s'agisse d'un auteur d'époque hellénistique, voire impériale, dont on ne sait pas grand-chose, voir la bibliographie étendue dans Macris 2016a, 814 ; Macris 2018b, 734-736.

ce qui revient à l'historien et ce qui est rajouté ou déformé par Apollonios, voire Jamblique³⁰. Il est raisonnable de rapporter à Timée la présentation de la structure historique des événements. Crotone est touchée par une révolte démocratique qui s'enracine dans les conflits relatifs à l'absence de partage des terres sybarites³¹. Le *dèmos* se réunit alors exceptionnellement et pour la première fois en assemblée afin de débattre du problème foncier et de la représentation politique des plus humbles et des *aporoï*. Les pythagoriciens représentent alors un groupe politique important dans le débat, mais faisant face à un groupe d'opposition composé de certains parmi les Mille, favorable à des réformes démocratiques et foncières, tandis que les pythagoriciens sont hostiles à toute évolution des institutions. Deux orateurs, Kylôn et Ninôn, montent alors à la tribune pour défendre les propos des factions politique, mais aussi, dans le cas du second, pour calomnier l'hétairie. Il réussit à créer un véritable mouvement de haine contre les pythagoriciens qui sont attaqués, puis chassés de la cité. S'ensuivent des vicissitudes et une *stasis* qui débouche sur un arbitrage du conflit par Tarente, Métaponte et Kaulônia. Les pythagoriciens et leurs familles sont reconnus coupables, puis exilés, leurs biens et leurs terres sont redistribués.

Dans le cadre d'une étude sur les usages de la *chôra* de Crotone par les pythagoriciens, cet extrait revêt une importance cruciale. Une grande partie des chercheurs interprètent en effet les crispations autour de la question foncière à partir de la théorie du "communisme des biens" chez les pythagoriciens crotoniates³². Elle repose à la fois sur le long développement que Jamblique consacre à la question de la formation des pythagoriciens et surtout un fameux proverbe de Timée qu'il attribue aux pythagoriciens contemporains de Pythagore (καθ' οὓς χρόνους ὁ Πυθαγόρας)³³ :

'Les biens des amis appartiennent à la communauté'. L'expression s'applique aux personnes généreuses. Le proverbe, dit-on, fut énoncé en Grande Grèce, à l'époque où Pythagore voulait persuader ses habitants de considérer tous leurs biens comme indivis. Timée s'exprime ainsi dans le livre 9 : 'Comme les jeunes venaient le trouver parce qu'ils voulaient venir le fréquenter, il n'y consentit pas sur-le-champ et dit qu'il fallait aussi que les biens de ses disciples fussent mis en commun'. Puis, bien plus loin, il dit : 'C'est à cause d'eux que l'on se mit à dire en Italie que les biens des amis appartiennent à la communauté'³⁴.

L'interprétation de ce fragment dépend en premier lieu de la signification donnée à κοινά. La traduction ci-dessus le rend par "communauté", mais il est plus commun de traduire par "entre amis, les choses sont communes". Riccardo Vattuone a noté combien Timée se positionnait dans une controverse politique et philosophique avec Aristote et Platon en cherchant dans le passé des exemples authentiques d'*isonomia*,

30 Rohde 1872, 28 ; Rostagni 1956, 3-50 ; voir aussi Lévy 1926, 105-111 ; Fritz 1940, 44-67 ; Morrison 1956, 147-149 ; Giangulio 1991, 80-81 ; Muccioli 2002, 396-398 ; Horky 2013, 86-88 ; Schorn 2014, 303-307.

31 Lombardo 1993, 265-266 ; Mele 2007, 244.

32 Le terme de "communisme" employé au sujet des hétairies pythagoriciennes apparaît chez Minar 1944. Kurt von Fritz (1960, 9-10) est plus sceptique à l'égard de la communauté des biens et suppose que, si elle a eu lieu, elle ne devait pas forcément concerner l'ensemble des pythagoriciens et ne s'est pas étendue au-delà du milieu du V^e siècle. Sur la notion de "communisme des biens", voir la bibliographie dans Macris 2018b, 841. Le problème a encore fait l'objet d'une approche politique dans Centrone 2018.

33 Timée, *FGrHist* 566 F 13a (*ap. Schol. in Plat. Phdr.*, 279) et 13b (*ap. DL*, VIII, 10) ; voir aussi Dioklès de Magnésie, *FGrHist* 1039 F 1 (*ap. DL*, X, 11) ; Porph., *VP*, 33 ; Zenob., IV, 79 ; Iust., XX, 4 ; *Schol. in Plat. Remp.*, 424a ; Phot., *Lex.*, s.v. κοινὰ τὰ φίλων. Aulu-Gelle (1, 9, 12) fait indirectement référence au proverbe dans un développement sur les pythagoriciens. Voir aussi Hippol., *Ref.*, I, 2, 16 qui parle d'argent mis en dépôt (τὸ ἀργύριον κατατιθέναι ἐσφραγισμένον) et de repas communs aux frais de la communauté (συνεισιτῆτο ἄμα).

34 Trad. G. Lachenaud. κοινὰ τὰ τῶν φίλων· ἐπὶ τῶν εὖ μεταδότων. φασὶ δὲ λεχθῆναι πρῶτον τὴν παροιμίαν περὶ τὴν Μεγάλην Ἑλλάδα, καθ' οὓς χρόνους ὁ Πυθαγόρας ἔπειθε τοὺς αὐτὴν κατοικοῦντας ἀδιανέμητα πάντα κεκτῆσθαι. φησὶ γοῦν ὁ Τίμαιος ἐν τῇ θ' οὕτω· «προσιόντων δ' οὖν αὐτῶι τῶν νεωτέρων καὶ βουλομένων συνδιατρίβειν, οὐκ εὐθὺς συνεχώρησεν, ἀλλ' ἔφη δεῖν καὶ τὰς οὐσίας κοινὰς εἶναι τῶν ἐντυγχανόντων». εἴτα μετὰ πολλὰ φησί· «καὶ δι' ἐκείνους πρῶτον ῥηθῆναι κατὰ τὴν Ἰταλίαν ὅτι 'κοινὰ τὰ τῶν φίλων'».

contraires aux conceptions plus abstraites et utopiques du IV^e siècle³⁵. Il proposerait donc une reconstitution du pythagorisme qui servirait de fil conducteur à son développement général. Toutefois, dans le fragment transmis par le scholiaste, comme le souligne Zhmud, il n'est pas explicitement question de la communauté des biens, mais plutôt du partage avec d'autres pythagoriciens rencontrés par hasard (τὰς οὐσίας κοινὰς εἶναι τῶν ἐντυγχανόντων), selon les normes de la *philia* pythagoricienne.³⁶ Diogène Laërce et Jamblique citent toutefois Timée quant à la mise en commun des biens, avant de s'accorder partiellement sur la formation des disciples, incluant le partage des possessions et l'admission finale auprès du maître. Deux possibilités sont alors envisageables : soit les deux auteurs puisent à une source intermédiaire qui a mal interprété Timée, soit cette source, ou Timée lui-même, proposait effectivement une synthèse sur la formation des aspirants à l'hétairie qui incluait la mise en commun des biens. Il faut noter que le scholiaste de Platon précise que Timée poursuivait un développement assez important (μετὰ πολλὰ) avant d'aboutir au proverbe qui devait résumer son propos. Il est donc loisible de penser que Diogène, et surtout Jamblique, ont inversé l'ordre de la démonstration, en commençant par le proverbe. Par conséquent, leurs propos communs peuvent tout aussi bien résumer ceux de Timée que ceux qu'une source intermédiaire a intercalés pour travestir le propos de l'historien sicilien qui pouvait bien se restreindre à des exemples de *philia* pythagoricienne³⁷.

α L'ADMINISTRATION DES TERRES DES PYTHAGORICIENS ET SES IMPLICATIONS POLITIQUES

À titre d'hypothèse, supposons toutefois que Timée évoquait effectivement la mise en commun des biens entre tous les membres de l'hétairie qui se considéraient comme des *philoï*. Dans ce cas, il semble nécessaire que ces derniers soient également administrés en commun, ce que semble affirmer Jamblique quand il évoque les *politikoi* aux compétences législatives et économiques (οἰκονομικοί τινες καὶ νομοθετικοὶ ὄντες) et les *oikonomikoi* qui ressemblent à un doublon du groupe précédent ou une sous-catégorie³⁸. Une fois encore, la source de Jamblique au sujet de ces informations est apparemment Timée, mais ces catégories paraissent anachroniques³⁹. Dans la logique du développement du néoplatonicien, l'administration exemplaire des biens communs permet de les faire fructifier à des fins non expliquées, si ce n'est leur restitution en quantité double pour les exclus de l'hétairie⁴⁰. Si toutefois Timée menait un exposé sur l'administration des biens, ce devait être dans une perspective économique qui dépasse la simple anecdote jamblichéenne⁴¹. Un parallèle avec les discours que Pythagore adresse à différents groupes sociaux de la cité à son arrivée peut livrer des informations complémentaires⁴². La critique a identifié un noyau remontant à Timée dans les longs développements de

35 Vattuone 1991, 214.

36 Chez Timée, la propriété commune serait un moyen de combattre la dégradation morale apportée par le luxe, selon Zhmud 2012b, 149-150.

37 Sur l'amitié pythagoricienne et son caractère éthique, voir Fraisse 1974, 57-6 ; Pizzolato 1993, 18-21 ; Cornelli 2013, 67-69 ; El Murr 2020, 568-571.

38 Iambl., VP, 72 et 74. Voir aussi VP, 108 au sujet de l'abstention d'êtres animés imposés aux *politikoi* législateurs (τῶν πολιτικῶν τοῖς νομοθέταις προσέταξεν).

39 Delatte (1922, 11) reconnaît chez Varron, cité par Augustin (*De ord.*, II, 20), une référence aux *politikoi* comme les meilleurs disciples de Pythagore (*quod regendae rei publicae disciplinam suis auditoribus ultimam tradebat iam doctis iam perfectis iam sapientibus iam beatis*), il en déduit une partition de l'hétairie en classes de pythagoriciens : Delatte 1922, 22. Les catégories décrites chez Jamblique sont en réalité des fonctions au sein du groupe plus large des *politikoi*, dont Timée parle déjà dans ses *Histoires*, selon Minar 1942, 35. L'hypothèse d'un ajout de Nicomaque de Gêrse est considérée avec une certaine distance par Rohde 1872.

40 Ce passage a notamment été interprété comme la pratique d'activités de commerce, de spéculation et de l'usure chez les pythagoriciens par Mele 2007, 127 ; Mele 2013, 37-38 ; Mele 2014.

41 Christopher Baron a ainsi mis l'accent sur l'approche économique et politique du pythagorisme privilégiée par l'historien sicilien : Baron 2013, 168.

42 Iambl., VP, 37-57 ; cfr. Iust., 20, 4, 5-13.

Jamblique qui a utilisé des sources intermédiaires, en particulier Apollonios⁴³. Dans le discours, demandé à Pythagore par les Mille, devant le *synedrion* des anciens, le Samien défendrait l'idée de l'administration (διοικεῖν) de la patrie comme d'un dépôt en commun (κοινῇ παρακαταθήκην) à transmettre (παραδόσιμον) sans altération⁴⁴. Il est possible de comprendre ces propos comme une référence à la *politeia* de Crotone qui devrait demeurer inchangée, mais ce serait en contradiction avec la dynamique de constitution du corps civique présentée par Giangiulio. L'autre possibilité est d'y voir une référence à la prospérité de l'économie de la cité. Ces propos résonnent beaucoup avec ceux de Jamblique sur les administrateurs des biens communs, mais avec un changement d'échelle. On passe ainsi de l'hétairie à la cité et de l'égalité entre amis (φιλότης ἰσότης) à celle entre citoyens (ἅπασιν ἴσοι τοῖς πολίταις). Un peu plus loin dans le discours, Jamblique complète le propos en expliquant que l'administration de la maison d'un conseiller (τὴν ἰδίαν οἰκίαν οὕτως οἰκονομεῖν) peut être ramenée à l'identique à celle de la patrie (εἰς ἐκείνην ἀνενεγκεῖν)⁴⁵. L'articulation entre ces trois niveaux présente une coloration platonicienne indéniable qui invite à la prudence⁴⁶. Si le fond de la démonstration remonte à Timée, ce dernier commettait un anachronisme, à moins qu'une source intermédiaire de Jamblique ait forcé la comparaison entre l'*oikos*, l'hétairie et la cité. Il faut noter que Diogène Laërce précise qu'à l'issue de sa formation, un disciple du maître était "admis dans sa maisonnée" (ἐγίνοντο τῆς οἰκίας αὐτοῦ)⁴⁷. Si ces propos remontent à Timée, alors il faut admettre, comme Vattuone, que la reconstitution de l'historien sicilien a bien pour but de trouver des antécédents à la *République* platonicienne. L'hypothèse de la mise en commun des biens n'en devient pas forcément suspecte sur le plan historique, mais elle est passible de distorsions polémiques. Elle resterait toutefois l'une des thèses fondamentales à partir de laquelle Timée a élaboré sa propre définition du pythagorisme crotoniate.

Il est toutefois notable que ce n'est pas seulement dans le discours de Pythagore aux membres du *synedrion* que l'idée d'administration économique de la cité apparaît. Dans un passage rarement commenté de la *Vie de Pythagore* jamblichéenne, il est question de la bonne gestion des revenus publics dans lesquels les hommes politiques pythagoriciens s'abstiennent de puiser (ἀπεχόμενοι δὲ δημοσίων προσόδων)⁴⁸. La suite de l'extrait insiste sur la volonté des cités de conserver un gouvernement pythagoricien, malgré les calomnies (πολλῶν δὲ γιγνομένων κατ' αὐτῶν διαβολῶν). Or Jamblique répète mot pour mot ces informations en les attribuant à Aristoxène lorsqu'il rapporte l'incendie de la maison de Milôn par les Kylôniens⁴⁹. Il est donc tentant d'attribuer la première partie de l'extrait sur les revenus publics au musicologue tarentin⁵⁰. L'extrait du discours au *synedrion* et les propos probables d'Aristoxène renvoient à l'idée que l'administration et le gouvernement des cités constituent un patrimoine qu'il faut se garder d'aliéner pour le bien commun. La méfiance est de mise face aux propos rapportés par Jamblique, car la bonne administration des fonds publics fait partie de certains poncifs du bon gouvernement. À l'inverse, les tyrans et les démagogues peuvent être accusés de dilapider les

43 Vogel 1966, 70-147 ; Baron 2013, 153-156.

44 Iambl., *VP*, 46.

45 Iambl., *VP*, 47.

46 Il serait même possible de rajouter un quatrième niveau, celui de l'individu exemplaire, car Pythagore passe aussi pour bon administrateur de ses biens propres : Iambl., *VP*, 170.

47 DL, VIII, 10.

48 Iambl., *VP*, 129. Selon Lécivain 1892, les *prosodoi* constituent un trésor utilisé dans le but d'administrer la cité, à l'exclusion des frais de fonctionnement des cultes publics. Sur la question des *prosodoi* (les revenus) dans leur rapport aux *poroi* (les sources de ces revenus), voir Bresson 1998 ; Migeotte 2008 et l'étude générale de Migeotte 2014.

49 Aristox., fr. 18 Wehrli (*ap.* Iambl., *VP*, 249) : ἀλλ' ὁμως ἐπεκράτει μέχρι τινὸς ἢ τῶν Πυθαγορείων καλοκαγαθία καὶ ἢ τῶν πόλεων αὐτῶν βούλησις, ὥστε ὑπ' ἐκείνων οἰκονομεῖσθαι βούλεσθαι τὰ περὶ τὰς πολιτείας.

50 Seul Mewaldt (1904, 55) a envisagé cette attribution à Aristoxène, sans pour autant conclure de manière certaine.

revenus publics, sans toutefois qu'il s'agisse d'un cas systématique⁵¹. Dans cette perspective, il serait nécessaire pour une partie des pythagoriciens de prévenir toute division des terres dont les produits sont réservés au bon fonctionnement du gouvernement et, à en croire Timée, à l'accroissement des biens communautaires des *hetairoi*. Puisque les *dêmosioi prosodoi* sont tirés des biens immobiliers et mobiliers appartenant à la cité, il se pourrait bien que les pythagoriciens préfèrent puiser dans leurs fonds communautaires plutôt que dans ceux de la communauté des citoyens crotoniates pour assurer les dépenses civiques. Or ces fonds sont garantis par l'exploitation des terres et la fructification des biens de l'hétairie. Pour garantir leur prestige et leur représentation auprès du corps civique, certains pythagoriciens (ἐνιοι τῶν Πυθαγορείων / τινες) pratiqueraient donc une politique de mobilisation partielle de leur richesse au profit de la cité. Ceci n'est pas sans rappeler le fragment d'Archytas évoqué en introduction et pourrait constituer un anachronisme d'Aristoxène ou des pythagoriciens visant à façonner l'image d'un régime politique idéal dans de nombreuses cités d'Italie dans la première moitié du V^e siècle⁵². *A priori*, ce fragment serait aussi en désaccord avec les propos de Timée qui considérerait les pythagoriciens comme une communauté unie et idéologiquement uniforme. Ce n'est vraisemblablement pas le cas.

Chez Timée, le pythagoricien est un individu investi en politique, en relation avec ses amis, mais aussi avec tous les autres citoyens, c'est-à-dire les *chilioi* bien présents et les conseillers du *synedrion*, qui doivent, grâce au redressement moral impulsé par Pythagore, s'aligner sur une politique commune garantissant la prospérité et la continuité de la cité⁵³. Certains pythagoriciens semblent même se démarquer en matière d'*oikonomia*, y compris la fille ou la femme du sage, Theanô, qui est tenue en haute estime dans la littérature pseudo-pythagoricienne⁵⁴. Toutefois, pour être un bon administrateur de la cité, il faut supposer une participation politique active qui serait impossible à un disciple en formation. Pour les mêmes raisons, il est difficile d'envisager l'exploitation des domaines fonciers propres. Cette deuxième proposition explique que Jamblique ait eu besoin d'une source mentionnant des intendants des biens mis en commun, mais ceci ne résout pas le premier problème. Il est loisible de penser que Timée ne parlait pas des *politikoi* et *oikonomikoi* et se concentrait sur les implications politiques du pythagorisme, auquel cas Jamblique mobilise une autre source. Une autre possibilité serait d'introduire l'idée que l'historien sicilien établissait des degrés d'intégration des pythagoriciens dans l'hétairie et qu'une part des disciples se consacraient plutôt à la politique et à l'administration des biens, sans suivre de près Pythagore. Cette deuxième piste a été explorée par Philippe Horky qui note que ceux qui sont admis auprès de Pythagore après leur mise à l'épreuve de cinq ans sont appelés *esôterikoi*⁵⁵. Or il existerait également des *exôterikoi* dont les sources font discrètement mention⁵⁶.

51 Une source favorable à Agathocle, reprise par Diodore, souligne qu'il prend soin des revenus de la cité (ἐπεμελήθη δὲ καὶ τῶν προσόδων) : Diod., XIX, 9, 7. Cyrus ne néglige pas la gestion financière de l'empire : Xenophon, *Cyrop.*, VIII, 1, 13. Aphobetos est un excellent administrateur de ses revenus, selon Eschine, *De fals. leg.*, 149 ; cfr. Apollon., *Vita Aesch.*, 16. C'est aussi le cas de l'orateur Lycurge : [Plutarque], *Vit. dec. or.*, 841b.

52 Sur les objectifs biographiques et historiographiques d'Aristoxène, voir, au sein de la bibliographie abondante, Wehrli 1967 ; Burkert 1972, 106-109 ; Centrone 1989 ; Visconti 1999 ; Hägg, Harisson 2012, 69-76 ; Zhmud 2012a ; 2012b, 109-118 ; Mele 2013, XVIII-XXI ; Huffman 2014, 285-295. Pour la seconde piste, voir Giangiulio 2016, 210.

53 Iust., 20, 4, 4-14.

54 Sur la reprise des thématiques économiques dans la littérature pseudo-pythagoricienne attribuée à des femmes, voir Reuthner 2009 ; Dutsch 2020, 204-205.

55 Iambl., *VP*, 72. Horky 2013, 96-122 ; voir déjà Burkert 1972, 192.

56 Orig., *C. Cels.*, I, 7. Sur ceux de l'extérieur (ἐξω) qui ne se souviennent qu'imparfaitement des propos oraux du maître, voir Porphy., *VP*, 57 ; cfr. Iambl., *VP*, 227. Certaines sources font même état d'une hiérarchie entre les *esôterikoi*, supérieurs, et les *exôterikoi*, inférieurs, voir Hippolyte, *Ref.*, 1, 2, 4 et 17 ; voir aussi Photius, *Bib.*, cod. 249, 438b ; Souda, s.v. Πυθαγόρας [π 3124] ; Schol. in *Theocr.*, XIV, 5b-c. Cette hiérarchie ne peut reposer que sur le statut du savoir acquis qui diffère entre les deux groupes en raison de l'implication de leurs représentants respectifs : Iambl., *De comm. math. sc.* 18, 63, 1-6. Il existe aussi une autre version qui sépare ceux qui philosophent (οἱ φιλοσοφούντες), et le plus grand nombre des auditeurs qui sont des acousmatiques (πολλοὶ ἀκροαταί) : Iambl., *VP*, 29-30. Seuls les premiers vivent en commun (κοινοβίους). Plus loin (*VP*, 81), Jamblique différencie les pythagoristes des pythagoriciens en expliquant que seuls les seconds doivent mettre leurs biens (οὐσίαν) en commun, tandis que les premiers gardent leurs propriétés (κτήσεις), mais peuvent se rassembler pour leurs études. L'enchevêtrement de ces traditions est passablement complexe à démêler, voir notamment Burkert 1972, 192-193.

Ces catégories recoupent partiellement celles des *akousmatikoi* et *mathèmatikoi*, malgré l'apparence *a priori* contradictoire des sources⁵⁷. Avec une grande prudence, mais de bons arguments, Horky propose que la bipartition entre *esôterikoi* proches du maître, et *exôterikoi*, investis en politique et chargés de la gestion des biens, remonte à Timée. Cette bipartition n'exclut pas que les intimes de Pythagore aient également joué un rôle dans les affaires de la cité, mais ils s'y investiraient avec un certain détachement et après les années de formation. Ces catégories se maintiendraient après le départ de Pythagore, car l'hétairie se réorganiserait pour faire des *esôterikoi* les proches de Pythagore, titulaires de la connaissance transmise directement par le maître et jalousement gardée. Selon Horky, une autre résultante de la constitution de ces groupes serait qu'une volonté de communiquer le savoir pythagoricien à l'extérieur de l'hétairie aurait émergé progressivement chez les *exôterikoi*. Celle-ci aurait mené à un conflit interne entre des factions, l'une de conservateurs recoupant les *esôterikoi*, l'autre de réformateurs, les *exôterikoi*, représentée notamment par Hippase⁵⁸. Ce dernier apparaît d'ailleurs avec Theagès⁵⁹ et un certain Diodôros, au demeurant inconnu, parmi ceux des Mille (ἐξ αὐτῶν τῶν χιλίων) favorables aux réformes juste avant la tenue de l'assemblée étendue (μετὰ δὲ ταῦτα συνιόντων τῶν πολλῶν) qui précède la révolte démocratique⁶⁰. Il est notable que ces trois individus ne soient pas qualifiés ici de pythagoriciens, probablement parce qu'en tant que membres de la faction favorable aux réformes et *exôterikoi*, ils étaient dédaignés par ceux qui se considéraient comme les "vrais" pythagoriciens, c'est-à-dire les *esôterikoi*.

La question des terres apparaît plutôt au second plan dans cette partie de la fascinante thèse d'Horky. Il faut toutefois noter que les *exôterikoi*, en tant qu'administrateurs des biens fonciers et participants fréquents dans les affaires publiques ont un meilleur ancrage dans la réalité politique de leur temps. En suivant la thèse de Giangiulio, ce groupe de pythagoriciens fait face d'abord à la clôture du corps civique qui génère des tensions avec les exclus de la politique et de la propriété terrienne, mais aussi au conservatisme des *esôterikoi*. On nuancera l'assertion de Giangiulio qui pense que les pythagoriciens idéalisent le système politique antérieur à la révolte démocratique comme une constitution traditionnelle qui nie le développement de la communauté politique et devient donc anachronique⁶¹. Apparemment, c'est seulement une partie de l'hétairie qui façonne cette image idéale, tandis que les pythagoriciens plus réformateurs sont conscients de la montée des tensions. En outre, l'exigence de répartition des terres portée par les exclus de la politique va à l'encontre des intérêts des *esôterikoi* dont les biens prospèrent et garantissent sans doute une certaine aisance aux membres de l'hétairie. À l'inverse, les *exôterikoi* semblent ouverts au débat avec le *dèmos*, ce qui provoque une véritable scission au sein de la communauté crotoniate.

▣ L'IMPLICATION DES FACTIONS PYTHAGORICIENNES DANS LA RÉVOLTE DÉMOCRATIQUE

Il est donc possible de comprendre comment le récit d'Apollonios, transmis par Jamblique, mais remontant en partie à Timée, s'insère dans un schéma historique retraçant la manière dont des factions ont pu émerger parmi les pythagoriciens et dans l'espace public. L'historien sicilien articule ainsi l'engagement politique des

57 Voir les éclaircissements de Burkert 1972, 192-208 ; résumé dans Riedweg 2023, 211-215 ; Cornelli 2013, 77-83. La séparation entre deux tendances paraît attestée dans les sources, quelle que soit la forme prise par les factions, malgré le scepticisme de Zhmud 1992.

58 Sur le rôle d'Hippase au sein de l'hétairie et en politique, voir Fritz 1940, 59 et 90 ; Burkert 1972, 193-195 ; Centrone 2000 ; Zhmud 2012b, 124-126 ; Horky 2013, 38-84 ; Zhmud 2014, 94-97.

59 Sur Theagès, voir Macris 2016a.

60 Iambl., *VP*, 257-258.

61 Giangiulio 2016, 210.

hetairoi avec l'organisation de la communauté, tout en liant les dynamiques internes à l'hétairie avec l'évolution politique de Crotone. Une donnée supplémentaire à l'appui de cette hypothèse serait qu'Empédocle était considéré comme un disciple de Pythagore⁶². Il n'est pas exclu que Timée ait choisi de privilégier une chronologie basse pour relier les deux personnages en reculant à la toute fin du VI^e siècle ou au début du V^e siècle le départ du sage vers Métaponte. Toujours est-il que l'historien précise qu'Empédocle a été exclu de l'hétairie pour avoir plagié des enseignements pythagoriciens (ἐπὶ λογοκλοπῆ). Or Empédocle apparaît comme un partisan des aspirations démocratiques et un adversaire de la tyrannie en public⁶³. Il est supposé avoir introduit des réformes auprès des Mille d'Agrigente, même si Timée note que ses vers sont en contradiction avec son engagement dans les affaires politiques. Les analogies avec la situation de Crotone, qui dégénère cependant en défaveur des pythagoriciens, invitent à considérer l'hypothèse qu'Empédocle ait été un sympathisant des *exôterikoi* dans le récit de Timée qui transmet une partie du savoir pythagoricien sans l'accord de l'hétairie, faisant ainsi l'objet d'une condamnation sous la pression des *esôterikoi*.

Il semble donc, pour en revenir au probable fragment d'Aristoxène cité précédemment, au sujet des *demosioi prosodoi*, que quelques individus aient proposé de mobiliser les revenus tirés des biens mis en commun dans la communauté pythagoricienne à des fins d'administration civique. Il serait logique d'identifier là les *exôterikoi* de Timée, probablement déjà en tension avec les autres pythagoriciens. Ce mode de fonctionnement résulterait d'un compromis très instable qui pourrait avoir volé en éclat. Comme le souligne Apollonios, les terres de Sybaris issues de la conquête sont accaparées par les pythagoriciens, mais il ne précise pas quand exactement, puisqu'il se contente d'une chronologie relative comportant la prise de Sybaris, le départ de Pythagore et l'occupation des terres prises par la force de la lance (δορίκτητον) aux Sybarites⁶⁴. Le seul point ferme de la chronologie est la bataille du Traeis en 510, tandis que le départ de Pythagore ne peut avoir eu lieu qu'après le conflit avec Kylôn. Ailleurs, Jamblique précise que celui-ci est qualifié d'exarque des Sybarites (τῷ Συβαριτῶν ἐξάρχῳ), c'est-à-dire qu'il exerce au nom de Crotone le contrôle sur la cité récemment annexée et donc les terres⁶⁵. Même si Kylôn occupait déjà cette fonction lorsqu'il était aspirant pythagoricien, rien ne précise qu'elle lui a été retirée après qu'il a été rejeté de l'hétairie. Il est donc possible d'envisager que les pythagoriciens n'ont pas effectivement mis la main sur les terres de Sybaris après 510⁶⁶. Quand bien même ce fût le cas, une telle prétention aurait été contrecarrée par le tyran Cleinias, dont l'activité est fixée dans les années 490⁶⁷. Par conséquent, le refus de partager les terres serait postérieur à cette tyrannie et coïnciderait

62 Pour les rapprochements entre Empédocle et Pythagore ou les pythagoriciens, voir Alkidamas, fr. 8 Avezzù (*ap. DL*, VIII, 56) ; Theophr., fr. 227A *FHSG* (*ap. Simpl., In Arist. Phys.*, 25, 14-26, 4) ; Timée, *FGrHist* 566 F 14 (*ap. DL*, VIII, 54) ; Néanthe, *FGrHist* 84 F 26 (*ap. DL*, VIII, 55) ; Hermippe, fr. 26 Wehrli (*ap. DL*, VIII, 56) ; Iambl., *VP*, 104 et 267 ; cfr. Empédocle, 31 B 155 D.-K. (*ap. DL*, VIII, 43) ; Euseb., *Praep. ev.*, X, 14, 15 ; Theodore, *Graec. affect. cur.*, II, 23 ; Souda, s.v. Ἐμπεδοκλῆς. La thèse de la grande proximité entre Empédocle et le pythagorisme a été surtout soutenue et explorée par Kingsley 1995

63 Timée, *FGrHist* 566 F 134 (*ap. DL*, VIII, 64) ; F 2 (*ap. DL*, VIII, 66). Voir surtout les travaux de Horky 2013, 106, n. 65 ; 2016.

64 Iambl., *VP*, 255.

65 Iambl., *VP*, 74 (l'information pourrait remonter à Timée). Sur cette fonction, voir Bugno 1999, 40-42.

66 Récemment, Julien Zurbach a réaffirmé la datation retenue par Asheri (1969, 16-17), expliquant que les pythagoriciens étaient déjà exilés vers 510 : Zurbach 2017, 616. Il date d'abord de la fin du VI^e siècle la redistribution des terres par analogie avec les événements de l'Athènes contemporaine. En outre, il souligne que l'émergence du tyran Cleinias, mentionnée par Denys d'Halicarnasse, dont l'activité est généralement fixée dans les années 490, s'accorderait bien avec les revendications agraires du peuple de Crotone. L'hypothèse du chercheur est ingénieuse, mais le témoignage ne mentionne pas d'*anadasmus* et demeure suspect de présenter un ensemble de poncifs sur la tyrannie. En outre, comme la durée de la domination de Cleinias est inconnue, il n'est pas possible de connaître clairement ses conséquences sociales à Crotone. Étant donné la réaction violente des Crotoniates à l'annonce de l'athlète Astylos, qui attribue sa victoire à Hiéron, frère du tyran Gélon, en 480, il est fort probable que l'épisode tyrannique de Cleinias appartienne déjà au passé. En effet, la statue de l'olympionice, œuvre de Pythagore de Rhégion, est enlevée du temple d'Héra Lakinia après sa deuxième victoire au *stadion*, tandis que sa maison est probablement confisquée lors de sa condamnation, afin d'être transformée en prison (τὴν οἰκίαν αὐτοῦ δεσμωτήριον εἶναι : Paus., VI, 13, 1).

67 Dion. Hal., *Ant. Rom.*, XX, 7. Sur la datation de cet épisode tyrannique, voir Sartori 1974, 709 ; Mele 1982, 51 ; Luraghi 1994, 71-76. Nino Luraghi a notamment fait remarquer qu'un certain Cainas ou Cleinias est supposé avoir été massacré par deux jeunes Thouriens, alors qu'il avait établi la tyrannie à Crotone : *Paroem. Graec., App. Prov.*, 3, 46. Il est fort probable qu'il faille reconnaître

avec le retour des exilés, probablement réfugiés temporairement à Terina⁶⁸. Peut-être résulte-t-il de la tentative de refonder Sybaris en 476⁶⁹. Quoi qu'il en soit, il semble que les pythagoriciens les plus conservateurs aient fini par refuser le partage des terres à une période où le nombre d'exclus de la propriété foncière et de la participation politique augmente. L'éventuel usage des revenus tirés des biens communs au profit de la cité, alors prôné par les *exôterikoi*, finit par devenir insuffisant face aux revendications du plus grand nombre.

Dans ce climat de tension, les pythagoriciens les plus impliqués en politique doivent donc se positionner par rapport à une réforme des modalités d'accès aux magistratures et aux terres. Lorsque l'*ekklèsia* se rassemble en 453, elle réunit donc l'ensemble du *dèmos*. Auparavant, les factions pythagoriciennes se sont déjà affrontées devant les Mille sur la nécessité d'introduire des réformes démocratiques. Or ces affrontements doivent être un moyen pour une partie des Mille, qui ont également des intérêts fonciers et ne sont pas pythagoriciens, de désigner certains des membres de l'hétairie comme les responsables de la situation⁷⁰. Apollonios parle alors de conflits familiaux avec les pythagoriciens comme une des causes du ressenti de certains individus parmi les Mille (ἡγεμόνες δὲ ἐγένοντο τῆς διαφορᾶς οἱ ταῖς συγγενείαις <καὶ> ταῖς οἰκειότησιν ἐγγύτατα καθεστηκότες τῶν Πυθαγορείων). On peut envisager deux interprétations : Apollonios peut faire référence ici à des affaires internes aux familles étendues des pythagoriciens, c'est-à-dire à des affrontements entre *esôterikoi* et *exôterikoi* au sein de la *syngeneia*⁷¹. Il peut aussi faire état d'alliances et de liens familiaux contractés entre des pythagoriciens et des membres des Mille qui ne sont pas pythagoriciens⁷². Dans le premier cas, il s'agirait d'une reconstitution des événements émanant des *esôterikoi* en conflit avec les *exôterikoi* ou d'une mécompréhension de l'auteur de la source qui rapporte les événements. Dans le deuxième, il s'agirait de la trace d'une tentative d'une partie des Mille de faire passer les pythagoriciens pour responsable du conflit avec le *dèmos*. Si une partie du développement qui suit, relatif aux griefs familiaux, émane bien d'Apollonios et trouve sa substance chez Timée, il faudrait privilégier la deuxième hypothèse. En effet, les *syngeneis* ne supportent pas la mise en commun des biens dont ils sont privés (τῶ τὰς οὐσίας ἀλλήλων μὲν παρέχειν κοινὰς, πρὸς ἐκείνους δὲ ἐξήλλοτριωμένους)⁷³. Or les *esôterikoi* et les *exôterikoi*, en tant que *philoï* de l'hétairie, ont en commun ces biens. L'accusation ne peut donc avoir été portée que par des représentants des Mille extérieurs à la communauté pythagoricienne de Crotone. Si cette reconstitution s'avère correcte, alors l'ensemble des pythagoriciens auraient fini par être désignés comme boucs émissaires auprès du *dèmos* par Ninôn, représentant des Mille contre l'hétairie. Toutefois, cette proposition rend difficilement crédible l'affrontement armé entre Theagès et Dèmokèdès ("l'ami du peuple", étrangement nommé). Dans ce cas, il est envisageable que le récit des événements émane d'une tradition

le tyran évoqué par Denys d'Halicarnasse dans l'explication de ce proverbe, mais la mention de Thourioi pose un redoutable problème chronologique. Soit il faut admettre que Cleinias a confisqué le pouvoir à Crotone après 444/3, soit il est possible de supposer que Thourioi a été confondue avec Sybaris qui connaît plusieurs refondations entre 476 et 446 (voir la reconstitution des faits et de la chronologie dans Bugno 1999). En privilégiant la première hypothèse, il semble impossible de concilier le proverbe avec le témoignage de Denys qui mentionne la mise à mort des plus aisés et le rappel des exilés. Il serait en effet contradictoire que le tyran ait rappelé les riches exilés au milieu du V^e siècle alors qu'il vient de se débarrasser d'un groupe social d'aisance matérielle équivalente.

68 De Sensi Sestito 1982 ; 1999, 99 ; 2021, 162.

69 Au sujet de cette refondation très temporaire, voir Bugno 1999, 56-73.

70 Iambl., *VP*, 262 : προσεξέβαλον δὲ τῇ κρίσει κρατήσαντες ἅπαντας τοὺς τοῖς καθεστῶσι δυσχεραίνοντας καὶ συνεφυγάδευσαν τὴν γενεάν.

71 La question des conflits familiaux dans le pythagorisme a brièvement été traitée par Talamo 2011. La chercheuse fait un parallèle avec la situation massaliote décrite par Aristote (*Pol.*, 1305b 1-18), mais souligne qu'au lieu de favoriser l'apparition d'une oligarchie modérée comme à Marseille, la situation prônée par certains pythagoriciens à Crotone tendait plutôt à renforcer la concentration des richesses entre les mains de quelques individus.

72 Dans un sens restrictif, la *syngeneia* est la lignée ou la "maison", ce qui en fait un synonyme d'*oikia*, mais le sens plus général est celui de parentèle, c'est-à-dire l'ensemble des personnes avec lesquelles un individu est apparenté : Bresson, Debord 1985.

73 Iambl., *VP*, 257.

favorable aux *esôterikoi*, dans laquelle Theagès, en tant que partisan des réformes, était considéré comme un traître. D'aucuns pourraient objecter que Theagès ne figure pas dans le catalogue qui clôt la *Vie de Pythagore* de Jamblique et émane d'Aristoxène, mais il est clairement associé à Hippase qui, lui, est reconnu comme un pythagoricien par diverses sources. En outre, il a été pris comme autorité pour un traité pseudo-pythagoricien (Θεάρχους Πυθαγορείου), le Περὶ ἀρετῆς⁷⁴. Comme le note Constantin Macris, son effacement d'une grande partie de la tradition pourrait bien constituer une *damnatio memoriae* similaire à celle qui a frappé Hippase, mais plus efficace en raison de la diffusion des écrits du second qui garantissaient une certaine renommée en dehors de l'hétairie⁷⁵. Il reste à savoir si l'engagement de Theagès contre Dèmokèdès a une valeur historique. Il n'est pas possible de trancher la question en l'état, mais accepter cette partie du récit revient à reconnaître, dans la perspective de l'argumentaire précédent, qu'une portion des pythagoriciens favorables aux réformes ont fini par se retourner contre les leurs.

À l'issue de l'arbitrage de Kaulônia, Métaponte et Tarente, les *kratèsantes* désormais au pouvoir, c'est-à-dire les partisans des réformes, ajoutent apparemment les opposants au nouveau régime en formation parmi les exilés (ἀπαντας τοὺς τοῖς καθεστῶσι δυσχεραίνοντας)⁷⁶. La famille rejaillit alors dans le récit sous la forme de la γενεά qui doit désigner ainsi la descendance directe, soit les enfants des opposants (τοὺς παῖδας), qui sont exilés avec leurs parents⁷⁷. Ceux qui ont encouragé la fuite (τῶν φυγάδων / φεύγειν τοὺς αἰτίους) ou qui se sont cachés dans une auberge (εἰς πανδοκεῖον ἔφυγον)⁷⁸ sont jugés coupables. Il semble qu'en plus de la fuite, l'un des chefs d'accusation soit d'avoir commis de mauvaises actions dans la ville et la campagne (πολλῶν δὲ κακῶν κατὰ τὴν πόλιν καὶ τὴν χώραν ὄντων), ce qui peut renvoyer au départ de Dèmokèdès avec les jeunes de la cité, mais aussi à de probables affrontements autour des exploitations rurales des propriétaires terriens. D'autres individus, dont la source ne précise pas s'ils sont pythagoriciens, sont inclus parmi les exilés. Étant donné la tendance générale à amalgamer tous les pythagoriciens comme un groupe cohérent, il faut plutôt reconnaître ici une partie des Mille qui s'étaient rangés, silencieusement ou non, du côté des partisans de l'oligarchie. Ainsi, le nombre des exilés n'est pas circonscrit aux pythagoriciens, mais à un groupe plus important⁷⁹. Toujours est-il que l'exil des familles des élites terriennes et des pythagoriciens s'accompagne d'une récupération de leurs terres et d'une redistribution des lots dans la *chôra* (τὴν γῆν ἀνάδαστον)⁸⁰. Il ne s'agit vraisemblablement pas pour les partisans du nouveau régime de se protéger d'un acte d'impiété en séparant les enfants des parents, mais bien plutôt d'empêcher que le patrimoine foncier puisse être revendiqué par un membre de la famille. L'*atimia* totale permet d'exiler les coupables, de récupérer leurs biens et d'annuler les dettes que leur doivent d'autres individus⁸¹. Les conséquences de cette décision sont, d'une part, la constitution d'une *diaspora* étendue de pythagoriciens en Méditerranée, d'autre part la disparition temporaire de l'hétairie crotoniate sous la forme d'une communauté exploitant des terres pour en tirer des revenus. Il reste à savoir si même les *exôterikoi* ont fini par tomber sous le coup de la même procédure que leurs autres collègues. Sur ce point, il est difficile d'avoir

74 Stob., III, 1, 117.

75 Macris 2016a, 817.

76 Iambl., VP, 262.

77 Macris 2016a, 817.

78 Ces derniers se sont peut-être réfugiés à Terina : De Sensi Sestito 2021, 171. Pour identifier la Platées où les éphèbes et Dèmokèdès ont fui, plusieurs thèses ont été proposées : Pandosia (Lombardo 2020), un établissement entre Pandosia et Terina (Πλατεεῖς chez [Scylax], 12, voir Giangiulio 1996). L'hypothèse d'une île de la côte de Cyrénaïque (Aversa 2020, 75, d'après Hdt., 4, 145-159) est exclue. Pour d'autres hypothèses très improbables, voir le bilan critique dressé par Macris 2016a, 813.

79 Peut-être s'agit-il alors de mobiliser les esclaves dans le conflit. Cette hypothèse pourrait être appuyée par une anecdote : dans les années 360, un membre de l'élite pythagoricienne de Tarente comme Archytas dispose ainsi d'un personnel servile qui exploite ses terres en son absence : voir *supra* n. 1.

80 La destruction de la nouvelle Sybaris récemment refondée (Diodore de Sicile, 11, 90, 3-4 ; 12, 10, 1-2) pourrait alors s'expliquer par la mise en pratique de la politique de partage des terres promue par les partisans de la démocratie à Crotone, voir Jellamo 2012.

81 Mele 2013, 38.

un jugement ferme. Rien n'est dit de Theagès après la révolte. En revanche, Hippase est rattaché à Métaponte par une grande partie de la tradition, peut-être parce qu'il a terminé sa vie dans cette cité⁸². Ce départ pourrait résulter de sa condamnation à l'exil, mais peut-être davantage en raison de son désaccord avec les *kratesantes* et de ses possessions propres, susceptibles d'être redistribuées.

Lorsque les exilés sont rappelés plus tard, dans les années 420, au moment de l'ambassade achéenne⁸³, il n'est pas précisé s'ils reçoivent des terres. Rien n'empêche qu'ils forment à nouveau une hétéairie mettant à nouveau les biens en commun entre amis, mais si tel est le cas, les modalités d'exploitation de la terre nous échappe.

Le cheminement de la réflexion a permis de mettre en lumière les difficultés à identifier les modalités d'exploitation des terres crotoniates par les pythagoriciens. En suivant la piste de la mise en commun des biens probablement développée par Timée, malgré des difficultés d'interprétation, il apparaît que tous les membres de l'hétéairie n'étaient vraisemblablement pas impliqués identiquement dans les activités d'enseignement et d'élaboration du savoir. Il devait exister une partie importante des pythagoriciens qui s'investissait en politique et devait probablement conserver la jouissance de ses biens, tout en assurant l'administration des terres que leur confiaient les membres plus impliqués dans l'enseignement au sein de l'hétéairie. Le bénéfice tiré de l'exploitation de la *chôra* garantissait aux pythagoriciens une bonne assise financière, mais impliquait hypothétiquement qu'une partie des revenus serve à l'administration publique de la cité. En raison de la différence d'implication en politique entre les pythagoriciens *exôterikoi* et *esôterikoi*, les premiers auraient été davantage en mesure de saisir les difficultés sociales et institutionnelles liées à la clôture du corps civique à la fin de l'époque archaïque. Les tensions entre les deux groupes auraient d'abord donné lieu à des compromis, puis à la constitution de factions qui seraient peu à peu entrées en conflit. Au moment où les réformes deviennent nécessaires, probablement dans un climat généralement favorable à la démocratie en Italie méridionale, ces tensions auraient fini par générer une fracture entre les pythagoriciens dont les sources antiques semblent conserver la trace, en particulier dans le traitement de la figure d'Hippase ou de Theagès. Après la *stasis* de 453, la majeure partie des pythagoriciens, mais aussi des élites terriennes opposées à la tournure prise par les événements durant la *stasis*, est envoyée en exil et forme une diaspora étendue à l'échelle de la Méditerranée. Le réseau pythagoricien semble alors s'être dilaté dans l'espace, malgré la présence importante des *hetairoi* en Grande Grèce au-delà du milieu du V^e siècle. La question des terres, jugée centrale pour les pythagoriciens de Crotone, disparaît probablement avec la dispersion des membres de cette hétéairie et les mutations politiques de la deuxième moitié du V^e siècle. Cet éclatement est apparemment favorable à de nouvelles dynamiques en matière d'enseignement, de théorisation et de diffusion des savoirs, comme en témoigne un Philolaos dont les auditeurs furent Simmias et Kebès, ou un Lysis, vraisemblablement accueilli à Thèbes auprès d'Épaminondas. Ces évolutions invitent à insérer davantage l'histoire du pythagorisme dans le contexte plus général de la Méditerranée contemporaine, en envisageant les pythagoriciens dans leur diversité, leurs potentiels regroupements et leurs dynamiques propres.

82 Aristote, *Met.*, 984a 7 ; Theophr., *Phys. op.*, 1 ; Aët., 292, 2 (*ap.* Theodoret, *Graec. aff. cur.*, II, 10) ; [Plutarque], *Placita*, 877C ; [Gal.], *Hist. phil.*, 18 ; Theon, *De utilitate*, 59, 8 ; Sext. Emp., *Hypotyposes*, 3, 30 ; *Adv. math.*, IX, 360 ; Clem. Alex., *Protr.*, 5, 64, 2 ; Alex. Aphr., *In Met.*, 27, 7 ; Diogène Laërce, 8, 84 ; Hippol., *Ref.*, 10, 6, 4 ; Euseb., *Praep. ev.*, 14, 4, 4 ; [Hesychius], *De his qui eruditione claruerunt*, fr. 7 FHG [IV, 167] ; Simpl., *In Arist. de Cael.*, 7, 615, 22 ; *In Arist. Phys.*, IX, 23, 33 ; Asklep., *In Arist. Met.*, 25, 20. Les seuls rattachements explicites à Crotone sont : Iambl., *VP*, 81 ; *De com. mat. sc.*, 76.

83 Polyb., 2, 39, 1-6 ; Iambl., *VP*, 263.

BIBLIOGRAPHIE

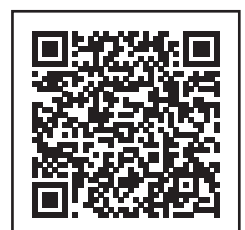
- Asheri, D. (1969) : “Leggi greche sul problema dei debiti”, *Studi Classici e Orientali*, 18, 5-122.
- Aversa, G. (2020) : “Pitagora a Crotone I indizi e suggestioni attraverso la testimonianza dei dati archeologici”, in : Braccesi, L., éd., *Hesperia : Studi sulla grecità di Occidente*, 37, Roma, 73-94.
- Baron, C. A. (2013) : *Timaeus of Tauromenium and Hellenistic historiography*, Cambridge – New York.
- Baumer, L. E., Marino, D. et Nobs, V. (2012) : “Kroton – Études et travaux archéologiques genevois en Calabre : Rapport sur les activités de l’Unité d’archéologie classique de l’Université de Genève en 2010–2011”, *Antike Kunst*, 55, 152-160.
- Baumer, L. E., Marino, D. et Beck, J. (2013) : “Kroton – Études et travaux archéologiques genevois en Calabre : Rapport sur les activités de l’Unité d’archéologie classique de l’Université de Genève en 2012”, *Antike Kunst*, 56, 126-130.
- Baumer, L. E., Marino, D., Birchler Emery, P. et Fivaz, C. (2014) : “Kroton – Études et travaux archéologiques genevois en Calabre : Rapport sur les activités de l’Unité d’archéologie classique de l’Université de Genève en 2013”, *Antike Kunst*, 57, 145-151.
- Baumer, L. E., Marino, D. et Birchler Emery, P. (2015) : “Kroton – Études et travaux archéologiques genevois en Calabre : Rapport sur les activités de l’Unité d’archéologie classique de l’Université de Genève en 2014”, *Antike Kunst*, 58, 171-177.
- Bresson, A. (1998) : “*Prosodoi* publics, *prosodoi* privés : le paradoxe de l’économie civique”, *Ktèma*, 23.1, 243-262.
- Bresson, A. et Debord, P. (1985) : “*Syngeneia*”, *Revue des Études Anciennes*, 87.1-2, 191-211.
- Bugno, M. (1999) : *Da Sibari a Thurii: La fine di un impero*, Napoli.
- Burkert, W. (1972) : *Lore and science in ancient Pythagoreanism*, Cambridge, Mass.
- Carter, J. C. et D’Annibale, C. (1985) : “Ricognizioni topografiche nel territorio di Crotone, 1984”, in : *Magna Grecia, Epiro e Macedonia, Atti del XXIV Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 5-10 ottobre 1984*, Taranto, 546-551.
- Carter, J. C. et D’Annibale, C. (2014) : “La seconda campagna di field survey dell’Istituto di Archeologia Classica dell’Università del Texas nel territorio del Marchesato di Crotone”, in : Spadea, R., éd., *Kroton. Studi e ricerche sulla polis achea e il suo territorio*, Roma, 273-288.
- Carter, J. C. (1986) : “La topografia - il dibattito”, in : *Crotone, Atti del ventitreesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 7-10 ottobre 1983*, Taranto, 169-177.
- Carter, J. C. (1990) : *The Chora of Croton, 1983-1989*, Austin.
- Centrone, B. (1989) : “Aristoxène de Tarente”, in : Goulet, R., éd., *Dictionnaire des philosophes antiques*, I, Paris, 590-593.
- Centrone, B. (1996) : *Introduzione ai pitagorici*, Roma.
- Centrone, B. (2000) : “Hippasos de Métaponte”, in : Goulet, R., éd., *Dictionnaire des philosophes antiques*, III, Paris, 753-755.
- Centrone, B. (2018) : “Il Pitagora politico e la comunione dei beni nel primo Pitagorismo”, in : Masi, F., éd., *Dai presocratici a Platone: cinque studi*, Roma, 31-48.
- Cordiano, G. (1990) : “Note sulla storia di Reggio magno-greca”, *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 36.3, 67-81.
- Cornelli, G. (2013) : *In search of Pythagoreanism: Pythagoreanism as an historiographical category*, Berlin-Boston.
- D’Annibale, C. et Carter, J. C. (1988) : “Il territorio di Crotone. Ricognizioni topografiche 1983-1986”, in : Napolitano, M. L., éd., *Crotone e la sua storia tra IV e III secolo a.C., Atti del seminario internazionale, Napoli, 13 e 14 febbraio 1987*, Napoli, 93-99.
- De Sensi Sestito, G. (1982) : “Crotone e la conquista locrese di Temesa”, in : Maddoli, G., éd., *Temesa e il suo territorio, Atti del colloquio di Perugia e Trevi, 30-31 maggio 1981*, Taranto, 205-210.
- De Sensi Sestito, G. (1999) : *Tra l’Amato e il Savuto. 1: Terina e il Lametino nel contesto dell’Italia antica*, Soveria Mannelli.
- De Sensi Sestito, G. (2021) : “Caulonia e Terina: problemi storici fra analogie e differenze”, in : *Gli altri Achei : Kaulonia e Terina: contesti e nuovi apporti, Atti del LVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 28-30 settembre 2017*, Taranto, 147-197.

- De Vido, S. (2018) : "Terra e società nel mondo coloniale : il privilegio dei primi", in : Intrieri, M., éd., *Koinonia : studi di storia antica offerti a Giovanna De Sensi Sestito*, Roma, 13-34.
- Delatte, A. (1922) : *Essai sur la politique pythagoricienne*, Liège-Paris.
- Duret, M. (2023) : "In Agro Crotoniensi" - Archéologie et histoire de Crotona durant la période romaine : 3^e siècle av. J.-C. - 6^e siècle apr. J.-C., Bern.
- Duret, M., Terrier, A., Baumer L. E. et Marino, D. (2016) : "Kroton - Études et travaux archéologiques genevois en Calabre : Rapport sur les activités de l'Unité d'archéologie classique de l'Université de Genève en 2015", *Antike Kunst*, 59, 105-111.
- Dutsch, D. (2020) : *Pythagorean women philosophers: between belief and suspicion*, New York.
- El Murr, D. (2020) : "Friendship in Early Greek Ethics", in : Wolfsdorf, D. C., éd., *Early Greek Ethics*, Oxford, 566-592.
- Fraisse, J.-C. (1974) : *Philia. La notion d'amitié dans la philosophie antique : essai sur un problème perdu et retrouvé*, Paris.
- Frisone, F. (2019) : "Ἰσχυσαν δὲ ποτε οἱ Ταραντῖνοι καθ' ὑπερβολὴν...! La stagione di Taranto 'felicissima'", in : Degl'Innocenti, E. ed. : *Mitomania. Storie ritrovate di uomini ed eroi, Atti della giornata di studi, Taranto, 11 aprile 2019*, Roma, 121-134.
- Fritz, K. von (1940) : *Pythagorean Politics in Southern Italy: An Analysis of the Sources*, New York.
- Fritz, K. von (1960) : "Mathematiker und Akusmatiker bei den alten Pythagoreern", *Sitzungsbericht der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 11, 3-26.
- Ghinatti, F. (1975) : "Economia agraria della chora di Taranto", *Quaderni di Storia*, 2, 83-103.
- Giangiulio, M. (1989) : *Ricerche su Crotona arcaica*, Pisa.
- Giangiulio, M. (1991) : *Giamblico. La vita pitagorica*, Milano.
- Giangiulio, M. (1996) : "Plateesi", in : Nenci G. et Vallet, G., éd., *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle Isole Tirreniche. Siti: Pitigliano-Regalbuto*, Pisa-Roma, 38-40.
- Giangiulio, M. (2015) : *Democrazie greche: Atene, Sicilia, Magna Grecia*, Roma.
- Giangiulio, M. (2016) : "Le politeiai delle città della Magna Grecia : peculiarità e dinamiche", in : *Poleis e politeiai nella Magna Grecia arcaica e classica, Atti del LIII Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 26-29 settembre 2013*, Taranto, 203-214.
- Giangiulio, M. (2018) : "Oligarchies of 'Fixed Number' or Citizen Bodies in the Making ?", in : Duplouy, A. et Brock, R. W., éd., *Defining Citizenship in Archaic Greece*, Oxford, 275-294.
- Hägg, T. et Harisson, S. (2012) : *The Art of Biography in Antiquity*, Cambridge.
- Horky, P. S. (2013) : *Plato and Pythagoreanism*, Oxford – New York.
- Horky, P. S. (2016) : "Empedocles Democraticus: Hellenistic biography at the intersection of philosophy and politics", in : Bonazzi, M. et Schorn S, éd., *Bios philosophos. Philosophy in ancient Greek biography*, Louvain-la-Neuve, 37-71.
- Huffman, C. A., (2005) : *Archytas of Tarentum: Pythagorean, Philosopher, and Mathematician King*, Cambridge.
- Huffman, C. A., (2014) : "The Peripatetics on the Pythagoreans", in : Huffman, C. A., éd., *A History of Pythagoreanism*, Cambridge, 274-295.
- Huffman, C. A., (2019) : *Aristoxenus of Tarentum: The Pythagorean Precepts (How to Live a Pythagorean Life): An Edition of and Commentary on the Fragments with an Introduction*, New York-Cambridge.
- Humm, M. (2005) : *Appius Claudius Caecus : la République accomplie*, Rome.
- Jellamo, A. (2012) : "Riflessioni su pitagorismo e democrazia", in : Jellamo, A., Raniolo, F. et Thermes, D., éd., *I volti della democrazia : dimensioni, paradossi, sfide*, Acireale, 117-132.
- Kingsley, P. (1995) : *Ancient Philosophy, Mystery and Magic: Empedocles and Pythagorean Tradition*, Oxford.
- Lazzarini, M. L. (2016) : "Aspetti politico-culturali delle colonie achee : la documentazione epigrafica", in : De Sensi Sestito, G. et Intrieri, M., éd., *Sulle sponde dello Ionio: Grecia occidentale e Greci d'Occidente*, Diabaseis 6, Pisa, 409-418.

- Lécrivain, C. (1892) : "Prosodoi", in : Saglio, E., éd., *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*, Paris, 702-704.
- Lévy, I. (1926) : *Recherches sur les sources de la légende de Pythagore*, Paris.
- Lombardo, M. (1993) : "Da Sibari a Thurii", in *Sibari e la Sibaritide. Atti del XXXII Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto-Sibari, 7-12 ottobre 1992*, Taranto, 257-338.
- Lombardo, M. (1997) : "Schiavitù e nelle società coloniali magnogreche: da Smindiride ad Archita", in : Moggi, M., Cordiano, G., éd., *Schiavi e dipendenti nell'ambito dell'oikos e della 'familia'*, Atti del XXII Colloquio GIREA, Pontignano, 19-20 novembre 1995, Pisa, 19-43.
- Lombardo, M. (1998) : "La democrazia in Magna Grecia: aspetti e problemi", in : Greco, E., éd., *Venticinque secoli dopo l'invenzione della democrazia*, Roma, 77-106.
- Lombardo, M. (2016) : "Dopo Archit: la vicenda storica di Taranto tra IV e I sec. a.C.", in : Libero Mangieri, G. et Pennestrì, S., éd., *Museo Archeologico Nazionale di Taranto: il Medagliere: storia, consistenza, fruizione: dal nomos al denarius. L'avvento di Roma e il tramonto della Taras greca (III-I sec. a.C.). I tesoretti monetali di Francavilla Fontana, Surbo, Montedoro, Torremaggiore, Nardò e Carbonara*, Taranto, 60-73.
- Lombardo, M. (2020) : "Giamblico, le rivolte antipitagoriche e una possibile menzione di Pandosia nel Bruzio", in : Nafissi, M., Prontera, F. et Maddoli, G., éd., *Σπουδῆς οὐδὲν ἑλλιποῦσα: Anna Maria Biraschi. Scritti in memoria*, Perugia, 371-381.
- Luraghi, N. (1994) : *Tirannidi arcaiche in Sicilia e Magna Grecia. Da Panezio di Leontini alla caduta dei Dinomenidi*, Firenze.
- Macris, C. (2016a) : "Théagès de Crotone", in : Goulet, R., éd., *Dictionnaire des philosophes antiques*, VI, Paris, 812-820.
- Macris, C. (2016b) : "Thymaridas/-ès de Paros ou de Tarente", in : Goulet, R., éd., *Dictionnaire des philosophes antiques*, VI, Paris, 1178-1187.
- Macris, C. (2018a) : "Thestôr de Poseidonia", in : Goulet, R., éd., *Dictionnaire des philosophes antiques*, VII, Paris, 637-667.
- Macris, C. (2018b) : "Pythagore de Samos", in : Goulet, R., éd., *Dictionnaire des philosophes antiques*, VII, Paris, 681-850 et 1025-1174.
- Mathieu, J. C. (1987) : "Archytas de Tarente, pythagoricien et ami de Platon", *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 13, 239-255.
- Mele, A. (1981) : "Il Pitagorismo e le popolazioni anelleniche d'Italia", *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli (Annali di Archeologia e Storia Antica)*, 3, 61-96.
- Mele, A. (1982) : "La Megale Hellas pitagorica. Aspetti politici, economici e sociali", in : *Megale Hellas, nome e immagine, Atti del XXI Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 2-5 ottobre 1981*, Taranto, 33-80.
- Mele, A. (2007) : *Magna Grecia: colonie achee e pitagorismo*, Napoli.
- Mele, A. (2013) : *Pitagora: filosofo e maestro di verità*, Roma.
- Mele, A. (2014) : "L'oro di Pitagora", in : Tortorelli Ghidini, M., éd., *Aurum : funzioni e simbologie dell'oro nelle culture del Mediterraneo antico*, Roma, 279-290.
- Mewaldt, J. (1904) : *De Aristoxeni Pythagorici sententiis et vita Pythagorica*, Weimar.
- Migeotte, L. (2008) : "Les ressources financières des cités et des sanctuaires grecs : questions de terminologie et de classement", *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 82.2, 321-331.
- Migeotte, L. (2014) : *Les finances des cités grecque aux périodes classique et hellénistique*, Paris.
- Minar, E. (1942) : *Early Pythagorean Politics in Practice and Theory*, Baltimore.
- Minar, E. (1944) : "Pythagorean Communism", *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 75, 34-46.
- Moretti, L. (1971) : "Problemi di storia tarantina", in : *Taranto nella civiltà della Magna Grecia, Atti del X Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto, 4-11 ottobre 1970*, Napoli, 21-65.
- Morrison, J. S. (1956) : "Pythagoras of Samos", *The Classical Quarterly*, 6, 135-156.
- Muccioli, F. M. (2002) : "Pitagora e i Pitagorici nella tradizione antica", in : Vattuone, R., éd., *Storici greci d'occidente*, Bologna, 341-409.

- Pizzolato, L. F. (1993) : *L'idea di amicizia nel mondo antico classico e cristiano*, Torino.
- Rescigno, C., Roubis, D. et Ruga, A. (2005) : “Ricerche nella chora meridionale di Crotone: prospezioni e scavi (1990-1991)”, in : Belli Pasqua, R. et Spadea, R., éd., *Kroton e il suo territorio tra VI e V secolo a.C.: aggiornamenti e nuove ricerche, Atti del Convegno di Studi, Crotone, 3-5 marzo 2000*, Crotone, 159-202.
- Reuthner, R. (2009) : “Philosophia und oikonomia als weibliche Disziplinen in Traktaten und Lehrbriefen neupythagoreischer Philosophinnen”, *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 58.4, 416-437.
- Riedweg, C. (2004) : “Zum Ursprung des Wortes ‘Philosophie’ oder Pythagoras von Samos als Wortschöpfer”, in : Bierl, A., Schmitt, A. et Willi, A., éd., *Antike Literatur in neuer Deutung*, Berlin-Boston, 147-181.
- Riedweg, C. (2023) : *Pythagore. Sa vie, son enseignement, sa postérité*, Paris.
- Rohde, E. (1872) : “Die Quellen des Jamblichus in seiner Biographie des Pythagoras”, *Rheinisches Museum für Philologie*, N.F., 27, 23-61.
- Rostagni, A. (1956) : *Scritti minori*, Torino.
- Rowett, C. (2014) : “The Pythagorean society and politics”, in : Huffman, C.A., éd., *A History of Pythagoreanism*, Cambridge, 112-130.
- Sartori, F. (1974) : “Verfassungen und soziale Klassen in den Griechenstädten Unteritaliens seit der Vorherrschaft Krotons bis zur Mitte des 4. Jahrhunderts v.u.Z”, in : Welskopf, E. C., éd., *Hellenische Poleis: Krise, Wandlung, Wirkung*, Berlin, 700-773.
- Schofield, M. (2014) : “Archytas”, in : Huffman, C. A., éd., *A History of Pythagoreanism*, Cambridge, 69-87.
- Schorn, S. (2014) : “Pythagoras in the historical tradition: from Herodotus to Diodorus Siculus”, in : Huffman, C. A., éd., *A History of Pythagoreanism*, Cambridge, 296-314.
- Stümpel, A.-E. et Attema, P. (2022) : “Chora and eschatia of the Greek apoikia Kroton (South Italy)”, *Tijdschrift voor Mediterrane Archeologie*, 67, 9-17.
- Talamo, C. (2011) : “I Mille, famiglie preminenti e pitagorismo a Crotone”, *La Parola del Passato*, 66.3, 171-179.
- Thesleff, H. (1965) : *The Pythagorean Texts of the Hellenistic Period*, Turku.
- Vattuone, R. (1977) : “Scambio di beni tra ricchi e poveri nel IV secolo a.C. Note su. Archita di Taranto”, *Rivista Storica dell'Antichità*, 6-7, 285-300.
- Vattuone, R. (1991) : *Sapienza d'occidente. Il percorso critico di Timeo di Tauromenio*, Bologna.
- Visconti, A. (1999) : *Aristosseno di Taranto. Biografia e formazione spirituale*, Napoli.
- Vogel, C. J. de (1966), *Pythagoras and Early Pythagoreanism: An Interpretation of Neglected Evidence on the Philosopher Pythagoras*, Assen.
- Voisin, C. (2022) : “Réélaborer un modèle d'étude du pythagorisme: l'air de famille pythagoricien”, *Archimède. Archéologie et histoire ancienne*, 9, 232-248.
- Wehrli, F. (1967) : *Die Schule des Aristoteles : Texte und Kommentar. Heft II. Aristoxenos*, 2^e éd., Basel.
- Wuilleumier, P. (1939) : *Tarente, des origines à la conquête romaine*, Paris.
- Zhmud, L. (1992) : “Mathematici and Acusmatici in the Pythagorean School”, in : Boudouris K., éd., *Pythagorean Philosophy*, Athens.
- Zhmud, L. (2012a) : “Aristoxenus and the Pythagoreans”, in : Huffman, C. A., éd., *Aristoxenus of Tarentum: Discussion*, London-New York,
- Zhmud, L. (2012b) : *Pythagoras and the early Pythagoreans*, Oxford.
- Zhmud, L. (2014) : “Sixth-, fifth- and fourth-century Pythagoreans”, in : Huffman, C. A., éd., *A History of Pythagoreanism*, Cambridge, 88-111.

Corentin Voisin
Université de Strasbourg, France



WHERE IS ANCIENT LUCANIA? ON THE DIFFICULTIES OF NAMING AND RESEARCHING THE MOUNTAINOUS INLAND OF SOUTH ITALY:

An archaeological perspective

Agnes Henning

▣ INTRODUCTION

The study of ancient cultures and the related reconstruction of historical events is closely linked to their localisation within landscapes and regions. This also applies to the discipline of archaeology. Ancient sites and their finds are analysed both in the context of their regional characteristics and in relation to other, neighbouring regions. The units, sizes and qualities of such local classifications can be very diverse, ranging from large state structures such as the Roman Empire, to micro-regions with only a few, small settlements. These units can be geomorphological, political, administrative, cultural, religious or even ethnic, and often these aspects are inter-related. Large-scale states and administrative units, as well as their inhabitants, can usually be named quite clearly. This is the case of the Roman Empire, for which we have a large number of contemporary sources and know its chronological development, with its various expansions, quite well. It becomes more difficult, however, when we look at smaller regions and their populations. For these, too, there seem to be clear definitions and names, both in antiquity and in modern research based on written sources. However, it is important to bear in mind that these names are mostly from later periods and therefore lack contemporary definitions. Often, we do not know their chronologically correct name, nor their exact spatial extent, but have to work with labels recorded mainly in later periods.

Using the ancient region of Lucania in southern Italy as an example, I would like to show that the naming of such regions, and the communities living in them, is associated with methodological problems from both an archaeological and a historical perspective, which in this case has led to decades-long misinterpretations in research. To demonstrate this, literary and archaeological sources will be examined, placed in their respective contexts and analysed separately. This will show that any study of a particular region must be accompanied by a reflection on its naming and its geographical and chronological extent.

✕ MAPPING ANCIENT LUCANIA

Located in the centre of southern Italy, the ancient region of Lucania is characterised by a massive mountainous landscape and deep, wide river valleys. Lucania is often compared to modern Basilicata in terms of its size, even though the two regions do not overlap completely (fig. 1). The central mountainous region is still named “Lucania” in Italian, and its inhabitants proudly call themselves “Lucani”. There is no doubt that this modern name derives from the ancient one. But what did this name mean in ancient times? When was it used? And how can we really define this region and its people, if at all?



Fig. 1. Map showing ancient Lucania and modern Basilicata (author).

The name of the ancient region of Lucania – like many other regions in Italy – is well established in classical studies. Lucania and the Lucanians are mentioned in numerous academic publications on pre-Roman Italy.¹ This term refers primarily to an area in the interior of the peninsula and to the so-called “indigenous” or “Italic” population that inhabited it. Both are normally defined in contrast to the inhabitants of the Greek *apoikiai* on the coasts in the second half of the 1st mill. BC, or, more precisely, the period between the 5th and 2nd c. BC. This is most evident in historical atlases, where terms such as “Lucania” or the “Lucanians” and other names of Italic populations are mentioned. A closer look reveals that these regional and ethnic names are usually used to fill an otherwise empty space on numerous maps. These atlases also raise other historical and archaeological

¹ For the sake of brevity, I will not list all the relevant publications here, a few key examples include: Pontrandolfo Greco 1982. Recently published: Wonder 2017; Battiloro 2018; de Cazanove & Duploux 2019; Osanna 2019; Gualtieri 2024.

questions, such as the so-called Greek colonisation or the Etruscan expansion in the period between the 8th and 5th c. BC, a major topic in classical archaeology. It is noticeable, for instance, that the maps usually only name a few sites in the interior, often to emphasise certain relationships or even conflicts with the Greeks on the coast, or to fill in empty spaces, so as not to make it look as if these areas were uninhabited. At the same time, however, sites are sometimes shown on the same map that do not relate to each other either in terms of their context or their chronology.² This imbalance is due to the fact that the study of ancient southern Italy in the second half of the twentieth century was mainly carried out from the perspective of the so-called Greek colonies with their monumental architecture; the inland regions were considered to have played only a minor role in their development. This perspective has led to serious misinterpretations of the archaeological material of the inland communities of southern Italy, an aspect that will become important later in this paper. Fortunately, this perspective has changed in recent years and the focus has shifted to the Italic communities and their interactions with the other regions of Italy.³



Fig. 2. Map indicating the localisation of Lucania after Pseudo-Scylax (author).

2 Compare, for example, the map in a historical atlas, which can be described as a standard work of German Classical Studies and in which, in the context of relations between Etruscans, West Phoenicians and Greeks on the Italian peninsula (i.e. in the period of the 6th and 5th centuries BC) only the sanctuary of Rossano di Vaglio is mentioned for the southern Italian interior, which was only established in the course of the 4th c. BC: Wittke *et al.* 2007, 77. Cfr. for Rossano di Vaglio: Battiloro 2018, 142 and 227-236; Svoboda 2019, 146-150.

3 Here, too, only examples of projects and publications can be mentioned: Horsnaes 2002 and Isayev 2007 have initiated a new phase of comprehensive studies. On the excavations at Torre di Satriano: Osanna & Capozzoli 2012; Osanna & Sica 2005; Osanna 2019. On the excavations at Civita di Tricarico: de Cazanove 2008; de Cazanove *et al.* 2014. Cfr. the congress proceedings 'La Lucanie entre deux mers', by de Cazanove & Duploux 2019 with further studies and projects. Cf. also Heitz *et al.* 2026.

The geographical location of the ancient region of Lucania in the centre of southern Italy is documented by ancient written sources.⁴ However, the exact position of this region is not as simple as it may appear on published maps, as the written records differ greatly in their definition. Only one example can be given here to illustrate the discussion: In the 4th century BC, Pseudo-Scylax included a number of towns along the Tyrrhenian coast, in the area of modern Campania and Calabria as part of Lucania, in particular the so-called 'toe of the boot' of Italy: Poseidonia, Elea, Laos, Thurioi, Hipponion and Rhegion (fig. 2).⁵ Strabo in his *Geography*, on the other hand, described Lucania in the first half of the 1st c. BC as follows.⁶

Strabo 6.1.4:



Fig. 3. Map indicating the localisation of Lucania after Strabo (author).

4 For details of the sources and their discussion, see Horsnaes 2002, 119-130; La Greca 2002; Isayev 2007; Musti 2009, 11-26; Nowak 2014, 30-32; Roller 2017.

5 Scylax, 12, on this passage, see the discussion in Horsnaes 2022, 122.

6 All Strabo quotations come from Jones 1961.

Leucania lies between the Tyrrhenian and Sicilian⁷ coastlines, the former coastline from the River Silaris⁸ as far as Laüs, and the latter, from Metapontium as far as Thuri.

In contrast to Scylax, Strabo explicitly includes the interior of southern Italy by naming cities on the two opposite coasts, but deliberately excludes the tip of the boot, and the region is also much smaller (fig. 3). Only the sites between Poseidonia (river Sele) and Laos are included in his definition. It is notable that he only mentions coastal towns for reference. Strabo does not specify exactly how the inland area between the two coasts can be defined. Here again we get important information from Pliny, who mentions the Roman Potentia as belonging to Lucania (fig. 4).⁹ Based on these various pieces of information, the region reconstructed today as Lucania describes the conditions in the area only in Roman times and not in the period that is usually referred to as “Lucanian”. It is unclear whether and how Lucania was perceived in the 4th and 3rd c. BC; there seems to have been no uniform knowledge of the situation in the past.¹⁰ Since we also have no literary or significant epigraphic record of the Lucanians themselves, we cannot conclude any self-definition from the pre-Roman period. It was



Fig. 4. Map showing the reconstructed region of ancient Lucania including Roman Pontentia (author).

7 By ‘the Sicilian’ coast he means the Ionian coast, see Jones 1961, 13 note 1 and Radt 2003, 134-135. Here Strabo refers to information from Antiochus of Syracuse. However, in an earlier passage (6, 1, 1-2) Strabo explicitly excludes the Ionian coast as belonging to Lucania for an earlier phase. See Musti 1994, 259-261; Horsnaes 2002, 124

8 This is today's Sele River north of Poseidonia.

9 Plin., *Nat.*, 3.11.98.

10 Cfr. also, Musti 1988; Musti 1994.

not until the end of the 3rd c. BC, in the context of the Hannibalic War, that coins were minted in southern Italy which, in Greek and Oscan writing, name the Lucanians.¹¹ Above all, most ancient sources mentioning Lucania or Lucanians date from the late Republican and early Imperial periods and only provide commentary or brief histories of earlier events.¹²

Although the exact boundaries of Lucania in pre-roman times cannot be determined, scholars agree that Lucania included the inland area between the coasts. In Roman times, according to the sources, the former Greek poleis on the coasts seem to have been explicitly considered part of Lucania and the ancient authors used them to define the region. However, researchers have deliberately excluded these cities from the definition of Lucania for the pre-Roman period. By locating the Lucanians in the mountainous interior, both the Roman authors and later researchers created the ideal counter-image to the superior Greeks on the coast, and later to the Romans.

▣ THE LUCANIANS – A WARLIKE PEOPLE OF SAMNITE ORIGIN?

This role of the Lucanians as the “counterpart” or “enemy” to the Greeks and Romans, which became established in research and lasted for decades, especially in Germany, can be traced back to the study of different types of written and archaeological material, which, when combined, seemed to suggest a supposedly unambiguous picture. This narrative has had a decisive influence on our interpretations of the archaeological remains and finds in the region. Some of the aspects that have led to this characterisation will therefore be presented here and then placed in a context beyond these prejudices.

Written sources have made a significant contribution to the characterisation of the Lucanians. This is mainly due to Strabo's description in the 6th book of his *Geography*, written in Augustan times, in which the author states the following:

Strab. 6.1.3:

The Leucani are Samnitae in race (γένος).

Strab. 6.1.2:

Before the Greeks came, however, the Leucani were as yet not even in existence, and the regions were occupied by the Chones and the Oenotri. But after the Samnitae had grown considerably in power, and had ejected the Chones and the Oenotri, and had settled a colony of Leucani in this portion of Italy, while at the same time the Greeks were holding possession of both seaboard as far as the Strait, the Greeks and the barbarians carried on war with one another for a long time.

Strab. 6.1.3:

(...) but upon mastering the Poseidoniatae and their allies in war, they (= the Lucanians) took possession of their cities.

Strabo gives us two polarising statements in his text: on the one hand, he describes the Lucanians as descendants of the Samnites who were settled in southern Italy and who drove out the original population. On

11 Hoersnaes 2002, 22; Isayev 2007, 24-25; Svoboda-Baas 2019, 8.

12 Cfr. for example, Isayev 2007; Nowak 2014; Battiloro 2018; Gualtieri 2024.

the other hand, the Lucanians are said to have waged war against the Greeks and even conquered Poseidonia, which later became Paestum.

This picture of the hostile Lucanians is also corroborated by Diodorus Siculus, who lived about half a century earlier and whose *Universal History* not only mentions historical events in southern Italy, but also deliberately emphasises the enmity between the Greeks and the Lucanians (Leukanoi):

Diod. 14.101.¹³

(...) when the Leucanians overran the territory of Thurioi. (...). (...) For the Greek cities of Italy had an agreement among themselves to the effect that if any city's territory was being plundered by the Leucanians (...).



Fig. 5. Poseidonia, Andriuolo necropolis, tomb painting showing a warrior on a horse and a woman pouring a libation, 1st half 4th century BC (author).

13 Oldfather 1963, 277.

Both authors give the impression that the Lucanians were a very warlike and even barbaric people. In archaeological research, this characterisation, together with the statement that the Lucanians were descended from the Samnites and had deliberately settled in southern Italy, seemed to fit perfectly with some groups of finds from southern Italy and with the architecture of settlements in the mountains. The weapons and armour found in the tombs of the region, and especially in Greek Poseidonia, which was supposedly conquered by the Lucanians, fit well into this picture. In particular, the bronze belts and the triple-disk cuirasses were considered to be Samnite ethnic markers.¹⁴ The depictions of warriors in armour consisting of a triple-disk cuirass, a broad belt and a helmet, found in the tomb paintings of Poseidonia also fit this picture.¹⁵ One of the most common motifs on these is the so-called returning warrior on horseback, presenting parts of his enemies' weapons as trophies (fig. 5) and sometimes even carrying prisoners.¹⁶ The motif of the warrior with the characteristic broad belt can also be found in southern Italian red-figure vase painting.¹⁷

Moreover, the settlements in the Lucanian mountains also seem to confirm these characterisations; the favoured form of settlement in the 4th and early 3rd centuries BC was the hilltop settlement surrounded by a fortification. The massive walls, monumental gates and, in some cases, towers give a strong military impression (fig. 6).¹⁸ More than 80 such sites have been documented in the region, some of which are still very well preserved.¹⁹ This common feature has led researchers to believe that the fortified hilltop settlements were organised by the Lucanians in a kind of *koiné*, as a collective defence structure against their enemies.²⁰ Hilltop settlements close to Greek poleis were almost automatically interpreted as Greek outposts on the edge of the *chora* against the belligerent Lucanians.²¹ This led to a demarcation between “Greek” and “Lucanian” that is neither archaeologically nor historically accurate. The image of the warlike Lucanians, who first took Poseidonia in a major coup in the 4th c. BC, before plundering southern Italy, had been established and persists to some extent today.²²

However, if one re-examines these different sources which seem to fit together so well, a different picture emerges for the region of ancient Lucania. This has been done in recent years at various levels and through numerous studies which help us to get a more differentiated picture of the region, and of southern Italy more broadly, in the 4th and 3rd c. BC. In these, the interpretation of the passages and the archaeological evidence mentioned above is much more complex and nuanced. For example, Strabo's descriptions of the Lucanians can be better understood by looking at the context in which he wrote them. This is particularly well illustrated by another passage from Book 6 of his *Geography*:

Strab. 6.1.2:

But to-day all parts of it (= Magna Graecia), except Taras, Rhegium, and Neapolis, have become completely barbarised. (...) As for the Leucani (...), and the Brettii, and the Samnitae themselves (the progenitors of these peoples) have so utterly deteriorated that it is difficult even to distinguish their several settlements; and the reason is that no common organisation longer endures in any one of the separate tribes; and their

14 Cfr. in detail Nowak 2014, 2018.

15 Weapons as grave goods and the grave paintings of warriors are not, in fact, contemporary cfr. Nowak 2014, 35-39; 44-47.

16 Pontrandolfo & Rouveret 1992, 42-46; Andreae *et al.* 2008.

17 Kästner 1989, Frielinghaus 1995; Nowak 2018.

18 Henning 2017; Henning 2025.

19 De Gennaro 2005; Henning 2017.

20 Russo 2008, 116; Cf. also Pecci 2025.

21 Mertens 2006, 434-436.

22 Russo 2008, 115-116.



Fig. 6. Monte Torretta di Pietragalla, so called acropolis wall, 4th/3rd century BC (author).

characteristic differences in language, armour, dress, and the like, have completely disappeared; and, besides, their settlements, severally and in detail, are wholly without repute.

This passage, in the context of his description of Lucania, reveals his clear prejudices against the Italic peoples he mentions. Strabo, a historian and geographer of the Augustan period, was in fact a Greek who had travelled extensively in the ancient world. However, some of the information he used in the *Geography* was second-hand or not entirely accurate.²³ In his description of Italy and its regions, he seems to be addressing a Greek audience, to whom he wanted to explain Roman supremacy.²⁴ In the passages quoted here, he deliberately creates an opposition between the Italic tribes and the Romans and their differing sets of values. When Strabo wrote his texts, the deep conflicts between the Romans and the Samnites of the early 1st c. BC were still very much present in Roman society. In the Social War of 91 to 88 BC, most of the southern Italian tribes had turned against Rome, including the Samnites. They also played a major role in the civil war that followed a few years later.²⁵ It is therefore conceivable that these events and their aftermath²⁶ influenced Strabo and his historical sources, and that he transposed these conflicts into his descriptions of events that had actually taken place 200 or 300 years earlier.²⁷ The meaning and characterisation that he clearly established also serves to consciously distinguish the Romans from the Italic population, and to mark the latter as “other” and “different”.

The generalisation of the Italic people by Roman historiography is also reflected in the *fasti triumphales*, which also date from the Augustan period, and which list all the triumphs achieved since the founding of the

23 Strabo used sources from various authors and of different character, sometimes chronologically inconsistent, see Musti 1994, 259-287; Horsnaes 2002, 124; Roller 2017, 28-29.

24 Roller 2017.

25 Christ 1993, 179-181; 210-211. Linke 2012, 100-104, Lomas 2004, 219; Roller 2017, 31.

26 von Ungern-Sternberg 2004, 97.

27 Cfr. also the phenomenon of the so-called Samnitisation of southern Italy by Roman historiography, critically analysed by Nowak 2014.

capital.²⁸ Various Italic populations, including the Lucanians (*Lucani*), are repeatedly named as defeated.²⁹ However, it must be kept in mind that the listed triumphs were never a victory over an entire ethnic group but would have been more or less isolated events. The *fasti* only indicate the presumed origin of the population of a single settlement or town, not of an entire region. From the outside, however, it must have seemed to the reader as if an entire ethnic group had been defeated, which was of course the intention of the Augustan representation of Rome.

From an archaeological perspective, the particularly warlike aspects of the finds from Lucania can also be relativised. Weapons as grave goods were common in the Italic communities of southern Italy until the late 5th c. BC, but they were not limited to Lucania. As they were not carried by the deceased, but simply buried with them, and at least in some cases, only represented parade weapons, they can be more accurately understood as male elite status symbols than as an expression of actual combat.³⁰ The same applies to the bronze belts, which were also widespread in southern Italy and Sicily.³¹ The red-figure vase paintings of Italic warriors, common in southern Italy, certainly also reflect a male ideal. This ideal of the warrior and his weapons had been deeply rooted in Italic culture for generations and had become an expression of the social status of a leading group.³² However, there were quite different local variations. In Poseidonia, on the one hand, the tomb paintings depicting the arrival (or departure³³) of warriors in this specific form were a locally restricted phenomenon (fig. 5).³⁴ On the other hand, there were no Poseidonian red-figured vases representing Italian warriors as found elsewhere in southern Italy.³⁵ The social role of the warrior was thus collectively accepted in various forms and supra-regionally understood within a larger Italic community, but not a specific expression of a belligerent Lucanian entity.

Similarly, the fortifications of the hilltop settlements of Lucania are not a purely regional phenomenon of the south Italian inland but fit into a general development of military architecture on the Italian peninsula and throughout the Mediterranean. While these walls were defensive and were naturally meant to withstand attacks, they were also a highly visible expression of the strength and prosperity of the communities living within them (fig. 6), who separated themselves from their surroundings by means of the wall.³⁶ It was not a collective initiative of a Lucanian *ethnos* to build these fortifications, but rather the choice of numerous individual communities for whom it was important to communicate their status to the outside world. There is

28 Degrassi 1954.

29 The Lucanians are first mentioned in 282/1 BC, when the consul C. Fabricius Luscinus celebrated his triumph over the Samnites, Lucanians and Bruzi, Degrassi 1954, 97. The funerary inscription of Cornelius Lucius Scipio Barbatus on his famous sarcophagus, in which it is written that he had conquered all Lucania (*subigit omne Loucana*), was inscribed only in the 2nd c. BC. Cfr. *CIL*, VI, 1284.

30 It is not the author's intention to exclude warfare and the participation of men as soldiers in the 4th and 3rd c. BC. However, equating weapon finds and representations of warriors with warlike communities is only part of the intended message. Cfr. Nowak 2014, 37-38; 94-95.

31 Horsnaes 2002, 83-85. Nowak 2014, 35-37.

32 In this context, reference should also be made to the dedication of weapons in southern Italian sanctuaries, cfr. Graells i Fabregat & Longo 2018.

33 Horsnaes 2002, 86-87 doesn't see the depiction of the warrior on horseback facing a woman pouring a libation as the warrior's arrival home, but as a farewell to a dead man.

34 Nowak 2014, 47.

35 Horsnaes 2002, 88.

36 Henning 2017. The interpretation that the fortifications were built to defend against the attacks of the so-called *condottieri* is historically questionable and chronologically outdated. See also Horsnaes 2002, 129.

very little archaeological evidence of any warfare associated with these hilltop settlements.³⁷ And there is also no archaeological evidence of the warlike capture of Poseidonia, as recorded by Strabo.³⁸

Overall, there is no evidence for a particularly warlike culture in Lucania. Rather, the individual sources and material groups can be traced back either to widespread social concepts of male status roles in (southern) Italy or, as in the case of Poseidonia, to very localised forms of burial and representation that have been generalised in research. This is not to say that there were no conflicts in southern Italy in the 4th and 3rd c. BC. But how extensive they were, and what impact they had on the region as a whole, is currently the subject of much debate. Above all, we must stop thinking in terms of black and white, where the “bad guys” were the natives and the “good guys” were the Greeks. Rather, southern Italy at that time was inhabited by many different parties who shared a strong opponent, Rome.³⁹

✧ NAMING ANCIENT LUCANIA – CONCLUDING REMARKS

This article has highlighted the methodological difficulties of naming ancient Lucania, not only because of the difficulties in determining its geographical and chronological boundaries, but also because certain ideas and characterisations of Lucania and the Lucanians have become established in research. These are the result of an external, Roman, perspective on the Italic peoples, strongly influenced by the conflicts of the late Roman Republic. If we are not careful, this Roman perspective of a supposed ethnic unity can also influence our current research and interpretations. This raises the question of whether we can even use the term “Lucania” or other labels for the Italic regions. This problem has been increasingly recognised in recent years, especially as the so-called indigenous cultures of Italy have recently been brought back into focus in classical studies, and their role in the complex development of the Roman Empire in the late Republican and early Imperial periods has rightly been recognised.⁴⁰

Naming ancient Lucania is still difficult. A definition based on archaeological finds rather than written records, as prehistoric archaeology has sometimes done, would be too one-sided.⁴¹ In addition, we generally do not have clear boundaries, so it is impossible to say where an area began and ended, as the analysis of Lucania has clearly shown. It is questionable whether such regional borders even existed for the Italic communities in pre-Roman times, since this would also presuppose a clearly defined internal unit, or common territory. There is also the chronological aspect, since borders are never completely static, but can change as a result of various events. These uncertainties in naming and definition, are reflected in the titles of publications in recent years such as Massimo Osanna's *“Terra incognita, The rediscovery of an Italian people without a name”*⁴² and Guy Bradley, Elena Isayev and Corinna Riva's *“Ancient Italy. Region without borders”*.⁴³

The deliberate and over-rigid demarcation of borders, both in ancient and modern times, can even severely limit archaeological research. If one compares the reconstructed region of ancient Lucania with the modern region of Basilicata, it quickly becomes clear that they are not identical (Fig. 1). Permits for archaeological work in the ancient region are therefore not limited to the area overseen by the Superintendency of Basilicata.

37 A military attack which apparently led to the abandonment of the settlement, has so far only been documented for Salandra: De Siena 2019. In some, but not all (!) hilltop settlements, layers of destruction can be observed, but these do not necessarily have to be the result of an attack.

38 Nowak 2014, 41.

39 Lomas 1993; 2018.

40 Cfr. for example, Terrenato 2019.

41 For example, the “Linear Band Ware Culture” or the “Comb Ceramic Culture”, which brings its own difficulties that cannot be discussed further here.

42 Osanna 2019.

43 Bradley *et al.* 2007; however, the traditional names of the Italic peoples are used again in this volume.

Moreover, the avoidance of ambiguities of responsibility can lead to the creation of “border zones” on both sides of the modern administrative boundaries, where no work is carried out and which are therefore “blank spots” on our archaeological map. As these remain unexplored, here too there is a risk of misinterpretation. It is therefore of fundamental importance to think beyond such boundaries and to imagine the cultural units of antiquity as rather fluid.

So how can we refer to the mountainous landscape of central southern Italy without resorting to imprecise terms or complicated auxiliary constructions? I think it is still possible to use the regional name “Lucania”. However, it is very important to define in advance what this name actually refers to. Does this name refer to a pure geomorphological unit with clear boundaries and in a certain chronological time frame, or does it refer to a cultural landscape with specific characteristics relating to the people who live here? Unlike “Lucania”, I think the adjective “Lucanian” should be avoided, as it is more of an ethnic characterisation than a regional name. This is valid not only for southern Italy, but also for other regions. We need to be aware of how these predefined constructions can significantly influence and limit our research. The definitions and characterisations of ancient authors must be considered and evaluated in the context of their historical origins, as they are generally not neutral definitions. Above all, it is important not only to consider archaeological artefact groups within these predefined regions, but also to look beyond such artificial boundaries and not to apply results from one site to the entire region. This is the only way to reveal the complex cultural relationships and characteristics of a region.

▣ TRIBUTES

I would like to thank the organisers of the Venice conference and the editors of this volume, for giving me the opportunity to present and discuss my research in this context. I am also grateful to Mariana Silva Porto who did the proofreading.

BIBLIOGRAPHY

- Andreae, B., Philipp, M., Schepkowski, N. S. and Westheider, O., ed. (2008): *Malerei für die Ewigkeit. Die Gräber von Paestum*, München.
- Battiloro, I. (2018): *The Archaeology of Lucanian Cult Places. Fourth Century BC to the Early Imperial Age*, London – New York.
- Bradley, G., Isayev, E. and Riva, C., ed. (2007): *Ancient Italy, Regions without boundaries*, Exeter.
- Cazanove, O. de (2008): *Civita di Tricarico. I, Le quartier de la maison du monolithe et l'enceinte intermédiaire*, Roma.
- Cazanove, O. de, Féret, S. and Caravelli, A. (2014): *Civita di Tricarico. II, Habitat et artisanat au centre du plateau*, Roma.
- Cazanove, O. de and Duploux, A., ed. (2019): *La Lucanie entre deux mers. Archéologie et patrimoine, Actes du Colloque international, Paris 2015*, Paris.
- Christ, K. (1993): *Krise und Untergang der römischen Republik*, Darmstadt.
- De Siena, A. (2019): “Recenti scoperte a Piana San Giovanni nel territorio di Salandra (Mt)”, in: Cazanove & Duploux, ed. 2019, 337-348.

- Degrassi, A. (1954): *Fasti Capitolini*, Torino.
- Frielinghaus, H. (1995): *Einheimische in der apulischen Vasenmalerei: Ikonographie im Spannungsfeld zwischen Produzenten und Rezipienten*, Berlin.
- Graells i Fabregat, R. and Longo F., ed. (2018): *Armi votive in Magna Grecia, Atti del Convegno Internazionale di Studi, Salerno – Paestum, 23-25 novembre 2017*, Mainz.
- Gualtieri, M. (2024): “The Lucani”, in: Maiuro, ed. 2024, 203-219.
- Heitz, C., Hoernes, M., Henning, A. and Robinson, E., ed. (2026): *Tracing the Transformation of Southern Italy in The Long Fourth Century BCE*, London - New York.
- Henning, A. (2010a): “Fremde Einheimische? Kritische Betrachtung antiker Aussagen zum Ursprung italischer Bevölkerungsgruppen”, in: Kieburg A. and Rieger A., ed., *Neue Forschungen zu den Etruskern, Kolloquium Bonn 2008*, Oxford, 1-7.
- Henning, A. (2010b): “Lucania in the 4th and 3rd Century BC. Articulation of a New Self-Awareness Instead of a Migration Theory”, in: Dalla Riva, M. and Di Giuseppe, H. ed.: *Meetings between Cultures in the Ancient Mediterranean*. AIAC Congress Rome 2008, Bollettino di Archeologia online, vol. speciale C/C6/2, 2-9 https://bollettinodiarcheologiaonline.beniculturali.it/wp-content/uploads/2010/01/2_HENNING.pdf, accessed 1 Aug. 2024.
- Henning, A. (2017): “Urbanizzazione indigena. Die Neugestaltung der Siedlungsorganisation des 4. und 3. Jhs. v. Chr. im Binnenland Süditaliens”, in: Busch A., Griesbach, J. and Lipps, J., ed., *Urbanitas - urbane Qualitäten. Die Stadt als kulturelle Selbstverwirklichung*, Mainz, 325-342.
- Henning, A. (2025): “Verso la Lucania romana. Gli insediamenti fortificati dell’entroterra nel contesto dell’espansione romana in Italia meridionale”, in: Gallo, A. and Sabina D., ed., *Potentia romana*, Roma, Bristol, 45-64.
- Horsnaes, H. W. (2002): *The Cultural Development in North-Western Lucania: c. 600-273 B.C.*, Rome.
- Isayev, E. (2007): *Inside Ancient Lucania*, London.
- Jones, H. L., (1961): *The Geography of Strabo*. 3, London.
- Kästner, U. (1989): “Fremde und einheimische Völkerschaften auf unteritalischen Vasen”, *Das Altertum*, 35, 87-94.
- La Greca, F. (2002): *Fonti Letterarie Greche e Latine per la storia della Lucania tirrenica*, Roma.
- Linke, B. (2012): *Die römische Republik von den Gracchen bis Sulla*, Darmstadt.
- Lomas, K. (1993): *Rome and the Western Greeks, 350 BC - AD 200. Conquest and Acculturation*, London.
- Lomas, K. (2004): “Italy during the Roman Republic, 338-31 B.C.”, in: Flower, H.I. ed.: *The Cambridge Companion to the Roman Republic*, Cambridge, 199-224.
- Lomas, K. (2018): *The rise of Rome. From the Iron Age to the Punic Wars (1000 BC - 264 BC)*, Cambridge Mass.
- Maiuro, M., ed. (2024): *The Oxford Handbook of Pre-Roman Italy (1000-49 BCE)*, Oxford Handbooks, [URL] <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199987894.001.0001>
- Mertens, D. (2006): *Städte und Bauten der Westgriechen*, München.
- Musti, D. (1988): “Sanniti, Lucani e Brettii nella Geografia di Strabone”, in: Janni, P. and Lanzillotta, E. ed.: *Geographia. Atti del secondo convegno maceratese su geografia e cartografia antica, Macerata, 16-17 aprile 1985*, Roma, 121-160.
- Musti, D. (1994): *Strabone e la Magna Grecia. Città e popoli dell’Italia antica*, Padova.
- Musti, D. (2009): “*Lucanus an Apulus sum*. Il territorio dei Lucani e i suoi confini fra il IV e il I sec. a.C.”, in: Osanna, M., ed., *Verso la città. Forme insediative in Lucania e nel mondo italico fra IV e III sec. a.C.*, *Atti delle Giornate di Studio*, Venosa 2006, 13-28.
- Nowak, C. (2014): *Bestattungsrituale in Unteritalien vom 5. bis 4. Jh. v. Chr. Überlegungen zur sogenannten Samnitisierung Kampaniens*, Wiesbaden.
- Nowak, C. (2018): “ ‘Griechen’ und ‘Einheimische’ auf rotfigurigen Bildern kampanischer Vasen. Eine zulässige Dichotomie? ”, in: Kästner, U. and Schmid, S., ed., *Inszenierung von Identitäten. Unteritalische Vasenmalerei zwischen Griechen und Indigenen*, CVA Beih. 8, München, 68-76.
- Oldfather, C. H. (1963): *Diodorus of Sicily 6*, London.

- Osanna, M. (2019): *Terra incognita. The Rediscovery of an Italian People with no Name*, Rome.
- Osanna, M. and Capozzoli, V. (2012): *Lo spazio del potere II. Nuove ricerche nell'area dell'anaktoron di Torre di Satriano*, *Atti del III e IV Convegno di Studi su Torre di Satriano*, Venosa.
- Osanna, M. and Sica, M.M. (2005): *Torre di Satriano I. Il Santuario Lucano*. Venosa.
- Pecci, A. (2025): *Fortificazioni e sistemi di difesa tra IV e III secolo a.C. in Basilicata*, Potenza.
- Pontrandolfo Greco, A. (1982): *I Lucani*, Milano.
- Pontrandolfo, A. and Rouveret, A. (1992): *Le tombe dipinte di Paestum*, Modena.
- Radt, S. (2003): *Strabons Geographika 2. Buch V - VIII: Text und Übersetzung*, Göttingen.
- Roller, D.W. (2017): "Strabo and Italian Ethnic Groups", in: Farney, G.D. and Bradley, G., ed., *The Peoples of Ancient Italy*, Berlin-Boston, [URL] <https://doi.org/10.1515/9781614513001>
- Russo, A. (2008): "Un popolo guerriero. I Lucani nella Basilicata nord-occidentale", in: Russo, A. and Di Giuseppe, H., ed., *Felicitas Temporum*, Potenza, 115-134.
- Svoboda-Baas, D. F. (2019): *Kultlandschaften. Räumliche Organisation in Heiligtümern Lukaniens des 4. und 3. Jhs. v. Chr.*, *Tübinger Archäologische Forschungen* 27, Rahden Westf.
- Terrenato, N. (2019): *The Early Roman Expansion into Italy. Elite Negotiation and Family Agendas*, Cambridge.
- von Ungern-Sternberg, J. (2004): "Tiberius Gracchus and the conflict over land reform", in: Flower, H. I., ed., *The Cambridge Companion to the Roman Republic*, Cambridge, 89-109.
- Wittke, A.-M., Olshausen, E. and Szydlak, R. (2007): *Historischer Atlas der antiken Welt, Der neue Pauly Suppl.*, 3, Stuttgart - Weimar.
- Wonder, J.W. (2017): "The Lucanians", in: Farney, G. D. and Bradley, G., ed., *The Peoples of Ancient Italy*, Boston - Berlin.

Agnes Henning
Winckelmann-Institut,
Humboldt-Universität zu Berlin,
Deutschland



CONCLUSIONI/FINAL REMARKS/ÉPILOGUE

John Serrati

Long before the re-election of Donald Trump in November of 2024 and the subsequent forced deportation of migrants from the United States, borders have been at the forefront of numerous elections throughout the West.¹ As I write this conclusion, Canada (the country where I live) is holding a federal election; all six of the political parties within the election have “border security” as either the first or the second point of their election platforms. This volume, therefore, is more than simply timely, it is highly relevant to the present-day geopolitical climate. In demonstrating how ideas about borders and space can be analogous amongst disparate and diverse peoples, the volume furthermore illustrates how such ancient conceptualisations continue to influence and impact our contemporary world. Private individuals as well as governments, both ancient and modern, all attempt to establish firm boundaries for what they consider to be their territory, yet such “hard” borders rarely last and almost never deter people from migrating: “Border-first approaches may be increasingly popular and politically appealing, but they are certain to fail, and to hurt many innocent people in the process.”² Thus, taken together, the papers illustrate how the borders between peoples and cultures are constantly fluid, and how scholars must resist the temptation to see a people as frozen in time. Overall, the volume, like the *Territoires multiples* conference itself, demonstrates not only how, in both the ancient and the modern Mediterranean world, space matters, but also how borders are intrinsic to the very definition of space itself.

At the outset, borders needed to be physically demarcated, and this was often done through the presence of temples. These religious structures, as Matrone argues, could act as liminal spaces where diverse peoples came together and borders disappeared. At the same time, religion could be used to define space, as can be seen clearly in the *lustratio*, a Roman religious procession whose primary purpose appears to have to define space. Nonius Marcellus (335.21-27L) even says as much, as he associates the verb *lustrare* (“to ceremonially purify”) with *circumire* (“to encircle”).³ The *lustratio* created a sacred boundary with the purpose of purifying whatever was inside; amongst numerous other instances, it was performed at Roman funerals, as relatives circled around the corpse to mark a border between the living and the dead.⁴ It might also be performed around the *pomerium*

1 I am grateful to Ms Madeline White for her edits and insightful comments on an earlier draft of this conclusion. I am also indebted to Ms Amy Serrati for her diligent proof-reading and thoughtful suggestions.

2 Alden & Trautman 2025.

3 See also Cat. Mai., *Agr.*, 141; Ov., *Fast.*, 1.669-670; Tac., *Hist.*, 4.53; Tib. 2.1.1-26; Verg., *Ecl.*, 5.74-75. See esp. the important chapter by Scheid 2016; see also Belayche 2007, 278; Borzsák 1980; Moede 2007, 170-171; Rüpke 1990, 143-146, 237-245; Rüpke 2007, 93-95, 138-140; Tortorella 1992.

4 Quint. *Decl. Min.* 329.15.

– the sacred boundary of Rome – in order to purify the city, particularly in times of trouble.⁵ The *pomerium* itself equally illustrated the importance of space in the Roman Republic since it served as the nexus for the binary concept of *domi militiaeque* (“at home and in the field”), whereby Rome was defined as domestic space while areas beyond the border of the *pomerium* formed the *militia*, the space where war happened and the legions operated.⁶ The *lustratio* also formed a border in the Roman conception of time as it marked the end of a census and the beginning of a new epoch.⁷ Thus, citizen rights, magisterial power, civic and religious rituals, and the very definitions of “Roman” versus “foreign” were all bound up with the relationship between space and borders. These are but a few examples of the important roles which boundaries and space played in the lives of ancient peoples. As the volume makes clear, borders – whether legal, interstate, symbolic, or theoretical – are ubiquitous in all periods of classical ancient history, and thus the study such boundaries and the spaces they delineated is crucial to the understanding of the ancient Mediterranean world itself.

The papers by Haake, Matrone, and Erdas focus on the role of space and borders in societal order and stability as part of the ancient understandings of the physical and philosophical worlds. Haake illustrates how land and space were connected to Greek philosophical ideas that the universe was orderly and that all living creatures had natural states of being. These natural states involved both private and public lands, and thus, *ipso facto*, borders. Not only could philosophers not picture a world without borders or internal divisions of land, but they also presume the existence of laws to govern boundaries between private properties. The connection between Greek philosophical ideas, borders, and space perhaps reached its apex with Euklides and his study of geometry, a branch of mathematics which specifically deals with space and spatial relationships. Under the patronage of Ptolemy I within the *Museion* at Alexandria, Euklides used geometry to argue that the universe was governed by complete order and nothing, even within nature, was random. The royal patronage may have been very intentional, serving a political purpose: as Ptolemy I was a recent usurper, Euklides and his establishment of geometric principles provided the king with an opportunity to claim that his monarchy was part of a natural order.⁸ Such geometrical traditions were inherited by Rome, as Matrone goes on to illustrate how the Romans associated the proper laying out of space with public order. Although viewing gender as a spectrum which is linked to particular time periods and cultures is concept often associated with the twenty-first century, the volume illustrates how ancient peoples equally negotiated ideas of “gendered space”: the city of Rome, as a *domus*, contained women as part of the natural order. However, within the *militia*, where the legions operated, females were characterised as a destabilising and unnatural force, particularly within the ordered space of the Roman military camp.⁹ This establishment of “gendered space” created boundaries and borders which governed the movement of women, in turn reasserting the belief amongst ancient males that gender hierarchies themselves formed part of the physical and philosophical natural order.

In the politics of the twenty-first century, candidates regularly equate strong borders with economic stability and good government. As Erdas demonstrates, such notions existed in the world of the Greek *polis* as well. Numerous Greeks – including Plato, Xenophon, Plutarch, and Pausanias – saw the classical Spartan *homoioi* as examples of the finest men, the most dutiful citizens, and the best warriors, all supposedly cultivated by a Spartan state which was relatively free from outsiders and produced *eunomia* within its borders.¹⁰ In the minds

5 Plin., *Nat.*, 10.35; Serv., *Ecl.*, 3.77; Tac., *Ann.*, 13.24, *Hist.*, 1.87.1; Beard, North, & Price 1998, 1.178; Rosenberger 2007, 295; Rüpke 2007, 99–100.

6 See esp. Rüpke 1990, 29–57; see also Padilla Peralta and Bernard 2022; Zalateo 1982.

7 D.H., *Ant. Rom.*, 4.22; Liv. 1.42.4–44.2; Dupraz 2018; Rüpke 2007, 186.

8 Alexander 2019, 9–18; Sialaros 2020, 142, 147–148.

9 Serv., *Aen.*, 3.519, 8.688; Milne 2012, 25; Serrati 2020, 123–124.

10 Paus. 1.13.5; Pl., *Kriti.*, 110c–112d, *Krit.*, 52e, *Leg.*, 1.637a, 3.691c–692a, 3.693e, 4.712d–e, *Ti.* 23c–d, 25b–c; Plut., *Ages.*, 34.1, 33.2,

of these Greek writers, therefore, strong borders, stable government, and masculine virtue are intrinsically linked. Within the Athenian democracy, however, Erdas highlights a dichotomy in relation to borders and political stability: on the one hand, men like Demosthenes claimed that any attempts at land redistribution would destabilise Athens; but on the other, there were numerous accounts of how a lack of land redistribution could and did lead to tyranny.¹¹ Nonetheless, governmental transformations which originated from farmers or landless classes were exceedingly rare, as most movements which resulted in tyranny came through aristocratic competition. Much the same can be said about modern instances of so-called “regime change”. As Erdas goes on to show, there was little solidarity amongst ruling classes in Greece, and whether in an oligarchy or the Athenian democracy, the power of the ruling elites required constant renegotiation, and the greatest threat to the *aristoi* came from members of the same class.¹²

All the same, a state’s stability comes not just from control of its internal territory, but also from its frontiers and its relationships with external powers. The idea of the closed or “hard” border which defines the political and economic jurisdictions of a government is by and large a product of the nineteenth century. In the pre-modern world, even the Great Wall of China or Hadrian’s Wall were primarily defensive structures which did not inhibit, let alone regulate, the free flow of goods and people. Yet, in both the ancient and the modern worlds, the importance of borders was directly proportional to the perceived value of what lay inside. In the twenty-first century, borders only tend to be political issues within wealthy and emerging countries who possess both the will, the means, and the infrastructure to safeguard their territory. Although far less advanced in scale, borders in the ancient world likewise required the presence of a government which could both guard and enforce them. Thus, an organised and stable political infrastructure was a prerequisite for the existence of firm borders, and as defences for the latter became more elaborate, so too did governments within the *poleis* have to expand in complexity. In discussing the relationship between the urban centre of Kos and its *chōra*, the chapter by Vlamos illustrates how space and government action are deeply related. By the late classical and into the Hellenistic period, *poleis* needed to construct defensive fortifications which could withstand the artillery that had been introduced into mainland Greece by Macedonia, and likewise also needed to maintain its own artillery for defensive purposes. To these were often added networks of forts both on a state’s borders as well as within its territory.¹³ All of this was expensive beyond the means of individual ruling elites. Thus, beginning in the fifth century and reaching a peak in the Hellenistic world, local governments needed to copy the Athenian model of developing regularised taxation schemes in order to provide their *poleis* with both the means to make war and to defend themselves. Such costs took warfare beyond the means of the private, clan-based warbands which characterised the archaic age and thrust it into the hands of local oligarchies.¹⁴ Simply put, the more a *polis* fortified its territory, and the more this territory expanded, the more responsibility a local government had to assume. In order to tackle the mounting expenses of defence, *poleis* developed new taxation schemes and ephebic programmes designed to lessen the burden of having to hire mercenaries. The ephebic programmes not only furthered the professionalisation of warfare in this period, but as Vlamos highlights, they also meant that a *polis* gradually came to be defined both by its territory as well as by its citizens, its *πολιταί* (*politai*). However, in the end, many Greek states could not handle such expenses. Accordingly, as in the modern world where several regions look to a small number of global military superpowers to secure their borders, many Greek states were forced to forego some of their independence by turning to the major Macedonian monarchies for financial aid.¹⁵ The control of space by means of defensive fortifications, therefore, became a symbol either of a state’s independence, or of a Hellenistic monarch’s power and euergetism.

Lyk., 29.6, 31.1; Xen., *Lac.*, 1.1-2, 9.2-4, *Mem.*, 4.4.15, see Friedland 2020, 13-40; Futter 2012; Herrmann 2018; Lévy 2005; Schofield 2021.

11 Demosthenes: *Dem.*, *Or.* 24.149; *Schol. Dem.* 24.299. Tyranny: *Aristot.*, *Ath. Pol.*, 2; *Diod.* 11.86.4.

12 Leppin 2013, 153-155; Schmitz 2008.

13 Konijnendijk 2024, 410-415; Lucas 2022; McKesson Camp 1991; Ober 1985, 130-180, 1987; Serrati 2013b, 193-194.

14 Gabrielson 2007; Serrati 2013a.

15 See also Baker 2003, 381-385; Chaniotis 2011; Chankowski 2010, 319-382; Henderson 2020, 171-196; Ma 2000.

Although borders in the ancient world were far more fluid, as with their modern counterparts, they nonetheless increased in importance when land or space were deemed to have economic value. Thus, the papers by Franchi and d'Ercole focus on the role that land and borders played in social, economic, and political lives of ancient Greek elites. Borders in classical Greece were unique due to the topography, with arable land at a premium. The wider and more fertile spaces of Italy meant that the Romans were less immediately concerned with land than Greeks, but nonetheless, land for them existed in one clear, legal framework, and thus, like the Greeks, the marking out of territory by surveys was extremely important. Franchi in particular demonstrates how most Greeks preferred their lands to be contiguous; however, as argued by d'Ercole, this is not necessarily the case if the people in question controlled a port near non-contiguous land (e.g. the control of Tauromenion by the Hellenistic kingdom of Syracuse). On an individual level, that so much political privilege was tied to the ownership of land and the idea of a hoplite class illustrates how such private spaces were the preserve of Greek elites. As with modern ideas of land ownership, borders in ancient Greece were equally markers of status, as they could demonstrate that the land was owned by a citizen who possessed full political rights within his *polis*.¹⁶

The chapters discussed so far have by and large dealt with borders and frontiers as they relate to elites. For them, borders spoke to notions of human continuity, as ruling elites often looked to the past in order to justify present claims to land.¹⁷ That such notions existed amongst non-elites certainly cannot be dismissed out of hand, but as those who controlled the most land and who formed the governments of most states, including Rome, the *aristoi* had a particular interest in spatial organisation, as the importance of a border is usually commensurate with the value of what lies inside. The papers by Voisin and Negro, on the other hand, remind readers of the relationship between land and those who depended on it for survival. Non-elites, whether because of slavery, transhumance, mercenary or military service, migratory work, or hunting and gathering, often had little choice regarding their movements. The United Nations High Commission for Refugees puts the number of displaced people across the globe in June 2024 as nearly 123 million.¹⁸ This speaks to how, in both the ancient and the modern worlds, borders are oftentimes less meaningful to non-elites because they are more likely to engage in overland migration (forced or otherwise) and to lead peripatetic lives. For them, borders existed in a legal and interstate sense, and therefore in all likelihood held less symbolic value. For aristocracies, space could be defined through the use of money and power; but for non-elites, the organisation of territorial space was defined by both environmental factors and through relationships – whether peaceful, commercial, or violent – between the people who physically occupied the lands. This is seen most clearly in the paper by Voisin, which documents a split between the Pythagoreans at Crotone. For the reformers, who sought a more equitable distribution of the *klēroi*, the symbolic status of the land counted for little in comparison to the value of the actual plots necessary for farming. Moreover, as Negro emphasises, everyday people by and large associated themselves with the place where they lived, which was very likely the same lands on which their ancestors had dwelt. Negro's important paper reminds us that the majority of people in the ancient world were not elites, and were born, lived, and died within a small radius. And although non-elites in modern, developed countries do possess the ability to travel, as with their ancient counterparts, grand borders between states matter little in comparison to their own lands on which their survival and financial security depends. Thus, for everyday people, borders tend to be deeply associated with localism. Here, the lives of a people and the territory on which they live become intertwined, and they have a relationship with their lands which goes far beyond the philosophical and the symbolic.¹⁹

16 Billows 2023, 74-79, 101-115, 112, 124, 231; Blok 2013; Hansen 2006, 56-61, 67-84; Strauss 2013.

17 Eg Antiochos, *FGrH* 555 F 13; Hdt. 5.43; Paus. 7.3.1-2, 10.10.6. See Thomas 2019, 223-226.

18 UNHCR "Figures at a Glance", [URL] <https://www.unhcr.org/about-unhcr/overview/figures-glance>.

19 See Ager 2024; Beck 2020, 61-71; Giroux 2024.

As discussed above, the paper by Franchi illustrates how the topography of Greece is by and large unique for the ancient world. And the peoples of the Greek peninsula, the Aegean, and Ionia who occupied this unique topography were mostly homogeneous. The chapter by Henning emphasises that Italy was significantly different as the land was made up of numerous different linguistic and cultural units. But more than this, Henning has succeeded in showing how territories and identities not only shift over time, but often only take shape significantly later when memory starts to crystalise. Thus, the history of a people was often deeply coloured by how future generations viewed their ancestors. This means that peoples, cultures, and at times even borders of previous eras only existed through later imagination. In short, just as philosophies of natural order justified the gendered division of spaces and a Hellenistic king's right to rule, history and memory were often used by a people for the purpose of justifying the control of contemporary lands and the existence of present hierarchies. Henning is therefore right to highlight how historians and archaeologists must be wary of drawing conclusions about a people based on ideas that only took shape generations later.

The papers within this volume have clearly illustrated the need to think long and hard about how ancient peoples self-identified and how they viewed their own borders. Here, scholars must not fall into the trap of allowing a people to be defined by others. Just as the Romans should not define all of Italy or elite Greeks should not be taken as representative of an entire *polis*, so too must modern scholarship resist the urge to define ancient people by our own concepts of territories, space, and borders. This is the greatest takeaway from this volume, as it has given rise to ideas not just about how peoples see space and borders, but how these peoples impose such concepts upon others. The chapters have furthermore demonstrated the ephemerality of borders and how spatial organisation is at its core a human construct. Even natural frontiers from the ancient Mediterranean world, such as the Rhine River or the Alps, did little to alter mass migration, whether violent or otherwise. Thus, the idea that states, ancient or modern, could exercise complete control over their borders is a myth. These points have significant ramifications not only for the study of the ancient Mediterranean, but perhaps even more so for the discourse on borders in the twenty-first century.

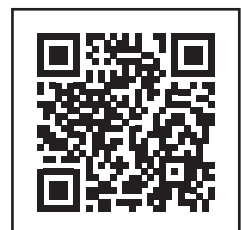
BIBLIOGRAPHY

- Ager, S. L. (2024): "Afterword: Reflections on Hellenistic Localism", in: Ager, S. L. and Beck, H., ed., *Localism in Hellenistic Greece*, Toronto, 366-380.
- Alden, E. and Trautman, L. (2025): "The Myth of the Hardened Border: Why Crude Restrictions Can't Stop Migrants, Drugs, or Disease", *Foreign Affairs*, [URL] <https://www.foreignaffairs.com/united-states/myth-hardened-border>
- Alexander, A. (2019): *Proof! How the World Became Geometrical*, New York.
- Baker, P. (2003): "Warfare", in: Erskine A., ed., *A Companion to the Hellenistic World*, Oxford, 373-388.
- Beard, M., North J. and Price S. (1998): *Religions of Rome*, Cambridge.
- Beck, H. (2020): *Localism and the Ancient Greek City-State*, Chicago.
- Belayche, N. (2007): "Religious Actors in Daily Life: Practices and Related Beliefs", in: Rüpke, J., ed., *A Companion to Roman Religion*, Oxford, 275-291.
- Billows, R. A. (2023): *The Spear, the Scroll, and the Pebble: How the Greek City-State Developed as a Male Warrior-Citizen Collective*, London.
- Blok, J. (2013): "Citizenship, the Citizen Body, and its Assemblies", in: Beck, H., ed., *A Companion to Ancient Greek Government*, 161-175.

- Borzsák, I. (1980): "Ter tria lustra", in: *Perennitas: studi in onore di Angelo Brelich promossi dalla Cattedra di Religioni del mondo classico dell'Università degli Studi di Roma*, Rome, 51-66.
- Chaniotis, A. (2011): "The Impact of War on the Economy of Hellenistic *Poleis*: Demand Creation, Short-term Influences, Long-term Impacts", in: Archibald, Z., Davies, J. and Gabrielsen V., ed., *The Economies of Hellenistic Societies*, Oxford, 122-141.
- Chankowski, A. (2010): *L'éphébie hellénistique: étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris.
- Dupraz, E. (2018): "Die Zweifache Vogelschau bei der Umbrischen *lustratio* und dem Römischen *census*", *WJA*, 42, 19-63.
- Friedland, E. (2020): *The Spartan Drama of Plato's Laws*, Lanham.
- Futter, D. (2012): "Plutarch, Plato and Sparta", *Akroterion*, 57, 35-51.
- Gabrielson, V. (2007): "Warfare and the State", in: Sabin, P., van Wees, H. and Whitby, L. M., ed., *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare. 1*, Cambridge, 248-272.
- Giroux, C. (2024): 'Healing a Battlefield: The Local World of Hellenistic Chaironea', in: Ager S. and Beck, H., ed., *Localism in Hellenistic Greece*, Toronto, 69-106.
- Hansen, M. H. (2006): *Polis: An Introduction to the Ancient Greek City-State*, Oxford.
- Henderson, T. R. (2020): *The Springtime of the People: The Athenian Ephebeia and Citizen Training From Lykourgos to Augustus*, Leiden.
- Herrmann, F.-G. (2018): "Spartan Echoes in Plato's *Republic*", in: Cartledge, P. and Powell, A., ed., *The Greek Superpower: Sparta in the Self-Definitions of Athenians*, Swansea, 99-128.
- Konijnendijk, R. (2024): "Fighting *Poleis*: Greek Cities at War", in: Flohr, M. and Zuiderhoek, A., ed., *A Companion to Cities in the Greco-Roman World*, Oxford, 409-423.
- Lévy, E. (2005): "La Sparte de Platon", *Ktèma*, 30, 217-236.
- Leppin, H. (2013): "Unlike(ly) Twins? Democracy and Oligarchy in Context", in: Beck, H., ed., *A Companion to Ancient Greek Government*. Oxford, 146-158.
- Ma, J. (2000): "Fighting *Poleis* of the Hellenistic World", in: van Wees, H., ed., *War and Violence in Ancient Greece*, Swansea, 337-376.
- McKesson Camp, J. (1991): "Notes on the Towers and Borders of Classical Boiotia", *American Journal of Archaeology*, 95, 193-202.
- Milne, K. H. (2012): "Family Paradigms in the Roman Republican Military", *Intertexts*, 16, 25-41.
- Moede, K. (2007): "Reliefs, Public and Private", in: Rüpke, J., ed., *A Companion to Roman Religion*, Oxford, 164-175.
- Ober, J. (1985): *Fortress Attica: Defense of the Athenian Land Frontier, 404-322 BC.*, Leiden.
- Ober, J. (1987): "Early Artillery Towers: Messenia, Boiotia, Attica, Megarid", *American Journal of Archaeology*, 91, 569-604.
- Padilla Peralta, D. and Bernard, S. (2022): "Middle Republican Connectivities", *Journal of Roman Studies*, 112, 1-37.
- Rosenberger, V. (2007): "Republican *Nobiles*: Controlling the *Res Publica*", in: Rüpke, J., ed., *A Companion to Roman Religion*, Oxford, 292-303.
- Rüpke, J. (1990): *Domi Militiae: Die Religiöse Konstruktion des Krieges in Rom*, Stuttgart.
- Rüpke, J. (2007): *Religions of the Romans*, Cambridge.
- Scheid, J. (2016): "Le *lustrum* et la *lustratio* : en finir avec la *purification*", in: Gasparini, V., ed., *Vestigia: miscellanea di studi storico-religiosi in onore di Filippo Coarelli nel suo 80° anniversario*, Stuttgart, 203-209.
- Schmitz, W. (2008): "Verpaßte Chancen: Adel und Aristokratie im Archaischen und Klassischen Griechenland", in: Beck, H., Scholz, P. and Walter, U., ed., *Die Macht der Wenigen: Aristokratische Herrschaftspraxis, Kommunikation und 'Edler Lebensstil' in Antike und Früher Neuzeit*, Berlin, 35-70.
- Schofield, M. (2021): "Plato, Xenophon, and the Laws of Lycurgus", *Polis*, 38, 450-472.

- Serrati, J. (2013a): "Government and Warfare", in: Beck, H., ed., *A Companion to Ancient Greek Government*, Oxford, 317-331.
- Serrati, J. (2013b): "The Hellenistic World at War: Stagnation or Development?", in: Campbell, B. and Tritle, L. A., ed., *The Oxford Handbook of Warfare in the Classical World*, Oxford, 179-198.
- Serrati, J. (2020): "'Take the sword away from that girl!' Combat, Gender, and Vengeance in the Middle Republic", in: Armstrong, J. and Fronda, M. P., ed., *Romans at War: Soldiers, Citizens and Society in the Roman Republic*, London, 116-133.
- Sialaros, M. (2020) "Euclid of Alexandria: A Child of the Academy?", in: Kalligas, P., ed., *Plato's Academy: Its Workings and its History*, Cambridge, 141-152.
- Strauss, B. (2013): "The Classical Greek *Polis* and its Government", in: Beck, H., ed., *A Companion to Ancient Greek Government*, Oxford, 22-37.
- Thomas, R. (2019): *Polis Histories: Collective Memories and the Greek World*, Cambridge.
- Tortorella, S. (1992): "I rilievi del Louvre con suovetaurile: un documento del culto imperiale", *Ostraka*, 1, 81-104.
- Zalateo, G. (1982): "*Domi Militiaeque*", *Atene & Roma*, n.s., 27, 56-63.

John Serrati
University of Ottawa, Canada





TERRITOIRES MULTIPLES
Espaces, Définitions, Expériences
DANS LE MONDE GREC : VII^e-I^{er} SIÈCLE A.C.
(TEMAES I)

est un livre numérique en libre accès contenant des liens.
Ausonius éditions, Collection Nemesis 5.

ISSN : 3040-3065 ; Pessac (université Bordeaux Montaigne).

Ce livre ne peut pas être vendu. Version HTML et PDF
sur <https://una-editions.fr>





Ce volume a reçu le soutien du RnMSH, Université de Strasbourg IdEx Recherche exploratoire 2022, Università Ca' Foscari Venezia, Université Bourgogne Europe, Université de Haute-Alsace Mulhouse, Université de Toulouse 2 Jean Jaurès, Université de Tours, Archimède, ARTEHIS, CeTHiS, PLH-CRATA, EFA.

Ce volume propose une première réflexion exploratoire sur les principes et les enjeux du projet TeMAES (Territoire multiples : agentivité et environnements socio-économiques). Pour étudier les territoires antiques on se fonde ici sur une démarche qui met l'accent sur deux aspects, l'un géographique et l'autre social. Ils constituent les principaux axes de recherche pour cerner l'évolution de l'espace urbain et de la topographie d'une cité ou d'un réseau de cités, les relations avec le territoire ainsi que le paysage social. La réflexion proposée se nourrit de l'expérience d'une démarche résolument intra- et interdisciplinaire, mobilisant différents types de sources pour aborder les dimensions politique, juridique, économique d'un territoire et ses interconnexions.

This publication provides an initial exploratory overview of the principles and issues at stake in the TeMAES project (Territoire multiples: agentivité et environnements socio-économiques). The study of ancient territories is structured around two aspects, one geographical and the other social. These are the main lines of research for outlining the evolution of urban space and the topography of a city or network of cities, relations with the territory and the social landscape. The research proposed draws on the experience of a firmly intra- and interdisciplinary approach, involving different types of sources to address the political, legal and economic dimensions of a territory and its interconnections.



**GRATUIT À LA LECTURE
ET AU TÉLÉCHARGEMENT**
<https://una-editions.fr>



Exemplaire papier de présentation, ce livre est numérique et en libre accès.